

RECHERCHES

SUR

L'HISTOIRE DU MOUVEMENT AGRAIRE DES GRACQUES

Bien qu'au cours des dernières dizaines d'années l'étude du mouvement agraire des Gracques ait fait de notables progrès, quelques problèmes relatifs à cet événement, l'un des plus importants de l'histoire de la République romaine, n'en restent pas moins encore discutés. C'est à ces problèmes que ce travail est consacré. Il serait cependant inutile d'entreprendre de nouvelles recherches à leur sujet, et la présente étude n'aurait jamais été écrite, si l'échec des précédentes tentatives de solution n'avait été causé que par la rareté et l'insuffisance des sources. Dans ce domaine, on ne découvre plus de nouveaux documents, et l'historien n'a à sa disposition que des pièces déjà interprétées par beaucoup de savants éminents. Mais si, après les travaux d'autorités telles que E. Meyer, Pöhlmann, Schwartz et Kornemann¹, nous nous permettons néanmoins d'entreprendre de nouvelles études dans l'espoir de donner une réponse plus exacte à quelques questions importantes

1. Nous ne citons ici que les historiens qui ont consacré aux Gracques des études spéciales au cours des trente dernières années ; nous avons particulièrement à l'esprit les travaux suivants : E. Meyer, *Untersuchungen zur Geschichte der Gracchen*, 1894 (nous le citons d'après le tirage à part de la *Festschrift zur 200 jährigen Jubelfeier der Universität Halle*) ; E. Schwartz, critique de l'article de Meyer dans les *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 1896, n° 10, p. 792 et suiv. ; R. Pöhlmann, *Zur Geschichte der Gracchen*, dans les *Sitzungsberichte der K. B. Akademie der Wissenschaften zu München (philos.-philolog. u. histor. Klasse)*, 1907, Heft III. Munich, 1908, p. 443-493, et E. Kornemann, *Zur Geschichte der Gracchenzeit*, *Klio*, 1903, I. Beiheft. Nous mentionnons encore une monographie, Felsberg, *Les Gracques* (en russe), 1910. Parmi les travaux récents, italiens et allemands, énumérés dans l'article de Münzer sur les Gracques paru dans Pauly-Wissowa, *Realenc. d. class. Altertumswissenschaft*, II. A. 2, p. 1410 et suiv., nous n'avons eu connaissance, et par hasard, que de la dissertation de H. Löw, *Untersuchungen zur Vorgeschichte der Gracchischen Bewegung*. Darmstadt, 1920 ; les autres nous sont restés inconnus par suite de la rupture des liens scientifiques entre la Russie et l'Europe, qui ne viennent d'être rétablis que récemment, et il ne nous a pas été possible de recevoir jusqu'à présent ces travaux. Cependant, autant qu'on peut en juger d'après l'article ci-dessus mentionné de Münzer, qui les a utilisés, il est visible que les problèmes auxquels notre article est consacré continuent à se poser.

pour la compréhension de cet événement, c'est dans la conviction que les sources, si incomplètes qu'elles soient, sont tout de même suffisantes, et que les conclusions erronées des historiens modernes sont dues seulement à des erreurs de méthode de leur part.

Avant d'examiner ces erreurs, définissons le but et les limites de cet article.

On est habitué à voir la cause du mouvement agraire des Gracques dans la décadence de la classe rurale, phénomène qui était allé en s'aggravant, si nous en croyons nos sources principales, Plutarque et spécialement Appien. Mais, par suite de certaines obscurités et contradictions de leur récit, on ne voit pas clairement quels groupes de la population rurale de l'Italie avaient été atteints par cette décadence : s'agissait-il de la seule plèbe rurale romaine ou de toute la classe rurale italienne? De sorte qu'on n'a pas élucidé ce point : la loi agraire de Tiberius Gracchus avait-elle en vue de venir en aide aux seuls paysans romains ou à leurs frères italiens également? Notre recherche sera consacrée à ce problème. En même temps, nous nous efforcerons de répondre à la question que voici : quel but final Tiberius Gracchus poursuivait-il par sa loi agraire? Était-ce simplement de venir en aide à une classe sociale, les paysans, comme on pourrait le supposer d'après le récit de Plutarque et d'autres auteurs latins, ou d'utiliser cette aide aux paysans comme un moyen de renforcer le système militaire de l'État, afin d'accroître encore dans l'avenir la puissance romaine, ainsi qu'il semble qu'on puisse le déduire du récit d'Appien?

Ces deux questions n'ont pas de lien direct entre elles. Si nous les réunissons cependant dans notre étude, c'est non seulement parce qu'elles ont toutes deux une grande importance et qu'elles attendent encore une solution définitive, mais aussi parce que la solution de l'une comme de l'autre dépend de la valeur qu'il convient d'attribuer au récit d'Appien en tant que source de l'histoire du mouvement agraire des Gracques.

I

Nitzsch a jadis, dans sa célèbre monographie sur les Gracques, représenté les classes rurales romaine et italienne comme deux groupes économiquement opposés¹. La loi agraire de Tiberius Gracchus avait donc en vue, selon lui, de reconstituer la classe des paysans romains, et, lorsque Tiberius eut échoué dans sa tentative, le parti de la réforme

1. K. W. Nitzsch, *Die Gracchen und ihre nächsten Vorgänger*. Berlin, 1847, liv. III, ch. II.

présenta la célèbre loi sur la concession du droit de cité romaine aux alliés, dans le dessein d'infuser par ce moyen à la plèbe rurale romaine en voie d'extinction la sève nouvelle de la classe rurale italienne, nombreuse et économiquement forte. Cette conception de Nitzsch se fonde sur la liaison des événements que nous présente le récit d'Appien¹. Mais, dans l'intérêt de l'équilibre de sa conception, Nitzsch tourna un obstacle qu'il rencontrait dans le récit de ce même Appien : celui-ci, en décrivant la situation misérable des paysans avant les Gracques, les appelle « Italiens » (ch. VII, § 30), de même qu'il attribue à Tiberius présentant sa loi agraire un discours sur les Italiens (ch. IX, § 35).

En opposition à Nitzsch, on a vu dans les derniers temps s'affermir de plus en plus la conception que Tiberius Gracchus, par sa réforme agraire, poursuivait l'amélioration du sort non seulement de la classe rurale romaine, mais encore de toute la classe rurale italienne, car à cette époque le capitalisme agraire triomphait partout en Italie de la petite propriété². On cherche habituellement la justification de cette manière de voir dans les chapitres VII à IX du récit d'Appien. Bien que les savants allemands exposent ce point de vue avec une assurance particulière, nous ne croyons pas possible de l'admettre. L'erreur de ses partisans vient de ce qu'ils utilisent le récit d'Appien sans critique et, par suite, l'interprètent inexactement. L'analyse du texte d'Appien prouve la justesse de notre affirmation.

Les historiens modernes supposent que, dans les chapitres VII et VIII du livre I de son *Histoire des guerres civiles*, Appien représente la lutte victorieuse de la grande propriété rurale contre la petite sur le domaine de l'État comme un phénomène concernant toute l'Italie, ce qui fait des paysans de Rome et de ceux des cités alliées indistinctement les victimes des grands propriétaires. Ils estiment possible de rapprocher la description d'Appien du récit de Plutarque dans le chapitre VIII de sa biographie de Tiberius Gracchus, qui est consacré au même sujet. Cependant, sur ce point, les deux historiens diffèrent du tout au tout³.

1. Appien, *De bellis civilibus*, I, ch. VII et suiv., particulièrement ch. XXI (nous citons Appien d'après l'édition L. Mendelssohn-P. Viereck. Leipzig, Teubner, 1905).

2. Mommsen, dans son *Histoire romaine*, inclinait déjà à cette conception. A notre connaissance, E. Meyer a, le premier, essayé de la justifier par l'analyse des sources (*op. cit.*, p. 13, 14, 15). A sa thèse se rallient R. Pöhlmann (*op. cit.*, p. 453, 463), Schwartz (*op. cit.*, p. 801) et Kornemann (*op. cit.*, p. 2). Voir également Münzer (*op. cit.*, p. 1413, 1415) et Felsberg (*op. cit.*, p. 46 et suiv., 180). Avec moins d'assurance et quelques réserves y inclinent également G. Bloch, *La République romaine*, Paris, 1913, p. 224 et suiv., et Greenidge, *A history of Rome*, Londres, 1904, p. 110 et 115.

3. Ce point sera traité plus loin en détail.

Alors que Plutarque parle des misères des citoyens romains, Appien, sans la moindre équivoque, ne parle que *des seuls Italiens*. Cela ressort de ce qui va suivre :

1^o Après avoir raconté, dans le chapitre VII, comment les Romains, par la conquête de l'Italie, avaient étendu leur territoire et donnaient à quiconque voulait les cultiver les terres abandonnées et non encore attribuées, c'est-à-dire l'*ager publicus*, voici comment Appien explique (ch. VII, § 28) le but de cette dernière mesure : « Ils agissaient ainsi en vue d'accroître le peuple italien, auquel ils attribuaient beaucoup d'aptitude au travail, afin d'avoir des alliés proches par la race¹ ».

2^o Après avoir raconté ensuite l'échec de cette mesure et décrit l'accroissement des grandes propriétés en terres et en esclaves, Appien poursuit : « En ce qui concerne les Italiens, leur nombre, particulièrement celui des hommes, allait diminuant, car ils étaient décimés par la misère, les impôts et les expéditions militaires² ».

3^o Plus loin, il marque dans les termes suivants l'état d'esprit du peuple romain en présence d'une pareille situation chez les Italiens : « Le peuple exprimait son mécontentement, dans la crainte de voir dans l'avenir ses alliés d'Italie devenir insuffisants et de voir surgir pour sa domination un danger résultant du trop grand nombre d'esclaves³ ».

4^o Après avoir décrit l'accroissement progressif de la misère sociale et la première tentative manquée de réforme agraire, il passe à l'exposé de l'initiative prise par Tiberius Gracchus et il écrit ceci : « Tiberius Sempronius Gracchus..., devenu tribun du peuple, souleva, en lui donnant une importance extraordinaire, la question du peuple italien, montrant ses qualités guerrières et sa parenté avec les Romains, faisant également apercevoir qu'il tombait dans le besoin et diminuait de nombre sans avoir même l'espoir de voir alléger ses misères⁴ ».

L'expression littérale comme le sens même du récit ne permettent

1. Καὶ τότε ἔπραττον εἰς πολυανδρίαν τοῦ Ἰταλικοῦ γένους φερεποντοτάτοι σφίσιν ἀγένητοις ἢα συμμάχους οἰκίους ἔχουσιν. Le sujet du verbe ἔπραττον est ici Ῥωμαῖοι (placé en tête du chapitre, § 26). Il s'ensuit que Ἰταλικὸν γένος désigne un groupe de la population distinct des Romains, car, d'après le sens du texte, les Romains s'intéressent non pas à eux-mêmes, mais à d'autres. Ainsi qu'il est dit dans le même chapitre, ce dont les Romains se préoccupent, c'est d'avoir des « alliés » ; il ne peut donc s'agir d'eux-mêmes, car dans ce cas le texte porterait le mot στρατιώτας ou quelque autre de même sens.

2. Ch. VII, § 30 : τοὺς δ' Ἰταλιώτας ὀλιγότης καὶ δυσανδρία καταλάμβανε, τρυχομένους πένι τε καὶ εἰσφοραῖς καὶ στρατείαις.

3. Ch. VIII, § 32 : ἐπ' οἷς ὁ δῆμος ἰδυσφόρει μὲν ὥς οὔτε συμμάχων ἐξ Ἰταλίας ἔτι εὐπορήσῃ οὔτε τῆς ἡγεμονίας οἱ γενησομένης ἀκινδύνου διὰ πλῆθος τοσόνδε θεραπόντων.

4. Ch. IX, § 35 : ... Τιβέριος Σεμπρόνιος Γράχχος... δημαρχῶν ἑσμενολόγησε περὶ τοῦ Ἰταλικοῦ γένους ὡς εὐπολεμωτάτου τε καὶ συγγενούς, φειρομένου δὲ καθ' ἕλγον εἰς ἀπορίαν καὶ ὀλιγανδρίαν καὶ οὐδὲ ἐλπίδα ἔχοντος ἐς διόρθωσιν.

qu'une conclusion : l'appauvrissement en terres et la dépopulation de la classe rurale, qui ont suscité la réforme de Tiberius, Appien estime qu'ils ne se sont produits que parmi les Italiens. Il ne dit pas un mot des misères de la plèbe rurale romaine elle-même. S'il fait allusion au peuple romain, c'est pour le montrer dans le rôle de protecteur de ses parents italiens, dont les souffrances l'amènent à intervenir, car il redoute les conséquences nuisibles de la misère sociale pour l'avenir de sa propre hégémonie¹. Tiberius Gracchus, en présentant sa loi agraire, a également en vue l'aide, non aux Romains, mais aux Italiens.

Nous estimons indispensable de souligner avec insistance cette façon particulière de représenter les rapports sociaux chez Appien ; elle a complètement échappé à l'attention des historiens modernes². Leur erreur tient visiblement à ce que la manière de voir d'Appien est trop en contradiction non seulement avec tout ce que nous connaissons du sujet par d'autres sources, mais aussi avec ce qu'Appien lui-même raconte plus loin de la situation ultérieure. En présence de cette contradiction, ils ont soumis la partie du récit d'Appien que nous commençons à une retouche, à une interprétation large à l'aide de données tirées d'autres sources, et ainsi attribué au récit un sens qu'il n'a jamais eu. En effet, l'affirmation d'Appien n'est pas seulement inattendue, mais tout à fait singulière ; est-il possible que l'occupation des terres publiques ait été permise aux seuls Italiens, comme le veut le texte d'Appien, et que la loi agraire de Tiberius Gracchus, ainsi que celle qui l'a précédée (ch. VIII, § 33), ait été établie à leur unique profit ? Sans parler même de la contradiction avec les autres sources, cela est logiquement inadmissible. Par conséquent, si le récit d'Appien doit avoir un sens, il faut entendre par le mot « Italiens » du texte aussi bien les paysans de l'Italie que ceux de Rome. Telle est l'idée que se font de la situation les historiens modernes. Nous répétons, en opposition à cette interprétation, que nous considérons comme indispensable de laisser dans toute son intégrité le sens formel du récit d'Appien, même s'il paraît étrange au premier regard. En l'adaptant sans précaution aux données prove-

1. Dans le discours de Tiberius Gracchus, rapporté au ch. XI, § 45, ce motif politique repa-
rait avec une netteté particulière.

2. D'ailleurs, un de ces historiens semble avoir eu vaguement conscience que dans le récit
d'Appien les faits étaient présentés avec exagération : c'est Kornemann, *op. cit.*, p. 3, re-
marque 1 : « Allerdings scheint Appian oder seine unmittelbare Vorlage den Grundgedanken
der Urquelle *einseitig* weiterverfolgt zu haben » (c'est nous qui soulignons). Malheureusement,
Kornemann s'écarte de cette vérité qu'il a entrevue, et il en reste au point de vue général qui
veut qu'Appien et Plutarque, dans leurs descriptions, aient eu dans l'esprit l'appauvrisse-
ment en terres de la classe rurale, tant romaine qu'italienne (p. 2).

nant d'autres sources, nos prédécesseurs ont pensé non seulement lui conserver sa valeur en tant que source, mais augmenter même cette valeur en découvrant ici un large point de vue panitalien¹ sur les faits économiques de l'époque. La séduction est grande, mais la méthode est dangereuse. Car si dans ce domaine de l'histoire de Rome on ne trouve la vérité qu'en combinant les données éparses et trop souvent ambiguës des sources, il n'est permis de procéder à leur juxtaposition qu'après avoir établi la signification propre de chaque témoignage et en avoir tiré toutes les déductions. Et justement dans notre cas ce n'est qu'en conservant dans son intégrité le sens du texte d'Appien que nous pouvons tirer de son étrangeté même des déductions exactes sur la situation véritable.

Procédons à l'analyse de ce qui suit dans le récit d'Appien. Les rapports entre les groupes sociaux y changent tout à coup pour prendre un aspect absolument contraire. Bien que, d'après son texte, on ne voie pas clairement, au premier abord, qui doit recevoir la terre, les bénéficiaires de lots étant appelés les « pauvres » (πένητες, ch. ix, § 37), nous voyons dans le chapitre suivant que le conflit provoqué par la terre se produit exclusivement parmi les Romains. Enfin, la description des événements au chapitre xix ne laisse pas le moindre doute que la loi agraire ait été établie dans l'intérêt des citoyens romains, d'où il convient de déduire que, dans le passé, c'est précisément eux qui ont perdu leurs terres. En ce qui concerne les Italiens qui, dans les chapitres vii et viii, apparaissaient comme les victimes du capitalisme agraire et l'objet des soucis du peuple romain, ils prennent maintenant position contre la loi agraire comme détenteurs de terres de l'État².

Nous avons donc dans le texte d'Appien deux conceptions qui s'excluent l'une l'autre : tant qu'il s'agit des causes qui ont suscité le mouvement agraire et l'intervention de Tiberius Gracchus, le groupe social qui a besoin d'aide est représenté par les Italiens, et uniquement par eux. Mais, dans l'exposé des événements provoqués par la loi agraire, les Italiens cèdent la place à la plèbe romaine, tandis qu'eux-mêmes se présentent comme les détenteurs de terres publiques et s'opposent à la loi au même titre que les autres grands propriétaires. La première conception reste sans la moindre application aux événements

1. Voir E. Meyer, *op. cit.*, p. 13 et 15.

2. La contradiction entre les deux parties du récit est déjà ici tout à fait claire. Mais chez Appien elle se poursuit jusqu'à la fin du récit. En résumant les conséquences de l'échec des deux Gracques, il dit que « le peuple a tout perdu à la fois. Par suite est apparu plus grand encore le manque de citoyens et de soldats... » (ch. xxvii, § 124).

ultérieurs. Par contre, le rapport et l'évolution de ces événements s'expliquent uniquement grâce à la seconde : afin de pouvoir attribuer des terres au peuple romain, il fallait à tout prix obliger les Italiens à les céder ; de là découle le projet de concéder les droits de citoyens aux alliés (ch. XXI), qui devient par suite le point central de la politique de Caius Gracchus.

Pour tout lecteur sans parti pris, il est clair qu'il est impossible de concilier ces deux conceptions¹ ; dans l'une d'entre elles doit se cacher une erreur. Mais dans laquelle ?

Il ne peut y avoir aucun doute : c'est la première qui est fausse. Appien lui-même y renonce dès qu'il passe à l'exposé des événements provoqués par le projet de loi agraire de Tiberius Gracchus, car autrement leur enchaînement réel serait inexplicable. De plus, l'état de choses qu'il dépeint dans ses chapitres VII et VIII suscite une série de questions insolubles et se trouve en contradiction avec tout ce que nous en savons grâce à d'autres sources. Est-il possible d'admettre que le gouvernement romain, en train de poursuivre la

1. A l'encontre des historiens modernes, nous sommes profondément convaincu que les autres sources, en particulier Plutarque, ne peuvent nous être d'aucun secours dans cette tentative. On ne peut rien trouver dans les chapitres VIII et IX de sa biographie de Tiberius Gracchus qui puisse être rapproché de ce qu'Appien expose au sujet des Italiens dans les chapitres VII et VIII. Les deux expressions de Plutarque (ὡς τὰν τὴν Ἰταλίαν ἅπασαν ὀλιγανδρίας ἀντιθέτων αἰσθῆσθαι dans le chapitre VIII, § 2, et τοῖς δ' ὑπὲρ τῆς Ἰταλίας μαχομένοις du chapitre IX, § 4, du discours de Tiberius) sont rapprochées par les historiens modernes du récit d'Appien, afin d'y trouver un sens conforme à ce dernier. Cf. Pöhlmann, *op. cit.*, p. 454 : « Denn unter den bei Plutarch erwähnten Krieger, die für Italien kämpfen und sterben, kennen sehr wohl die Italiker mitverstanden sein (c'est nous qui soulignons) wenn auch Gracchus am Schluss des Fragments speziell von den Römern spricht », et dans la remarque 2 de la même page : « Uebrigens zeigen die Worte Plutarchs in c. 8, ὡς τὰν τὴν Ἰταλίαν ἅπασαν ὀλιγανδρίας ἀντιθέτων αἰσθῆσθαι, dass auch bei ihm, bzw. seiner Quelle, der italische Standpunkt sehr entschieden zur Geltung kommt. » Cf. également Kornemann, *op. cit.*, p. 2. Schwartz (*op. cit.*, p. 801) est le seul à rejeter l'identité des conceptions d'Appien et de Plutarque. Il n'en admet pas moins la thèse en vogue sur les paysans dépossédés, qui prétend se fonder sur le récit d'Appien. Quant à l'interprétation de ce texte de Plutarque par les modernes, il est bien évident qu'elle contredit aussi bien le sens général de son récit que ses autres expressions littérales. D'abord, le « point de vue italien » lui est complètement étranger. Ensuite, parlant des paysans dépossédés, il emploie le terme précis de « citoyens » (ch. VIII, § 1 : τοῖς ἀκτήμοσι καὶ ἀπόροις τῶν πολιτῶν, § 2 : τοῖς πολίταις ἐξαλάσσαντες, c. 9, 4 : οὐδενὶ γὰρ ἔστιν οὐ βρομὸς πατρίδος... τῶν τοσούτων Πρωμαίων). Si les mots « toute l'Italie », qu'on trouve à côté de ce terme, ne sont pas employés par hasard et sans signification précise, il vaut mieux, en tout cas, les prendre au sens géographique plutôt que politique : l'*ager publicus* était, en effet, dispersé dans toutes les parties de l'Italie, et c'est pourquoi la grande propriété foncière en évacua partout les paysans romains. Quoi qu'il en soit, cette expression ambiguë ne supporte pas la comparaison avec les termes précis de « citoyens » et de « Rômois » du texte de Plutarque. Ces mots, à eux seuls, n'auraient pas suffi à suggérer à Pöhlmann l'idée d'un « point de vue italien » ; elle n'a pu naître chez lui que sous l'influence du récit d'Appien.

soumission de l'Italie, ait, dans l'intérêt de la force militaire de l'État, appliqué une politique agraire destinée à favoriser tout d'abord le bien-être des Italiens, et non celui de ses propres citoyens? Ces Italiens, ennemis de Rome peu de temps auparavant, ne sont devenus des alliés qu'à contre-cœur, et il faudrait admettre que le peuple romain, en permettant et même en favorisant l'occupation par eux des terres publiques, leur rendait le droit d'utiliser les territoires qui venaient de leur être enlevés¹. C'est d'autant plus improbable que la politique agraire ainsi prêtée à Rome par Appien est chronologiquement située par lui, non pas à l'époque qui suit la pacification définitive, mais à l'époque même de la conquête. Cela découle non seulement de la lettre même du texte (ch. VII, § 26 : *Ρωμαῖοι τὴν Ἰταλίαν κατὰ μέρη χειρούμενοι...*), mais encore de la situation qu'il décrit : on donne aux Italiens en occupation des terres qui portent encore des traces fraîches de dévastation (ch. VII, § 27 : *τὴν δ' ἄργον ἐκ τοῦ πολέμου τότε οὔσαν*), terres qu'on n'a pas encore la possibilité de partager (*ibid.* : *οὐκ ἄγοντες πῶ σχολὴν διαλαχεῖν*). Tout en mettant ces terres à la disposition des Italiens, les Romains en même temps installent leurs propres colons dans d'autres parties du territoire conquis, sous forme de garnisons (ch. VII, § 26 et 27), visiblement dans l'intention de maintenir dans l'obéissance ces mêmes Italiens, récemment encore leurs ennemis. Et, s'il faut en croire Appien, le gouvernement romain prendrait soin en même temps d'en accroître le nombre. Il est difficile de se représenter un manque plus complet de logique et d'esprit de suite dans les buts politiques.

Supposons cependant que cette contradiction ait été la réalité. Admettons que le gouvernement romain ait négligé de s'inquiéter des intérêts et de l'augmentation du nombre de ses propres citoyens pour s'occuper avant tout des nouveaux membres de sa confédération militaire composée de vaincus privés sous bien des rapports de l'égalité de droits. Dans ce cas comme dans l'autre, nous demeurons perplexes quant à la manière dont il aurait pu passer à l'exécution de ses desseins. La terre, dévastée et abandonnée par suite de la guerre (*ἀργὸς ἐκ τοῦ πολέμου*), présente peu de facilités pour la mise en culture et l'ex-

1. Dans les sources, nous trouvons des indications sur ce fait que les Italiens, même alliés de Rome, n'avaient pas oublié l'injure qui leur avait été faite par la confiscation de leurs terres. C'est sur ce sentiment qu'Annibal avait échafaudé son plan de détacher de Rome ces alliés, en leur promettant la restitution de leurs terres. Cf. Polybe, III, 77, 6. Cf. également Tite-Live, XXIII, 1, 6 : « ... unus ex iis (c'est-à-dire des ambassadeurs de Capoue), Virrius Vibius, tempus venisse ait, quo Campani... agrum... ab Romanis quondam per iniuriam ademptum recuperare... possint ».

exploitation rurale. Elle demande l'investissement d'un capital. La permission accordée à quiconque le désire (τοῖς ἐθέλουσιν ἐκποιεῖν) d'occuper une terre dont le gouvernement n'a pas encore besoin, est encore loin de signifier l'installation systématique d'une classe de petits cultivateurs ; or, ces petits cultivateurs auraient dû justement intéresser le gouvernement, si celui-ci avait eu vraiment en vue la création de cadres nombreux d'armées alliées en la personne des paysans italiens¹. Le seul droit d'occupation était à peu près sans valeur pour un propriétaire sans capital. Dans le cas le plus favorable, celui-ci pouvait utiliser tant bien que mal tel petit lopin de terre publique situé par hasard à côté du bien qu'il détenait dans les limites du territoire de sa commune. Mais ce cas est presque inimaginable. Le plus souvent, les domaines de l'État qui se trouvaient à proximité immédiate des territoires des cités italiennes étaient constitués par les terres confisquées à ces mêmes cités en punition de leur hostilité. En règle générale, Rome ne pouvait permettre justement l'occupation de ces domaines par leurs anciens propriétaires, qui venaient d'être punis. Effectivement, dans les cas qui nous sont connus de possession d'*ager publicus* par les alliés italiens, les terres concédées étaient situées loin des territoires propres des bénéficiaires².

Admettons même que nous nous soyons trompé, et qu'un petit paysan de l'une quelconque des cités alliées, grâce à la permission du

1. A ce sujet, E. Meyer remarque avec beaucoup de justesse : « Mais l'invitation à occuper pour les cultiver des terres publiques ne pouvait intéresser que celui qui disposait de moyens suffisants pour investir dans des terres incultes le capital nécessaire à une exploitation rurale, c'est-à-dire celui qui pouvait envoyer ses travailleurs, journaliers ou esclaves, dans les champs et les prairies avoisinant ses propres biens » (*Untersuchungen zur Geschichte der Gracchen*, p. 14). Cependant, E. Meyer ne remarque pas qu'une telle sorte d'occupation ne pouvait être avantageuse que pour celui qui avait déjà sa propre exploitation et qui, en s'appropriant la terre publique voisine, ne faisait qu'accroître son champ. Mais Appien parle de l'augmentation du nombre des exploitants aptes à remplir des obligations militaires, c'est-à-dire de la naissance de nouvelles propriétés sur les terres publiques ; or ceci ne pouvait évidemment avoir lieu que par la transformation des petits cultivateurs, travailleurs agricoles et journaliers, en propriétaires disposant d'un cens suffisant pour le service militaire. Mais comme ces petites gens ne disposaient justement pas du capital initial suffisant (*Anlagekapital*), ils ne pouvaient pas occuper l'*ager publicus*.

2. Exemple : Cales, propriétaire d'un lot domanial en Lucanie (cf. Beloch, *Der italische Bund unter Roms Hegemonie*, p. 136). D'autre part, il s'agit, dans ces cas, non de l'occupation libre dont parle Appien, mais de la concession aux alliés du droit d'exploiter par contrat les domaines de l'État. Cf. *Lex agraria* de l'an 111, l. 31, et Cicéron, *De Rep.*, I, 19, 31, et III, 29, 41. E. Meyer s'appuie sur ces textes pour confirmer l'exactitude de l'exposé d'Appien (*Untersuchungen*..., p. 14, et remarque 2) ; mais Appien parle de l'occupation libre par des particuliers, et non du droit d'utiliser des terres attribuées à des cités entières en vertu d'une décision officielle du peuple ou du Sénat.

gouvernement romain, ait eu une large possibilité d'occuper une fraction du domaine de l'État : il aurait risqué alors de dépenser son temps et son labeur sans la certitude d'assurer pour l'avenir son bien-être matériel. La simple occupation d'une terre publique ne le mettait pas à l'abri de conflits possibles avec ses voisins et d'autres prétentions de tous genres. L'*ager occupatorius* n'était pas garanti par les bornes consacrées et n'était pas enregistré dans les documents officiels ; la possession n'en était pas protégée comme l'était la propriété complète *ex jure Quiritium* à Rome. Enfin, l'État lui-même pouvait émettre des prétentions sur ses propres terres. De même, en ce qui concerne l'augmentation du nombre des alliés capables de porter les armes, le gouvernement romain n'aurait également rien gagné, même si tout son *ager publicus* s'était trouvé occupé par les petits paysans italiens. En effet, l'occupation n'en faisait pas des propriétaires et n'élevait pas leur cens au cadastre de leurs cités. Si, à Rome même, on ne tenait compte pour l'attribution du cens que de la terre possédée en propre par le citoyen et non de celle qu'il occupait sur le domaine de l'État¹, à plus forte raison dans les cités italiennes : en quoi pouvait bien les intéresser le fait que tel ou tel de leurs citoyens utilisait un morceau de terre qui appartenait à l'État romain ? Cette partie de son exploitation échappait aux registres de sa cité, et pour elle il restait aussi dénué de propriété qu'auparavant, c'est-à-dire aussi impropre au service militaire.

Par conséquent, le droit accordé à quiconque d'occuper des terres ne pouvait pas être une mesure ni destinée à favoriser l'installation de petits propriétaires paysans, ni capable d'augmenter le nombre des combattants. Ces buts ne pouvaient être atteints que par l'attribution régulière de terres en toute propriété, attribution à titre individuel ou dans les colonies. C'est ainsi qu'agirent à l'époque de la conquête de l'Italie Curius Dentatus avec les territoires confisqués aux Sabins, Caius Flaminius avec l'*ager Gallicus*, enfin le Sénat romain lorsqu'il donna des terres aux vétérans de Scipion après la guerre d'Annibal². C'est aussi pourquoi Tiberius Gracchus, désireux d'assurer le sort des paysans, n'a pas en vue le rétablissement de leur prétendu droit d'occupation, mais l'attribution régulière de terres sur la base d'un acte public appliqué par une commission officielle de triumvirs.

1. Cf. Mommsen, *Röm. Staatsrecht*, II, 1, p. 389 et suiv., d'après Cicéron, *Pro Flacco*, 32, et Festus, s. v. *censui censendo*. Cf. également Humbert, article sur le cens dans Daremberg et Saglio, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, I, 2, p. 1006.

2. Cf. Columelle, *De re rust.* (éd. Gessner), I, praef. 14 ; Polybe, II, 21, 7 ; Tite-Live, XXXI, 4, 1, 2, 3 ; 49, 4, 5.

Tout ce qui vient d'être exposé n'épuise pas encore la série des contradictions qui existent entre le récit d'Appien et la réalité des faits. Lorsque la misère des Italiens est devenue notoire, lisons-nous dans le texte, c'est le « peuple » qui s'en préoccupe (ch. VIII, § 32 : ἡ δὲ ὄχλος ἐδυσσώρεται...), c'est-à-dire, évidemment, les comices. Ce qui l'inquiète, c'est la diminution de la population masculine parmi les alliés, le danger de voir diminuer cette force militaire et, en fin de compte, de voir sa domination menacée par l'accroissement démesuré du nombre des esclaves. Nous savons pourtant que les affaires relatives aux alliés, en tant que membres de la fédération italienne, ressortissaient non de la politique intérieure, mais de la politique extérieure, et étaient dans leur ensemble soumises aux décisions du Sénat¹. L'intervention des comices dans ce domaine et à cette époque, surtout l'initiative en matière de mesures positives, apparaît encore extraordinaire. Ce qui n'apparaît pas moins étrange dans ce cas, c'est la faculté dont témoignent les comices de prendre à cœur à ce moment l'intérêt économique des alliés, alors que peu après, au temps des Gracques, ils refuseront avec tant d'égoïsme de donner aux frères italiens l'égalité des droits politiques, même avec la perspective de recevoir une compensation sous forme d'une rétrocession des terres de l'État mises à la disposition des alliés².

Par l'analyse du texte d'Appien, nous avons établi le sens précis de son tableau des conditions économiques qui ont motivé la réforme agraire de Tiberius Gracchus. La comparaison de ce tableau avec les faits qui nous sont connus par d'autres sources le rend absolument inadmissible ; et ce tableau est encore démenti par l'enchaînement des événements tel qu'il découle de la suite du récit d'Appien lui-même. Mais nous pouvons poursuivre nos recherches et nous demander comment a pu naître chez Appien ou chez l'auteur de ses informations une opinion aussi étrange et aussi contraire aux faits ; comment a-t-il pu supposer que l'occupation du domaine de l'État était une mesure destinée à faciliter l'établissement agricole des alliés italiens et à poursuivre un but politico-militaire ?

En réalité, il ne l'a pas supposé, et ce que nous trouvons chez lui est

1. Cf. Polybe, VI, 13, 4, 5.

2. L'attention est encore attirée par un autre point. Appien lui-même introduit dans son récit un fait qui montre que le peuple romain était en l'occurrence juge de ses propres affaires, et non des affaires d'autrui. Comme moyen d'écarter le danger redouté, il indique la loi sur les limites de l'occupation (ch. VIII, § 33) qui, par sa teneur, se trouve coïncider avec la loi de Licinius et Sextius, laquelle nous est connue par d'autres sources et a été édictée pour la sauvegarde des paysans romains. Il est donc clair que son tableau des misères sociales qui ont motivé la loi doit se rapporter aux Romains, et non aux Italiens.

bien moins une confusion des idées qu'un emploi malheureux du terme d' « Italiens » (Ἰταλιῶται).

En effet, si l'on fait abstraction de ce terme, l'essentiel de ce qu'expose Appien, dans ses chapitres VII et VIII, sur la situation agraire de cette époque s'accorde dans les grandes lignes avec ce que dit Plutarque dans le chapitre VIII (§ 1-2) de la biographie de Tiberius Gracchus. La comparaison des deux récits fait apparaître d'importants points de contact entre les deux auteurs : 1^o la distraction d'une certaine partie des territoires conquis (à laquelle Plutarque applique explicitement le terme d'*ager publicus*), qui est laissée à l'occupation libre ; 2^o l'accaparement progressif de ces terres par les riches et l'appauvrissement en terres des paysans ; 3^o le remplacement des travailleurs agricoles libres par des esclaves sur les domaines des grands propriétaires ; 4^o la diminution générale de la population par suite de la dépossession des paysans ; 5^o l'échec de la tentative tendant à enrayer par la loi le développement de la grande propriété ; 6^o l'attribution chronologique de tout cet enchaînement de faits à l'époque de la conquête. A côté de ces points communs chez les deux auteurs, il y a aussi des divergences, mais qui ne portent que sur des détails et s'expliquent surtout par le fait que Plutarque est beaucoup plus bref qu'Appien et que ni l'un ni l'autre ne se rend suffisamment compte des questions techniques de la pratique agraire de ce temps¹. Malgré ces divergences, le fond de l'évolution agraire est décrit de la même façon par les deux auteurs, à l'exception d'un seul point très important : alors que chez Plutarque l'occupation est accordée en vue de venir en aide aux citoyens romains dénués de biens (ch. VIII, § 1 : ἐξιδόσαν νέμεσθαι τοῖς ἀκτῆμοσι καὶ ἀπόροις τῶν πολιτῶν), Appien estime qu'elle doit s'appliquer aux Italiens et il lui attribue, en outre, un but politique et militaire : favoriser la puissance militaire des alliés italiens et, indirectement, de Rome elle-même².

1. Plutarque n'indique qu'un seul mode d'utilisation des terres conquises qui ne sont pas laissées à l'occupation en qualité d'*ager publicus*, la vente (ch. VIII, § 1 : τῇ μὲν ἐκπράσει), alors qu'Appien, plus complet, indique à côté de la vente l'installation de colonies, la location et la concession de lots individuels (ch. VII, §§ 26 et 27). Par contre, Appien ne montre pas que la terre qui passe sous le régime de l'occupation devient terre d'État (δημόσια chez Plutarque, qui, à son tour, ne remarque pas qu'elle était inculte, ἀγρὸς ἐκ τοῦ πολέμου). Ensuite, les deux auteurs se représentent différemment la manière dont les riches évincent les paysans de leurs terres. Enfin, si Plutarque attribue plus d'effet qu'Appien à la loi agraire antérieure aux Gracques, cela, au fond, ne change rien à l'état des choses.

2. Plutarque fait également une allusion à un lien entre l'occupation des terres publiques par les paysans et leur service militaire ; il est en cela très loin de l'affirmation d'Appien, qui expose que l'occupation aurait eu pour objet direct d'assurer le rôle militaire des paysans

Ni Appien ni Plutarque n'ont été témoins de l'évolution agraire qu'ils décrivent. Ils doivent à des tiers les données de leurs récits. Il est possible que, ce faisant, ils se soient servis tous deux d'une même source¹, mais il est également possible que leurs sources, bien que différentes par leur rédaction, concordent à ce point dans leurs faits essentiels qu'elles se rapportent à un seul et même *processus* d'évolution. Dans la version d'Appien, nous ne trouvons qu'un trait essentiel qui lui soit propre, l'indication des Italiens comme uniques détenteurs de terres publiques. Si l'on écarte ce trait, c'est-à-dire si l'on admet, en s'appuyant sur l'identité des deux récits dans l'ensemble des faits essentiels, que le terme d'« Italiens » employé par Appien s'applique au même groupe social que celui que considère Plutarque, notre hypothèse, qui explique dans le texte d'Appien la confusion des idées par l'emploi malheureux du terme d'« Italiens », se trouve confirmée. Nous aboutirions alors à la conclusion que, dans son récit, Appien se représente les faits de la même manière que Plutarque, c'est-à-dire admet que l'occupation de l'*ager publicus* était accordée aux citoyens romains ; mais, à la différence des *Ῥωμαῖοι*, c'est-à-dire des Romains au sens politique du terme, du peuple romain agissant dans les comices, les « Italiens » sont ici les Romains cultivateurs vivant en dehors de la ville, sur toute l'étendue de la péninsule, c'est-à-dire la plèbe rurale romaine².

Si, dans le récit d'Appien, nous n'avions qu'un seul cas de l'emploi dans ce sens du terme d'Italiens, notre hypothèse pourrait paraître insuffisamment justifiée ; car ce terme a généralement un sens très pré-

(cf. ch. VIII, § 2 : ἐξωθέντες· οἱ πένητες οὐτε ταῖς στρατείαις ἔτι προθύμους παρίχον ἐκιντοὺς ἡμέλων τε παίδων ἀνατροφῆς).

1. Nous penchons pour cette opinion. Elle a pour elle non seulement les points de contact de leur récit, dont nous avons parlé plus haut, mais encore la similitude de quelques expressions :

Appien :

VII, 26 : *Ῥωμαῖοι τὴν Ἰταλίαν πολέμῳ κατὰ μέρη χειροῦμενοι γῆς μέρος ἐλάβανον...*

VII, 30 : *ἀπὸ δὲ τούτων... τὰ τῶν θεραπόντων γένος ἀνά τὴν χώραν ἐπλήθυς, τοὺς δ' Ἰταλιώτας ὀλιγότες καὶ θυσανδρία κατελάμβαναν...*

VII, 31 : *... γεωργοὶς χρωμένῳ (scil. τῶν πλουσιῶν) θεράπουσιν ἀντὶ ἐλευθέρων.*

2. Ce n'est qu'à cause de sa négligence habituelle dans le récit (cf. E. Meyer, *op. cit.*, p. 11, rem. 2 ; voir plus loin d'autres exemples de confusions de termes) qu'Appien confond le sens du terme d'« Italiens », appliqué de façon inusitée à la plèbe rurale romaine, avec sa signification généralement admise, et que par suite il lui attribue « tous les peuples d'Italie » (ch. XIII, § 56).

Plutarque :

VIII, 1 : *Ῥωμαῖοι τῆς τῶν ἀστυγεϊτόνων χώρας ὅσῃν ἀπατέμοντο πολέμῳ...*

VIII, 2 : *ὡς ταχὺ τὴν Ἰταλίαν ἀπασαν ὀλιγανδρίας ἐλευθέρων αἰσθῆσαι, δεσποτηρίων δὲ βαρβαρικῶν ἐμπεπλησθαι, δι' ὧν ἐγεώργουν οἱ πλοῦστοι τὰ χωρία τοὺς πόλιντας ἐτελάσαντες.*

cis et bien établi, aussi bien dans les sources que, évidemment, chez Appien. Cependant, notre conclusion ne résulte pas seulement de toutes les considérations énumérées ci-dessus, en vertu desquelles le récit d'Appien, s'il n'était pas interprété comme nous l'indiquons, contiendrait des faits contraires aux renseignements fournis par d'autres sources et au bon sens lui-même. Elle s'appuie encore sur d'autres textes d'Appien, qui ne se comprennent qu'à l'aide de notre hypothèse. En particulier, celle-ci est seule capable d'expliquer la répartition des divers groupes sociaux lors d'un autre événement important de l'histoire intérieure de Rome, la lutte suscitée par la loi agraire d'Appuleius Saturninus en l'an 100 avant J.-C. Encore cet important exemple n'est-il pas le seul. L'analyse des textes d'Appien qui s'y rapportent fournit de nouveaux arguments en faveur de notre thèse.

Dans le livre V, chapitre XII, de son *Histoire des guerres civiles*, Appien expose les événements survenus en Italie dans l'année qui suivit le retour d'Orient de César-Octavien, après la victoire de Philippi. Malgré cette victoire, sa situation était pleine de difficultés. La principale résidait dans l'exécution des engagements déjà pris antérieurement par les triumvirs envers l'armée. Les vétérans exigeaient le partage des terres enlevées aux cités d'Italie qui leur avaient été promises en butin, alors que ces cités, arguant de l'injustice criante, réclamaient que ou bien toute l'Italie fût soumise à la confiscation, ou bien les cités victimes tirées au sort, et en tout cas qu'une compensation pécuniaire fût fournie en échange des terres.

« Ils se réunissaient en foule, » raconte Appien, « jeunes et vieux, femmes et enfants, affluaient à Rome, au Forum et dans les temples, et faisaient savoir avec des sanglots qu'ils n'étaient coupables d'aucune faute, et qu'eux, Italiens, ils étaient chassés de leurs terres et de leurs foyers domestiques comme des ennemis vaincus. A la vue de ce spectacle, les Romains exprimaient leur sympathie par leur indignation et leurs larmes¹. »

Ici, Appien distingue donc deux groupes, les Italiens persécutés et les Romains compatissants. Mais les uns comme les autres étaient également citoyens romains depuis un demi-siècle déjà. En formulant leurs plaintes, les dépossédés auraient pu se nommer non Ἰταλιῶται, mais bien Ρωμαῖοι. En écrivant ainsi, l'auteur aurait encore plus vigoureusement souligné tout ce qu'avait d'arbitraire la manière dont ils venaient

1. V, ch. XII, §§ 49, 50 : ... ἐθρήνουν, οὐδὲν μὲν ἀδικῆσαι λέγοντες, Ἰταλιῶται δ' ὄντες ἀνίστασθαι γῆς τε καὶ ἐστίας ὡς ἀδικημένοι. ἐφ' οἷς οἱ Ρωμαῖοι συνήχοντο καὶ ἐπεδάκρυον.

d'être traités, eux, citoyens romains. Néanmoins il les appelle « Italiens », car ici, en opposition à la population de la ville, il songe aux citoyens qui vivent hors de la capitale et qui, de plus, s'adonnent à l'agriculture ; c'est, en effet, en tant que propriétaires de terres qu'ils ont été soumis à l'expropriation. C'est pourquoi, dans le chapitre xv, Appien appelle ces « Italiens » des « agriculteurs » (γεωργοί). De sorte qu'ici, sous ces termes de Ἰταλιῶται et de Ῥωμαῖοι que nous connaissons déjà, nous retrouvons la même opposition géographique et professionnelle entre citoyens romains que nous avons déjà cru reconnaître sous les mêmes termes aux chapitres vii et viii du livre I. Certes, par suite de l'égalité dans le droit de cité romaine réalisée depuis longtemps pour toute la population de la péninsule, il est évident qu'il s'agit ici des Romains. Pour cette époque, Appien pouvait sans difficulté employer le nom d'« Italiens » dans un sens géographique¹. Cependant, chez un historien si peu soucieux du terme propre, on peut s'attendre à voir ce terme employé avec la même signification pour une époque bien antérieure, où il avait un sens politique tout à fait déterminé, et cela peut prêter à confusion. C'est un cas de ce genre que nous offre effectivement la description des événements de l'année 100 avant J.-C.

Dans le récit d'Appien (livre I, ch. xxviii et suiv.), au cours de cette année, les démagogues Saturninus et Glaucia, ennemis personnels de Metellus, adhèrent à la coalition fomentée contre lui par le consul Marius. La loi agraire de Saturninus, déposée en faveur des vétérans de Marius, doit servir de piège contre Metellus. Le jour du vote de la loi, Saturninus convoque à Rome la population paysanne², sur laquelle lui et ses complices comptaient par-dessus tout, puisqu'il s'agissait là des soldats qui avaient servi sous les ordres de Marius. Cependant, le fait que c'étaient les Italiens qui retiraient les principaux avantages de la loi suscite du mécontentement dans le peuple (πλεονεκτούντων δ' ἐν τῷ νόμῳ τῶν Ἰταλιωτῶν ὁ δῆμος ἐδυσχεραίνει). Alors le conflit éclate aux comices à l'occasion du vote de la loi. La plèbe urbaine³ s'oppose à Saturninus ; mais ses partisans, les paysans⁴, font passer la loi à coup de triques.

1. Nous rencontrons encore une fois dans son œuvre la même opposition géographique entre les termes de Ῥωμαῖοι et d'Ἰταλοί, dans le livre V, ch. cxxxi, § 545 : καὶ ἀχθέντας αὐτοὺς (c'est-à-dire esclaves) εἰς Ῥώμην ὁ Καίσαρ ἀπέδοκεν αὐτῶν τε Ῥωμαίων καὶ Ἰταλῶν τοῖς δεσπότης.

2. Ch. xxix, § 132 : περιέπεμπε τοὺς ἐξαγγέλλοντας τοῖς οὖσιν ἀνὰ τοὺς ἀγρούς.

3. Ὁ πολιτικὸς ὄχλος, § 133, πολιτικοὶ et ἀστικοί, § 134.

4. Ἀγροῖκοι, § 134.

La ruse de Marius au Sénat est couronnée de succès. Metellus, ayant refusé de prêter le serment d'observer la loi, est obligé de prendre le chemin de l'exil et, dans la lutte nouvelle qui s'ensuit, les paysans (ἀγροῖκοι, ch. xxxi, § 139) sont du côté de Saturninus, les citadins (ἀστικοί) contre lui. La même opposition se retrouve dans la dernière tentative faite par Glaucia et par Saturninus pour s'emparer du pouvoir¹.

Ainsi, lors des événements de l'année 100, l'adversaire de Saturninus et de sa loi agraire, c'est la plèbe urbaine (ὁ δῆμος, ὁ πολιτικός ὄχλος, οἱ πολιτικοί, ἀστικοί ou ἀστικοί), et son soutien, c'est la plèbe rurale (οἱ ὄντες ἀνὰ τοὺς ἀγρούς, οἱ ἀπὸ τῶν ἀγρῶν, ἀγροῖκοι ou πλῆθος ἀπὸ τῶν ἀγρῶν)². Or, nous retrouvons là, au début du récit, une phrase étrange, déjà mentionnée par nous : πλεονεχτούντων δ' ἐν τῷ νόμῳ τῶν Ἰταλιωτῶν ὁ δῆμος ἐδυσχεραίνει³. Subitement, dans la lutte politique survenue parmi les Romains⁴, les Italiens apparaissent comme les principaux bénéficiaires des futurs avantages de la loi, puis, non moins subitement⁵, ils disparaissent. Dans la suite des événements, ils sont absolument hors de cause; aucune source ne leur attribue un rôle quelconque dans la loi agraire de Saturninus⁶. Ainsi, dans le conflit soulevé par cette loi, nous voyons l'antagonisme de deux groupes sociaux parfaitement déterminés parmi les citoyens romains, à savoir la plèbe urbaine et la plèbe rurale. Or, ce dernier groupe, la plèbe rurale, est appelé au début Ἰταλιῶται; elle apparaît ensuite sous la désignation de ἀγροῖκοι ou οἱ ἀπὸ τῶν ἀγρῶν. Il ne peut y avoir qu'une seule issue: de même que dans le récit du mouvement agraire des Gracques, ici encore Appien comprend sous la désignation d'« Italiens » la plèbe rurale romaine.

Appien n'est pas de ces auteurs qui recherchent dans leur récit la

1. Πλῆθος ἀπὸ τῶν ἀγρῶν, d'une part, et ὁ δῆμος, d'autre part, ch. xxxii, § 143.

2. Dans un cas seulement, l'expression ὁ δῆμος s'applique aux partisans de la loi (ch. xxi, § 136: ἔφη (Marius) τὸν δῆμον ἐσπουδαχότα περὶ τὸν νόμον δεδιέναι).

3. Ch. xxix, § 132.

4. Pour Appien, tous ces événements se déroulent parmi les citoyens romains; nous avons l'indication dans ses conclusions du ch. xxxiv, § 150: τρίτον μὲν δὴ τότε ἔργον ἐμύλιον ἦν... καὶ τοσάδε ἐτεργάσατο Ῥωμαῖους.

5. En fait, il n'y a pas de place pour les Italiens dans la nouvelle loi agraire, car avant (ch. xix) et après (ch. xxxvi, § 162) Appien les présente comme les détenteurs de la terre, en opposition à la plèbe rurale romaine.

6. Voir, à ce sujet, la remarque suivante.

7. Dans le premier cas, comme dans celui-ci, notre interprétation du terme Ἰταλιῶται écarte du récit d'Appien des difficultés qui se présentent comme insurmontables et dont les historiens ne se sont jusqu'ici tirés qu'en forçant le sens. Von Rohden, dans son article sur Saturninus (Pauly-Wissowa, *Realencyclopädie*, etc., II, p. 265), comprend sous le terme d'Ἰταλιῶται les alliés italiens; il essaie d'expliquer leur apparition soudaine au premier plan à l'aide d'une

précision de l'expression et la clarté des conceptions¹. Il écrivait à une époque où tous les Italiens étaient citoyens romains et où tous les Romains installés hors de la capitale pouvaient être appelés du nom d'Italiens, sans qu'il leur fût ainsi fait injure. Si Appien n'a pas su distinguer les proconsuls (ἀνθύπατοι) de l'époque de la guerre sociale, des proconsuls de l'empereur Adrien², il n'est pas étonnant qu'il applique le terme d'Ἰταλιῶται à une fraction spéciale de la plèbe romaine au temps des Gracques, afin de la distinguer de la plèbe urbaine de Rome même. Dans ce cas, le δῆμος (ch. VII et VIII) qui s'entremet en faveur de ses parents (συγγενεῖς) italiens, c'est le peuple des comices romains lorsqu'il légifère et prend part à la politique; les Ἰταλιῶται, c'est la masse grise des paysans qui peinent à la charrue et qui, en cas de danger, portent le poids des armes; ce sont ces mêmes ἄρχοντες du mouvement de Saturninus qu'Appien a également désignés une fois sous le nom d'« Italiens ». Par malheur, l'imprécision de la terminologie rend confuse la pensée de notre auteur. Appien, d'ailleurs, se tient généralement à la surface et ne pénètre pas profondément dans l'esprit des faits qu'il présente. Il n'est pas de taille à se reconnaître dans les groupements sociaux, dans les combinaisons politiques compliquées. Comme ses récits du mouvement des Gracques, de celui de Saturninus, des projets de loi de Livius Drusus le Jeune sont souvent obscurs et inachevés! Prenons seulement à titre d'exemple l'histoire de ce dernier; c'est précisément la terminologie par où sont désignés les divers groupes des participants aux événements qui laisse à désirer. Le but de Drusus, c'est d'étendre aux Italiens (Ἰταλιῶται,

combinaison du texte d'Appien et du texte de Cicéron, *Pro Balbo*, 49 (« sed cum lege Apuleia coloniae non essent deductae, qua lege Saturninus C. Mario tulerat, ut in singulas colonias lernos cives Romanos facere posset »). Il est clair qu'il s'agit ici des privilèges de Marius, désireux de favoriser certains de ses clients parmi les alliés en leur attribuant les droits de citoyens, alors que, chez Appien, la loi tend uniquement à l'avantage des Italiens (πλεονεκτούντων ἐν τῷ νόμῳ τῶν Ἰταλιωτῶν). Il est impossible d'ailleurs de concilier l'importance de cet avantage chez Appien avec le nombre restreint des alliés admis dans les colonies indiqué par Cicéron. De sorte que le texte de cet auteur ne peut être d'aucun secours à l'interprétation du passage en question. Il faut donc reconnaître que l'explication de von Rohden est tout à fait malheureuse (« Diese Bestimmung... zeigt... dass das immer stärker auftretende Verlangen der Italiker nach Gleichstellung, wenngleich in sehr bescheidenem Masse berücksichtigt werden sollte »; c'est nous qui soulignons).

1. Cf. E. Meyer, *op. cit.*, p. 11 : « Seine eigenen Kenntnisse reichen nirgends weit, und wo ihm seine Quelle einmal versagt, bringt er nicht selten die naivsten und wunderlichsten Vermutungen vor. Ein tieferes historisches Verständnis ist von ihm nicht zu verlangen, und es ist ganz verkehrt, ihn mit dem Maasse eines wirklichen Geschichtsforschers zu messen. » Cf. également Schwartz dans Pauly-Wissowa, *Realencyclopädie*, II, 225 et suiv.

2. I, ch. xxxii, § 172.

ch. 35, § 155) le droit de cité¹. Mais le prix dont ils doivent payer cet avantage les soulève contre le tribun (ch. xxxvi, § 162³), et il apparaît que ce ne sont pas seulement les « Italiens », mais avec eux les Étrusques et les Ombriens (Τυρρηνοὶ καὶ Ὀμβρικοί, ch. xxxvi, § 163) qui sont animés de sentiments hostiles à Drusus. De sorte que nous nous trouvons ici en présence d'un nouvel emploi du même terme, dans un sens plus étroit, pour désigner seulement l'un des peuples de la péninsule. Enfin, après le meurtre de Drusus, ces mêmes Italiens, autrefois ses ennemis, s'avisent de venger sa mort. Ils portent alors le nom de Ἰταλοί (ch. xxxviii, § 169). Ainsi, la négligence qu'apporte Appien au choix de sa terminologie empêche souvent de déterminer exactement les groupements sociaux qu'il veut désigner. Aussi lui arrive-t-il de s'embrouiller lui-même et, se laissant entraîner par l'imprécision de ses propres termes, de comprendre sous la même désignation tantôt un groupe social, la plèbe rurale romaine, tantôt un autre, les alliés italiens. A notre avis, c'est ainsi qu'il faut expliquer qu'ayant, dans ses chapitres vii-ix, désigné par le nom d'« Italiens » la plèbe rurale romaine, il se serve lui-même, dans son chapitre xiii, § 56, de ce même terme comme d'une désignation habituelle, et c'est pourquoi il célèbre en Tiberius Gracchus le restaurateur de « tous les peuples d'Italie » (πάντων, ὅσα ἐν Ἰταλίᾳ ἔθνη³).

Ainsi, la juxtaposition des différents textes du récit d'Appien montre que, dans certains cas, nous ne pouvons comprendre les événements décrits qu'en interprétant le terme Ἰταλιῶται dans le sens de plèbe rurale romaine. Nous pensons qu'il est difficile d'opposer une objection sérieuse à la confrontation des textes à laquelle nous avons procédé plus haut et aux déductions que nous en avons tirées. Cette confusion dans la terminologie d'Appien peut paraître étrange. Mais, si on refuse de l'admettre, n'est-il pas plus étrange d'accepter une interprétation

1. Il est remarquable que ces « Italiens », au sens exact du terme, se présentent ici, par rapport au peuple romain, dans une situation politique toute différente de celle des Italiens des chapitres vii-ix. Dans ces chapitres, ils sont proches du peuple, ils sont les σύμμαχοι οἰκιστοὶ (§ 28), les soutiens de la puissance militaire de Rome et des frères de sang (συγγενεῖς, § 35), tandis qu'ici ils sont des sujets (ὑπόηκοι, § 156).

2. Notons, à ce propos, une lacune dans le récit, car au temps de Fulvius Flaccus les Italiens étaient toujours prêts à payer en terres l'acquisition du droit de cité (§§ 152-155). Appien ne juge pas utile d'expliquer le changement survenu dans leur manière de voir.

3. A cela également se rattachent les considérations sur l'importance de la loi agraire pour le bien de toute l'Italie (ch. xi, § 43; ch. xii, § 53; ch. xiii, § 57). Les exemples fournis par nous de confusions d'emploi des termes d'Ἰταλιῶται et de Ῥωμαῖοι sont les plus caractéristiques, mais ils ne sont pas les seuls. Cf. *De bellis civilibus*, I, lxxix, § 363; cviii, § 506; cix, § 514; II, xlix, § 204-204; V, xxvii, § 106; cxx, § 497; cxxi, § 545.

des faits en vertu de laquelle l'occupation est une mesure destinée à assurer la possession de terres aux seuls Italiens et la loi agraire de Tiberius Gracchus une mesure suscitée par leur appauvrissement en biens fonciers? En dehors de notre interprétation du terme Ἰταλιῶται dans les chapitres VII et VIII du récit, le tableau qui nous est présenté devient absurde, défie le bon sens et s'oppose à tout ce que nous connaissons par d'autres sources de la situation sociale et économique de l'époque.

Avec notre interprétation du récit d'Appien disparaît l'ambiguïté des sources. Appien expose le mouvement social exactement comme le font Plutarque et les autres auteurs. Les progrès du capitalisme agraire évincent des terres les paysans romains, et c'est à eux seuls que la loi agraire de Tiberius Gracchus se propose d'attribuer des terres. Les alliés, au contraire, apparaissent comme les détenteurs des terres publiques, non par suite d'une simple prise de possession, mais en vertu de traités. La reprise de ces terres ne peut donc être effectuée que par une rupture de contrat, et c'est à cet obstacle que vient se heurter l'application de la loi; le mouvement entre alors dans une nouvelle phase, avec le projet de racheter la terre aux alliés moyennant la concession du droit de cité romaine.

II

La solution de ce premier problème laisse deviner celle du second que nous avons posé.

Nous avons vu que, dans la partie de son récit que nous avons analysée et critiquée, où il montre les « Italiens » comme les bénéficiaires de la politique agraire de Rome, Appien attribue à cette politique un but militaire dans l'intérêt de la domination romaine. C'est vers le même but, selon ses propres paroles, que tend la loi agraire de Tiberius Gracchus, qui a en vue non le bien-être des paysans, mais l'accroissement de leur nombre¹. Pour la défendre, Tiberius Gracchus invoque des motifs de caractère militaire et patriotique, et il la rattache aux aspirations de l'impérialisme romain².

Ainsi que nous l'avons vu plus haut, la politique agraire faite par Rome pour des fins militaires consiste, suivant Appien, en l'autorisa-

1. Ch. XI, § 43 : οὐκ ἐς εὐπορίαν, ἀλλ' ἐς εὐανδρίαν.

2. Ch. XI, § 45 : αὖθις ἐπήει τὰς τῆς πατρίδος ἐλπίδας καὶ φόβους διεξιὼν, ὅτι πλείστης γῆς ἐκ πολέμου βίᾳ κατέγοντες καὶ τὴν λοιπὴν τῆς οἰκουμένης χώραν ἐν ἐλπίδι ἔχοντες κινδυνεύουσιν ἐν τῷδε περὶ ἀπάντων, ἢ κτήσασθαι καὶ τὰ λοιπὰ δι' εὐανδρίαν ἢ καὶ τὰδε δι' ἀσθένειαν καὶ φθόνον ὑπ' ἑχθρῶν ἀφαιρεθῆναι.

tion donnée à qui le désire d'occuper pour la travailler la terre abandonnée et non encore attribuée en partage¹, c'est-à-dire en un système d'occupation de l'*ager publicus*. Les historiens modernes font à notre auteur (ou à sa source) un mérite d'avoir deviné la signification réelle de ce système d'occupation. Mais, là encore, ils sont dans l'erreur, comme en général dans leur interprétation du récit d'Appien. Dans la question de l'occupation, le point de savoir qui a occupé l'*ager publicus* n'a absolument aucune importance, que ce soient les seuls Italiens, comme le dit en son sens littéral le texte d'Appien, ou bien les Italiens en même temps que les Romains, comme le veulent les historiens modernes², ou bien, enfin, les Romains, ainsi que nous le prétendons ici d'après notre interprétation. Dans le cas présent, ce qui importe, c'est qu'Appien regarde l'occupation comme une mesure politico-militaire, c'est-à-dire destinée à accroître le nombre des hommes astreints aux obligations militaires. Mais une telle mesure n'eût pas répondu au but visé. Nous l'avons déjà vu quand nous avons étudié la possibilité et l'utilité d'une telle politique envers les alliés italiens. Nos conclusions conservent toute leur force même dans le cas où, sous le terme d'« Italiens » employé dans ces chapitres d'Appien, il faut comprendre les paysans romains. Ne nous arrêtons cependant pas au fait que l'occupation n'était possible qu'aux possesseurs d'un certain capital, c'est-à-dire aux agriculteurs qui avaient déjà antérieurement des biens suffisant à les classer dans la catégorie des hommes astreints aux obligations militaires; mais, dans le cas contraire, c'est-à-dire au cas où tout l'*ager publicus* serait tombé aux mains des anciens prolétaires, le nombre des soldats possibles n'en aurait été aucunement augmenté. Dans l'établissement du cens du citoyen, les parcelles de terre publique occupées par lui n'entraient pas en ligne de compte, car elles n'étaient pas *censui censendo* à Rome. De plus, la possession de pareilles parcelles

1. Ch. VII, § 27.

2. E. Meyer, *op. cit.*, p. 14 : « Daraus folgt aber weiter, dass Appians Darstellung völlig korrekt ist, wonach ein grosser Teil des *ager publicus* von Italikern, Latinern und Bundesgenossen, okkupiert war. » En ce qui concerne d'une manière générale l'utilisation de l'*ager publicus*, l'éminent historien allemand a parfaitement raison lorsqu'il fait cette constatation; cependant, il ne remarque pas que les citations qu'il puise à d'autres sources (*Lex agraria* de l'année 111 et Cicéron, *De Rep.*, I, 31, et III, 41) et qu'il cite à la note 4 de la même page ne confirment pas ce qu'il déduit lui-même de la lecture d'Appien. En effet, Appien parle de l'occupation de fait de la terre déserte, occupation purement provisoire, en attendant son attribution en partage par le gouvernement (ch. VII, § 27), et dénuée de toute garantie (c'est d'ailleurs pourquoi les paysans l'ont perdue), tandis que la *Lex agraria* et Cicéron parlaient de la cession formelle du domaine de l'État aux Latins et aux alliés, cession garantie par un acte public.

n'était garantie ni contre les compétitions de personnes privées, ni contre les prétentions possibles du gouvernement. Ce n'est pas sans raison que, selon le récit d'Appien lui-même, les paysans étaient si facilement évincés par les riches sur les terres publiques. Au contraire, lorsque l'État voulait effectivement assurer à ses citoyens de la terre dont l'occupation accroîtrait leur cens de propriété, il recourait au partage régulier, c'est-à-dire à la transformation de son *ager publicus* en *ager privatus*. De même, lorsqu'il voulait assurer la possession paisible de terres de l'État à des cités alliées, il confirmait la cession par des actes publics (voir la note précédente). Si, dans la lutte soulevée par la loi agraire de Tiberius, les alliés défendent leur possession de la terre de l'État, ils ne le font pas à titre de simples possesseurs s'appuyant seulement sur l'occupation de fait et le temps écoulé depuis lors, mais parce que leur droit est garanti par la reconnaissance formelle de Rome. C'est cet obstacle qui fit échouer la loi.

Il est donc clair que l'occupation de l'*ager publicus*, quoi qu'en dise Appien, n'a rien de commun avec le système militaire de Rome et ses buts de conquête. L'occupation se présentait avant tout comme une mesure prise dans l'intérêt des finances de l'État : elle avait pour but de fournir au Trésor un revenu de biens qui n'avaient pas encore trouvé leur emploi¹. Cependant, si Appien a fait erreur sur un point, s'ensuit-il absolument qu'il ait fait de même sur le deuxième? Admis qu'il ait à tort attribué un but militaire et politique à l'occupation de la terre de l'État, le fait de l'appauvrissement en terres des paysans en général n'en subsiste pas moins. La diminution du nombre des petits propriétaires signifiait également la diminution des réserves militaires de la République. Une telle circonstance n'a-t-elle pas pu motiver le projet d'une loi agraire? C'est d'autant plus plausible que la loi avait en vue, non pas le renouvellement de l'occupation des terres publiques par les paysans, mais l'attribution en partage de ces terres à leur profit ; la limitation même de leur droit de propriété des parcelles attribuées devait servir à renforcer leur possession dans l'avenir. Toutes ces considérations pourraient nous obliger à reconnaître que le but de la loi agraire était à la fois politique et militaire et que Tiberius Gracchus était mû effectivement par les motifs de patriotisme et d'impérialisme qu'Appien lui attribue dans le discours, mentionné plus haut, qu'il lui fait tenir pour la défense de la loi.

Cependant, la situation politique qu'entraîna, selon la suite du récit

1. E. Meyer lui-même y a fait allusion en passant, *op. cit.*, p. 14.

d'Appien, l'application de la loi, jette une lumière toute nouvelle sur son caractère et sur ces tendances. En ce point également, le récit d'Appien présente une contradiction analogue à celle que nous avons constatée dans la question de l'appauvrissement en terres des paysans et des bénéficiaires du partage des Gracques. En effet, dans son chapitre XIX, Appien raconte que l'application de la loi se heurte à l'opposition des Italiens. Ils font appel à la protection de Scipion Émilien, qui prend leur parti contre la loi elle-même, et, ce faisant, contre la plèbe romaine. Le motif de sa décision est intéressant au plus haut point. « Scipion », dit Appien, « qui avait éprouvé les grandes qualités des Italiens au cours de la guerre, ne peut se décider à leur refuser son concours¹. » Ainsi, ces mêmes qualités militaires et cette importance des Italiens que, selon la conception initiale d'Appien, la politique agraire de Rome avait en vue, que le peuple s'était autrefois efforcé de restaurer, et en faveur desquelles Tiberius dépose son projet de loi, ces mêmes qualités militaires et cette même importance des Italiens sont, aux yeux du premier chef des armées romaines, un motif d'opposition à la loi, car cette loi se révèle nuisible aux Italiens. Jusque-là, on voyait dans le récit d'Appien comme un fil conducteur le point de vue politique et militaire : il s'agissait d'accroître la puissance militaire de l'État par l'élévation du nombre des hommes astreints au service. Mais, alors qu'antérieurement c'est ce but que visait la loi agraire de Tiberius, maintenant c'est lui qui sert au premier capitaine de l'époque à justifier son opposition à la loi. Ainsi, la situation que crée l'application de la loi démontre que celle-ci n'a rien de commun avec l'utilisation militaire des alliés italiens, et que, au moins selon l'avis de la première autorité militaire de Rome, elle y ferait plutôt obstacle.

Telle est la conclusion qui, avec une logique rigoureuse, s'impose d'elle-même par la confrontation de ces deux aspects du mouvement agraire. Mais, pour tirer cette conclusion, nous avons jusqu'ici, dans les deux cas, pris le terme d'« Italiens » dans le sens d'alliés italiens. Or, nous tenons pour démontré que, dès le début, Appien, en employant ce terme, sous-entend qu'il s'agit de la plèbe rurale romaine. Dans ce cas, ne trouvons-nous pas un moyen de sortir des contradictions d'Appien et de sauver le caractère initial, politique et militaire, de la loi? Effectivement, si notre identification des « Italiens » des chapitres VII-IX avec la plèbe rurale romaine est exacte, la situation se présente ainsi : de même que la politique agraire antérieure de Rome, la loi de Tiberius

1. Ch. XIX, § 79 : ὁ δὲ τῶν πολέμων αὐτοῖς κεχηρμένος προθυμοτάτος ὑπεριδεῖν τε ἀκνησι.

a en vue la force militaire du peuple romain. L'application de la loi se heurte à l'opposition des alliés italiens. Ainsi, le fait que la loi menace les intérêts de ces derniers ne contredit pas en fin de compte la conception d'un but politique et militaire.

Mais un examen plus attentif montre qu'une telle explication ne met pas non plus fin à la contradiction déjà indiquée. Si la loi agraire avait eu effectivement en vue l'accroissement du nombre des citoyens romains aptes à remplir les obligations militaires, c'est-à-dire un but politique et militaire, Scipion n'aurait pas pu invoquer le rôle militaire des alliés pour justifier son attitude. Quelque importance que ce rôle ait pu avoir à ses yeux, il n'aurait pu contre-balancer le problème du renforcement du propre système militaire de Rome, sur lequel s'appuyait avant tout la puissance de la République. Si le mot d'ordre du mouvement agraire avait été effectivement de renforcer l'armée des légionnaires, Scipion n'aurait pas été fondé à prendre position contre lui. L'appui qu'il donnait aux alliés aurait été étrange, contraire à son propre but, contraire aussi à son passé, à cette union avec le peuple romain à laquelle Appien lui-même fait allusion¹. Si Scipion n'a pas craint de risquer sa popularité parmi le peuple et de prendre nettement parti en faveur des alliés et contre les Romains, cela tient évidemment à cette unique considération qu'il ne voyait pas dans la loi une mesure intéressant l'État en général, mais une lutte menée en faveur d'un intérêt matériel (*εὐπορία*) de la plèbe romaine, c'est-à-dire pour un but social. En effet, personne n'invoque contre l'attitude de Scipion les arguments d'un caractère à la fois militaire et politique. Ce qu'on lui reproche, c'est de sacrifier l'intérêt du peuple à celui des Italiens².

Ainsi, le point de vue militaire dont part Appien devient dans la description ultérieure des événements inconciliable avec la situation politique qui s'établit par suite de l'application de la loi. Comme nous le voyons, cette situation ne peut être comprise qu'en renonçant au point de vue initial de notre auteur. L'analyse de son récit nous permet alors d'arriver à ce résultat de caractériser les buts de la réforme agraire, comme le font les autres sources, Plutarque et les auteurs romains. Tiberius Gracchus devient un réformateur social qui a été conduit à l'action par la vue de l'extinction de la plèbe rurale et non par les visées impérialistes de la politique romaine. La loi agraire porte en elle-

1. Ch. xix, § 81.

2. § 81 : καὶ μῖσος ἐντεθὲν ἤρξατο εἰς τὸν Σκιπίωνα τοῦ δήμου καὶ ἀγανάκτησις, ὅτι... ὑπὲρ τῶν Ἰταλιωτῶν ἀντιπεπραχότα σπρίσιν ἐώρων.

même son but, qui est de mettre fin aux misères sociales ; elle n'est pas un simple moyen d'assurer le développement de la puissance militaire de l'État.

Cette conception est la seule admissible, puisque l'opinion contraire¹ se trouve privée de son seul appui à la suite de notre analyse du texte d'Appien. Mais dans ce cas on voit les considérations générales émises par divers historiens, en partie antérieurement², en faveur de la conception que nous partageons, prendre une nouvelle valeur. Si Tiberius Gracchus avait eu en vue l'accroissement de la puissance militaire de l'État, il n'aurait pas eu besoin de s'engager dans la voie hasardeuse d'un bouleversement social. La République pratiquait depuis longtemps un moyen simple et commode d'accroître ses cadres militaires : l'abaissement du cens exigé des hommes astreints aux obligations militaires. Trente ans après Tiberius Gracchus, au moment d'un sérieux danger extérieur, Marius accrut facilement les cadres de l'armée en y incorporant simplement les prolétaires. Cette mesure ne fut nullement suscitée par l'échec du moyen employé par Tiberius, elle ne représentait pas davantage une nouveauté extraordinaire. Marius ne fit qu'aller plus loin dans une voie pratiquée depuis longtemps. Le cens militaire, fixé primitivement à 11,000 as, fut abaissé à 4,000 au temps de Polybe, puis à 1,500 et finalement à 375³. Cette pratique du gouvernement romain aurait inspiré d'elle-même à Tiberius ce qu'il aurait fallu faire, s'il avait vraiment eu en vue un but militaire.

De plus, ni la situation extérieure de la République, ni le passé politique de Tiberius lui-même ne permettent d'attribuer à sa loi un but de ce genre. Lorsque Tiberius songea à sa réforme, il y avait à peine neuf ans que Rome venait d'anéantir définitivement Carthage, le dernier adversaire capable de lui inspirer quelque crainte. La certitude générale que dorénavant la puissance romaine était indestructible, certitude qui se reflète si clairement dans l'œuvre de Polybe⁴, contempo-

1. Après les recherches de E. Meyer que nous avons déjà mentionnées, cette opinion peut être considérée comme dominante. Cf. *op. cit.*, p. 15 ; cf. également Pöhlmann, *op. cit.*, p. 446 et suiv., p. 457 et suiv. Elle est partagée de même par Münzer dans l'article déjà mentionné de l'Encyclopédie de Pauly-Wissowa, II, A, 2, p. 413 et suiv. Elle est combattue par Schwartz (*op. cit.*, p. 802 et suiv.), en vertu de considérations générales. Les objections que Pöhlmann fait à Schwartz sur ce sujet ne nous paraissent nullement convaincantes.

2. Notamment par Schwartz (voir la note précédente). Cependant la valeur de ses conclusions est grandement atténuée par le fait qu'à l'instar de ses adversaires il ne remarque pas les contradictions du récit d'Appien ; il ne combat l'interprétation donnée par Appien de la loi du point de vue militaire qu'en vertu de considérations générales.

3. Bouché-Leclercq, *Manuel des Institutions romaines*. Paris, 1886, p. 286 et suiv.

4. Cf. Polybe, I, 2, 7 ; VI, 18, 5.

rain de ces événements, ne s'accorde nullement avec les appréhensions de prétendus dangers menaçant la patrie qu'Appien met dans la bouche de Tiberius (ch. xi, § 45). Rome n'avait plus d'adversaires à sa taille : ni Numance, ni les esclaves de Sicile, dont la révolte n'était en fin de compte qu'un épisode, ne pouvaient mettre en péril sa domination mondiale. Enfin, le rôle de réformateur militaire et de défenseur des tendances impérialistes ne convenait nullement au personnage de Tiberius, à son passé militaire, à son expérience politique, à la réputation qu'à tort ou à raison lui avait value l'histoire du traité conclu avec Numance. Ce traité, dans la conclusion duquel il avait joué le rôle principal, était soit une manifestation consciente de ses vues en politique extérieure, soit une capitulation imposée par un échec militaire. Dans le premier cas, c'était une renonciation à la politique impérialiste, un sacrifice du prestige militaire de la République consenti pour mettre fin à la guerre qui traînait en longueur et sauver l'armée composée de paysans ; dans le second, la faillite de la politique dont Tiberius, par un caprice du sort, se trouvait être l'un des principaux responsables. Mais, dans les deux cas, son rôle, ainsi que la réputation qu'il en avait retirée, le mettaient également dans l'impossibilité de défendre au Forum cette même œuvre d'impérialisme à laquelle il avait, bon gré, mal gré, porté jadis un coup sur le théâtre des actions militaires.

Marquons maintenant le résultat final de notre étude. Nous nous sommes donné pour but de démontrer : 1^o que, dans le récit d'Appien, la classe paysanne dépossédée est la même plèbe rurale romaine que dans les autres sources, et 2^o que la loi agraire de Tiberius Gracchus avait des motifs purement sociaux, et non point politiques et militaires. Nous osons croire que les arguments que nous avons fournis à l'appui de notre thèse sont suffisamment solides. Mais ce n'est pas le seul résultat de notre travail. Au cours de notre argumentation, nous avons relevé dans les sources des erreurs autrement graves que la confusion commise par Appien entre les termes d'« Italiens » et de « Romains » : l'affirmation que l'occupation de l'*ager publicus* était une mesure de politique agraire tendant à la conservation et au renforcement de la classe rurale. Nous avons montré qu'au contraire l'usage de l'occupation n'avait aucune influence ni sur le bien-être de la masse paysanne, puisque celle-ci ne disposait pas des capitaux indispensables, ni sur l'accroissement du nombre des militaires, puisque le cens de citoyen n'avait aucun rapport avec l'occupation. Cela impose avec la même rigueur de logique la conclusion contraire : le simple fait pour les pay-

sans de perdre la possibilité d'occuper l'*ager publicus* par suite de la concurrence des riches ne pouvait cependant pas les transformer en prolétaires. De sorte que, si la décadence totale des paysans avant les Gracques est un fait vraiment exact, ainsi que le prétendent Appien et Plutarque et avec eux les historiens modernes, nous n'en voyons toujours pas la raison. Car les expéditions militaires, les impôts et la concurrence du travail servile, tous ces facteurs invoqués par nos auteurs comme destructeurs de la classe rurale, jouent dans leur exposé un rôle de second plan. Mais, quelle que soit l'importance de ces agents parallèles, l'erreur de nos auteurs quant au point capital nous rend également suspectes ces affirmations. Nous aurions pu produire ici même les arguments en faveur de notre point de vue, mais ç'aurait été franchir les bornes de ce travail et aborder la solution d'un problème beaucoup plus vaste, que l'on peut formuler ainsi : Quelles ont été les causes véritables du mouvement agraire des Gracques ? Jusqu'à quel point le tableau des rapports sociaux de l'époque dressé par les historiens contemporains d'après les récits d'Appien et de Plutarque répond-il à la vérité ? Ce problème est le sujet d'un travail spécial, auquel les déductions de la présente étude ouvrent, pensons-nous, la voie.

Dimitri KONTCHALOVSKY.

MÉLANGES

UN ÉPISODE DE LA GUERRE DE CENT ANS

LE

SIÈGE DE ROMORANTIN PAR LE PRINCE DE GALLES

(1356)

Comme on le sait, la bataille de Poitiers fut livrée par Jean le Bon au prince de Galles au moment où celui-ci venait d'accomplir une chevauchée à travers le centre de la France, au cours de laquelle il avait vainement essayé de franchir la Loire pour donner la main aux bandes anglo-navarraises qui opéraient en Bretagne. Cette chevauchée fut marquée, entre autres combats, par une échauffourée assez vive autour de la petite ville de Romorantin. Cet épisode tient dans les récits du temps une place assez importante. Un passage de Froissart a même fait naître, à ce sujet, une controverse sur la question suivante : les Anglais du Prince Noir étaient-ils munis d'artillerie ? L'artillerie de siège a-t-elle été employée pour la première fois devant Romorantin ? En définitive, il a paru que l'affirmation de Froissart pouvait très légitimement être mise en doute ¹.

L'itinéraire suivi par le prince de Galles dans sa randonnée à travers le centre de la France peut être reconstitué avec précision grâce, surtout, aux chroniqueurs anglais. Le 23 août 1356, le prince était à Châteauroux ; le 25 à Issoudun. Le 28, il traversa le Cher et passa la nuit à Vierzon, qui fut ensuite incendiée. C'est de Vierzon, sans doute, que Jean Chandos et James Audley furent envoyés en éclaireurs dans la direction d'Orléans. Ils s'emparèrent de la petite ville d'Aubigny-sur-Nère ² et y mirent le feu ³.

Le prince de Galles se dirigea ensuite vers l'Ouest par la vallée du Cher avec une nombreuse armée d'Anglais, de Gascons et de mercenaires alle-

1. Colonel Babinet, *Le canon dans l'armée d'Édouard III (Crécy, 1346) et dans celle du prince de Galles (siège de Romorantin, 1356)*. Poitiers, 1897.

2. Chef-lieu de canton, arr. de Sancerre, Cher.

3. Froissart, éd. Siméon Luce, t. IV, p. 4 et suiv. — Le P. H. Denifle, *Désolation des églises, monastères, hôpitaux en France au XIV^e siècle*. Paris et Mâcon, 1899, t. II, p. 119.

mands¹. Le lundi 29 août 1356, il arriva « ad unam villam quae vocatur Frank sita super amnem qui dividit regnum Franciae et ducatum² ». Il s'agit, à n'en pas douter, de Villefranche-sur-Cher³, située juste à la limite méridionale du comté de Blois relevant de la couronne de France. Entre Vierzon et Villefranche, le Prince Noir passa à peu près sûrement par Mennetou-sur-Cher⁴, petite ville fortifiée qui a conservé ses murailles jusqu'à nos jours. Aucun récit ne la mentionne. Sans doute n'offrit-elle pas de résistance.

A Villefranche, le Prince Noir se trouvait à huit kilomètres au sud de Romorantin. Pendant ce temps, le roi Jean se tenait au nord de la Loire, aux environs de Chartres⁵. Ses partisans gardaient les passages du fleuve. Le roi semblait assez indécis, « car il ne sçavoit quelle part ces Angloys tournoient⁶ ».

Néanmoins, un parti d'hommes d'armes du roi de France s'était avancé au delà de la Loire. Il comprenait le sire de Craon⁷, Jean le Meingre, dit Boucicaut⁸, un troisième personnage désigné sous le nom de l'Hermitte de Chaumont ou de Caumont⁹, et un quatrième appelé Grismouton de Chambli¹⁰. Dans la lettre du prince de Galles à la municipalité de Londres¹¹, il est question du maréchal de Clermont. C'est le seul texte où il soit mentionné. Ce parti, au dire de Jean le Bel et de Froissart, dont les récits concordent, comprenait 300 lances. Le moine de Malmesbury dit 60 lances avec une nombreuse troupe. Il se proposait de « veoir ces Angloys de plus prez, sçavoir s'ils y pourroient trouver aventure¹² ». N'ayant pu, dit Froissart, « trouver leur avantage d'entrer en yaus (les Anglais) ne assallir », les Français tendirent une embuscade « assés priés de Romorentin, sur un pas qui estoit assés merveilleux et par où il convenoit les Engles passer ». D'après les récits de Froissart et de Jean le Bel, les trois principaux chefs, le sire de Craon, Boucicaut et l'Hermitte de Chaumont, y prirent part. Le Baker de Swynebroke ne parle que de Grismouton de Chambli à la tête de 200 hommes. Toujours

1. *Chronique de Richard Lescot, religieux de Saint-Denis*, éd. J. Lemoine, p. 101, et G. de Nangis (continuation), éd. Géraud, t. II, p. 238.

2. *Eulogium historiarum sive temporis*. *Chronique du moine de Malmesbury*, éd. F. Scott Haydon. Londres, 1863, t. III, p. 219.

3. Cant. de Mennetou-sur-Cher, arr. de Romorantin, Loir-et-Cher.

4. Chef-lieu de canton, arr. de Romorantin, Loir-et-Cher.

5. Froissart, *ibid.*

6. *Chronique de Jean le Bel*, éd. Viard et Déprez, t. II, p. 230.

7. Amaury, sire de Craon, de Sainte-Maure, etc., gouverneur de Saintonge, Poitou, Anjou, Basse-Normandie. Mort le 30 mai 1371.

8. Écuyer du duché de Touraine, maréchal de France après Jean de Clermont. Mort à Dijon le 15 mars 1367.

9. Froissart et Jean le Bel.

10. Le Baker de Swynebroke, éd. Edward Maunde Thompson, Oxford, 1889, p. 140.

11. Delachenal, *Histoire de Charles V*, t. II, p. 382.

12. Jean le Bel.

est-il qu'un groupe de chevaliers de l'armée du prince de Galles, « li sires de Monchident, gascon, messires Petiton de Courton, li sires de le Ware, li sires de Basset, messires Daniel Pasele, messires Richars de Pontchardon, messires Noël Lorinch, li jones sires Despensiers, messires Edowars et messires Eustace d'Aubrecicourt ¹ », avec deux cents gens d'armes, tomba dans l'embuscade. Les gens du roi de France les laissèrent passer, puis chargèrent derrière eux. Les gens du Prince Noir esquivrèrent la charge en ouvrant leurs rangs, puis, les reformant, chargèrent à leur tour. Le combat dura assez longtemps, les deux partis adverses étant à peu près de même force. Mais « la bataille des mareschaus » de l'armée anglaise étant apparue, les gens du roi de France s'enfuirent vers Romorantin, serrés de près par leurs adversaires, non sans laisser des leurs sur le terrain ou aux mains de l'ennemi. « La moitié et plus s'en sauvèrent », dit Froissart. « Si escapèrent par especial li trois baron dessus nommet et aucun aultre chevalier et escuier qui estoient très bien monté. » Mais, dit Jean le Bel, ils « perdirent des gens des mal montez ». Barthélemy de Burghersh, témoin oculaire, parle de 120 prisonniers ². Le même chiffre est donné par Robert d'Avesbury ³. Le moine de Malmesbury parle de huit prisonniers faits par des gens du seigneur de Camont. Le Baker de Swynebroke en mentionne trente. Cette escarmouche, au dire du moine de Malmesbury, eut lieu le lundi 29 août 1356, le jour même où le prince de Galles était arrivé à Villefranche. L'embuscade avait été tendue entre Romorantin et cette dernière localité, ce qui tend à prouver que le prince pensait toujours à se diriger vers la Loire et à couper au court vers Romorantin et, sans doute, vers Blois, où il espérait passer le fleuve. Le groupe de ses gens qui se heurta aux chevaliers français avait été vraisemblablement dépêché en éclaireurs dans cette direction, de même que, quelques jours plus tôt, Jean Chandos avait été détaché de Vierzon dans la direction d'Orléans. Entre Villefranche et Romorantin se trouvait au lieu dit « l'Hôpital » une commanderie fortifiée de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Il n'en est question dans aucun récit. Le combat eut lieu, sans doute, en rase campagne. Froissart se borne à dire que la « bataille des mareschaus » de l'armée anglaise s'avancait « en costiant un bois ».

Les gens du roi de France, en fuite devant leurs adversaires, se dirigeaient donc en hâte vers Romorantin. « S'ilz n'eussent si tost trouvé la tour de Montmorentin », dit Jean le Bel, « ilz eussent esté tous mors ou priz ».

Romorantin est bâtie sur la Sauldre, qui, en ce point, se divise en bras encadrant plusieurs îles dont l'une, dite île Marin, passe pour avoir été le berceau de la ville. Sur la rive gauche, du côté de Villefranche, s'étendait un bas

1. Froissart.

2. Lettre de Barthélemy de Burghersh à Sir John Montagu, septembre 1356. Publ. par Babinet, *op. cit.*, p. 14 et suiv.

3. Robert d'Avesbury, *De gestis mirabilibus regis Edwardis tertii*, éd. Edward Maunde Thompson. Londres, 1899, p. 471.

quartier, le Bourgeau, qui n'était pas fortifié au xiv^e siècle. Dans l'île s'élevait l'église dont le clocher et le chœur datent du xii^e siècle. Sur la rive droite, en pente plus accusée, la ville proprement dite se serrait dans une enceinte dont il subsiste encore aujourd'hui des vestiges, enceinte qui s'appuyait, non loin de la rivière, sur une grosse tour.

Un manuscrit datant de la fin du xviii^e siècle, intitulé *Antiquités de la ville de Romorantin, capitale de la Sologne, extrait des archives de la maison de ville par monsieur Clairault*, et dont une copie est conservée à la bibliothèque municipale de Romorantin, décrit la tour comme un ouvrage considérable. Elle comprenait deux chambres, dont la plus haute « a toujours été nommée la chambre des chevaliers, lesquels, pour en défendre les approches, jetaient du haut des dards et autres machines de guerre ». Des souterrains passant sous la rivière permettaient de gagner l'île Marin. La charpente « en bois de châtaignier » s'écroula en 1677. La tour fut démolie en 1810¹. Non loin de là s'élevait la tour Jacquemard, qui subsiste encore au bord même de la rivière.

Tous les chroniqueurs sont d'accord pour dire que les gens du prince de Galles occupèrent la ville sans coup férir. « Et fu prise », dit Froissart, « li ville de Romorentin de premières venues ; car lors il n'i avoit gaires de forterèce ». Jean le Bel passe sous silence la prise de la ville et ne parle que du siège de la tour. Le Baker de Swynebroke rapporte que la ville fut enlevée « de vive force ». C'est encore lui qui nous dit que dans la tour s'enfermèrent le sire de Craon, Boucicaut et cinquante hommes d'armes. D'autres récits indiqueront, d'ailleurs, un nombre d'hommes bien supérieur à cinquante en dénombrant les prisonniers faits lors de la reddition de la place.

Le prince de Galles fut sans doute, aussitôt, mis au courant des événements. Il connut, par les prisonniers faits au cours de l'escarmouche, les projets du roi Jean. « Et disoient les dits prisoners que le dit roy avoit pris certain propos de combattre ousque nous². »

Le soir même, d'après Barthélemy de Burghersh, le prince arrivait devant le château, c'est-à-dire la tour et ses dépendances, et ordonnait les préparatifs d'attaque. La ville, dit Froissart, était « tout plainne de leurs gens et qui estudioient comment à leur avantage ils poroient assallir le chastiel ». Le prince avait avec lui Jean Chandos, son fidèle compagnon. Froissart s'étend complaisamment sur les préliminaires du siège et prête à Chandos et à Boucicaut des discours où les deux adversaires auraient rivalisé de courtoisie chevaleresque. Les assiégés refusant de se rendre sans combattre, les gens du prince « se logièrent dedans le ville de Romorentin et dehors aussi, bien et faiticement ».

1. G. Maymac, *Histoire de la Sologne*. Romorantin, 1899.

2. Lettre du prince à la municipalité de Londres. Delachenal, *Histoire de Charles V*, t. II, p. 382.

Le mardi 30 août « bien matin », dit Froissart, un premier assaut fut donné par « toutes manières de gens d'armes et arcier ossi ». Les assaillants s'étaient mis à l'eau dans les fossés et « venoient au fons dou mur hawer et piketer ». Mais les assiégés se défendaient vaillamment. Le combat dura à peu près tout le jour « et là fu occis dou lès des Englès uns bons escuiers de Gascongne et bien gentilz homs et qui eut grant plainte, qui s'appelloit Raymons de Zedulach ; si estoit de la route le captal de Beus ».

Le lendemain, mercredi 31 août, nouvel assaut conduit, d'après Froissart et le moine de Malmesbury, par le prince lui-même, assaut meurtrier pour les deux partis. Froissart et le moine signalent du côté anglais la mort de Bernadet de La Brette (Albret). Le moine cite, en outre, un capitaine de la Buch (Buch) qui périt au cours de l'assaut. D'après ce même auteur, les assiégés qui, sans doute, continuaient à tenir les abords de la tour en furent chassés et se cantonnèrent dans cet ouvrage qu'il appelle le « Doungoun ».

Le jeudi 1^{er} septembre, trois assauts distincts furent lancés contre la tour, commandés l'un par le comte de Suffolk, le second par Barthélemy de Burghersh, le troisième par un chevalier gascon.

Le vendredi et le samedi, continue le moine, les gens du prince mirent le feu à la tour, de sorte que les assiégés ne purent éteindre l'incendie avec le vin et l'eau qu'ils n'avaient qu'en petite quantité. Ils se remirent alors à la grâce du prince.

Ce récit paraît le plus précis quant à la succession des faits. Le prince, dans sa lettre à la municipalité de Londres, rapporte brièvement le siège de la tour qui dura, dit-il, cinq jours. Il ne distingue pas les divers assauts. « Accordasmes », dit-il, « d'assaillir le dit lieu, leqel estoit gayné par force où estoient tout plein de lour gentz pris et mortz ; auxint les uns des nostres y furent mortz ».

D'après Barthélemy de Burghersh, témoin oculaire et acteur, le premier assaut aurait amené la prise de « tote la force dudit chastel, fort pris un gros tour ». Quarante hommes d'armes auraient été pris dans cette journée. La tour ne capitula que « par force de feu, de myne et d'engyne ».

Le Baker de Swynebroke ne distingue pas non plus les divers assauts. Il attribue la ruine de la tour aux travaux des mineurs qui attaquèrent, couverts par des tortues, les fondations de l'édifice, y placèrent des étançons de bois et y mirent le feu. En outre, des machines lançaient sur le toit et les défenses de la tour des pierres sphériques. Jean Chandos, autre témoin oculaire, dit simplement : « là prist-il la tour par assaut ». Jean le Bel parle des gens du roi de France qui se défendirent « vassaument, par quoy ilz ne furent pas pris ce jour ne l'autre aprez ; mais ilz virent qu'ilz n'aroient point de hastif secours et qu'ilz n'avoient nulles pourveances, et s'y estoient foison [de] gens, si se rendirent, sauve leur vye ».

Froissart, par contre, a introduit dans son récit un passage relatant l'in-

cendie allumé par « bombardes et par kanons en le basse-court ». C'est ce passage qui a fait naître la tradition d'après laquelle l'artillerie aurait été employée pour la première fois contre les murailles d'une ville à l'occasion du siège de Romorantin. Les autres récits, dont trois au moins proviennent de témoins oculaires, ne font nulle mention de l'arme nouvelle. La seule affirmation de Froissart ne paraît pas avoir une valeur suffisante pour que le fait puisse être tenu pour certain.

Les gens du roi de France se rendirent donc et furent emmenés « avecq ces Anglès sans armeures », dit Jean le Bel. Le sire de Craon et Boucicaut sont seuls nommés par les chroniqueurs. « Et autres chivalers et esquierz et geantz d'armes enviroin quatrevingts », dit Robert d'Avesbury. « Et des aultres moult grant fuyson, plus de deux cents en y ot pris, toutes gentz d'armes de grant pris », dit Jean Chandos.

Après ce succès de détail, le prince de Galles ne persista pas dans son projet de passer la Loire et d'aller se mesurer avec le roi Jean. « Et illeosque estoions certifiez qe tous les pontz sur Leyre estoient debrusés et qe nulle part purrions avoir passage sur qei nous prismes nostre change tout droit à Tours¹. »

Le départ eut lieu le lundi 5 septembre, après que le prince eut donné à ses hommes un jour de repos (le dimanche 4), occupé à des préparatifs de départ. Avant de quitter Romorantin, les Anglais « ardirent » la ville².

Deux semaines après, le lundi 19 septembre 1356, sur le plateau de Mau-pertuis, se livrait la grande bataille que le prince de Galles avait cherché à esquiver et qui n'en tourna pas moins à son avantage.

R. CROZET.

1. Lettre du prince à la municipalité de Londres.

2. Jean le Bel.

BULLETIN HISTORIQUE

HISTOIRE BYZANTINE

PUBLICATIONS DES ANNÉES 1922-1926

I. TEXTES (publications d'ensemble). — L'Association Guillaume Budé a décidé de joindre à sa collection de textes antiques une réédition des auteurs byzantins. Le premier volume qui vient de paraître comprend la première partie de la *Chronographie* de Psellos (de l'avènement de Basile II à la révolte de Maniakès sous Constantin IX), éditée et traduite en français par Émile RENAULD, dont on connaît déjà les travaux remarquables sur Psellos¹. Dans la préface qu'il a écrite pour cette édition, Charles Diehl trace le programme de la nouvelle *Byzantine* qui comprendra non seulement des historiens, mais des textes intéressant l'histoire administrative (œuvres de Constantin Porphyrogénète), juridique (recueil de nouvelles), hagiographique (vie de Porphyre de Gaza), littéraire (lettres de Nicéphore Grégoras et publication d'une chrestomathie destinée à faire connaître les divers aspects de la littérature byzantine). Il est inutile d'insister sur les services considérables que cette nouvelle collection va rendre à la science, et l'on ne pouvait mieux choisir pour l'inaugurer que cette *Chronographie* de Psellos qui fait revivre d'une manière si pittoresque un des siècles les plus curieux de l'histoire byzantine et a, pour la dernière partie, la valeur de mémoires personnels. On sait que ce texte, connu par un seul manuscrit (Paris, gr. 1712, XII^e s.), avait été publié deux fois, en 1874 et 1899, par Sathas, d'une manière assez défectueuse. Émile Renauld, préparé à cet important travail par sa thèse monumentale sur la langue de Psellos (voir *Revue historique*, t. CXXXIX, p. 74), a donné pour la première fois de cet ouvrage un texte correct accompagné d'un appareil critique, avec une traduction française, qui a le mérite de suivre d'aussi près que possible le grec parfois alambiqué de Psellos et de reproduire le mouvement si animé de son style, sans rien sacrifier à la clarté. Il a fallu un helléniste rompu comme lui à la pratique de cette langue difficile pour pouvoir suivre une pensée qui, malgré les efforts et la science du tra-

1. Michel PSELLOS, *Chronographie ou histoire d'un siècle de Byzance*, t. I. Texte établi et traduit par Émile RENAULD, 1 vol. gr. in-12, LXXXVIII-154 p. de texte et 154 p. de traduction. Paris, Société d'édition « Les Belles-Lettres », 1926.

ducteur, reste en bien des endroits encore quelque peu obscure. Dans une introduction intéressante, Émile Renauld a résumé tout ce que nous savons de Psellos et de son œuvre abondante. Le chapitre sur la langue et le style reproduit sous une forme agréable et concise les conclusions de sa thèse. Philologue avant tout, il n'a, cependant, pas négligé la valeur historique du texte, comme le prouvent les notes toujours précises qui accompagnent la traduction, mais que l'on voudrait parfois plus nombreuses et plus copieuses.

Conformément au programme arrêté par l'Association internationale des Académies au congrès de Rome (1907), Franz DOELGER a commencé la publication des registes des empereurs qui serviront de base à la constitution du *Corpus* des diplômes grecs du moyen âge décidée par le congrès des Académies tenu à Londres en 1904. L'ouvrage comprendra cinq fascicules pour les empereurs, puis viendront les registes des patriarches, des fonctionnaires, dignitaires ecclésiastiques, particuliers. Les deux premiers fascicules vont de 565 à 1025 et de 1025 à 1204¹. Aux renseignements tirés des diplômes impériaux déjà publiés, Franz Doelger a joint ceux qui sont épars dans les sources historiographiques ou littéraires et permettent de dresser un tableau chronologique de tous les actes d'un empereur et de sa chancellerie. Les chroniques nous renseignent sur les instructions données aux ambassadeurs (προκουρατορικά χρυσόβουλλα), sur les traités de paix, sur les actes législatifs qui ont donné lieu à la publication de nouvelles. Pour les nouvelles publiées sous la forme d'un code (comme les 113 nouvelles de Léon VI, vers 894), on a mentionné simplement la date de la publication du code, bien que ces nouvelles aient été édictées d'abord séparément, comme le prouvent leurs adresses. Cette solution est justifiée par la valeur permanente qui distingue ces codes des simples actes de circonstance et par l'état incomplet où nous sont parvenues les nouvelles qui les composent, par suite des nombreuses coupures pratiquées par les commissaires chargés de les réunir : d'ailleurs, les bibliographies jointes aux notices permettent au lecteur de se reporter aux éditions de ces codes. Chaque notice, et il y en a 1668 pour ces deux premiers fascicules, offre sous une forme réduite tous les éléments d'information qui permettent d'en instituer la critique. Les dispositions adoptées sont excellentes : dates de l'avènement et de la fin du règne des empereurs et de leurs co-régents ; astérisques précédant le numéro de l'année, un pour les diplômes douteux, deux pour les faux ; nom officiel de l'acte d'après les sources ou conjecture de ce nom mis entre crochets ; lettres conventionnelles indiquant l'existence d'un texte grec (A), en langue étrangère (B), incomplet (C), simplement mentionné (D). Les originaux qui nous sont parvenus sont l'objet d'une mention spéciale. Une bibliographie très complète des

1. *Corpus der griechischen Urkunden des Mittelalters und der neueren Zeit*. Reihe A : *Regesten*. Abth. I : *Reg. der Kaiserurkunden des oströmischen Reich*, bearbeitet von Franz DOELGER. I Theil : *Regesten von 565-1025*, xxix-105 p. in-4° ; II Theil : *Regesten von 1025-1204*, xxi-108 p. in-4°. Munich et Berlin, R. Oldenbourg, 1924 et 1926 (prix : 13 et 14 marks).

sources et des études historiques précède les registres. Cette méthode rigoureuse et vraiment scientifique fait déjà de cette publication partielle un incomparable instrument de travail, et l'on ne peut qu'en souhaiter l'achèvement.

La *Patrologia Orientalis*, dirigée par R. GRAFFIN et F. NAU, s'est enrichie d'un certain nombre de textes qui intéressent directement l'histoire de Byzance. G. BARDY a édité le texte grec, accompagné de la traduction française d'une curieuse controverse entre un moine chrétien et des Juifs du VII^e siècle, sous la forme d'un dialogue intitulé *Les trophées de Damas*¹. Il y est question d'un empereur Constantin qui serait Constantin Pogonat, et l'ouvrage daterait de 681 environ. Le texte du chroniqueur arabe du XI^e siècle, Yahya d'Antioche, dont le baron de Rosen avait donné des extraits (Saint-Petersbourg, 1883) et qui avait été publié intégralement par Louis Cheikho (*Corpus Scriptorum Orientalium*, 1909), a été réédité d'après de nouveaux manuscrits et traduit pour la première fois en français par J. KRATCHOVSKY et A. VASILIEV². On sait quelle est l'importance de cette chronique qui comble les lacunes de l'historiographie byzantine pour la période macédonienne et a été utilisée dans l'*Épopée byzantine* de G. Schlumberger : sa publication intégrale et sa traduction en français rendront donc de grands services. Le premier fascicule, précédé d'une introduction critique, est une narration des événements depuis 938 jusqu'à 969 : il apporte de nombreux renseignements sur l'histoire du califat de Bagdad et sur les campagnes de Nicéphore Phocas.

Silvio G. MERCATI a continué dans les manuscrits byzantins des bibliothèques italiennes et européennes les fructueuses recherches, conduites avec une méthode excellente, qui lui permettent de résoudre des questions longtemps pendantes et de découvrir des textes importants. C'est ainsi qu'il a publié l'inscription en vers composée par le patriarche Methodius et placée sous l'icône du Christ, restaurée par Théodora à la porte de Chalcé après la restitution des images³, qu'il a donné des textes plus corrects des épitaphes de Nicéphore Phocas (due à un archevêque de Mélitène, identifié avec Jean le Géomètre) et de Basile II (détails sur la translation du corps de l'empereur découvert dans les ruines de l'Hebdomon pendant le siège de Constantinople par Michel Paléologue en 1260), qu'il a identifié le fondateur du monastère de la Peribleptos à Salonique avec le moine Isaac (début du XIV^e siècle), dont il publie l'épitaphe, et qu'il a retrouvé des renseignements précieux sur un « étendard naval » à l'effigie de saint Michel conservé au musée d'Urbin et dont l'inscription en dix-huit vers se rapporte à un empe-

1. *Les trophées de Damas*, texte grec et traduction française par G. BARDY (*Patrologia Orientalis*, t. XV, 2, p. 174-292, in-4°). Paris, F. Didot, 1920.

2. *Histoire de Yahya-ibn-Saïd d'Antioche*, éditée et traduite en français par J. KRATCHOVSKY et A. VASILIEV (*Ibid.*, t. XVIII, 5, p. 701-834, in-4°). Paris, *Ibid.*, 1924.

3. S. G. MERCATI, *Note d'epigrafi bizantina*, 13 p. in-8°. Rome, Institut pontifical, 1921 (extrait de *Bessarione*, t. XXIV).

reur Manuel, probablement Manuel II Paléologue¹. Il donne de même, d'après la tradition manuscrite, un texte correct de l'inscription de l'église des Saints-Serge-et-Bacchus au nom de Justinien et de Théodora, et il a rassemblé tous les témoignages relatifs à l'édit publié par Manuel Comnène après le concile de 1166 (au sujet d'une controverse trinitaire) et gravé par ses ordres à l'intérieur de Sainte-Sophie ; à défaut du texte disparu, il publie un curieux récit de l'enlèvement de ces plaques de marbre et de leur translation en 1567 dans le turbeh du sultan Soliman II². Sa restitution de l'œuvre poétique de Théophylacte, archevêque de Bulgarie, dont il donne plusieurs morceaux inédits, est importante par les renseignements qu'on y trouve sur le personnage lui-même, satirique et mordant à l'occasion, et sur ses contemporains³.

II. OUVRAGES D'ENSEMBLE. — A. VASILIEV a achevé son *Histoire de Byzance*, dont la première partie, signalée ici (*Revue historique*, t. CXXXIX, p. 64), s'arrêtait à la fin de la période macédonienne. Trois fascicules publiés à part, mais qui se font suite, forment la seconde partie : *Byzance et les Croisés* (époque des Comnènes et des Anges, 1081-1204) ; — *La domination latine en Orient* (1204-1261) ; — *La chute de Byzance* (1261-1453)⁴. A. Vasiliev, qui a déjà doté l'histoire byzantine de monographies remarquables, était bien placé pour entreprendre cette œuvre de synthèse. Ses références et ses bibliographies montrent qu'il est admirablement au courant des nombreux travaux de détail publiés en Occident ; mais surtout l'utilisation complète des travaux russes, souvent peu accessibles, donne à son livre une valeur toute spéciale. Les services qu'il rendra seront encore plus grands lorsque l'édition anglaise de l'ouvrage, qui est en préparation, aura paru. Ce n'est pas une histoire complète de Byzance que l'auteur a voulu écrire, mais une synthèse suffisamment détaillée et précise pour permettre aux travailleurs d'embrasser rapidement une grande période historique. Dans ce cadre ainsi restreint, les faits sont présentés clairement, et surtout avec une sûreté qui suppose de nombreuses études critiques. La complexité même des faits a toujours été un obstacle pour les historiens de Byzance. Vasiliev a su montrer leur enchaînement, sans rien sacrifier à la clarté du récit. Chacun des livres est précédé d'un chapitre général qui donne une vue d'ensemble de la période (époque des Comnènes, des Anges, de l'empire latin, des Paléologues), puis les faits sont groupés de manière à mettre en évidence la suc-

1. S. G. MERCATI, *Note d'epigrafia bizantina*, 26 p. in-8°. Rome, Ibid., 1922 (extr. de *Bessurione*, t. XXXVII).

2. Id., *Epigraphica*, 23 p. in-8°. Rome, tipogr. Vaticana, 1925 (Académie romaine d'archéol., t. III).

3. Id., *Studi Bizantini*, 50 p. in-8°. Rome, Institut de l'Europe orientale, 1924.

4. A. VASILIEV, *Istoriia Vizantii : Vizantiia i Krestonosty*, 120 p. in-8°. — *Latinskie Vladytechesvo na Vostok*, 76 p. in-8°. — *Padenie Vizantii*, 143 p. in-8°. Petrograd, Académie, 1923-1925.

cession des événements qui ont modifié la puissance extérieure de l'empire (guerres, invasions, négociations); une dernière partie trace pour chacune de ces époques ce que l'auteur appelle modestement une « esquisse » de l'évolution intérieure (administration, finances, armée, développement intellectuel). Le mouvement des idées a été étudié avec un soin spécial, et l'on regrette seulement que l'auteur n'ait pas incorporé à son livre les résultats essentiels auxquels est parvenue l'histoire de l'art, et qui jettent un jour si pénétrant sur la civilisation byzantine. Enfin, une doctrine historique, justifiée par de nombreux arguments, donne à l'ouvrage son unité. Pour Vasiliev, l'avènement des Comnènes est pour Byzance comme pour l'Occident le début d'une ère nouvelle; mais, pour Byzance, c'est la période de la décadence que le mouvement des croisades précipite, surtout lorsque ce mouvement est exploité par les républiques italiennes qui finissent par faire de l'empire un territoire de colonisation, après lui avoir enlevé d'abord son monopole d'intermédiaire économique entre l'Orient et l'Occident. Enfin, certains chapitres ont un caractère absolument nouveau et témoignent des recherches originales de l'auteur. Signalons, dans le deuxième fascicule, l'étude sur la féodalité à Byzance, dont les conclusions (existence de pratiques analogues au bénéfice, au patronat, à l'immunité, mais adaptées aux institutions byzantines et très différentes de celles de l'Occident) nous paraissent d'une justesse incontestable. C'est dans l'histoire des Paléologues, qui forme le troisième fascicule, qu'on trouve le plus de nouveautés: au chapitre v, des détails très curieux sur la migration des Albanais en Grèce à la fin du ^{xiv}^e siècle; le chapitre xi, relatif à la place considérable que le Péloponèse tient dans l'histoire des derniers Paléologues: c'est là, comme l'a montré aussi Lambros, qu'est le véritable cœur de leur puissance et c'est à Mistra, sous le despote Théodore, qu'il faut chercher le point de départ du patriotisme néo-hellénique, avec le curieux projet de réforme sociale de Gémiste Pléthon. Le dernier chapitre, intitulé Byzance et la Renaissance, montre bien le rôle que des humanistes byzantins comme Barlaam et Léonce Pilate ont joué dans les origines de ce mouvement.

Le tome IV de l'Histoire du moyen âge, que publie l'Université de Cambridge¹, est entièrement réservé à l'histoire de l'Europe orientale depuis l'avènement de la dynastie isaurienne jusqu'à la chute de Constantinople. Dans une brillante introduction où il met en lumière le rôle historique de Byzance, Bury justifie cette heureuse exception au plan d'ensemble qui offre le grand avantage de présenter sans interruption l'histoire d'un organisme comme l'empire byzantin, dont la vie historique offre une continuité si grande et qui entraîne dans son orbite les autres pays d'Orient et même une puissance italienne comme Venise. Il eût peut-être même été logique

1. *The Cambridge medieval History*, planned by J. B. Bury; IV: *The Eastern Roman Empire* (717-1453), 1 vol. in-8°, xxxvi-993 p. et 1 portfolio contenant 11 cartes. Cambridge, at the University Press, 1923.

d'y joindre les Deux-Siciles, dont on a réservé l'histoire pour le volume des croisades. Tel quel, ce magnifique volume nous donne une histoire complète non seulement de Byzance, mais de tous les pays orientaux avec lesquels elle a été en rapports du VIII^e au XV^e siècle. Ce volume est digne des précédents par le soin qu'y ont apporté ses éditeurs, Tanner, Previté-Orton et Brooke. Les copieuses notices bibliographiques renvoyées en appendice, la table chronologique, l'index et l'atlas constituent un instrument de travail incomparable. Le texte a été rédigé, comme celui des volumes précédents, par des spécialistes de pays divers, conformément au plan excellent établi par Bury. Chacun des chapitres forme comme une petite monographie, mais se relie étroitement à l'ensemble. A Charles DIEHL on doit l'histoire de la période iconoclaste, celle de la croisade de Constantinople et de l'empire latin et les chapitres placés à la fin du volume sur les institutions et la civilisation byzantines. L'abbé Albert VOGT a écrit l'histoire de la dynastie macédonienne, BROOKS et VASILIEV celle des luttes contre les Sarrasins, MACLEAN celle de l'Arménie, depuis les origines jusqu'à la conquête turque et la chute des Lusignan. Les peuples finnois et les Slaves ont été étudiés par Charles KADLEC, tandis que JAGIĆ a écrit un chapitre spécial sur la conversion des Slaves. La période des Comnènes a été traitée par feu F. CHALANDON, la civilisation musulmane de l'époque des Abbassides par Th. W. ARNOLD, l'histoire des Seldjoucides par LOEWE, celle de Venise par BROWN. W. MILLER a étudié le premier empire bulgare, la Grèce sous la domination franque et vénitienne, l'histoire de l'empire de Nicée et de la reprise de Constantinople, les États slaves des Balkans du XIII^e au XV^e siècle. Les chapitres de LOEWE sur les Mongols, de PEARLS sur les Ottomans et la chute de Constantinople, de COLINET sur la législation byzantine de 565 à 1453 et ceux que j'ai écrits moi-même sur les rapports entre les Églises de Rome et de Constantinople, ainsi que sur les tentatives de réunion religieuse du XI^e au XV^e siècle, viennent compléter cet ensemble qui rendra les plus grands services en facilitant la connaissance de l'histoire de l'Orient au moyen âge.

Le petit livre sur l'empire byzantin de N. H. BAYNES¹ offre un tableau assez agréable, mais parfois un peu superficiel, de la civilisation byzantine. Son plus grave tort est d'avoir placé les faits sur le même plan, sans distinguer les époques. Une place disproportionnée est d'ailleurs donnée aux faits de la période ancienne (IV^e-VI^e siècles), et l'on ne voit pas pourquoi l'auteur a cru bon d'arrêter ses recherches à l'année 1204. Vouloir donner une idée de la civilisation byzantine en excluant l'âge des Paléologues, qui en est la suprême floraison, est quelque peu paradoxal. Les chapitres sur la vie sociale, le gouvernement impérial, l'Église orthodoxe, la propriété foncière et l'impôt, la législation se lisent avec intérêt et sont en général bien informés, quoique des études récentes d'une importance décisive, celle de Diehl sur le

1. N. H. BAYNES, *The Byzantine Empire*, 1 vol. in-16, 256 p. Londres, Williams et Norgate (Home University Library), 1926.

rôle du Sénat et du peuple au VII^e siècle, celle de Millet sur les commerciales, celles d'Andréadès sur les finances, etc., paraissent inconnues à l'auteur. Il ne dit rien du culte des reliques et des icones qui tient une si grande place à Byzance. Le couronnement impérial a été bien caractérisé, mais le rite important de l'élévation sur le pavois est omis. Il est inexact (chap. VIII) d'attribuer la séparation des pouvoirs civils et militaires au seul Dioclétien. La fermeture par Phocas de l'Université de Constantinople, qui serait devenue une école ecclésiastique sous Héraclius, est un fait des plus suspects, et nous voudrions une référence.

Gustave SCHLUMBERGER a publié une deuxième série de *Récits de Byzance et des Croisades*¹, réimpression d'articles antérieurs consacrés à des épisodes caractéristiques de l'histoire politique et militaire ou à des tableaux de détail qui sont de véritables instantanés de la société byzantine et en montrent avec précision et avec charme toute l'originalité. On sera heureux d'y retrouver l'article publié dans la *Revue historique* en 1881 sur les chefs normands Hervé et Roussel de Bailleul, au service de l'empire au XI^e siècle. Signalons le récit de l'entrée triomphale à Byzance d'un général victorieux du X^e siècle, celui du départ pour l'armée d'Asie d'un basileus de la même époque, l'étude curieuse sur l'emploi du feu grégeois, la description de la visite à Constantinople d'Amauri I^{er}, roi de Jérusalem, en 1171, enfin la reconstitution de la journée d'une élégante de Byzance au X^e siècle.

Dans les leçons publiques qu'il a faites à la Sorbonne en 1922 et 1923, N. IORGA a tracé à grands traits un tableau très large et rempli d'aperçus nouveaux de la politique historique de Byzance dans la péninsule des Balkans et de ses rapports avec l'Occident. Ces deux séries de leçons, réunies en deux volumes, développent une théorie de l'histoire byzantine qui est fondée sur une admirable connaissance des sources et des études historiques². Pour Iorga, Byzance est avant tout une thalassocratie : c'est le désir d'occuper une situation maritime de premier ordre qui a poussé Constantin à transporter Rome sur le Bosphore. Toute l'histoire de l'empire s'explique par ses efforts pour garder ou reconquérir la maîtrise de la mer. Dans la péninsule des Balkans, il s'attache à protéger les côtes de l'Adriatique et la ligne du Danube, qui est moins une frontière qu'une voie de circulation intérieure. Les guerres de Justinien, attribuées à tort à une ambition puérile, s'expliquent par la nécessité d'en finir avec la puissance maritime des Vandales et de s'assurer la possession du bassin occidental de la Méditerranée. Les revers commencent lorsque les Arabes organisent des flottes à leur tour et, à la fin de l'histoire de Byzance, l'impuissance des Paléologues viendra de l'impossibilité où ils se sont trouvés de sortir de la tutelle maritime et

1. Gustave SCHLUMBERGER, *Récits de Byzance et des croisades*, 2^e série, 1 vol. in-12, 230 p. Paris, Plon, 1922.

2. N. IORGA, *Formes byzantines et réalités balkaniques*, 1 vol. in-12, 191 p. Paris, Champion, 1922. — *Relations entre l'Orient et l'Occident au moyen âge*, 1 vol. in-12, 183 p. Ibid., 1923.

commerciale des États italiens. D'autre part, l'empire est avant tout et est resté une institution internationale. Aucune combinaison politique ne peut briser son unité morale. Lorsque des chefs bulgares ou serbes ont pris le titre impérial, ils n'ont pas entendu élever en face de l'empire romain un empire national, car ces deux termes s'excluent, mais absorber à leur profit et à celui de leur race la puissance de l'empire romain. Lorsque Byzance a reconnu au ^xe siècle le titre de basileus au tsar bulgare Pierre, elle n'a fait aucune concession juridique, mais l'a simplement considéré comme un empereur en second, et le titre un peu vague d'« ami » qu'elle lui conféra expliquait suffisamment la légalité de son pouvoir. De là provient de même l'attitude d'une intransigeance irréductible de Byzance vis-à-vis de Charlemagne et de ses successeurs occidentaux : l'idée de la dualité de l'empire ne pouvait paraître que monstrueuse. Telle est dans ses grandes lignes l'exposé de cette thèse, soutenue avec beaucoup de talent et qui emporte la conviction ; mais ce n'est là qu'une partie de l'intérêt qu'elle offre, car on y trouvera, en outre, des vues remarquables sur les rapports de Byzance avec les divers peuples des Balkans et sur les origines du pouvoir impérial de Charlemagne. D'après Iorga, ce n'est pas au pape, mais plutôt au peuple romain, représenté par sa milice, qu'est due cette restauration de l'empire.

Nous avons déjà signalé les deux volumes de mélanges que les amis et disciples de G. Schlumberger lui ont offerts à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire et qui renferment toute une série d'études de premier ordre sur l'histoire et la civilisation de Byzance (voir *Revue historique*, t. CXLIX, p. 273-274).

Dans des pages agréables, Angelo PERNICE a montré la place considérable que les impératrices tenaient à la cour de Byzance, décrit d'après le *De caeremoniis* les rites de leur couronnement et évoqué les figures de Théodora et de Théophano¹.

III. HISTOIRE GÉNÉRALE. ANCIEN EMPIRE. — J. MAURICE, dont les beaux travaux de numismatique ont renouvelé entièrement l'histoire de la période constantinienne, a résumé en une synthèse, d'une lecture très attachante, les résultats auxquels ses études sur Constantin l'ont conduit². Comme il le dit lui-même, c'est un Constantin nouveau qui apparaît dans ce livre, mais, si intéressant, si ingénieusement tracé que soit le portrait de celui que J. Maurice regarde comme l'initiateur de la civilisation chrétienne, on peut se demander s'il est bien véridique. Le point fondamental de la thèse, c'est que Constantin, converti au christianisme dès 312, n'a pas cherché à imposer sa nouvelle croyance par la force à l'empire romain, mais s'est

1. Angelo PERNICE, *Imperatrici bizantine*, 22 p. in-8°. Rome, Institut pour l'Europe orientale, 1924.

2. Jules MAURICE, *Constantin le Grand. L'origine de la civilisation chrétienne*, 1 vol. in-8°, xi-305 p. Paris, éditions Spes, s. d. [1924].

contenté d'organiser son palais impérial suivant un idéal chrétien qui est devenu le point de départ d'un droit public nouveau et qui repose sur le sentiment de l'honneur et de la responsabilité morale. Tel est le fondement sur lequel a été établie la nouvelle noblesse palatine, et c'est de ces principes propagés en Occident qu'est sorti l'idéal chevaleresque du moyen âge. Le palais de Constantin a donc formé comme un empire dans l'empire qui a conservé toutes ses institutions sous la direction du préfet du prétoire, devenu au civil le vice-empereur, tandis que le *Magister officiorum* est le chef de la hiérarchie palatine. On s'expliquerait ainsi la raison profonde qui a porté Constantin à établir une nouvelle Rome sur le Bosphore pour en faire le siège permanent de son palais. Nous ne pouvons discuter ici ces théories vraiment nouvelles et qui sont étayées par une connaissance étendue des textes historiographiques et législatifs. Il est exact que, depuis Constantin, l'empereur, resté dieu pour ses sujets païens, est devenu pour les chrétiens, suivant la conception de l'Ancien Testament, « le serviteur de Dieu ». Un fait, cependant, semble montrer que la transformation voulue par Constantin n'a pas été aussi profonde que le soutient J. Maurice : c'est la longue persistance, sous une forme chrétienne, du culte impérial¹, vidé sans doute de son contenu païen et réduit à des formes d'étiquette, mais qui n'en suppose pas moins dans la personne de l'empereur un caractère supraterrestre. D'autre part, J. Maurice voit dans l'histoire de Byzance une déviation de la pensée de Constantin, un retour à l'idéal païen et à l'autocratie fondée sur le socialisme d'État, d'origine orientale et sémitique. Sans méconnaître tout ce que la législation de Constantin renferme de nouveautés dues au christianisme, on ne voit pas qu'il y ait à cet égard une opposition entre lui et ses successeurs, qui n'ont fait que développer sa pensée. Opposer Constantin à Justinien paraît peu acceptable : homme d'État avant tout, Constantin, en protégeant l'Église, a voulu fonder la paix religieuse ; de cette protection même est sorti le césaropapisme, que Justinien a développé, mais n'a pas créé. Le pouvoir de Constantin, comme celui de Justinien, repose sur l'autocratie : la monarchie chrétienne fondée réellement par Constantin est celle qui a survécu sur le Bosphore à la chute de l'empire d'Occident, et l'on peut considérer Constantin comme le premier empereur de Byzance.

L'historien anglais BURY, qui avait publié en 1889 une histoire du Bas-Empire romain d'Arcadius à Irène, a repris son travail sur une plus large échelle et les deux volumes qu'il a consacrés à cette histoire² commencent à la mort de Théodose pour s'arrêter, le premier à la mort d'Anastase (395-518), le second à la mort de Justinien (518-565) : ils embrassent, en réalité,

1. Voir L. BRÉHIER et Pierre BATIFFOL, *Les survivances du culte impérial romain*. Paris, 1920.

2. J. B. BURY, *History of the later Roman Empire from the death of Theodosius to the death of Justinian*, 2 vol. in-8°, xv-470 et ix-494 p. Londres, Macmillan, 1923.

les deux premiers siècles de l'histoire de Byzance, dont ils montrent la continuité, et c'est cette liaison entre deux périodes, étudiées généralement à part, qui fait le grand intérêt de cet ouvrage. Tous ceux qui ont déjà apprécié les services immenses rendus par Bury à l'histoire byzantine lui seront reconnaissants de cette mise au point d'un travail antérieur. Une connaissance admirable des sources de toute nature, archéologiques aussi bien qu'historiographiques, une largeur de vue qui donne aux faits étudiés toute leur valeur dans l'histoire générale, un exposé à la fois simple, clair et précis, rendent la lecture de ce livre aussi attrayante qu'utile. Le premier volume, précédé d'une belle introduction sur les sources historiques du ^v^e siècle, étudie la série de faits qui aboutit à l'établissement des États barbares en Occident, au raffermissement de l'empire en Orient. Chacun de ses chapitres mériterait une analyse : nous nous bornerons à signaler ceux du début, tableau largement brossé de l'introduction dans l'empire des institutions monarchiques et du régime de l'autocratie, ainsi que celui où Bury a résumé sa doctrine sur les invasions (chap. ix, 7). Après avoir bien établi que le changement de domination en Occident n'est pas, comme on se l'est imaginé, le résultat d'un cataclysme, Bury critique la théorie de Gibbon, qui voit dans la chute de l'empire en Occident le résultat d'une décadence due à la dépopulation, à l'action dissolvante du christianisme, au système fiscal. Il se refuse à expliquer cette chute par des causes générales et y voit plutôt une série de contingences, un enchaînement de faits qui commence à l'irruption des Huns et se termine par la politique déplorable de Stilicon vis-à-vis des Goths.

Pour le second volume, consacré surtout à Justinien, Bury avait pas mal de prédécesseurs : Charles Diehl, dont l'ouvrage est devenu classique, Holmes, Pantchenko, etc. Il a su, cependant, dresser un tableau très complet et tout à fait personnel de ce règne, le plus important de l'histoire de Byzance. Les portraits de Justinien, de Théodora et de leur entourage n'offrent rien de bien nouveau, mais sont tracés d'une manière vivante et précise. Comme ses prédécesseurs aussi, Bury avait à prendre parti sur la valeur des sources et en particulier sur la question de l'*Histoire secrète* de Procope. Il l'a fait avec une entière franchise dans un chapitre sur les historiens de Justinien, qu'il a peut-être eu tort de rejeter à la fin du volume. Diehl avait montré que les calomnies de l'*Histoire secrète* ne sont que des déformations caricaturales de faits réels mentionnés dans l'histoire des guerres. Bury trouve dans l'histoire des guerres même des indices que l'opinion de Procope, d'abord enthousiaste pour l'empereur, au moment de l'apogée de la carrière de Bélisaire, s'est modifiée vers 540, comme si les désastres de Perse ou d'Italie avaient produit chez lui une désillusion : de là ses réticences et ses critiques de plus en plus marquées, mais qui expliquent mal, cependant, les exagérations de l'*Histoire secrète* et les éloges hyperboliques du *Traité des édifices*. La figure de Justinien sort grandie, en somme, de ces

analyses, bien que Bury lui reproche avec raison d'avoir considéré l'accroissement de l'État comme une fin en soi. L'influence considérable de Théodora sur la politique impériale est aussi très bien mise en lumière. Au récit des événements intérieurs succèdent l'histoire des guerres, puis celles de la diplomatie, du commerce, de la « politique de la soie », des réformes administratives, enfin de la politique religieuse. Les chapitres relatifs à la Perse sont particulièrement riches en faits intéressants. Signalons enfin, sans pouvoir y insister, les chapitres sur la grande peste de 542, sur l'organisation de l'armée, sur l'action diplomatique qui a préparé la reprise de l'Italie (l'union religieuse avec Rome, réalisée sous Justin, en est la préface), sur Boèce et Cassiodore, sur l'état des Slaves au ^{vi}^e siècle et leur habitat primitif, sur le voyage de Cosmas, sur la réorganisation administrative et la réunion des pouvoirs civils et militaires, sur la législation enfin, où l'on s'étonne de ne pas trouver plus de renseignements sur les influences helléniques et orientales qui ont modifié le droit justinien.

Adrien BLANCHET a établi une relation qui paraît certaine entre l'émission considérable de pièces d'or, frappées à Constantinople la quarante-deuxième année du règne et dix-septième consulat de Théodose II (442), et la guerre que cet empereur fut obligé brusquement de soutenir contre les Huns qui venaient de violer le traité conclu à la fin de 441¹. La même légende monétaire inusitée, à côté de la Fortune de Constantinople, figure au revers de pièces d'or au nom de Pulchérie et d'Eudocie.

Deux travaux importants de Charles DIEHL apportent une contribution à l'histoire si mal connue du ^{vii}^e siècle. Des faits qu'il a réunis, il ressort que le Sénat et le peuple de Constantinople, annihilés et matés sous Justinien, ont repris une part importante au gouvernement de l'empire pendant les ^{vii}^e et ^{viii}^e siècles². Jamais l'autocratie byzantine n'a été si près de devenir une monarchie tempérée, et les empereurs iconoclastes, en particulier, ont fait des efforts curieux pour se concilier l'opinion publique de Byzance (tenues de *silentia* ou d'assemblées populaires). D'autre part, dans un récit pittoresque dont tous les détails reposent sur une connaissance minutieuse des sources, Charles Diehl a évoqué la figure tragique de l'empereur au nez coupé, Justinien II³, ainsi que l'aspect anarchique et presque barbare de la société byzantine à son époque. Des détails intéressants sont réunis, qui montrent la brutalité des mœurs et la persistance des superstitions et des fêtes païennes; l'histoire de la ville de Cherson, avant-poste byzantin en face des peuples asiatiques, et de ses institutions autonomes est également esquissée.

1. Adrien BLANCHET, *Les monnaies de la guerre de Théodose II contre Attila en 442* (extrait de la *Revue du Sud-Est européen*), 8 p. in-8°. Bucarest, 1924.

2. Charles DIEHL, *Le Sénat et le peuple byzantin aux ^{vii}^e et ^{viii}^e siècles* (extrait de *Byzantion*, t. I), 43 p. in-8°. Paris, Champion; Liège, Vaillant-Carmanne, 1924.

3. Charles DIEHL, *L'empereur au nez coupé* (*Revue de Paris*, t. XXX, janvier 1923, p. 70-94).

IV. DYNASTIE MACÉDONNIENNE. — On a déjà signalé (*Revue historique*, t. CL, p. 131) la réédition du *Nicéphore Phocas* et de l'*Épopée byzantine* de Gustave SCHLUMBERGER. Il est regrettable que le malheur des temps ait fait supprimer les illustrations qui faisaient de la première édition un incomparable musée d'art byzantin.

La question du poème sur les *Thermes pythiques*, attribué généralement à Paul le Siléntaire, contemporain de Justinien, a été révisée par S. G. MERCATI, qui a découvert dans un manuscrit du x^e siècle (British Museum, addit. 36749, fol. 131) un texte plus correct du poème et le nom de son auteur, Léon Choirosphaktes, magister et secrétaire intime de Léon VI¹. Il en a profité pour écrire une biographie très intéressante de ce personnage qui, à trois reprises, de 893 à 904, fut ambassadeur de Léon VI auprès de Siméon, tsar de Bulgarie, et accomplit à Bagdad une mission diplomatique qui dura trois ans. Disgracié et exilé, il revint sous Constantin VII, fut englobé dans la conspiration de Constantin Ducas en 913, relégué à Stoudion et gracié de nouveau vers 917. Sa correspondance avec Léon VI, avec le tsar Siméon et avec d'autres personnages, ses poèmes, ses ouvrages théologiques (l'un d'eux est un traité de théologie en vers) jettent un jour très curieux sur la société byzantine de cette époque. S. G. Mercati a rendu un réel service en ressuscitant cette figure.

N. BANESCU a retracé la carrière d'un des hommes de guerre les plus remarquables de la deuxième moitié du xi^e siècle, Katakalon Kekaumenos, auteur d'un *Strategicon* et défenseur de l'empire à toutes ses frontières, sur le Danube, en Sicile, en Mésopotamie².

S. G. MERCATI a publié, d'après un manuscrit de Lavra, huit épigrammes sur un cratère d'argent ayant appartenu à Constantin Dalassène, duc ou katepano d'Antioche sous Basile II, et qui faillit succéder comme empereur à Constantin VIII³. Une des épigrammes confirme, ce qu'on savait seulement par des sources arabes, que Damien, père de Constantin, avait été aussi duc d'Antioche.

V. ÉPOQUE DES CROISADES. — Ralph Bailey YEWDALE a raconté, dans un livre très bien informé et d'une lecture agréable, les aventures de Bohémond, prince d'Antioche⁴. Bien que l'histoire de la participation de Bohémond à la croisade occupe la plus grande partie de l'ouvrage, les conflits entre les Normands et l'Empire sous Robert Guiscard (1081-1085), puis après la prise

1. S. G. MERCATI, *Intorno all' autore del carme sic τὰ ἐν Ἰλυθίοις θεσπιά*, 36 p. in-8°. Rome, *Rivista degli Studi Orientali*, t. X, 1924.

2. N. BANESCU, *Un duc byzantin du XI^e siècle, Katakalon Kekaumenos*, 12 p. in-8°. Bucarest, 1924 (Académie roumaine).

3. S. G. MERCATI, *Epigrammi sul cratere argenteo di Costantino Dalasseno*, 4 p. in-8°. Rome, Académie pontificale, 1925.

4. R. B. YEWDALE, *Bohemond I, prince of Antioch*, 1 vol. in-8°, iii-143 p. Princeton University Press, 1925.

d'Antioche (1099-1107), ont été bien étudiés. Les origines mêmes et la jeunesse de Bohémond, ses querelles avec Roger après la mort de Guiscard ont été éclaircies, autant que le permet l'état des sources. Le témoignage suspect des *Gesta Francorum* sur le traité secret entre Bohémond et Alexis pendant le séjour des croisés à Constantinople est rejeté avec raison et regardé comme un faux postérieur, imaginé peut-être par Bohémond lui-même. Le fait qu'avant la croisade Bohémond avait reçu en apanage la ville la plus byzantine de l'Italie méridionale, Bari, qui avait gardé toutes ses institutions municipales antérieures à la conquête, a été, avec raison, mis en lumière; nous voyons Bohémond ménageant ses sujets grecs et faisant graver une légende byzantine sur son sceau.

Philippe LAUER a rendu un service signalé en rééditant et en mettant à la portée de tous le texte de Robert de Clari, dont on ne possédait jusqu'ici que l'édition fautive de Karl Hopf (*Chroniques gréco-romanes*, Berlin, 1873), celle de Riant, imprimée en 1868, ayant été, sauf quelques exemplaires, mise au pilon par les soins de l'éditeur lui-même¹. Le seul manuscrit connu, celui de Copenhague, provenant de l'abbaye de Corbie et datant de 1300 environ, a été reproduit avec exactitude, sous réserve de quelques corrections indiquées dans les notes critiques. Les byzantinistes se réjouiront de posséder un texte bien établi de la chronique qui montre le mieux les sentiments de la moyenne des croisés pour la société byzantine et dont le caractère est comparable à celui des *Gesta Francorum* de la première croisade.

VI. ÉPOQUE DES PALÉOLOGUES. — Sp. LAMBROS avait préparé, d'après un grand nombre de manuscrits, une édition des œuvres, pour la plupart inédites, de Gennadios (Georges Scholarios), qui fut aux derniers jours de l'indépendance byzantine l'adversaire irréductible de l'union religieuse proclamée au concile de Florence et, après la conquête turque, le premier patriarche de Constantinople nommé par le sultan². Ce travail, publié par les disciples de Lambros, nous permet de mieux connaître la période qui a précédé la chute de Byzance. La biographie même du personnage, établie dans une copieuse introduction, est intéressante. Georges Scholarios, né vers 1410-1420, a fait ses études à l'école « oecuménique » (Université) et a exercé des fonctions importantes (katholikos sekretarios de Jean VIII, katholikos kritis, chargé de faire des conférences hebdomadaires au Triclinium impérial en présence du Sénat). A Florence il combat l'union et, de retour à Constantinople, devient le chef de l'opposition, se fait moine au monastère de la Pammakaristos, puis de Charsianites (1449-1451). Créé patriarche au printemps de 1454, il est déposé en 1456 et se retire au mont Athos, puis à Serrès,

1. ROBERT DE CLARI, *La conquête de Constantinople*, éditée par Ph. LAUER, 1 vol. in-16, xvi-130 p. (Les classiques français du moyen âge). Paris, Champion, 1924.

2. Sp. LAMBROS, *Παλαιολογικά καὶ Παλοποννησιακά*, t. II, 1 vol. in-8°, μδ' (44)-365 p. Athènes, éditions du *Neos Hellenomnemon*, 1912-1924.

où il meurt en 1468. A la fois poète, écrivain et même calligraphe, il a écrit des oraisons funèbres, des discours, des pamphlets qui respirent la haine des Latins et un curieux nationalisme. Les dogmes qu'il défend contre les Latins ont pour lui un caractère national (*πατριονόημα*). Ses lettres ont une grande valeur historique : Boissonade en avait déjà donné une édition que Lambros a reprise à l'aide de nouveaux manuscrits. Il était aussi l'ennemi des humanistes et des philosophes, comme le prouve la lettre qu'il écrivit avant 1450 à l'impératrice Hélène, veuve de Manuel, pour lui demander de faire condamner au feu un livre de Gémisthe Pléthon. Ses œuvres sont une des sources indispensables de l'histoire des dernières années de Byzance ; on doit donc de la reconnaissance à Lambros et à ceux qui ont publié son travail.

La figure du fondateur de la dynastie des Paléologues, Michel VIII, a inspiré la monographie de Conrad CHAPMAN¹. Le chapitre initial trace à grands traits un tableau de la civilisation byzantine et apprécie son rôle historique. Bien que les vues soient en général justes et intéressantes, on y trouve quelques affirmations contestables et même un peu retardataires, par exemple le dôme du Panthéon d'Agrippa transporté sur Sainte-Sophie et l'architecture byzantine inspirant toute celle de l'Orient, y compris l'Inde. Le livre lui-même est bien composé et montre une excellente connaissance des sources historiographiques et diplomatiques. Certaines références à des ouvrages un peu surannés révèlent cependant quelque méconnaissance des travaux les plus récents. Le récit est clair et se lit avec intérêt. L'auteur a su débrouiller la complexité des faits et marquer les étapes successives de la carrière de Michel Paléologue, ainsi que les revirements habiles de sa politique. Il a bien montré que ce qui donne une unité à cette existence si agitée, c'est le désir tenace de reconstituer par tous les moyens, licites ou non, l'ancien empire byzantin. Au milieu de difficultés inouïes, après s'être heurté à des politiques ambitieux comme Manfred et Charles d'Anjou, à des puissances redoutables comme celles de Gênes ou de Venise, à des forces morales comme la papauté ou le clergé grec, Michel Paléologue a, en somme, atteint son but et assuré à l'empire une existence d'un siècle et demi, qui eût pu se prolonger bien davantage sans les fautes de ses successeurs immédiats. Un seul chapitre, un peu court, est consacré au gouvernement intérieur, un autre à l'Église, et c'est la principale lacune de l'ouvrage : il eût fallu instituer une enquête sur la transformation de la société byzantine d'après 1204, dont on s'est contenté d'indiquer certains traits, d'ailleurs intéressants, comme la constitution de fortes bourgeoisies urbaines. Tel qu'il est, le livre n'en rendra pas moins service en offrant un exposé clair et précis d'une des périodes les plus confuses de l'histoire byzantine.

Par une étude très complète des documents vénitiens, en particulier des

1. Conrad CHAPMAN, *Michel Paléologue, restaurateur de l'Empire byzantin, 1261-1282*, 1 vol. in-8°, 204 p. (avec illustrations). Paris, E. Figuière, 1926.

délibérations du Sénat et des instructions envoyées aux agents diplomatiques, capitaines des galères, etc., Max SILBERSCHMIDT a entièrement renouvelé l'histoire des vingt dernières années du XIV^e siècle, pendant lesquelles la chute imminente de Byzance, serrée de près par Bajazet, força les puissances de l'Europe à prendre position dans ce qu'on peut déjà appeler la question d'Orient¹. Ce livre renferme une analyse minutieuse des faits qui en rend parfois la lecture laborieuse ; mais il apporte beaucoup de nouveautés, surtout en ce qui concerne la politique vénitienne à Constantinople, la préparation de la désastreuse croisade de Nicopolis, la part exacte que Venise y a prise et l'action diplomatique et militaire qu'elle a menée pour en conjurer les conséquences. Toute la première partie de l'ouvrage est un exposé très complet de la politique vénitienne vis-à-vis de Gênes et de la Hongrie de 1381 à 1394, politique dominée par la question de l'Adriatique, dont Venise a su écarter la maison angevine de Naples et qui, en déterminant ses rapports futurs avec le roi Sigismond de Luxembourg, a exercé une influence indirecte sur la politique orientale. Mais ce qu'il y a de vraiment nouveau dans ce livre, c'est l'étude des hésitations et des variations de la politique vénitienne, reconstituées pour ainsi dire au jour le jour, dans la question de Constantinople. Il ressort des recherches de Silberschmidt que Venise considère dès cette époque la puissance ottomane comme un facteur définitif de la politique orientale avec lequel il faut trouver un « modus vivendi ». Ce fait explique les précautions qu'elle a prises, les réserves qu'elle a faites avant de s'engager dans la croisade de 1396, que la formidable agression de Bajazet avait rendue nécessaire. Au début de 1395, le Sénat interdit encore la prédication de la croisade à Venise. Au moment même où la ligue chrétienne se forme sous la direction de Sigismond (février 1395), Venise se dispose à envoyer une ambassade à Bajazet pour tenter une conciliation entre le sultan et l'empereur Manuel : l'analyse des instructions données aux ambassadeurs et au capitaine des galères Mocenigo forme un des chapitres les plus intéressants du livre. Venise ne renonce à ce projet que lorsqu'un ambassadeur impérial vient lui apprendre que Manuel a conclu une alliance formelle avec Sigismond. Laissant de côté le récit même de la croisade, Silberschmidt se borne à déterminer la part que Venise y a prise et à préciser les instructions données à Mocenigo qui, avec huit galères, réussit à rompre le blocus établi par Bajazet autour de Constantinople et de Péra, à ravitailler ces deux villes et même à défendre les Génois de Péra contre les Turcs. Bien des questions, laissées de côté ou mal présentées autrefois par J. Delaville-Le Roulx, sont revisées, par exemple celle du chiffre des navires chrétiens, qu'après enquête Silberschmidt réduit à vingt-cinq, les péripéties du retour de Sigismond, fugitif, dans ses États sur une galère vénitienne, la

1. MAX SILBERSCHMIDT, *Das orientalische Problem zur Zeit der Entstehung des türkischen Reiches nach Venezianischen Quellen, 1381-1400*, 1 vol. in-8°, XIII-206 p. Leipzig et Berlin, Teubner, 1923.

nature exacte de la ligue navale conclue par Manuel Paléologue avec les Hospitaliers et les colonies génoises, l'attitude de Venise à la nouvelle du désastre et la part qu'elle prend dans les années suivantes à l'expédition française de Boucaut qui vient dégager Constantinople.

Des recherches aux archives de la couronne d'Aragon à Barcelone ont permis à Constantin MARINESCO d'élucider un certain nombre de faits mal connus jusqu'ici de l'histoire des derniers empereurs byzantins. Il a d'abord découvert des lettres rédigées en latin et expédiées par l'empereur Manuel II à Martin V en 1407 (par l'intermédiaire de Manuel Chrysoloras) et à Ferdinand I^{er} en 1414 et 1416¹. Il y est question d'une croisade que Ferdinand doit conduire en Morée; on y trouve des détails intéressants sur le voyage que Manuel lui-même a fait dans cette province en 1415 et sur la construction du mur de l'« Hexamilion » à l'isthme de Corinthe. Mais surtout C. Marinesco a pu écrire une histoire complète de la politique orientale d'Alphonse V, fils de Ferdinand, devenu roi de Naples en 1442, de ses visées sur l'empire byzantin et de ses rapports très curieux avec Scanderbeg². Les documents aragonais permettent de préciser la situation exacte du chef albanais, qui n'est, en somme, qu'un condottiere à la solde d'Alphonse V. Par le traité de Gaëte, signé le 26 mars 1451, Scanderbeg devient le vassal du roi de Naples qui fait occuper par ses troupes la citadelle de Croia, signe des traités semblables avec d'autres chefs de clans albanais, envoie en Albanie des vice-rois, cherche même à mettre la main sur la Morée et inaugure en Orient une politique de grand style dirigée autant contre Venise que contre les Turcs. Ce qui ressort cependant du récit très intéressant de Marinesco, c'est qu'au moment tragique de la prise de Constantinople l'Albanie apparaît à Alphonse V comme la véritable couverture de l'Italie. Venise elle-même a senti le danger jusqu'au moment où elle a signé un traité de commerce avec Mahomet II. Le grand intérêt des recherches de Marinesco est de montrer l'état de la région occidentale de la péninsule des Balkans au moment de la prise de Constantinople, ainsi que le rôle défensif qu'elle doit tenir plus tard dans les projets de croisades contre les Turcs.

VII. INSTITUTIONS ET DROIT. — Les *Miettes d'histoire byzantine* d'Henri GRÉGOIRE³, commentaires d'inscriptions anatoliennes récemment découvertes, apportent une contribution des plus intéressantes à l'histoire des institutions des v^e et vi^e siècles : carrière de Fl. Eutolmius Tatianus, préfet du prétoire (388-392), resté païen; valeur juridique des « clameurs » (ἐκθήσεις) de la foule qui peuvent entraîner la grâce de coupables devant un tribunal

1. Constantin MARINESCO, *Manuel II Paléologue et les rois d'Aragon*, 15 p. in-8° (extrait du *Bulletin historique de l'Académie roumaine*). Bucarest, 1924.

2. Id., *Alphonse V, roi d'Aragon et de Naples, et l'Albanie de Scanderbeg*, 135 p. in-8° (*Mélanges de l'École roumaine en France*). Paris, Gamber, 1923.

3. H. GRÉGOIRE, *Miettes d'histoire byzantine*, 13 p. in-8° (extrait des *Anatolian studies* presented to Sir William Ramsay). Manchester University Press, 1923.

(inscription d'Éphèse, vers 441, où il est question d'émeutes à Smyrne, dont les coupables sont graciés, eu égard aux « clameurs » des Éphésiens devant le tribunal du proconsul d'Asie); administration des domaines impériaux par des « curateurs » (inscription d'Attalia).

L'Université de Michigan, à laquelle nous devons déjà une excellente notice de Boak sur le *Magister officiorum* (voir *Rev. histor.*, t. CXXXIX, p. 84), vient de consacrer une monographie, composée d'après la même méthode, au *Praepositus sacri cubiculi* (grand chambellan¹). Suivant le plan de son prédécesseur, l'auteur de ce travail, James F. DUNLAP, est remonté à l'époque romaine, et c'est bien là qu'est le point de départ de toutes les institutions byzantines. Sous la République, les *cubicularii* sont de simples valets de chambre au service des grands personnages et, de leur intimité avec le maître, naît déjà leur importance qui s'accroît naturellement sous l'empire dans la *domus Augusti*. Le palais impérial compte de nombreux chambellans divisés en services (*stationes*). Leur chef, au titre modeste, paraît être l'*a cubiculo*, vrai confident de l'empereur. C'est lui qui est devenu avec Dioclétien un des personnages les plus importants de la cour, le *praepositus sacri cubiculi*. Le titre n'apparaît, à vrai dire, que sous Constantin, et deux personnages le portent en même temps. En 384, le grand chambellan est élevé au rang d'*illustris*. En 414, le célèbre Eutrope, qui exerçait cette charge, reçoit l'administration des biens impériaux en Cappadoce, dont les revenus servent à entretenir le luxe de la cour; il est élevé au rang de patrice, le plus haut de la hiérarchie, et il a sous ses ordres un nombreux personnel dont le tableau a été dressé avec exactitude. Puis, sous Justinien, de profondes réformes modifient l'organisation administrative; de puissants chefs de service sont supprimés ou voient leurs attributions diminuées. Le grand chambellan perd ainsi presque toutes ses fonctions administratives, en particulier l'administration des biens de la couronne; il est cantonné de plus en plus dans son rôle de cour et devient un personnage purement décoratif, un ordonnateur des cérémonies. Il ne lui reste plus, en réalité, que le commandement en chef des *cubicularii*, qui servent l'empereur surtout dans les cérémonies publiques. Dans les appartements privés de l'empereur, c'est un autre personnage, le parakimoumène, eunuque en chef de la chambre, qui hérite de l'ancienne influence du grand chambellan. C'est lui qui devient, au XI^e siècle, le confident de l'empereur, et l'on sait que plusieurs de ces parakimoumènes furent, sous la dynastie macédonienne, les véritables chefs du gouvernement. Devenu inutile, le grand chambellan finit par disparaître; il est mentionné pour la dernière fois sous Michel IV (1034-1042) et paraît avoir été supprimé à la fin du XI^e siècle. Telles sont les grandes lignes de ce travail qui éclaire d'un nouveau jour les transformations de la cour byzan-

1. James F. DUNLAP, *The office of the Grand Chamberlain in the later Roman and Byzantine Empires*, 1 vol. in-4°, VIII-324 p. New-York, Macmillan, 1924.

tine. Un dernier chapitre donne une notice sur les grands chambellans qui ont eu un rôle historique.

L'*Histoire de l'École de droit de Beyrouth* de Paul COLLINET forme le deuxième volume des études si neuves qu'il a entreprises sur le droit de Justinien¹ (voir *Rev. histor.*, t. CXVII, p. 86). Comme l'auteur le fait remarquer, elle constitue au milieu de ces études une digression utile : avant de poursuivre l'enquête commencée sur les éléments orientaux qui ont pénétré dans le droit de Justinien, il était nécessaire de rechercher ce que nous savons du milieu où ces nouveaux éléments ont dû s'élaborer, et c'est ce qui justifie ce livre, utile non seulement à l'histoire du droit, mais à celle de la civilisation byzantine, en particulier à celle du haut enseignement. L'état des sources dont on dispose pour reconstituer cette histoire rendait la tâche difficile, et il faut être reconnaissant à l'auteur de les avoir non seulement rassemblées, mais soumises à une critique sévère qui l'a conduit à des résultats neufs et importants. On ignore la date et les circonstances de la fondation de cette école. On sait que Beyrouth était depuis Auguste une colonie de droit italique et qu'elle devint avant 196 le siège d'un dépôt des constitutions impériales relatives à l'Orient. P. Collinet voit avec raison une corrélation entre ce fait et la fondation de l'école, mais, contrairement à Mommsen, il croit qu'elle a suivi et non précédé l'établissement du dépôt des lois. L'école est mentionnée pour la première fois dans un discours de saint Grégoire le Thaumaturge (239) et, à ce moment, elle était déjà florissante. On peut donc dire que, depuis 200 environ jusqu'à 551 (date de sa disparition à la suite du tremblement de terre qui ruina Beyrouth), cette école a été un des principaux instituts juridiques de l'empire (réduits à trois par Justinien), et c'est parce qu'elle avait reçu (probablement au ^{ve} siècle), comme celles de Rome et de Constantinople, un « *privilegium* » impérial qui faisait d'elle une école officielle qu'elle fut conservée. Grâce à des textes importants comme la *Vie de Sévère* par Zacharie le Scolastique, Paul Collinet a pu reconstituer dans ses grandes lignes l'activité séculaire de l'école de Beyrouth : locaux (elle est établie vers 449 dans l'enceinte de la cathédrale de l'Anastasis) ; étudiants (détails intéressants sur l'instruction secondaire qu'ils ont reçue, principalement dans les écoles d'Alexandrie, sur leurs associations, sur les sobriquets de *dupondii*, *edictales*, etc..., sur les brimades et le genre de vie, sur la durée des études continuées pendant quatre ans, plus une cinquième année facultative) ; professeurs (liste chronologique de ceux dont on connaît les noms, vogue des « *maîtres oecuméniques* » du ^{ve} siècle et discussion intéressante sur ce terme, honoraires, traitements, privilèges) ; enseignement (en latin au ^{iv}^e siècle, mais en grec dès la première moitié du ^v^e siècle — le changement coïncide avec l'adoption du grec par l'administration impériale ; — programme des études, méthode d'enseignement à la fois

1. PAUL COLLINET, *Études historiques sur le droit de Justinien* ; II : *Histoire de l'École de droit de Beyrouth*, 1 vol. in-8°, 333 p. et plan de Beyrouth. Paris, Léon Tenin, 1925.

casuistique et dogmatique jusqu'à la réforme de Justinien); travaux des professeurs (dont la liste est reconstituée). C'est toute la vie d'une Université impériale pendant trois cent cinquante ans qui est ainsi restituée; les faits rassemblés éclaireront peut-être d'un nouveau jour le milieu dans lequel s'est élaboré le droit de Justinien.

A ces études se rattachent les remarquables leçons professées par Paul Collinet en 1922 à l'Université d'Oxford sur les problèmes généraux soulevés par la codification de Justinien, et dont il a publié un résumé¹. Il a cherché à replacer la législation de Justinien dans le milieu historique où elle est née en examinant successivement quatre problèmes : 1^o motifs déterminants de Justinien (émulation excitée par les codifications des rois barbares d'Occident, en particulier l'*Edictum Theodorici*, attraction de l'Italie dont l'empereur rêve la conquête); 2^o éléments distincts de la codification (à côté du droit classique on trouve des emprunts à des coutumes orientales, des inspirations purement théoriques, des tendances à réduire et à supprimer le formalisme, une influence chrétienne); 3^o sources de la codification (nature des interpolations juridiques dont plusieurs ont pénétré dans le droit classique avant Justinien; rôle capital des maîtres ecuméniques de Beyrouth); 4^o méthode de codification du Digeste et du Code.

L'ouvrage posthume d'Henri MONNIER sur les *Novelles de Léon VI* est une contribution importante à l'histoire des institutions². Ces 113 nouvelles contenues dans le Codex Marcianus 179 ne figurent pas dans les Basiliques rédigées en 888-889, bien que plusieurs soient antérieures à ce recueil. D'après certains indices (nouvelles adressées au patriarche Étienne, mort en 893), Monnier fixe au début de 894 la rédaction de ces Novelles, et il en résulte que le fameux « Livre du préfet » qui permet de vendre de la soie grège aux Juifs (dont la novelle 55 ordonne la conversion) leur est antérieur de peu d'années (892-893), puisque, d'autre part, il est postérieur aux Basiliques. Contrairement à Zachariae von Lingenthal, qui voyait dans ces nouvelles une législation antérieure, Monnier pense qu'elles ont été rédigées par Léon lui-même, à cause de leur unité de style et de l'accent personnel que trahissent un bavardage emphatique, un style recherché, des crudités (la novelle sur les troisièmes noces), etc. Les commissaires qui les compulsèrent négligèrent les suscriptions et l'ordre chronologique, mais les groupèrent par ordre de matières. Elles présentent un tableau complet de la société byzantine au x^e siècle, et Monnier a pu reconstituer à leur aide les doctrines de Léon le Sage relatives au droit public et privé. Il a montré que leur but est d'établir l'ordre dans les lois, de supprimer celles qui sont tombées en désué-

1. PAUL COLLINET, *The general problems raised by the codification of Justinian*, 30 p. in-8°. Haarlem, Willink et Zoon, 1922 (extrait de la *Revue d'histoire du droit*).

2. HENRI MONNIER, *Les Novelles de Léon le Sage (Bibliothèque des Universités du Midi, fasc. XVII)*, 1 vol. in-8°, vii-226 p. Bordeaux, Ferret; Paris, E. de Boccard, 1923 (préface de G. Radet).

tude et d'ériger en lois des coutumes qui se sont implantées dans les mœurs. Elles marquent donc une évolution juridique et sont dans une certaine mesure la rédaction d'un droit coutumier. Elles tombèrent d'ailleurs rapidement en désuétude, peut-être à cause de leur style verbeux. Le livre de Monnier est rempli d'aperçus intéressants sur l'histoire des institutions. Citons la discussion sur l'abolition des sénatus-consultes (nov. 78) et celle relative au consulat que Léon n'a pas supprimé, comme on l'a soutenu quelquefois, puisqu'il était devenu honoraire depuis Justinien : Léon s'est contenté d'abroger la novelle 105 de Justinien qui réglementait les dépenses du consulat. Constatant que cette novelle 105 ne figure plus aux Basiliques qui reproduisent cependant les articles du Digeste et du Code relatifs au consulat, Monnier conclut que la novelle de Léon VI sur le consulat est antérieure aux Basiliques et qu'elle n'a pas aboli le consulat, mais les dépenses qui lui incombait.

Dans deux études remplies d'aperçus intéressants, André ANDRÉADÈS a envisagé les écoles supérieures de Constantinople en tant qu'institutions publiques¹. Sans discuter la question de la permanence d'une Université impériale, que les sources dans leur état actuel ne nous autorisent pas à affirmer, il a arrêté ses recherches au milieu du XI^e siècle (écoles fondées par Constantin Monomaque). Deux questions ont attiré surtout son attention : participation financière de l'État à l'entretien des écoles publiques ; utilisation de ces écoles pour le recrutement des fonctionnaires. Sur la première question, les textes sont rares, mais quelques-uns sont décisifs : Constantin Porphyrogénète n'assure pas seulement le traitement des professeurs, mais institue parmi les étudiants de véritables boursiers impériaux. La novelle de Constantin Monomaque (1054) constitue pour le « nomophylax » un traitement en argent et en nature qui équivaldrait à 30,000 francs or. Le fait que depuis Théodose II les professeurs occupent un rang élevé dans la hiérarchie explique que leurs traitements aient toujours été considérables. La seconde question a une grande importance pour l'histoire des institutions byzantines : malheureusement, les sources nous renseignent mal et permettent seulement d'affirmer qu'à divers reprises l'Université de Byzance a été comme une école supérieure d'où sortaient les administrateurs et les évêques, notamment sous Constantin VII et Constantin IX. La tradition des fonctionnaires lettrés remonte, d'ailleurs, au Haut-Empire, et j'irais même plus loin dans ce sens qu'Andréadès ; je crois volontiers que les périodes où domine l'élément militaire et où les administrateurs sont surtout des soldats (époques de Léon l'Isaurien, Basile II, Isaac Comnène) sont exceptionnelles dans l'histoire de l'empire, que le régime normal est le recrutement des

1. A. ANDRÉADÈS, *Τὰ πανεπιστήμια Κωνσταντινουπόλεως καὶ αἱ χάριν αὐτῶν δημόσια δαπάναι*, 15 p. in-8°. Athènes, 1923 (Annuaire de l'Université). — *Le recrutement des fonctionnaires et les Universités dans l'empire byzantin*, 40 p. in-8°. Paris, Léon Tenin, 1926 (extrait des *Mélanges Cornil*).

fonctionnaires et, jusqu'au ^{xiii}^e siècle, des évêques, dans les écoles supérieures. La question mériterait d'être étudiée, et c'est surtout par des biographies individuelles qu'on arriverait à résoudre le problème. A ce sujet, il me paraît invraisemblable que l'Université de l'Octagone, supprimée par Léon l'Isaurien, ait été dirigée par des moines : c'est un pur anachronisme.

VIII. ÉGLISE. — François MARTROYE a publié une traduction et un commentaire du testament de saint Grégoire de Nazianze daté du 31 décembre 381¹; mais, pour pouvoir en admettre l'authenticité, il faut corriger « la veille des calendes de janvier » par « juin », Grégoire, qui s'y qualifie d'évêque de Constantinople, s'étant démis de ce titre avant le 30 juillet 381. L'héritage est dévolu d'ailleurs au moyen d'un fidéicommis à l'église de Nazianze, dont le père de Grégoire était évêque et à laquelle il avait dû promettre ses biens à la mort de son fils. La forme juridique du testament, les legs faits à des esclaves affranchis, l'emploi, dans un sens spirituel, des termes de parenté, l'énumération des vêtements de l'évêque légués à des particuliers (ce qui suppose l'absence d'un costume spécial) ont fourni à l'auteur l'occasion d'observations et de recherches tout à fait intéressantes sur la fortune d'un évêque du ^{iv}^e siècle. — Dans son *Humbert et Keroularios*, Anton MICHEL a apporté des éléments nouveaux à l'histoire du schisme entre Rome et Constantinople². Partant de la situation spéciale de l'Église grecque (césaropapisme, nationalisme, mépris des usages étrangers), il a montré que la principale cause du schisme est toute politique. Ce que les Grecs des ^{ix}^e et ^x^e siècles reprochent à la papauté, c'est d'être devenue occidentale et solidaire des empereurs francs d'abord, allemands ensuite, considérés comme des usurpateurs. Au ^x^e siècle, la tendance byzantine au schisme est en raison directe du degré d'influence des Ottons et de leurs successeurs à Rome. En 997, Basile II cherche à établir l'influence byzantine sur la papauté elle-même (Jean XVI). La tentative ayant échoué, Byzance revient au schisme, et le patriarche Sisinnius publie de nouveau l'encyclique de Photius. Après une courte réconciliation, les affaires se brouillent de nouveau, quand l'empereur Henri II établit son influence à Rome et convoite l'Italie méridionale; c'est alors le schisme de Sergius (1009-1012), dont l'auteur essaye d'établir la réalité et le caractère définitif, si bien que Keroularios n'aurait rien innové en 1053 et se serait contenté de rompre la paix qui existait en fait, mais non en droit, depuis plusieurs années entre les deux Églises. Le principal argument tiré d'une variante d'un manuscrit de Nicéas Chartophylax, auteur du ^{xii}^e siècle, me paraît un peu fragile; il en résulte que l'auteur rejette comme apocryphe la tentative du successeur de Sergius, Eus-

1. François MARTROYE, *Le testament de saint Grégoire de Nazianze*, 47 p. in-8°. Paris, Société nationale des Antiquaires de France, *Mémoires*, t. LXXVI, 1924. •

2. Anton MICHEL, *Humbert und Kerullarios. Studien*. Erster Theil, 1 vol. in-8°, VIII-139 p. et 1 fac-similé. Paderborn, F. Schöningh, 1925.

tathe (1019-1025), pour obtenir de Rome le titre d'œcuménique ; bien que ce fait ne nous soit connu que par des sources occidentales, je crois qu'on ne peut l'éliminer entièrement. Les faits mêmes qui ont amené la crise de 1054 (opposition de Keroularios à la politique d'entente entre Léon IX et Constantin IX contre les Normands) sont bien exposés, sans que l'auteur ait insisté suffisamment sur la question irritante de la hiérarchie religieuse en Apulie. Le résultat le plus important des recherches d'Anton Michel est d'avoir montré le rôle capital que le cardinal Humbert a joué dans toute cette affaire. C'est lui qui a rédigé la première lettre du pape au patriarche, dans laquelle il a inséré le récit de la donation de Constantin ; les preuves de tout genre apportées par l'auteur sont péremptoires, et l'on peut dire qu'Humbert, dont l'intransigeance diffère de la douceur de Léon IX, a tout fait pour rendre la rupture définitive. Un autre fait, inconnu jusqu'ici aux historiens du schisme, est la dispute sur la procession du Saint-Esprit, qui paraît avoir eu lieu à la fin du séjour des légats à Constantinople. Cette question n'avait pas été soulevée par Keroularios, qui avait placé tous ses griefs sur le terrain des rites, mais sa réalité est attestée par le traité d'Humbert (*Rationes de S. Spiritus processione*) adressé à Constantin IX et transmis dans le seul manuscrit de Bruxelles (9706, XII^e s.). Anton Michel en a donné la première édition critique à la suite de son ouvrage. Ce texte nous révèle un autre fait inconnu également jusqu'ici : avant le départ de ses légats pour Constantinople, Léon IX tint à Bari un concile où eut lieu avec des Grecs (probablement les évêques d'Apulie) une dispute à ce sujet. Quelques allégations de l'auteur demanderaient une discussion, mais on ne peut que lui être reconnaissant de la contribution nouvelle qu'il apporte à l'histoire du schisme et souhaiter qu'il continue ses recherches.

De son côté, Bernard LEIB a étudié les répercussions du schisme de 1054 sur la vie religieuse de la chrétienté et sur les rapports mutuels entre Grecs et Latins¹. Sa connaissance étendue des sources historiographiques et ecclésiastiques de la fin du XI^e siècle, les secours qu'il a pu tirer des recherches des savants russes l'ont amené à des conclusions intéressantes et neuves. Avec une grande richesse d'arguments, il démontre que la querelle d'où est sorti le schisme est restée cantonnée dans les hautes sphères ecclésiastiques et n'a guère atteint les fidèles, Grecs ou Latins, dont les rapports religieux n'ont cessé d'être cordiaux. En dépit du schisme, les papes et les empereurs échangent des lettres amicales, les pèlerins circulent comme auparavant : ceux d'Orient vont à Rome vénérer les tombeaux des apôtres ; ceux d'Occident sont accueillis à Constantinople. Dans les Deux-Siciles même, dont la juridiction ecclésiastique avait été disputée entre Rome et Constantinople, les princes normands pratiquent une politique large et tolérante. Les monas-

1. Bernard LEIB, *Rome, Kiev et Byzance à la fin du XI^e siècle. Rapports religieux des Latins et des Gréco-Russes sous le pontificat d'Urbain II, 1088-1099*, 1 vol. in-8°, xxxii-356 p. Paris, A. Picard, 1924.

tières basilien se développent même sous leur gouvernement et reçoivent d'eux des subsides. Tout en ramenant les évêchés sous la juridiction du pape, ils ne portent aucune atteinte au rite grec. Pendant la croisade qui a amené tant de heurts entre les Grecs et les Occidentaux, on ne voit pas que cet accord religieux ait été compromis. Bien au contraire, dans Antioche et Jérusalem reconquises les clergés et les fidèles des deux rites fraternisent : c'est avec le concours du patriarche melchite Jean IV, rétabli sur son siège, qu'Adhémar de Monteil restitue au culte chrétien les églises changées en mosquées. La partie la plus neuve et la plus intéressante du livre a trait aux rapports fréquents et cordiaux entre la Russie des grands princes de Kiev et l'Occident. Alors qu'un métropolite russe comme Jean de Kiev, sorti du clergé de Constantinople, montre une intransigeance complète vis-à-vis des Latins, les princes n'hésitent pas à marier leurs filles en Occident et à épouser eux-mêmes des princesses latines. Des religieux latins s'établissent à Kiev et à Novgorod ; la translation des reliques de saint Nicolas de Myrrhes à Bari en 1087 est fêtée par les Russes le même jour qu'en Occident et un office russe est composé en l'honneur de cet événement. Pour modifier cette situation, il a fallu les conflits amenés par la croisade et la politique âpre des princes normands, qu'il s'agisse de Bohémond d'Antioche ou de Roger de Sicile ; mais rien ne montre mieux que l'ensemble imposant de faits réunis par B. Leib le caractère essentiellement politique et national du schisme grec.

Dans le même ordre d'idées, B. Leib a publié deux traités inédits du début du XII^e siècle relatifs à la question des azymes, qui tenait une si grande place dans la polémique gréco-latine¹.

S. G. MERCATI a rassemblé d'abondants renseignements sur les acclamations rythmées ou chantées (*laudes*) en l'honneur des empereurs, patriarches, évêques qui faisaient partie de l'office liturgique ; après 1204, les Latins autorisèrent le clergé grec à substituer des acclamations de ce genre à la mention du pape dans les diptyques ; cet usage se conserva après 1453 dans les territoires grecs soumis aux Latins, et l'on peut en suivre la survivance jusqu'au XVII^e siècle².

IX. CONSTANTINOPLE. — Nous avons analysé ici même (voir *Rev. histor.*, t. CLII, p. 293) l'instructive et agréable monographie que Charles DIEHL a consacrée à Constantinople dans la collection des Villes d'art célèbres³.

Gustave SCHLUMBERGER a donné une nouvelle édition de ses *Iles des*

1. Bernard LEIB, *Deux inédits byzantins sur les azymes au début du XII^e siècle*, 1 vol. in-8°, 131 p. Rome, Pontificio Istituto Orientale, 1924.

2. S. G. MERCATI, *Laudo cantato dal clero greco di Candia per il pontifice Urbano VIII*, 15 p. in-8°. Rome, 1922 (extrait de *Bessarione*).

3. Charles DIEHL, *Constantinople*, 1 vol. in-4°, 172 p., 115 gravures et 3 plans. Paris, H. Laurens, 1924.

Princes, un de ses premiers livres sur Byzance (publié en 1884) qu'on relit toujours avec le même plaisir¹.

L'exploration archéologique de Byzance a donné lieu à quelques nouvelles découvertes, comme celle des curieux monuments funéraires (stèle de Tophané, hypogée de Macri-Keuy en croix grecque inscrite dans une rotonde contenant plusieurs sarcophages) étudiés par Th. MACRIDY et J. EBERSOLT². G. MILLET a essayé de restituer, d'après le témoignage des textes, la forme de la coupole primitive de Sainte-Sophie, qui s'est écroulée en 558 et qui, de flèche plus réduite, était mieux en harmonie que la coupole actuelle avec les autres voûtes³. ALPATOFF et BROUNOFF ont découvert dans le quartier de Psamathia une ancienne petite église à nef unique de l'époque des Paléologues⁴. Silvio G. MERCATI a retrouvé dans plusieurs manuscrits, en particulier le Marcian. gr. 498, le texte complet et correct de quelques-unes des inscriptions qui ornaient Sainte-Sophie⁵, dont les archéologues comme Salzenberg, Antoniadès, etc..., n'avaient donné qu'une copie défectueuse et incomplète : inscription de l'arc triomphal, reproduite dans l'*Anthologie palatine*, qui évoque le souvenir de la restitution des images, épigrammes accompagnant les grandes figures placées entre les fenêtres des tympans nord et sud, inscription attestant la restauration de l'abside par Romain Argyre, épigramme placée sur l'ambon restauré par Jean V Paléologue.

X. PROVINCES ET PEUPLES VOISINS DE L'EMPIRE. — A. VASILIEV a étudié la question difficile de l'établissement des Goths en Crimée au milieu du III^e siècle, de leur conversion au christianisme, de leurs rapports avec les Huns⁶. Il a apporté des éclaircissements aux problèmes qui concernent l'histoire de la Crimée au V^e siècle (évêques goths dépendant de Constantinople, Goths Tétraxites, etc...).

L'histoire de l'administration civile de l'Égypte a été vraiment renouvelée par Germaine ROUILLARD, grâce aux nombreux textes papyrologiques qui lui ont permis, comme naguère à Jean Maspero pour l'armée, de compléter et d'éclaircir les témoignages juridiques ou historiographiques⁷. La ré-

1. G. SCHLUMBERGER, *Les îles des Princes, le palais et l'église des Blachernes, la Grande Muraille de Byzance*, 1 vol. in-12, 397 p. Paris, E. de Boccard 1925.

2. Th. MACRIDY et J. EBERSOLT, *Monuments funéraires de Constantinople*, 38 p. in-8°. Paris, E. de Boccard, 1923 (extrait du *Bulletin de correspondance hellénique*).

3. G. MILLET, *La coupole primitive de Sainte-Sophie*, 18 p. in-8°. Bruxelles, 1923 (extrait de la *Revue belge de philologie et d'histoire*).

4. ALPATOFF et BROUNOFF, *Une nouvelle église de l'époque des Paléologues à Constantinople*, 14 p. in-8°. Paris, la Bonne Presse [1925].

5. S. G. MERCATI, *Sulle iscrizioni di Santa Sofia*, 23 p. in-8°. Rome, 1923 (extrait de *Bessarione*).

6. A. A. VASILIEV, *Gotui o' Krui mou i rannaia pora Christianstva i epocha pereselenia narodov* [Les Goths de Crimée aux premiers temps chrétiens et à l'époque des invasions], 80 p. in-8°. Petrograd, Académie russe, t. I, 1921.

7. Germaine ROUILLARD, *L'administration civile de l'Égypte byzantine*, 1 vol. in-8°, xi-242 p. Paris, les Presses universitaires, 1923.

forme administrative de Justinien en Égypte, ses causes, son caractère, son application, ses destinées jusqu'à la conquête arabe, tel est le véritable sujet de ce livre qui s'appuie sur une connaissance excellente et une critique judicieuse des textes. L'introduction montre ce qu'était devenue l'administration de l'Égypte entre Dioclétien et Justinien : les exactions des fonctionnaires avaient favorisé la pratique de l'« autoprégie », par laquelle les petits propriétaires, pour échapper aux sévices de l'administration, devenaient volontairement les colons des grands propriétaires. Ce régime de la recommandation et du patronat est, au v^e siècle, un phénomène général dans l'empire, mais qui atteint une intensité particulière en Égypte. Un papyrus nous révèle même l'existence d'un village « autopracte » qui a reçu de l'empereur Léon le droit de percevoir lui-même ses impôts. La date de l'édit de Justinien (538-539) est établie par de bons arguments : c'est le moment où l'état troublé du pays justifie la réforme administrative qui brise l'unité du diocèse d'Égypte pour placer toutes ses provinces sous l'autorité du préfet du prétoire d'Orient et confère aux nouveaux ducs l'autorité civile et militaire. L'objet même de la réforme de Justinien est très bien marqué dans les chapitres nourris de faits qui décrivent les cadres administratifs (l'Égypte a été littéralement inondée de fonctionnaires, les bureaux d'un seul duc en contiennent six cents), le mécanisme de la levée de l'impôt et surtout de l'anone destinée à Byzance et à Alexandrie et qui est, en somme, la préoccupation primordiale du pouvoir. Les règles minutieuses édictées par Justinien n'ont d'autre but que d'assurer la rentrée régulière des impôts et l'administration civile de la province « est avant tout une administration financière ». L'Égypte reste, comme sous le Haut-Empire, une ferme lucrative ; cette aptitude du pouvoir explique les résistances et les révoltes qui se sont manifestées, surtout après Justinien, et ont offert un terrain favorable à l'invasion arabe. Tels sont les faits essentiels qui sont établis avec un grand luxe de témoignages et qui aboutissent à des conclusions semblables à celles que Jean Maspero avait formulées dans son étude sur l'armée. Dans la dernière partie de son livre, Germaine Rouillard a montré que la question religieuse a achevé d'exaspérer les Égyptiens et les a préparés à recevoir les Arabes comme des libérateurs.

Les historiens roumains font porter avec raison leurs recherches sur les problèmes auxquels donne lieu l'histoire de la frontière byzantine du Danube. Nicolas IORGA retrouve dans le récit des expéditions de Priscus contre les Avars sous Maurice (d'après Théophylacte Simocatta) la trace de chefs dont les sujets parlent une « langue indigène » (ἐπιχώριος γλῶττη) et pourraient bien être des Roumains mêlés d'éléments slaves¹. N. BANESCU a reconstitué l'histoire du rétablissement et de l'administration de cette frontière depuis la conquête de la Bulgarie danubienne par Jean Tzimiskès jusqu'à la fin du

1. N. IORGA, *Les plus anciens États slavo-roumains sur la rive gauche du Danube, VII^e siècle*. 6 p. in-8° (extrait de la *Revue des études slaves*, t. V, 1925).

xii^e siècle¹. Contrairement aux historiens qui croient que Byzance a respecté l'unité du territoire bulgare, il a montré que deux duchés distincts avaient été constitués : celui de Bulgarie, créé par Basile II, dont le titulaire, στρατηγὸς αυτοκράτωρ, résidait à Skopie, et le duché de Paristrion, créé vers 1030 à Silistrie, κατεπάνω τοῦ Παριδοῦνισσου, dont l'autorité s'étendait sur la rive droite et même la rive gauche du fleuve. Il a pu reconstituer assez complètement la série de ces ducs et montrer, contrairement à l'opinion commune, que l'autorité byzantine s'est exercée sur ces régions qui ont même joui d'une certaine prospérité au xi^e siècle. Il voit dans le pays administré à la fin du x^e siècle par le mystérieux « toparque », qui a laissé quelques notes sur sa mission au delà du Dniéper, l'origine même du duché de Paristrion et, d'accord avec Iorga, dans les chefs danubiens qui sont en rapports avec Alexis Comnène (1086-1087) des chefs de petits États valaques. Enfin, l'excellent travail de G. I. BRATIANU sur la ville disparue de Vitzina², située à la naissance du delta du Danube, est une véritable histoire de cette frontière, de la fin du xi^e à la fin du xiv^e siècle. Il ressort de ses recherches dans les chroniques byzantines et aux archives de Gênes que cette frontière a été fortement occupée par les Comnènes au xii^e siècle et reconstituée en partie par les Paléologues après 1261. La preuve en est dans la création d'un évêché grec à Vitzina. Cette ville est indiquée sur le portulan génois de 1318 parmi les places commerciales de l'embouchure du Danube. Au xiii^e siècle, elle faisait avec les Génois un commerce actif, comme le prouvent les trente-huit documents datés de 1281 à 1289 recueillis par G. I. Bratianu aux archives de Gênes et qui sont des contrats de commandite de Péra à destination de Vitzina, renfermant des renseignements intéressants sur la nature de ce commerce. Une formule finale de ces contrats indique bien que Vitzina est une ville de l'empire. Puis, au xiv^e siècle, le commerce suit d'autres routes : en 1359, le métropolite de Vitzina est mis à la tête de l'église de Valachie. En 1388, la ville est prise par les Turcs et elle disparaît sans laisser de traces.

En soumettant à une étude critique les témoignages byzantins relatifs aux Hongrois avant leur prise de possession du pays, Herbert SCHÖNEBAUM est parvenu à reconstituer dans une certaine mesure l'histoire primitive de ce peuple et de ses rapports avec Byzance³. On ne trouve rien de bien précis avant la chronique de Georges le Moine, qui les désigne sous le nom de Oū-

1. N. BANESCU, *Changements politiques dans les Balkans après la conquête de l'empire bulgare*, 24 p. in-8°, Bucarest, 1923 (Académie roumaine). — *Les premiers témoignages byzantins sur les Roumains du Bas-Danube*, 23 p. in-8°. Weimar, 1922 (extrait des *Byzantin.-Neugriech. Jahrb.*, III).

2. G. I. BRATIANU, *Vicina. Contributions à l'histoire de la domination byzantine et du commerce génois en Dobrogea*, 77 p. in-8° et 2 planches. Bucarest, 1923 (Académie roumaine).

3. Herbert SCHÖNEBAUM, *Die Kenntnis der byzantinischen Geschichtsschreiber von der ältesten Geschichte der Ungarn vor der Landnahme*, 1 vol. in-8°, iv-50 p. Berlin et Leipzig, de Gruyter, 1922 (Ungarische Bibliothek de l'Université de Berlin, 5).

γροί, Οἰγῶτες, mais son témoignage permet de remonter à celui des chroniqueurs du v^e et du vi^e siècle, qui montrent les ancêtres des Hongrois, tribu touranienne se rattachant aux Oigours de l'Asie centrale, vivant sur les bords de la mer d'Azov et faisant partie de l'empire d'Attila. Vers 520, ils se divisent en Koutrigours et Outigours. La *Tactique* de Léon a emprunté à un traité datant d'Héraclius des renseignements sur la tactique de ce peuple, dont les renseignements de Constantin Porphyrogénète (*De admin. Imp.*) permettent de reconstituer l'histoire. Une partie émigre en Thrace, une autre partie est soumise par les Chazars. Puis, au ix^e siècle, les invasions des Petchénègues détruisent l'organisation des tribus hongroises, dont une partie va vers l'ouest et passe au service de Byzance dans la guerre bulgare de 838. Au même moment, le principat héréditaire se substitue chez les Hongrois au régime des chefs militaires, et une tribu chazare, les « Kabars », vient renforcer le peuple hongrois dont elle paraît avoir formé l'aristocratie. Après une participation des Hongrois à la guerre bulgaro-byzantine de 894, une nouvelle invasion des Petchénègues force les Hongrois à s'enfuir en Grande-Moravie ; c'est à ce moment que commence leur établissement fixe en Pannonie.

XI. HISTOIRE ÉCONOMIQUE. — L'étude de plusieurs sceaux des vii^e et viii^e siècles a conduit Gabriel MILLET à déterminer exactement le rôle des *commerciaires* et le changement de leurs attributions au cours des siècles¹. Ce sont d'abord des agents de l'État qui font des opérations de commerce pour le compte de l'empereur. En Perse, ils ont le monopole de l'achat de la soie qu'ils revendent à l'État ou aux particuliers et il en est de même pour les aromates, les perles, etc. Ils ont, en outre, des pouvoirs de police et surveillent les Romains et les étrangers qui font du commerce dans les places frontières désignées par les traités, comme Nisibe, Dara, etc. Ils ne sont pas chargés de lever les impôts établis surtout sur la vente des marchandises ; c'est l'office de fermiers appelés *octavarii*. Puis, après la conquête arabe, les routes de caravane se détournent du sud de l'Asie Mineure et la régie de l'impôt est préférée à la ferme ; l'activité commerciale de l'État se restreint et les *commerciaires* se transforment, à la fin du x^e siècle, en percepteurs d'impôts : aux xii^e et xiii^e siècles, l'évolution est accomplie et ils lèvent les droits sur la circulation et sur la vente. Les sceaux nous renseignent sur le caractère de leurs fonctions et l'organisation de leurs services.

Continuant ses investigations à travers l'histoire économique de Byzance, André ANDRÉADÈS a abordé la difficile question de la puissance d'achat de la monnaie². Les faits importants qu'il a réunis seront des plus utiles aux

1. Gabriel MILLET, *Sur les sceaux des commerciaires byzantins*, 25 p. in-4°. Paris, P. Geuthner, 1924 (extrait des *Mélanges G. Schlumberger*).

2. André ANDRÉADÈS, *De la monnaie et de la puissance d'achat des métaux précieux dans l'empire byzantin*, 50 p. in-8°. Liège, Vaillant-Carmanne, 1924 (extrait de *Byzantion*, I).

historiens ; il ne se fait d'ailleurs aucune illusion sur la part de conjectures que l'insuffisance des sources rend nécessaire, et il s'excuse de la maigreur de ses conclusions, lesquelles, pour être limitées, n'en sont pas moins importantes. Après un chapitre très clair sur le système monétaire byzantin et les altérations de monnaies (surtout à partir des Comnènes), il envisage la question de leur puissance d'achat et montre sans peine que la doctrine d'après laquelle le rapport 5 à 1 aurait été constant doit être rejetée, puis il réunit les éléments que l'on peut tirer des sources sur le prix du blé et ses variations, sur le taux de l'intérêt, sur les prix des denrées, sur les fortunes privées. Il aboutit à cette conclusion intéressante que, sauf pendant des périodes de crises, le prix du blé et le taux de l'intérêt ne différaient pas beaucoup de ce qu'ils étaient en Grèce en 1914, mais que, par contre, la puissance d'achat était beaucoup plus grande qu'aujourd'hui. Il en résulte que le prix du blé a été très élevé pendant le moyen âge, ce qui s'explique par l'absence « des marchés richissimes » de Russie ou d'Amérique qui alimentaient la Grèce de 1914. Enfin, l'augmentation du stock monétaire et, par suite, du prix des denrées, se manifeste à Byzance comme en Occident à partir du VIII^e siècle.

Christo M. MACRI a étudié l'organisation de l'économie urbaine dans la Byzance de la dynastie macédonienne¹. Le fond de son travail est un commentaire du Livre du préfet. Puisant surtout aux sources juridiques, il néglige les renseignements précieux qu'on pourrait glaner dans les chroniques, les vies des saints, les œuvres littéraires. Dépasant souvent le cadre qu'il s'est fixé, il remonte à l'époque de Justinien ou envisage dans son ensemble l'histoire économique de Byzance. D'autre part, son étude est bornée systématiquement à Constantinople, dont il montre bien la situation exceptionnelle et privilégiée, due en partie à la nécessité d'approvisionner les services de la cour et une cité peuplée. C'est à des préoccupations politiques qu'est due la coexistence des corporations au service de l'État (monopoles) et de corporations privées, mais soumises au contrôle rigoureux et minutieux du préfet. Il met bien en lumière le caractère politique de cette double organisation, mais ne fait qu'indiquer, sans y insister assez, ce qui est propre au X^e siècle : relâchement de la rigueur des monopoles et, par contre, réglementation impitoyable des industries privées. On lira avec intérêt ses réflexions sur les associations d'achat, sur le caractère stable, mais rendant tout progrès impossible, de l'organisation (manque d'exportations, manque d'initiative, incapacité à consacrer les bénéfices à l'amélioration de l'industrie). Lorsque cette organisation méticuleuse devra par force accepter la concurrence étrangère, elle sera tuée infailliblement².

1. Christo M. MACRI, *L'organisation de l'économie urbaine dans Byzance sous la dynastie macédonienne (867-1057)*, 1 vol. in-8°, 160 p. Paris, Guillon, 1925.

2. Relevons quelques points contestables : P. 17. Il n'est pas exact qu'on ignore la recette du feu grégeois. — P. 26-27. Le caractère des commerciaux n'est pas bien fixé et il faut distinguer les époques : au X^e siècle, ce ne sont plus que des percepteurs. — P. 113. Les rois

XII. CIVILISATION. — L'histoire de l'art byzantin a donné lieu à plusieurs publications d'ensemble. La deuxième édition du *Manuel d'art byzantin* de DIEHL¹ sera l'objet d'un compte-rendu spécial. La *Revue historique* (t. CXLVIII, p. 290) a signalé le petit livre que j'ai publié sur cette question², et on lira avec intérêt les réflexions originales, parfois même paradoxales, que l'art byzantin a inspirées à Georges DUTHUIT³; il se refuse à admettre que cet art se rattache par certains aspects à la tradition hellénique et ne veut y voir, comme Strzygowski, qu'une adaptation de l'art asiatique et iranien au christianisme.

En étudiant les *Arts somptuaires de Byzance*⁴, Jean EBERSOLT a apporté une contribution d'une grande valeur à l'histoire de la civilisation byzantine, dont ces arts décoratifs sont la véritable expression. Son volume, accompagné de magnifiques illustrations, dont quelques-unes de monuments inédits, s'appuie sur une connaissance aussi remarquable des textes que des monuments et sur une liaison intime entre ces deux ordres de témoignages. On appréciera surtout le caractère strictement historique qu'il a su donner à son livre. Après avoir étudié l'organisation des ateliers d'art de Constantinople et réuni les témoignages que nous possédons sur les trésors impériaux, il étudie successivement les grandes périodes de l'activité des ateliers byzantins et de l'expansion de l'art impérial. L'ouvrage se termine par deux chapitres d'ensemble sur la tradition antique et les influences orientales. Un des grands intérêts que présente ce beau livre est de montrer par des exemples non équivoques que, du ^v^e au ^{xv}^e siècle, Constantinople n'a cessé d'être un centre actif de production : dans ce domaine tout au moins, l'existence d'un art impérial n'est pas un mythe.

C'est au contraire un art, à la fois populaire et monastique d'inspiration, qui a été révélé par les explorations du R. P. DE JERPHANION dans les églises rupestres de la région d'Urgub, en Cappadoce (1907, 1911 et 1912). Du ^{viii}^e au ^{xiii}^e siècle, des moines ont creusé dans les dykes pittoresques qui bossellent la plaine des habitations et des églises auxquelles ils ont donné les formes architecturales usitées dans les constructions du temps, église à une nef couverte soit d'un plafond, soit d'un berceau, églises et salles à plusieurs nefs séparées par des arcades et des colonnes, surmontées parfois de coupes, etc. Les arcs en fer à cheval sont la règle et cette architecture ru-

stique ne se sont pas soumis à Justinien. — P. 123. L'empire n'a pas connu le régime féodal de la terre, mais celui de grands propriétaires.

1. Charles DIEHL, *Manuel d'art byzantin*, 2^e éd., 2 vol. in-8°, xi-946 p. Paris, A. Picard, 1925.

2. Louis BRÉHIER, *L'art byzantin*, 1 vol. in-8°, 204 p. Paris, H. Laurens, 1924.

3. Georges DUTHUIT, *Byzance et l'art du ^{xii}^e siècle*, 1 vol. in-12, 121 p. Paris, Stock, 1926.

4. Jean EBERSOLT, *Les arts somptuaires de Byzance. Étude sur l'art impérial de Constantinople*, 1 vol. in-4°, 165 p. et 67 gravures. Paris, E. Leroux, 1923. Nous ne pouvons que signaler en ce moment l'important volume que J. Ebersolt vient de publier : *La miniature byzantine*, 1 vol. in-4°, 110 p. et 72 pl. Paris et Bruxelles, Van Oest, 1926.

pestre a un caractère entièrement local. Ce qui augmente surtout l'intérêt de ces grottes, c'est qu'elles sont entièrement tapissées de peintures murales dont les scènes pittoresques, avec des fonds de paysages et d'architectures, se succèdent comme dans une frise, mais avec plusieurs registres et représentent sur un plan entièrement narratif l'essentiel de l'histoire évangélique. Épisodes nombreux, empruntés souvent aux Évangiles apocryphes, goût du mouvement, c'est tout un aspect nouveau de l'art byzantin qui nous est révélé ainsi. Le R. P. de Jerphanion allait commencer la publication de ses recherches à Beyrouth en 1914, quand la guerre vint tout arrêter; l'édition laissée à Beyrouth fut retrouvée inutilisable; le R. P. de Jerphanion a dû la reconstituer entièrement et il vient d'en publier le tome I sous les auspices du haut commissariat français de Syrie¹, avec un album dont les phototypies excellentes sont entremêlées de cartes, de dessins, d'aquarelles qui donnent à l'ouvrage un aspect très vivant. Mais il faut insister sur la méthode vraiment scientifique avec laquelle il a été composé. Après une introduction où l'auteur résume ses travaux et l'histoire de son livre, ce premier fascicule comporte : une liste des voyageurs qui ont visité et décrit la région d'Urgub avec la bibliographie de leurs ouvrages; un tableau historique des évêchés de Cappadoce au moyen âge d'après les diverses notices épiscopales; une description géographique et topographique de la région d'Urgub et de ses groupes d'églises rupestres; une étude d'ensemble sur les monastères et les églises rupestres, architecture et décor sculpté ou peint. Ce dernier décor permet une classification chronologique en deux groupes : l'un, très archaïque (fin VIII^e-X^e siècles), surtout à Gueurémé; l'autre, plus récent (fin X^e-XIII^e siècles), a subi l'influence de l'art de Constantinople. Après un chapitre d'ensemble sur les décorations archaïques, le R. P. de Jerphanion commence sa description archéologique, chapelle par chapelle, en suivant l'ordre topographique. Chaque notice comporte une description architecturale, un relevé des peintures, de leur ordonnance, de leur iconographie, des procédés techniques, de l'ornement et un relevé des inscriptions, extrêmement nombreuses, avec des reproductions de l'alphabet usité dans chacune des chapelles. Début d'un travail considérable, qui est appelé à rendre à la science de grands services.

O. WULFF et M. ALPATOFF ont publié une histoire de la peinture d'icônes, attendue depuis longtemps et qui comble une véritable lacune². Leur ouvrage, luxueusement édité et accompagné de reproductions très artistiques, doit son caractère nouveau aux recherches qu'ils ont pu faire dans les collections russes de Moscou et de Petrograd, et aux analyses si poussées qu'ils

1. GUILLAUME DE JERPHANION, *Une nouvelle province de l'art byzantin. Les églises rupestres de Cappadoce*. Texte, t. I, 1, 1 vol. in-4°, LXIII-296 p. Planches, premier album in-fol. de 62 planches (phototypies, dessins, aquarelles, cartes). Paris, Gauthier, 1925.

2. O. WULFF et M. ALPATOFF, *Denkmäler der Ikonenmalerei in kunstgeschichtlicher Folge*, 1 vol. in-fol., 302 p. et 107 figures. Drease, Avalun-Verlag in Hellerau, 1925.

ont faites de cette forme particulière de l'art religieux. Après avoir défini l'icône, représentation d'un personnage ou d'une scène destinée à produire un effet d'ordre spirituel, éloignée par conséquent du simple naturalisme, ils ont montré que les premières icônes chrétiennes dérivent des portraits funéraires égyptiens : celles de Kiev, des ^v^e et ^{vi}^e siècles, proviennent, d'ailleurs, du Sinaï. Puis ils ont suivi l'histoire de l'icône byzantine et montré comment, du ^{vi}^e au ^{xv}^e siècle, elle a varié en même temps que le style monumental, comment, en particulier, elle s'est renouvelée au ^{xiv}^e siècle en adoptant les procédés et l'esprit de la peinture impressionniste et pittoresque de Mistra. Les chapitres consacrés à l'histoire de l'icône russe forment la partie la plus neuve du livre. On y voit comment, en adoptant les modèles byzantins, les Russes les ont modifiés et simplifiés suivant leur génie national. L'importance de l'école de Moscou, en rapports étroits avec Byzance et qui a reçu le style raffiné de la peinture des Paléologues dès le ^{xiv}^e siècle, est mise pour la première fois en pleine lumière, tandis que l'école de Novgorod reste beaucoup plus longtemps fidèle aux anciens types. Les derniers chapitres montrent comment le nouveau style des icônes qui s'est formé au ^{xv}^e siècle sous l'influence de la peinture italienne, surtout en Crète et à Venise, a fini, au ^{xvii}^e siècle, par envahir tout le monde orthodoxe : ce style, bâtarde et sans vigueur, n'a produit que des types stéréotypés et a littéralement tué l'icône.

L'exploration méthodique ou la restauration des monuments byzantins ou byzantinisés des pays slaves et roumains a donné lieu à de belles publications qui nous font connaître un art fort curieux et précisent nos vues sur le rayonnement de l'art byzantin dans ces pays. Le premier volume d'une collection des *Monuments de l'art en Bulgarie* est consacré à la curieuse église à un étage de Boïana, près de Sofia, dont les peintures, bien conservées et parvenues jusqu'à nous sans aucune restauration, sont datées par une inscription de 1259. André GRABAR, qui a étudié cette église¹, a su montrer la valeur de ces peintures, dont l'iconographie inspirée de Constantinople annonce quelques-unes des nouveautés du style Paléologue et dans lesquelles on trouve aussi certains détails qui révèlent l'influence occidentale. Les beaux portraits en pied des donateurs, le sebastokrator Kaloïan et sa femme Dessislava, ceux du tsar Constantin Assen (1258-1277) et de la tsarine Irène, en somptueux costumes de cour, ont une grande valeur historique. Kaloïan paraît avoir été l'un des puissants bolïades, chefs féodaux de provinces, vassaux du tsar bulgare. Signalons aussi les jolies brochures d'André PROTITCH, qui donnent une idée très complète de l'architecture religieuse bulgare².

1. A. GRABAR, *L'église de Boïana. Monuments de l'art en Bulgarie*, texte en bulgare et en français, 1 vol. in-4°, xii-88 p., 9 fig. et 39 planches. Sofia, Imprimerie de l'État, 1924.

2. A. PROTITCH, *L'architecture religieuse bulgare*, 1 vol. in-12, 72 p. Sofia, 1924. Cf. *Guide à travers la Bulgarie*. Sofia, 1923.

En Roumanie, d'éminents archéologues appartenant aux Universités, à l'Académie roumaine, à la Commission des Monuments historiques, ont fait un effort considérable pour mettre en valeur les monuments si curieux et si attachants du passé roumain, dans lesquels les influences venues de Constantinople se mêlent à l'art gothique importé par l'intermédiaire de la Pologne et de la Transylvanie, à l'ornement arménien ou géorgien, venu à travers la Russie. Citons la belle synthèse de N. IORGA et G. BALS, qui est ce qu'on a publié jusqu'ici de plus complet et de mieux étudié sur l'ensemble de l'art roumain¹, puis une riche série de monographies : et d'abord celle que la Commission des Monuments historiques a consacrée à l'église princière de Curtea-de-Arges², monument vénérable des premiers temps de l'indépendance valaque, dont le sol a livré au jour les corps des premiers princes, par exemple celui qu'on a identifié avec Radu Negru, fils de Nicolas Bassarab (vers 1377-1385) ; il est revêtu d'un costume occidental avec un admirable fermail de style gothique représentant un château enchanté habité par une sirène. L'architecture en croix grecque de l'église est purement byzantine et son magnifique ensemble de peintures offre des ressemblances curieuses avec les mosaïques de Kahrié-djami : là encore s'affirme l'action de l'art impérial de Constantinople.

L'époque, si décisive pour l'avenir des pays roumains, d'Étienne le Grand a inspiré deux livres également remarquables. O. TAFRALI a donné une notice détaillée sur le trésor d'une richesse admirable, conservé au monastère de Poutna, dans la Bucovine recouvrée, où Étienne le Grand et sa famille sont enterrés³. Dans les chefs-d'œuvre d'art décoratif qui composent ce trésor, des objets de fabrication byzantine authentique, en particulier les tissus historiques, *epitaphia* et voiles funéraires, voisinent avec des œuvres d'art gothique. L'intérêt de ce livre est de nous montrer ce qu'était l'art byzantin au moment de la chute de Constantinople, qui n'en a même pas arrêté la production.

D'autre part, l'éminent architecte et archéologue G. BALS a consacré un livre aux nombreuses églises bâties par Étienne le Grand⁴ pendant son long règne (1457-1504). Chacune de ces églises, en général petites, a sa notice spéciale, établie avec toute la précision désirable ; mais ce qui donne à ce livre

1. N. IORGA et G. BALS, *Histoire de l'art roumain ancien*, 1 vol. in-4°, 412 p., gravures et planches. Paris, E. de Boccard, 1922. Cf. *Rev. histor.*, t. CXLV, p. 98.

2. Curtea Domneasca din Arges. *Buletinul Comisiunii Monumentelor istorice*, X-XVI, 1 vol. in-4°, 286 p., avec résumé en français, 305 figures. Bucarest, Tiparul Cultura Nationala, 1923 (Notice historique par V. Draghiceanu, Architecture par N. Ghika-Budesti, Peinture par Mihail, etc...). Cf. A. PERNICE, *Curtea de Arges e le origini bizantine dell' arte Romana*. Rome, 1924, 16 p. in-8°.

3. O. TAFRALI, *Le trésor byzantin et roumain du monastère de Poutna*, 1 vol. in-4°, x-87 p. et atlas de 60 planches. Paris, Geuthner, 1925.

4. G. BALS, *Bisericile lui Stefan cel Mare* (résumé en français). *Buletinul Comisiunii Monumentelor istorice*, XVIII, 1 vol. in-4°, 330 p. et 484 figures. Bucarest, 1926.

une grande valeur, ce sont les chapitres d'ensemble où l'auteur, qui connaît admirablement toute l'architecture de la péninsule des Balkans, a analysé les éléments parfois hétérogènes qui composent ces églises : plans byzantins inspirés du type tréflé de l'Athos, mais probablement par l'intermédiaire de la Serbie ; décoration gothique visible dans la mouluration et surtout dans les encadrements de portes et de fenêtres ; influence arménienne visible dans les curieuses coupoles moldaves, dont des arcs placés obliquement et superposés réduisent la portée ; enfin, peinture entièrement byzantine par la technique et l'iconographie. En s'inspirant de leurs traditions nationales dues aux conditions climatiques (importance des toitures qui descendent très bas pour protéger le parement) et historiques (tours d'allure défensive), les architectes moldaves ont su réduire ces éléments à l'unité et composer des ensembles vraiment originaux et d'un grand charme.

S. G. MERCATI a pu étudier la célèbre Staurothèque de Maëstricht conservée à Rome et en publier la première reproduction photographique¹. Ce monument curieux, connu seulement jusqu'ici par des descriptions anciennes, provient du pillage de Constantinople en 1204 et fut donné aux chanoines de Maëstricht par Philippe de Souabe, qui le tenait du fameux Martin, abbé de Pairis, dans les Vosges. L'empereur Romain dont il est question dans l'inscription dédicatoire serait Romain II (959-963) ou Romain Argyre (1028-1032).

LOUIS BRÉHIER.

HISTOIRE DE SUISSE

PUBLICATIONS DES ANNÉES 1924 ET 1925

DOCUMENTS. — Le tome I du *Thurgauisches Urkundenbuch* précède, dans l'ordre chronologique, les autres volumes déjà parus du recueil ; il comprend, en effet, les chartes de 724 à 1000 relatives à la Thurgovie ; ces 176 chartes ne sont pas inédites ; elles ont été publiées dans de bonnes éditions, notamment, au moins en partie, dans les *St. Galler Urkunden* de Wartmann. M. SCHALTEGGER a voulu les réunir à nouveau, d'une façon pratique, et soumettre à une révision les documents de l'histoire thurgovienne de caractère strictement alamannique ; son édition facilitera l'étude de documents aussi anciens qu'importants².

1. S. G. MERCATI, *La Stauroteca di Maestricht*, 18 p. in-fol., 2 planches. Rome, tipogr. Vaticana, 1924 (extrait des *Atti della Pontificia Accademia*, S. III, vol. I).

2. *Thurgauisches Urkundenbuch*; Erster Band : 724-1000, redigiert von Friedrich SCHALTEGGER, Staatsarchivar. Frauenfeld, 1924, 232 p. in-8°.

Le Révérend Père Justin GUMY, évêque de Port-Victoria, dans les Seychelles, a consacré de nombreuses années à la préparation du *Regeste de l'abbaye de Hauterive*, dans le canton de Fribourg; son gros livre a pu paraître après son départ pour la mission, grâce à la collaboration de M. Georges CORPATAUX, sous-archiviste de l'État de Fribourg, qui s'est chargé de l'introduction historique, de la bibliographie et de l'index alphabétique des noms de personnes et de lieux¹. Tel qu'il est ainsi achevé, le *Regeste de Hauterive* comprend 2,263 analyses, rédigées en français, de chartes relatives à l'abbaye pour les années 1078 à 1449. A part certaines exceptions, les noms de personnes ont conservé dans les analyses leurs formes latines. Ce système ne laisse pas que de surprendre; il a cependant l'avantage d'écarter les erreurs d'identifications et la table alphabétique réunit, d'ailleurs, les formes toponymiques diverses et leurs traductions; d'autre part, le Père Gumy n'a pas pu recourir toujours aux originaux; l'important cartulaire de Hauterive du XII^e ou XIII^e siècle, connu sous le nom de *Liber donationum*, notamment, retrouvé à Cheltenham en 1897 et acquis depuis par la Bibliothèque de Berlin, n'a pas été collationné par lui; ces quelques imperfections de méthode n'empêchent pas l'œuvre du Père Gumy d'être considérable et extrêmement précieuse pour la région fribourgeoise et vaudoise, où le monastère avait ses possessions.

L'infatigable travailleur qu'est M. Walther MERZ a entrepris de publier les obituaires de la ville d'Aarau; le premier volume paru nous donne celui de l'église paroissiale². M. Merz réunit dans son édition le texte de l'ancien livre des anniversaires, d'après une copie de 1360, continuée jusqu'au XVI^e siècle par plus de trente-deux scribes différents, celui d'un obuaire en allemand du XIV^e siècle et enfin celui d'un nouveau livre établi après une épuration de l'ancien, en 1504. Ces trois textes, fondus avec toutes les précautions critiques désirables, représentent un ensemble de documents fort importants pour l'histoire des fondations religieuses d'Aarau, celle des familles et des noms propres.

Les procès-verbaux du concile de Bâle du 14 décembre 1436 au 27 décembre 1439 ont pris place dans un nouveau volume des sources publiées par la Société bâloise d'histoire³.

De même, M. Albert BÜCHI a terminé sa publication des actes et corres-

1. P. J. GUMY, O. M. C., *Regeste de l'abbaye de Hauterive, de l'ordre de Giteaux, depuis sa fondation, en 1138, jusqu'à la résignation de l'abbé d'Affry, 1449*. Fribourg (Suisse), impr. de l'œuvre de Saint Paul, 1923, XXI-1104 p. in-8°.

2. *Veröffentlichungen aus dem Stadtarchiv Aarau. Die Jahrbücher der Stadt Aarau*; I. Theil : *Das alte Jahrbuch der Pfarrkirche*, herausgegeben von Walther MERZ. Aarau, H. R. Sauerländer et Co, 1924, XVI-258 p. in-8°.

3. *Concilium Basiliense. Studien und Quellen zur Geschichte des Concils von Basel*, herausgegeben mit Unterstützung der historischen und antiquarischen Gesellschaft von Basel; Band IV : *Protokolle des Concils von Dezember 1436-Dezember 1439, 1^{er} Halbband*. Bâle, Helbing et Lichtenham, 1925, 745 p. in-4°.

pondances pour servir à l'histoire du cardinal Mathieu Schiner¹. Le tome II et dernier s'étend de 1516 à 1527, avec un supplément au tome I à partir de 1500, et comprend la table des noms des deux volumes. En tout, ce sont 373 documents dont le texte a été établi souvent au prix de beaucoup de difficultés; dans le nombre, 183 pièces sont entièrement inédites. M. Büchi a utilisé quarante dépôts d'archives différents; les documents qu'il y a découverts sont rédigés pour la majeure partie en latin, mais aussi en allemand, en italien, en français, en espagnol et en anglais; c'est assez dire l'ampleur des recherches conduites par le biographe du cardinal Schiner, en même temps que l'intérêt de son recueil soit pour la connaissance du rôle politique international de l'évêque de Sion, soit pour l'histoire des guerres d'Italie en général.

La Société d'histoire de Genève a fait paraître le tome IX de ses *Registres du Conseil*, qui comprend les séances du 3 juillet 1520 au 3 février 1525²; les éditeurs, MM. Émile RIVOIRE et Victor VAN BERCHEM, n'ont pas seulement procédé avec leur soin habituel à l'établissement du texte et des tables, ils ont aussi donné plus d'ampleur à leurs notes critiques en utilisant les fonds d'archives de l'époque. La période de 1521 à 1525 est, pour la communauté de Genève, un temps d'épreuve et d'attente; la combourgeoisie avec Fribourg a échoué en 1519; les hommes qui sont au pouvoir subissent de plus en plus l'emprise du duc de Savoie; le meurtre juridique d'Amé Lévrier, en 1524, montre que le duc ne reculera pas devant les procédés les plus violents pour s'assurer la souveraineté de la ville; par l'affaire du trésorier Boulet, qui recourt contre les syndics à la juridiction ducal, s'ouvre la crise la plus grave pour l'indépendance de la cité; elle se terminera, en 1526, par la victoire des Eidguenots, partisans de l'alliance avec les Liges suisses.

Le tome II de M. H. DE VRIES DE HECKELINGEN, *Genève, pépinière du calvinisme hollandais*³, est un recueil de 196 pièces ou analyses, de 1561 à 1615; ces documents sont groupés chronologiquement, en quatre sections principales: tout d'abord les lettres des étudiants ou anciens étudiants de Genève, puis celles de personnages qui ont séjourné à Genève, sans y avoir étudié, ensuite les lettres adressées par des corporations, églises ou pasteurs, à Théodore de Bèze ou à la Compagnie des pasteurs de Genève; enfin, M. de Vries a joint à ces correspondances les textes de 1589 à 1599 relatifs aux délégations des conseillers genevois Anjorrand et Lect, envoyés aux

1. *Quellen zur Schweizer Geschichte*, herausgegeben von der allgemeinen Geschichtsforschenden Gesellschaft der Schweiz. III^e Abteilung. Bd. VI: *Korrespondenzen und Akten zur Geschichte des Kardinals Matth. Schiner*; II Band: *Von 1516 bis 1527*. Bâle, Rudolf Geering, 1925, xxviii-677 p. in-8°; prix: 55 fr. pour l'ouvrage complet.

2. Émile RIVOIRE et Victor VAN BERCHEM, *Registres du Conseil de Genève, publiés par la Société d'histoire et d'archéologie*; t. IX: *Du 3 juillet 1520 au 3 février 1525* (vol. 19 à 21). Genève, au siège de la Société, 12, rue Calvin, 1923, ix-556 p. gr. in-8°.

3. *Genève, pépinière du calvinisme hollandais*; t. II: *Correspondance des élèves de Théodore de Bèze après leur départ de Genève*. La Haye, Nijhoff, 1926, xxxii-446 p. in-8°.

Pays-Bas pour rechercher des subsides ou pour traiter de la question des équivalences en ce qui concerne les grades universitaires. Ce recueil de pièces inédites, avec les notes qui les accompagnent et les tables qui facilitent les recherches, sera surtout utile aux historiens des doctrines protestantes et à ceux des Pays-Bas ; il permet également d'étudier les idées de Bèze en matière religieuse et politique et ses relations avec Guillaume le Taciturne ; pour Genève et pour son rayonnement intellectuel, l'ouvrage de M. de Vries ouvre des voies nouvelles.

L'histoire du droit en Suisse est rendue spécialement difficile par l'étendue et la variété de ses sources. Depuis de longues années, la Société suisse des juristes a entrepris de publier des textes juridiques classés par cantons ou régions ; c'est dans cette série que le canton de Fribourg prend place avec un volume consacré au droit municipal de Morat. M. Frédéric-Émile WELTI a réuni, pour les années 1228 à 1781, 414 documents, dont plusieurs d'une étendue considérable¹. Le *Stadt Rotel* de Morat, de 1245, attribue la fondation de la ville à un duc Berthold ; M. Welti hésite entre Berthold IV et Berthold V de Zähringen ; en tout cas, la fondation est postérieure à 1159. En 1272, la ville reconnaît le comte Philippe de Savoie pour son seigneur ; en 1475, Berne et Fribourg l'enlèvent à Jacques de Savoie, comte de Romont, et confirment ses libertés. C'est le développement de ces libertés communales, sous les Zähringen et les Savoie, que font connaître les textes réunis par M. Welti, en même temps que l'administration de la ville, la formation de son patrimoine, sa police et sa coutume locale ; les fondements de cette coutume sont le *Liber consuetudinum et bonorum usuum ville Mureti* de 1400, qui concerne le droit et la procédure civile, les *Statuta* de 1393, qui traitent surtout de la police et du droit pénal, et la mise au point de ces deux textes en langue allemande en 1566. M. Welti a dû fournir un travail considérable pour grouper cet ensemble de documents et les rendre utilisables par des tables de noms et de matières ; son volume mérite d'être signalé tant par la valeur des renseignements qu'il contient que par la perfection de la méthode employée.

Le *Coutumier de Moudon* de 1577 est une codification des coutumiers des bonnes villes du pays de Vaud ; œuvre d'une commission de juristes, elle fut approuvée tout d'abord par le gouvernement de Berne, puis remplacée en 1616 par les *Loix et statuts* du pays². M. Jean-Georges FAVEY donne de ce texte une édition critique d'après quatre manuscrits ; il le fait précéder d'une notice historique qui est une bonne étude sur les chartes communales

1. *Les sources du droit suisse. Recueil publié sous les auspices de la Société suisse des juristes, avec l'appui de la Confédération et des cantons* ; 9^e partie : *Les sources du droit du canton de Fribourg. Die Rechtsquellen des Kantons Freiburg* ; Erster Theil : *Stadtrechte* ; Erster Band : *Das Stadtrecht von Murten*. Aarau, Sauerländer et Co, 1925, xxxiv-694 p. in-8°.

2. *Le coutumier de Moudon de 1577, précédé d'une notice sur le développement historique du droit dans le pays de Vaud pendant les périodes de Savoie et de Berne*, par Jean-Georges FAVEY. Lausanne, Payot et Cie, 1924, 302 p. in-8°.

à partir du XIII^e siècle et sur les recueils des coutumes du XV^e et du XVI^e siècle, en même temps qu'un examen comparatif du coutumier de Quisard (1562), de celui de Moudon (1577) et des *Loix et statuts* (1616).

HISTOIRE GÉNÉRALE. — *L'Histoire de la Suisse* par M. Ernest GAGLIARDI n'est pas uniquement une traduction ; dans sa première édition allemande, parue en 1920, l'auteur s'arrêtait à l'année 1848 ; un bref chapitre de conclusion résumait la période contemporaine jusqu'à la constitution de 1874 et au delà¹. La nouvelle édition, traduite en français par M. Aug. REYMOND, consacre le tome II tout entier au XIX^e siècle ; il contient trois chapitres inédits sur l'époque contemporaine, de 1848 à la guerre mondiale. Jusqu'ici on ne possédait guère d'histoire générale de la Suisse poussée aussi loin ; M. Gagliardi s'y était préparé par sa remarquable biographie d'Alfred Escher, qui l'avait conduit à faire une étude spéciale des sources de l'histoire du XIX^e siècle. Il était donc en mesure de définir les principales tendances de la politique de la Confédération au cours des cent dernières années ; les faits économiques, et tout particulièrement les questions relatives aux chemins de fer, ont retenu aussi son attention ; le tableau très nuancé qu'il nous donne de la Suisse actuelle fait comprendre comment, tout en restant fidèle à une tradition à la fois démocratique et fédéraliste, ce pays a pu accomplir une mission internationale essentiellement pacifique.

M. H. WEILENMANN a, dans une large synthèse, mis en relief un point très spécial de l'histoire suisse : la diversité linguistique. Il s'est proposé de rechercher comment la Suisse a résolu ce problème essentiel des nationalités². Après avoir étudié la répartition des langues, jusqu'en 1300, sur le territoire de la Confédération, il suit le développement de la notion de l'État, qui, grâce au système des alliances, englobe et domine les appartenances linguistiques. La Confédération des Treize-Cantons n'en est pas moins un État de langue allemande ; après 1476, Fribourg est germanisée, de même que les alliés de Bienne et du Valais ; mais la Réformation vient porter une rude atteinte au principe de cette langue nationale. M. Weilenmann décrit les positions respectives du français, de l'italien, du romanche, du latin, et aussi du latin, dans les cantons suisses, chez leurs alliés et leurs sujets, du XVI^e au XVIII^e siècle ; il explique dans quelles conditions l'allemand perd alors son privilège de langue officielle dans les relations avec l'étranger. En 1798, la République helvétique voulut réaliser l'égalité, devant la loi, des langues parlées en Suisse ; mais ses tentatives n'eurent que des effets passagers, jusqu'à la Constitution de 1848 qui admet, comme langues nationales, au même titre, l'allemand, le français et l'italien.

1. Ernest GAGLIARDI, *Histoire de la Suisse*, édition française par Auguste REYMOND ; t. I : *Des origines à 1798*, 1-280 p. in-8° ; t. II : *La reconstruction au XIX^e siècle*, 370 p. in-8°. Lausanne, Payot et C^{ie}, 1925 ; prix : 20 fr. chaque volume.

2. Hermann WEILENMANN, *Die vielsprachige Schweiz. Eine Lösung des Nationalitätsproblems*. Bâle et Leipzig, Im Rhein Verlag [1925], gr. in-8°, illustr.

Il était à prévoir que les travaux du professeur Karl Meyer sur les origines de la Confédération provoqueraient de longues discussions ; la défense de la tradition héroïque, accueillie avec faveur par l'opinion publique des petits cantons, a généralement trouvé les érudits sceptiques ; le parti le plus sage était de reprendre l'étude critique des sources utilisées par M. Meyer ; le professeur DÖRR s'est attaqué à l'une des clefs du système, le *Livre blanc* de Sarnen. Les résultats auxquels il est parvenu et qu'il n'a jusqu'ici exposés qu'oralement tendent à retarder jusqu'après 1432 la rédaction de cette chronique ; dans ce cas, il faudrait renoncer à la considérer comme une introduction et un commentaire ancien du pacte de 1291. Une polémique très vive s'est, d'autre part, engagée entre M. Karl Meyer et M. Leo WEISZ, auteur d'une nouvelle théorie qui fait du pacte de 1291 non pas l'expression d'une volonté d'émancipation, mais, au contraire, celle d'une tentative de concentration opérée pour et par les Habsbourg¹ ; ce n'est donc pas le pacte de 1291, mais bien celui de 1315, qui marquerait l'origine et la création de la Confédération. M. Weisz s'est livré à de longues recherches sur l'économie agraire et forestière des Waldstaetten ; pour le moment, nous ne connaissons que les grandes lignes de son système ; les preuves sont encore insuffisantes, et il convient d'attendre le livre qu'il annonce avant de porter sur ses idées un jugement sérieusement pesé.

Un récent article de M. Hans NABHOLZ permet cependant de s'orienter dans la discussion et de saisir le problème dans son ensemble². Les travaux de M. Meyer avaient eu le mérite de rappeler l'attention sur les témoignages des chroniqueurs, trop rigoureusement condamnés par l'école critique ; mais c'est l'étude des institutions impériales et celle de la politique générale des Habsbourg qui conduisent maintenant M. Nabholz à une interprétation extrêmement judicieuse d'une des clauses capitales du pacte de 1291 : d'après lui, le but de l'alliance des Waldstaetten est bien de conserver la situation dont ils jouissent à la mort de l'empereur Rodolphe de Habsbourg et de sauvegarder la juridiction autonome du « landammann ».

La politique transalpine des Confédérés au temps des Visconti a été traitée par M. Alois STADLIN dans un mémoire dont les quatre premiers chapitres seuls ont jusqu'ici été publiés³. Les raisons des expéditions des Suisses au delà du Gothard, M. Stadlin les trouve dans les conditions géographiques

1. Dr Leo WEISZ, *Die Anfänge der Eidgenossenschaft* (*Neue Zürcher Zeitung*, mars 1925, tiré à part, 16 p. in-8°) ; Karl MEYER, *Die Anfänge der Eidgenossenschaft* (*Ibid.*, n° 511 et 518) ; Dr Leo WEISZ, *Der Streit um die Anfänge der Eidgenossenschaft* (*Ibid.*, avril 1925). Cf. *Bulletin historique. Histoire de la Suisse*, 1922 et 1923.

2. Hans NABHOLZ, *Die neueste Forschung über die Entstehung der Schweizerischen Eidgenossenschaft, dans Papsttum und Kaisertum* (*Forschungen zur politischen Geschichte und Geisteskultur des Mittelalters*, p. 526-548).

3. Alois STADLIN, *Die Beziehungen der achtartigen Eidgenossenschaft zu Mailand unter den Visconti (bis 1447)*. Thèse de la Faculté de philosophie de Zurich. Zurich, Leemann et C^{ie}, 1925, 61 p. in-8°.

des hautes vallées de la Lombardie et dans celles de la politique italienne en général ; il décrit les étapes successives de la paix et de la guerre entre les Confédérés et les ducs de Milan, la conquête de la Léventine par Uri et Obwald, en 1403, les occupations passagères de l'Ossola, du Verzasca et de Bellinzzone, jusqu'à la défaite d'Arbedo en 1422, la paix de 1426, qui ne laisse aux Suisses que des avantages économiques sur les routes de Milan et de Varesse, enfin la remise aux Urais, en 1441, du gage de la Léventine.

L'avoyer Nicolas de Diesbach fut, auprès des cantons suisses, le protagoniste habile et décidé de la politique de Louis XI ; depuis l'année 1466, où il accompagne à la cour de France le comte de Bresse, Philippe, récemment libéré de sa prison de Loches, jusqu'à sa mort, survenue à Porrentruy en août 1475, au début de la campagne contre Charles le Téméraire, son influence a été prédominante sur la politique extérieure de la Ville de Berne ; fortement pensionné par Louis XI, c'est lui qui engagea les Suisses dans les guerres de Bourgogne. M. Karl STETTLER a donc eu raison d'écrire sa biographie¹ ; en s'attachant à cette forte personnalité, il a rencontré le problème des origines de l'alliance française et du conflit avec le Téméraire. M. Stettler considère beaucoup plus dans Diesbach le politique bernois que le pensionnaire de Louis XI ; c'est bien à son impulsion, en effet, qu'est due la progression de la puissance bernoise sur les terres de Savoie et l'extension de la Confédération dans le pays romand. Sa mort prématurée priva Berne d'un chef habile au début d'une grande entreprise qu'il avait conçue et résolue.

Un des résultats des guerres de Bourgogne a été de préparer la mainmise de Berne et de Fribourg sur le comté de Gruyère ; c'est ce qu'indique nettement l'étude de M^{lle} Marcelle DESPOND sur la position prise par les comtes François et Louis pendant les guerres de Bourgogne² ; en 1462, François de Gruyère tient en Savoie le parti du comte Philippe de Bresse contre le duc Louis et les Cypriotes. Le duc de Savoie est son suzerain ; mais la situation financière du comté est mauvaise, et les créances que possèdent sur lui Berne et Fribourg sont les prémisses d'une dépendance plus étroite ; l'intervention de Louis XI dans les affaires de Savoie s'oppose à l'influence de Berne, de Fribourg et du comte de Gruyère ; mais, après la mort du duc Louis, François de Gruyère devient sous Amédée IX époux de Yolande de France, puis, sous la régence de cette dernière, l'un des personnages les plus importants du duché. M^{lle} Despond nous explique sa position particulière et bientôt très délicate de grand seigneur savoyard, étroitement lié dans sa politique avec les cantons de Berne et de Fribourg. Lorsque la guerre éclate avec le duc Charles de Bourgogne en octobre 1474, François de Gruyère se range aux côtés

1. Karl STETTLER, *Ritter Niklaus von Diesbach, Schultheiss von Bern, 1430-1475*. Thèse de Berne, Buchdruckerei K. J. Wyss Erben. Berne, 1924, 136 p. in-8°.

2. Marcelle DESPOND, *Les comtes de Gruyère et les guerres de Bourgogne*. Thèse de lettres. Fribourg, impr. Fragnières, 1925, 109 p. in-8°.

des Confédérés ; dans le parti adverse se trouvent sa suzeraine, la duchesse Yolande, et surtout son rival, Jacques de Savoie, comte de Romont ; lui-même meurt en mai 1475 et son fils Louis continue fidèlement sa politique suisse. M^{lle} Despond décrit son rôle dans la guerre et les négociations de paix qui suivirent, jusqu'en 1477, la participation de son contingent aux préparatifs de la bataille de Morat et les expéditions de ses gens sur les terres de Savoie en 1475 et 1476. Grâce à son attitude, la Gruyère ne souffre presque pas de la guerre, mais ses communes sont désormais liées par des traités de combourgeoisie avec Berne et avec Fribourg ; et son indépendance à l'égard des Confédérés est encore amoindrie.

Les historiens suisses semblent concentrer actuellement leurs recherches sur l'histoire moderne à partir de la chute de l'ancien régime ; c'est, en effet, pour cette époque que les monographies les plus détaillées se succèdent. Celle de M. Hermann BUECHI est une introduction à une histoire du canton de Soleure à partir de 1789 ; mais elle s'étend à toute la Confédération et, par les recherches d'archives que l'auteur a poursuivies dans les dépôts étrangers, elle constitue une enquête approfondie sur la Suisse d'avant l'Helvétique, soit sur sa lutte avec la Révolution française, de 1789 à 1798¹. Le mérite de cette œuvre, vraiment originale, réside non seulement dans la somme considérable de ses informations, mais aussi dans le plan d'ensemble selon lequel les événements sont reconstitués.

Historien politique au premier chef, M. Büchi ne cherche pas à dégager des faits économiques ou de l'opposition des doctrines les raisons de l'attitude de la Suisse à l'égard de la Révolution ; il décrit la politique intérieure de la Confédération dans le cadre de la politique européenne, et surtout de la politique extérieure de la France ; puis il déroule la trame des événements depuis les débuts de la Révolution française, en 1789, jusqu'à la veille de l'invasion de la Suisse par les troupes du Directoire, en février 1798 ; sa relation minutieuse et claire constitue comme un inventaire des causes politiques de la chute de l'ancienne Confédération. M. Büchi ne considère pas seulement la Suisse du dedans : il connaît les hommes et les partis des cantons, leurs idées et leurs querelles ; il connaît aussi leurs relations avec l'étranger ; il met en parallèle l'activité bienveillante de l'ambassadeur français Barthélemy et le rôle du ministre anglais Wickham, chef de la contre-révolution en Suisse ; c'est aux sources mêmes de son inspiration, à Paris, qu'il va demander la clef de la politique pratiquée par le gouvernement français envers les anciens alliés de la monarchie, restés dans leur grande majorité rebelles aux idées révolutionnaires ; à Paris, il rencontre les novateurs et les fugitifs des cantons et de leurs alliés, Clavière, Grenus, le club suisse, Laharpe, enfin Pierre Ochs. Ce grand mouvement d'idées, d'in-

1. Hermann BUECHI, *Vorgeschichte der helvetischen Revolution mit besonderer Berücksichtigung des Kantons Solothurn* ; 1^{er} Theil : *Die Schweiz in den Jahren 1789-1798*. Soleure, 1925, xvi-622 p. in-8°.

trigues et de passions qui entraîne la Suisse de l'ancien régime dans le bouleversement de l'Europe, c'est à M. Büchi que nous devons d'en connaître les multiples aspects, les causes lointaines et proches et les effets immédiats ; son livre est, à coup sûr, une des contributions les plus importantes à l'histoire externe de la Révolution française.

Le dauphin, évadé du Temple, tient-il vraiment une place dans les annales mystérieuses de ces relations franco-suisse ? On pourrait le croire, à ne lire que le titre d'un récent opuscule de M. MACQUAT sur le fils de Louis XVI en Suisse¹. En fait, il a reproduit simplement des récits provenant de la famille Leschot et plus exactement des souvenirs de M^{lle} Marie Leschot, qui est décédée à Genève en 1919. M. Macquat n'ajoute que peu de détails aux relations qu'en ont tirées avant lui d'autres Naundorffistes, notamment M. Ed.-A. Naville, qu'il utilise plus souvent qu'il ne le cite. D'ailleurs, il semble n'avoir guère songé à l'intérêt que seul peut présenter l'examen critique de cette tradition, selon laquelle le dauphin aurait passé à Genève en 1797 et séjourné dans la région de la Neuveville en 1803-1804.

C'est une véritable histoire politique de la période de l'Helvétique que nous donne M. G. GUGGENBUHL avec sa biographie de Paul Usteri ; à l'aide des papiers laissés par ce médecin zurichois, devenu chef de parti, et de documents tirés des archives publiques, il reconstitue pas à pas la carrière politique d'un des plus ardents défenseurs des doctrines révolutionnaires françaises². Paul Usteri appartient à une famille gouvernementale de Zurich ; dès 1797, il entre au Grand Conseil ; à ce moment, il est au nombre des patriotes qui désirent une transformation de l'ancienne Confédération ; en 1798, il attend cette régénération de l'aide de la France ; il fonde un journal, *Le Républicain suisse*. Après la conquête française, élu au Sénat helvétique, Usteri se range du parti des républicains ou réformistes, opposés aux révolutionnaires exaltés, et qui groupe l'élite de la représentation populaire ; il combat la politique guerrière de la France et entre en lutte ouverte avec les directeurs Ochsen et Laharpe. Le coup d'État du 7 mai 1800 assure au parti des réformes la majorité dans les conseils et le gouvernement ; Usteri et ses amis défendent alors le principe unitaire contre les partisans du fédéralisme, de plus en plus soutenus par le Premier Consul. Entré au Conseil exécutif le 28 juillet 1801, il ne réussit pas à maintenir en vigueur la constitution que son parti oppose à celle de la Malmaison. Après la chute du gouvernement helvétique, il est élu membre de la Consulta le 5 novembre 1802 et défend avec ténacité, mais sans succès, devant Bonaparte, la doctrine unitaire. Dans le tome I, l'activité politique d'Usteri s'arrête à l'Acte de médiation

1. Paul-F. MACQUAT, *Le fils de Louis XVI en Suisse. Ses relations avec les familles Leschot et Himely*. Paris, Daragon, 1922, 98 p. in-8° ; prix : 4 fr.

2. G. GUGGENBUHL, *Bürgermeister Paul Usteri, 1768-1831. Ein schweizerischer Staatsmann aus der Zeit der französischen Vorherrschaft und des Frühliberalismus*, Erster Band. Aarau, Sauerländer et C^{ie}, 1925, xi-370 p. in-8°.

du 19 février 1803 ; l'auteur nous montre le patriote zurichois, au milieu des déboires et des luttes ardentes du régime artificiel imposé par l'occupation française, fidèle à son idéal républicain et recherchant avec ardeur les moyens de concilier ses doctrines avec l'indépendance et la sécurité de son pays. Son œuvre et celle de ses amis aboutit à un échec évident ; elle ne portera que plus tard ses fruits, en rendant possible la régénération du XIX^e siècle ; mais, telle que nous la décrit dans ses détails M. Guggenbühl, elle fait apparaître en pleine lumière les réactions que le peuple suisse oppose aux principes révolutionnaires et l'évolution de la politique de Bonaparte, le pacificateur et le médiateur de la Confédération de 1803.

Avec Albert Rengger, nous retrouvons une activité politique et une doctrine très rapprochées de celles d'Usteri. M. DEJUNG n'étudie son rôle qu'à l'époque de l'Helvétique, soit de 1798 à 1803¹. Médecin, lui aussi, et originaire de l'Argovie, Rengger est le Sieyès de la révolution en Suisse ; ministre de l'Intérieur dès le 2 juin 1798, il rédige en 1801 le projet de Constitution unitaire que Bonaparte élimine au profit de celui de la Malmaison ; il se montre très attaché aux conceptions centralistes ; mais, après l'échec de son œuvre, il se prête à un essai de réconciliation entre les partis, qui font de lui un membre du Sénat et le second landammann de la Suisse ; les unitaires ayant repris le pouvoir le 17 avril 1802, Rengger se remet au travail ; il devient alors secrétaire d'État et ministre de la Justice, tandis que Dolder, son adversaire et le candidat de l'ambassadeur de France, Verninac, est élu landammann. M. Dejung dépeint son activité dans ces fonctions difficiles jusqu'à la médiation de 1803 ; il nous montre en Rengger un théoricien et un idéaliste partisan d'un gouvernement à base démocratique mais conduit par une sorte d'aristocratie intellectuelle.

Après Usteri et Rengger, Laharpe. Depuis de nombreuses années, M. Arthur BOETHLINGK étudiait les papiers de l'homme d'État vaudois, qui fut le redoutable adversaire de Berne et le précepteur du futur Alexandre I^{er} de Russie ; les deux volumes qu'il en a tirés intéressent autant, si ce n'est plus, la Russie que la Suisse². Installé en 1784 à Pétersbourg en qualité de précepteur des grands-ducs, Frédéric-César de Laharpe reste fidèle aux aspirations humanitaires et philosophiques de sa jeunesse ; impliqué par Berne dans la répression des premiers mouvements populaires dans le pays de Vaud, bientôt considéré comme un jacobin par Catherine II, Laharpe quitte en 1794 la cour de Russie ; en 1797, il appelle la France au secours de Vaud contre Berne et provoque ainsi, avec la libération de sa patrie, l'invasion de la Suisse en 1798 par les armées du Directoire. M. Boethlingk expose dans quelles conditions Laharpe a pris cette décision, qui lui a été dans la suite

1. Emmanuel DEJUNG, *Rengger als helvetischer Staatsmann (1798-1803)*. Thèse de doctorat de Zurich, Gebrüder Leemann et C^{ie}, 1925, 90 p. in-8°.

2. Arthur BOETHLINGK, *Der Waadtländer Friedrich Caesar Laharpe, der Erzieher und Berater Alexanders I von Russland, des Siegers über Napoleon I, und Anbauer der modernen Schweiz*. Berne et Zurich, Ernst Bucher, 1 vol. en 2 tomes [1925], xiii-366 et vi-460 p.

amèrement reprochée comme un acte de trahison. Dès lors, le libérateur du pays de Vaud associe son sort à celui de la République helvétique, dont il est nommé l'un des directeurs ; en 1800 déjà, il échoue dans une tentative de coup d'État, quitte la Suisse et abandonne la politique pour se retirer au Plessis-Piquet, près Paris. Dans son second volume, M. Boethlingk recherche, au fur et à mesure des événements, les traces et les effets de l'influence exercée par Laharpe sur son ancien élève, devenu en 1801 le tsar Alexandre I^{er} ; il décrit leurs relations par lettres et par visites, les réformes intérieures d'Alexandre et les changements de son attitude à l'égard de la France et de Napoléon. Laharpe ne perd aucune occasion de l'intéresser au sort de la Suisse ; après Leipzig, il ne réussit pas à empêcher les Alliés de violer la neutralité helvétique, mais il accourt au quartier général de Langres et fait agir le tsar en faveur de sa patrie. Laharpe n'est plus alors le farouche unitaire de 1798 ; il s'est rattaché au fédéralisme, qu'il croit compatible avec la constitution d'un fort pouvoir central ; c'est sa part dans l'œuvre de restauration de la Suisse que M. Boethlingk étudie dans les interventions du tsar et des diplomates russes aux Congrès de Paris et de Vienne. En ce qui concerne la Suisse, son rôle fut de s'opposer aux tendances rétrogrades de Berne et de défendre l'autonomie des cantons de Vaud et d'Argovie ; après 1815, Metternich et la Sainte-Alliance l'emportent sur l'ancien précepteur républicain, et les relations du maître et de l'élève impérial prennent fin en 1821 et 1822. Dans le canton de Vaud, Laharpe est sauvé comme un libérateur en 1816 par le gouvernement de son ami Monod ; en 1831, le *Précis historique de la révolution du canton de Vaud* dirige contre lui de violentes attaques ; il répond d'une plume encore vaillante et justifie son passé. Le livre de M. Boethlingk permet, sans aucun doute, de porter un jugement dégagé des passions de l'époque sur la carrière du patriote vaudois, mort à Lausanne le 30 mars 1838 ; mais c'est beaucoup plus au précepteur et au mentor d'Alexandre qu'il est consacré ; pour mettre pleinement en valeur son action politique, il aurait fallu pénétrer beaucoup plus profondément dans l'histoire même de la Suisse. Les seuls papiers de Laharpe n'y suffisaient pas.

La restauration de la République de Berne, le 23 décembre 1813 fut suivie d'une crise extrêmement grave ; encouragés par les promesses du comte de Senft-Pilsach, les partisans les plus extrêmes de l'ancien régime espéraient fermement rétablir l'ancienne sujétion des pays de Vaud et d'Argovie ; bientôt déçus par le désaveu donné par Metternich à son envoyé, les membres du comité dit de Waldshut n'en intriguèrent pas moins auprès des puissances et de la Diète pour faire aboutir leurs projets. M. R. WILSCHU explique dans quelles conditions le gouvernement plus modéré de Berne poursuivit de semblables desseins, en vertu du principe de la légitimité ; il décrit les efforts des Bernois et leur lutte contre les patriotes vaudois et argoviens, la résistance de ces derniers, appuyés auprès du tsar Alexandre par Laharpe, les négociations de Paris et de Vienne jusqu'à la déclaration du 20 mars

1815, qui donna l'évêché de Bâle à Berne comme dédommagement¹. Au lendemain de son retour à l'indépendance, la Confédération se trouva ainsi divisée en deux camps par l'opposition de deux tendances irréductibles. Berne encourut la réprobation des cantons issus de la Médiation et des modérés pour son attitude intransigeante et anticonfédérale, attitude que M. Wilschi explique par la volonté de rétablir l'ordre légitime en renversant les institutions nées de la Révolution.

La seconde partie du journal de Jean-Gabriel EYNARD, publié par M. Édouard CHAPUISAT, commence exactement le 8 mars et se termine le 12 août 1815². Les nouvelles qu'il enregistre, les conversations qu'il note, les documents qu'il transcrit permettent de suivre au jour le jour les événements tels qu'on les apprenait à Genève, et l'état des esprits, pendant les Cent-Jours, tout près de la frontière française. Son témoignage prend une valeur particulière lorsqu'il s'agit de faits locaux et de faits militaires qui ont la Suisse pour théâtre ; on appréciera l'indépendance de jugement de l'auteur, notamment en ce qui concerne l'abandon par la Confédération de sa neutralité ; d'autre part, les longues conversations d'Eynard avec Lucien Bonaparte à Versoix rappellent plus d'un souvenir intéressant sur l'empereur et l'empire.

M. Lucien LIÈVRE a voulu éclaircir les véritables causes et le détail des opérations de l'armée levée, en mai 1815, par la Diète helvétique pour la couverture de sa frontière ; il groupe ainsi les principaux faits qui ont pu motiver l'entrée des troupes du général de Bachmann en Franche-Comté, retrace les mouvements et les combats, sur le territoire suisse, des partisans de l'Est commandés par le lieutenant-colonel Pelletier de Chambure³.

L'évolution des institutions militaires de la Confédération de 1815 à 1914 fait l'objet du douzième cahier de l'*Histoire militaire de la Suisse* ; on y trouvera, dans l'ordre chronologique, les mobilisations et les interventions de l'armée fédérale ; les faits ainsi encadrés par l'histoire posent le problème de la défense nationale et indiquent les solutions que le peuple suisse lui a données pendant le dernier siècle et jusqu'à la guerre mondiale⁴.

M. R. VÖGELI étudie la « régénération », c'est-à-dire l'évolution libérale et démocratique de la Suisse, de 1830 à 1840, considérée du point de vue de la politique étrangère et spécialement de l'Angleterre⁵ ; il a utilisé pour cela les

1. Rudolf WILSCHI, *Bern, Waadt und Aargau im Jahre 1814* (Archiv des historischen Vereins des Kantons Bern, vol. XXVIII, 1^{re} livraison, 1925). Berne, impr. G. Grunau.

2. Édouard CHAPUISAT, *Journal de Jean-Gabriel Eynard*, publié avec une introduction et des notes ; t. II : *Les Cent-Jours*. Paris, Plon-Nourrit ; Genève, A. Jullien, 1924, XIII-275 p.

3. Lucien LIÈVRE, *L'invasion de la Franche-Comté par les Suisses* (Actes de la Société jurassienne d'émulation, année 1924, 2^e série, t. XXIX (1925), p. 61-107).

4. Major Paul-E. MARTIN, *L'armée fédérale de 1815 à 1914. Histoire militaire de la Suisse, publiée sur l'ordre du chef de l'état-major fédéral*, 12^e cahier. Berne, 1921, 1924, 160 p. in-8°.

5. R. H. VÖGELI, *Die schweizerische Regeneration von 1830-1840 in der Beleuchtung englischer Gesandtschaftsberichte*. Weida in Thür., Thomas et Hubert, 1924, 369 p. in-8°.

rapports des ministres de la Grande-Bretagne auprès de la Confédération, dont la copie se trouve aux Archives fédérales, et aussi d'autres documents provenant de Londres et de Paris. L'exposé qu'il en a tiré est fort instructif; il permet d'apprécier la politique intérieure et extérieure de la Suisse après la révolution de Juillet, au moment de l'échec de la revision constitutionnelle de 1831, puis à travers les difficultés que fit éprouver à la Confédération le séjour des réfugiés politiques étrangers sur son territoire jusqu'au grave conflit avec la France en 1838, au sujet du prince Louis-Napoléon Bonaparte. Résolument hostile à la Sainte-Alliance, Palmerston est favorable au mouvement libéral et refuse d'intervenir dans les affaires intérieures de la Confédération; à part une courte interruption en 1834-1835, l'Angleterre affirme sa neutralité bienveillante à l'égard des transformations politiques des petites nations en général et de la Suisse en particulier; elle fait ainsi contrepoids aux tendances réactionnaires de l'Autriche et à la pression souvent agressive du cabinet de Louis-Philippe. M. Vögeli décrit l'application de ces principes dans le détail des événements. Les agents du gouvernement britannique n'agissent pas toujours en conformité des intentions de leur chef; Algernon Percy sympathise avec les conservateurs et se rapproche des idées de Metternich. En 1832, Richard Morier lui succède; il s'efforce d'apporter au pays dans lequel il réside la conciliation et la paix, mais sans réussir à dominer la situation ni à neutraliser l'influence des ministres de France et d'Autriche.

Charles Neuhaus personnifie le gouvernement libéral qui dirigea la politique bernoise de 1831 à 1846 et exerça du même coup une grande influence sur les affaires fédérales. Amené au pouvoir par la constitution de 1831, Neuhaus succède au gouvernement patricien; avec les frères Schnell de Burgdorf, il représente, dans l'évolution politique de son canton, le radicalisme modéré de la première manière. Sa biographie, écrite avec talent par M. Carl BURCKHARDT, met en lumière son rôle à Berne et au sein de la Diète, de même que dans les relations de la Suisse avec ses voisins¹. A propos du séjour des réfugiés politiques sur le territoire helvétique, Neuhaus adopte une attitude beaucoup plus ferme que celle des frères Schnell; en 1838, ceux-ci, mis en minorité au Grand Conseil, se retirent. Neuhaus fait alors triompher le point de vue de la résistance au gouvernement de Louis-Philippe qui demande l'expulsion du prince Louis-Napoléon Bonaparte; il reste, dès lors, le vrai chef du gouvernement bernois. Considéré comme un « rustre radical » par les diplomates étrangers, Neuhaus se fait une haute idée de l'indépendance de sa patrie, de même que de la puissance de son grand canton; c'est ainsi qu'il s'oppose aux tendances à l'autonomie du Jura bernois et qu'il dénonce avec énergie les agissements de son collègue jurassien Stockmar. Bientôt, Neuhaus se trouve pris entre le radicalisme

1. Carl J. BURCKHARDT, *Der Berner Schultheiss Charles Neuhaus, 1796-1840*. Frauenfeld, Huber et Cie, 1925, 224 p. in-8°.

avancé, représenté par des hommes jeunes et entreprenants comme Ochsenbein et Stämpfli, et ses anciens adversaires conservateurs. L'antagonisme confessionnel qui prépare la crise du Sonderbund, les expéditions des corps francs à Lucerne rendent sa situation de plus en plus difficile ; sa popularité est atteinte et la revision constitutionnelle de 1846 l'oblige à se retirer.

Les papiers d'Eynard offrent une documentation extrêmement riche pour l'histoire du philhellénisme et de la restauration de la Grèce jusqu'à la chute du roi Othon, en 1862. Le nouveau dossier qu'en extrait M. Édouard CHAPUISAT se compose, en grande majorité, de lettres et de notes rédigées par Eynard lui-même et de quelques pièces reçues par lui de Grèce, en tout soixante pour les années 1826 à 1844¹ ; M. Chapuisat résume, d'autre part, la correspondance de l'intendant général, Arthémone Regny, avec Eynard, relativement aux finances de la Grèce de 1821 à 1838 ; les lettres écrites par Eynard de 1841 à 1844 attestent les efforts persévérants du philhellène genevois en faveur du pays qu'il a contribué plus que personne à libérer de la domination turque ; il est pour le roi Othon de Bavière un mentor avisé ; il craint l'influence anglaise dans les affaires du royaume et considère la France comme beaucoup plus « paternelle » dans son attachement aux intérêts de la Grèce ; par ses mémoires au roi Othon, au roi de Bavière, à Guizot, au comte de Sainte-Aulaire, à l'empereur de Russie et à ses amis de Grèce, il cherche à orienter avec sagesse la politique hellénique et à conserver au jeune royaume l'appui de la France ; c'est donc toute la politique extérieure de la Grèce, vue de Genève, qui, pour cette époque de crise, est décrite dans sa correspondance.

L'étude de M. William RAPPARD sur la Suisse dans la Société des Nations peut être considérée comme la suite de l'histoire contemporaine de M. Gagliardi² ; avec l'entrée de la Confédération dans la Ligue créée par le pacte de Versailles, c'est une nouvelle époque qui commence pour sa politique extérieure. M. Rappard nous en donne le premier bilan ; si son exposé est plus politique qu'historique, si, par la richesse de sa pensée, il touche aux plus vastes problèmes des relations internationales, sa documentation n'en reste pas moins toujours solide et précise ; nulle part on ne trouvera plus clairement exposé le rôle de la Suisse, de 1920 à 1924, dans cette association pacifique des peuples, ni plus exactement définis les buts essentiels de sa mission.

HISTOIRE LOCALE. — C'est une œuvre unique en son genre que la grande histoire de la ville de Bâle de Rodolphe WACKERNAGEL, mort après avoir mis la dernière main au troisième volume consacré à la Renaissance et à la

1. Édouard CHAPUISAT, *La Restauration hellénique d'après la correspondance de Jean Gabriel Eynard*. Paris, Jean Budry et C^{ie} ; Genève, éditions d'art Boissonas, 1924, 252 p. in-8°.

2. William RAPPARD, *La politique de la Suisse dans la Société des Nations, 1920-1924*. Genève, éditions Forum, 1925, x-156 p. in-8°.

Réforme¹. Mieux que personne il connaissait les sources de cette histoire ; il les a suivies et interprétées de très près ; ses notes justificatives l'attestent. Il a su, cependant, discerner l'essentiel dans cette masse compacte de documents et brosser un large tableau de la vie bâloise pendant les trente premières années du xvi^e siècle. La politique n'y tient pas une place démesurée ; la grandeur de Bâle à l'époque de la Renaissance est plus faite de l'humanisme d'Érasme et du génie de Holbein que d'expéditions guerrières et d'acquisitions territoriales. Wackernagel n'a point manqué, toutefois, de marquer la position spéciale de Bâle dans la Confédération dont elle devient membre en 1501 et de décrire les progrès de son émancipation définitive à l'égard de la souveraineté épiscopale ; mais l'intérêt de son livre réside dans son tableau du mouvement intellectuel avant et pendant la Réformation. C'est vraiment un centre de grande culture européenne que cette *Inclytia Basilea* placée à la frontière de deux civilisations, un lieu de rencontre de savants, de lettrés, d'artistes et d'imprimeurs. La ville d'Érasme, de Holbein et de Frobenius ne tarde pas à devenir un milieu favorable aux doctrines luthériennes, et avec Écolampade une cité réformée où la nouvelle foi triomphe seule en 1529 ; elle passe ainsi, non sans de multiples heurts et de vives réactions, de l'humanisme à la Réforme. Le livre de M. Wackernagel restitué, avec un art consommé, cette brillante époque.

A l'aide d'une enquête de 1795, M. L. FREIVOGEL détermine quelles étaient les charges des sujets de la campagne bâloise à la fin de l'ancien régime² ; il part de là pour retracer l'histoire des seigneuries et des droits féodaux dans les territoires réunis sous la souveraineté de la ville.

C'est en vue de l'enseignement que M. Hans MORGENTHALER a réuni une suite de descriptions et d'illustrations de Berne au moyen âge³ ; montrant les développements successifs de ce centre urbain, les métiers, les monuments, il a ainsi constitué un guide attrayant d'histoire locale.

M. Paul AESCHBACHER a consacré aux comtes de Nidau une monographie qui traite successivement de leur ascendance (ils appartenaient à la maison de Neuchâtel), de leur château, de leur seigneurie et de leur histoire dynastique⁴. Vassaux des comtes de Savoie pour leur fief d'Erlach dès 1265, les comtes de Nidau s'éteignent, en 1375, dans la ligne masculine ; leur héritage se partage et, en 1388 déjà, Berne s'empare de Nidau et de Buren ; c'est donc les origines territoriales et féodales du Seeland bernois qu'intéresse particulièrement cette sérieuse étude.

1. Rudolf WACKERNAGEL, *Geschichte der Stadt Basel*, t. III. Bâle, 1924, xii-524-119 p. in-8°.

2. L. FREIVOGEL, *Die Lasten der baslerischen Untertanen im 18. Jahrhundert* (Sonderabdruck aus dem *Basler Jahrbuch*, 1924).

3. Hans MORGENTHALER, *Bilder aus der iltern Geschichte der Stadt Bern*, Berne, Sekretariat des Bernischen Lehrervereins, 1924, 196 p. in-8°.

4. Dr Paul AESCHBACHER, *Die Grafen von Nidau und ihre Erben*. Bienne, Heimat-Kommission Seeland, 1924, xix-318 p.

Après avoir retracé, dans ses grandes lignes, l'histoire du refuge français en pays bernois, M. Hans WILDBOLZ étudie, d'après les documents des archives d'État, les institutions de la colonie française de Berne. La chambre des réfugiés est un organe du gouvernement, créé en 1683 ; mais les autorités particulières de la colonie datent, elles, de 1689 ; ce sont les Anciens et la Direction, chargée de la discipline des mœurs. M. Wildbolz décrit l'activité de cet inspectorat jusqu'en 1798, celle de l'assistance, de l'hôpital français jusqu'en 1805, de l'école jusqu'en 1804, de même que le mouvement des fonds de secours. Il donne de nombreux renseignements biographiques et économiques sur les réfugiés et fournit d'utiles éclaircissements sur le caractère juridique de la communauté et la nationalité de ses membres¹.

Le territoire bernois, au centre du plateau suisse, fut de bonne heure un pays de transit, sur la voie romaine du Rhône au Rhin ; l'importance du chef-lieu devait naturellement grandir avec le développement d'un réseau routier. M. G. BAUMANN a porté ses recherches sur le tracé de ces routes, des origines romaines au XVIII^e siècle, sur leur pénétration dans la région alpestre de l'Oberland et en Valais, sur la politique de l'État à leur égard, sur leur vie commerciale et administrative ; il s'étend plus spécialement sur les entreprises de voirie du XVIII^e siècle, auxquelles sont dues la construction ou la réfection des grandes routes de Morat, de Vaud, d'Argovie, de Soleure, de Fribourg². Cette histoire, pour laquelle une carte n'aurait pas été superflue, explique la prospérité de la République de Berne et les principes de son administration.

Les origines de Fribourg, au triple point de vue historique, topographique et démographique, font l'objet d'un livre qui a demandé à M. Pierre DE ZÜRICH des recherches particulièrement longues et un remarquable effort³. Il s'agissait tout d'abord de déterminer, par un examen minutieux des premières chartes relatives à Fribourg, la date et les causes de sa fondation, d'étudier la situation féodale et militaire des comtes de Zähringen dans la Bourgogne transjurane. M. de Zurich établit que la fondation doit être placée entre 1152 et 1162, et fort probablement en 1157, que la création d'une ville en ce lieu sur un gué, au point de passage de la Sarine, s'explique par des raisons stratégiques et fiscales. Berthold IV établit un contact plus étroit entre ses États de l'Aar et ses possessions bourguignonnes ; il développa des relations commerciales utiles à son Trésor. Les détails de la construction du château et de la ville et la description du bourg aux XV^e et XVI^e siècles et

1. HANS WILDBOLZ, *Die französische Kolonie von Bern, 1689-1860. Geschichte einer Hugenotengemeinde*. Thèse de la Faculté de philosophie de Berne. Ostermundigen, F. Dürig, 1925, 176 p. in-8°.

2. GOTTLIEB BAUMANN, *Das bernische Strassenwesen bis 1798*. Thèse de la Faculté de philosophie de Berne, Sumiswald, 1924, 162 p. in-8°.

3. PIERRE DE ZÜRICH, *Les origines de Fribourg et le quartier du Bourg aux XV^e et XVI^e siècles (Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande, seconde série, t. XII, 1924)*. Lausanne, Payot et C^{ie}, 318 p. in-8°.

même au delà ont également demandé à l'auteur un dépouillement considérable de documents originaux ; les résultats auxquels il est parvenu et qu'il a systématiquement groupés sont naturellement fort instructifs pour l'histoire de Fribourg ; ils fournissent aussi un précieux point de comparaison pour la connaissance des villes neuves en général ; il en est de même pour ce qu'il dit sur la population de ce « bourg » fortifié au ^{xv}^e siècle, sur sa répartition en quartiers et en classes sociales.

Dans son étude bien documentée sur les noms de famille dans le canton de Fribourg, M. AEBISCHER dégage les principes généraux de l'évolution des noms et précise les origines des surnoms, qui subissent des variations continues jusqu'au ^{xvi}^e siècle¹ ; leur fixation officielle à cette époque et le maintien jusqu'à nos jours de l'usage des sobriquets ; les changements des noms de famille, l'usage simultané de plusieurs surnoms ; l'hérédité du nom au ^{xiii}^e siècle et le sens du mot *alias*, soit « autrement dit ».

Prenant une très intelligente initiative, M. Waldemar DEONNA, directeur du musée d'art et d'histoire de Genève, a transformé son rapport administratif en un périodique scientifique de grande valeur, intitulé *Genava*. Ce bulletin atteste non seulement la bonne gestion des collections municipales de la ville, mais un effort constant pour leur meilleure utilisation scientifique². *Genava* contient des chroniques régulières relatives aux acquisitions du musée et aux découvertes archéologiques de la région, en même temps que des mémoires originaux sur des sujets d'archéologie ou d'histoire de l'art. Ces mémoires font connaître des textes et des documents figurés qui dépassent souvent les cadres de l'art ou de l'archéologie locale ; ils attestent le grand intérêt des collections genevoises, en même temps que la vitalité du mouvement scientifique dont M. W. Deonna est l'animateur.

Dans les études d'histoire littéraire qu'il consacre à quelques « aventuriers de la plume » dans l'Italie du ^{xviii}^e siècle, M. Luigi Fasso a utilisé la correspondance reçue par le bibliophile florentin Antoine Magliabechi, de même que beaucoup de documents des archives étrangères. Le plus important des personnages dont il relate les faits et gestes est le polygraphe Gregorio Leti, qui séjourna à Genève de 1660 à 1670 ; cet écrivain fécond remplissait également, dans la ville protestante, les fonctions d'agent secret de divers princes et États étrangers. M. Fasso fait connaître son activité de publiciste, ses méthodes peu scrupuleuses de travail, en même temps que ses différends avec les autorités genevoises qui finirent par se débarrasser de lui. C'est en Hollande qu'il écrivit et fit paraître son *Historia Ginevrina*, le Conseil de Genève ayant refusé de la lui acheter ; œuvre touffue et sans

1. PAUL AEBISCHER, *Sur l'origine et la formation des noms de famille dans le canton de Fribourg* (Biblioteca dell' Archivum Romanicum, série II, n° 6). Genève, 1923, p. 1-112.

2. GENAVA. Bulletin du musée d'art et d'histoire de Genève et de la Société auxiliaire du musée, la Bibliothèque publique et universitaire, la Commission cantonale pour la conservation des monuments et la protection des sites, t. II, 1924, 395 p. in-8°, et t. III, 1925, 358 p.

critique, curieuse par les anecdotes et les souvenirs qu'elle recueille, elle doit être utilisée avec précaution. Jean-Jérôme Arconati-Lamberti, collaborateur de Leti et espion politique, prépare, en 1684, une révolte des huguenots dans le Languedoc et le Vivarais; en 1686, il passe en Hollande et devient, en 1691, secrétaire de l'ambassadeur d'Angleterre à La Haye; en 1718, il se retire à Nyon où il finit ses jours (1733), après avoir été chargé d'affaires du landgrave de Hesse-Cassel et résident du roi de Suède. Il avait publié douze volumes de *Mémoires pour servir à l'histoire du XVIII^e siècle*. Derrière ces étonnantes figures d'aventuriers, M. Fasso nous montre certains aspects ignorés de la vie littéraire et politique au XVII^e siècle¹.

Le dossier que M. KUNZ-AUBERT a réuni sur les comédies jouées à Genève au XVIII^e siècle n'intéresse pas seulement l'histoire littéraire, il décrit aussi les péripéties d'une lutte que les mœurs et les idées françaises représentées par Voltaire et Rousseau livraient à l'ancienne conception de l'État calviniste et aux lois somptuaires². C'est, en effet, une troupe française qui convie les Genevois au Jeu de Paume de Saint-Gervais, et c'est sans doute grâce à l'influence de Voltaire que le médiateur français des troubles de 1765, le chevalier de Beauteville, obtint en 1766 la construction d'une salle de spectacles. L'incendie de ce bâtiment provoqua en 1767 la colère du patriarche de Ferney et les protestations du résident de France; mais il fallut une nouvelle intervention étrangère, celle de 1782, pour rétablir le théâtre à Genève. Malgré l'opposition du Consistoire, une société par actions fit construire l'édifice en pierres qui subsista jusqu'en 1879; diverses troupes, parmi lesquelles celles de Saint-Gérard et de Collot d'Herbois, s'y firent entendre. La salle fut fermée en 1792, et le gouvernement populaire issu de la Révolution demeura jusqu'à l'annexion de 1798 opposé aux spectacles, qu'il considérait comme contraires aux bonnes mœurs. C'est cette antinomie de deux principes moraux et politiques que met en lumière le livre de M. Kunz-Aubert.

Avec la biographie d'Horace-Bénédict de Saussure (1740-1799), telle que l'a écrite M. Douglas W. FRESHFIELD, les étroites frontières de l'ancienne République sont vite dépassées³; en reconstituant, à l'aide des documents originaux, la personnalité et la carrière du grand savant qui fit entrer les Alpes dans la science et la littérature, M. Freshfield définit les tendances du mouvement intellectuel genevois du XVIII^e siècle; il fait connaître, avec le talent d'un observateur impartial et expérimenté, le milieu où vécut Saussure et ses relations multiples avec le monde extérieur; il ne néglige pas non plus son activité politique; aussi l'excellente traduction française de ce

1. Luigi FASSO, *Avventurieri della penna del Seicento*. Florence, Felice Le Monnier, XV-354 p. in-8° [1924].

2. Ulysse KUNZ-AUBERT, *Spectacles d'autrefois (à Genève au XVIII^e siècle)*. Genève, Atar, 1925, 108 p. in-8°.

3. Douglas W. FRESHFIELD, D. C. L., avec la collaboration de Henry F. MONTAGNIER, *Horace-Bénédict de Saussure*, traduit par Louise PLAN. Genève, Atar, 1924, 434 p. in-8°, ill.

livre (paru en anglais en 1921) a-t-elle été accueillie comme un guide aussi sûr pour les origines de l'alpinisme que pour l'histoire même de Genève à la fin de l'ancien régime.

M^{me} Gallatin-Vaudenet fut une voisine et une amie de Voltaire ; les lettres qu'elle reçut de lui nous la montrent sous un jour aimable et sympathique ; en les publiant, M. PETER passe en revue les relations d'Abraham Gallatin et de sa femme¹. Le landgrave de Hesse-Cassel, qui a séjourné à Genève, de 1732 à 1737, au temps de ses études, y revient en 1766. M^{me} Gallatin le tient continuellement au courant de ce qui se passe à Ferney ; en 1772, elle lui envoie le jeune Mallet-Du Pan comme professeur pour son Académie. Le petit-fils de M^{me} Gallatin, Albert, sera un jour ministre des Finances des États-Unis. M. Marc Peter retrace en terminant les débuts de sa carrière et fixe avec précision les détails de son émigration.

Professeur de belles-lettres françaises à Copenhague, de 1750 à 1760, puis professeur honoraire à l'Académie de Genève, Paul-Henri Mallet, mort en 1807, compila, selon la mode du temps, de copieuses histoires qui valent plus par leurs considérations morales que par leur documentation, telles l'*Histoire du Danemark*, l'*Histoire de Hesse*, l'*Histoire de la maison de Brunswick*, l'*Histoire de la Maison et des États de Mecklembourg*, l'*Histoire des Suisses ou Helvétiques* ; il a, en outre, utilement contribué à faire connaître en Europe la littérature des peuples du Nord par son *Introduction à l'Histoire du Danemark* et ses *Monuments de la mythologie et de la poésie des Celtes* ; c'est ce rôle d'intermédiaire que M^{lle} Hélène STADLER a eu raison de mettre en valeur ; les recherches qu'elle a consacrées à Mallet ne seront point négligées par la littérature comparée² ; par contre, on aurait voulu qu'elle étudiât d'un peu plus près la vie même du professeur genevois et son activité politique.

C'est une curieuse et sympathique figure que celle d'Isaac-Salomon Anspach, pasteur, philosophe et disciple de Rousseau, qui abandonna quelque temps le ministère pour prendre part aux luttes du forum et remplir des charges publiques. Né à Genève en 1746 et reçu à la bourgeoisie en 1779, il n'en soutint pas moins la cause des *natifs* et prit part au mouvement populaire de 1782 ; exilé à Bruxelles de 1783 à 1789, il revint dans sa patrie grâce à un édit de pacification. En 1793, il fut élu député à l'Assemblée nationale et fut nommé procureur général en 1794 ; mais, à la fin de 1795, il quitta ces fonctions et rentra dans la carrière ecclésiastique. Anspach a traversé la Révolution sans avoir pris part à aucun de ses excès ; la notice que lui consacre son arrière-petit-fils met en lumière son rôle de publiciste, de théoricien et de législateur ; bien que pasteur zélé et convaincu, il s'éleva avec énergie contre le maintien à Genève d'une religion dominante et contre l'obligation, pour les citoyens, de faire profession de protestantisme. Les documents publiés par M. Jules ANSPACH permettent d'étudier sa pensée

1. Marc PETER, *Une amie de Voltaire, M^{me} Gallatin*. Lausanne, Spes, 118 p. in-8°.

2. Hélène STADLER, *Paul-Henri Mallet, 1730-1807*. Lausanne, 1924, 200 p. in-8°.

et tout particulièrement cette tolérance, qui dépassait celle de ses concitoyens les plus avancés¹. — L'insurrection terroriste genevoise du 19 juillet 1794 aboutit, le 21 juillet, à la constitution d'un tribunal révolutionnaire chargé de juger en six jours les prisonniers faits pendant l'émeute, aristocrates, « englués » ou suspects. Ce tribunal, institué selon les méthodes françaises, dura jusqu'au 10 août et jugea 507 personnes; onze condamnés à mort furent exécutés. Jusqu'à présent, aucun auteur n'avait tenté d'écrire l'histoire de l'insurrection et du tribunal d'après les sources; M. E.-L. BURNET² s'est attaqué à cette difficile besogne; après de longues recherches, il a pu reconstituer ce qui a échappé à la destruction des archives du tribunal et des clubs; avec beaucoup de patience, il a comparé les pièces d'archives et les relations contemporaines et soumis à un examen critique les témoignages multiples et contradictoires de ces sanglantes journées, puis retracé pas à pas l'histoire du tribunal révolutionnaire et montré les causes profondes de l'insurrection. Il termine son travail d'annaliste par la publication et l'inventaire des actes du tribunal, par une liste générale des personnes jugées, avec des notes biographiques et une table. Son livre, qui porte la lumière dans un domaine pour ainsi dire inexploré, est un instrument de travail extrêmement précieux. — L'histoire politique de la Restauration ne saurait négliger l'étude que M^{me} WENZ-HEIMBROD a consacrée aux finances genevoises de 1813 à 1847³. Avant de dépouiller les budgets et les comptes, elle a voulu connaître les fondements légaux de l'administration; elle a consacré à ce sujet deux introductions sur le rétablissement de la République de 1813 à 1815 et sur le régime politique de 1816 à 1846; de la sorte, la pratique financière du nouveau canton suisse gagne d'être expliquée en fonction des institutions et des doctrines politiques.

L'industrie des toiles peintes de coton, ou indiennes, a pris, dès le XVIII^e siècle, en Suisse, une extension considérable; introduite d'abord à Genève par des réfugiés français, elle essaima dès 1716 dans la principauté de Neuchâtel et s'y installa peu d'années après. M^{lle} Alice DREYER a écrit l'histoire de cette industrie neuchâteloise d'après les documents d'archives; elle en décrit l'essor, la technique commerciale et les crises⁴. Arrivées à leur point culminant en 1785 avec 2,160 employés et ouvriers, les indiennes furent durement frappées par la prohibition d'importation en France; le tarif douanier de 1791 leur rouvrit l'accès de la frontière; mais les droits établis par le décret du 6 brumaire an XII entraînèrent l'exode d'une pre-

1. Jules ANSPACH, *Un citoyen de Genève. Mon trisaïeul J. S. Anspach, 1746-1825*. Bruxelles, la Renaissance du livre [1925], 252 p. in-8°.

2. Edouard-L. BURNET, *Le premier tribunal révolutionnaire genevois, juillet-août 1794. Études critiques (Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, t. XXXIV, 1925), 454 p. in-8°; prix: 12 fr.*

3. Jeanne HEIMBROD, *Les finances publiques de Genève sous la Restauration, 1813-1847. Essai d'histoire financière et politique*. Thèse de Zurich, Laupen, 1925, 132 p. in-8°.

4. Alice DREYER, *Les toiles peintes en pays neuchâtelois*. Neuchâtel et Paris, Delachaux et Niestlé, S. A., 1924, 180 p. in-8°.

mière fabrique à Thann, en Alsace ; de 1806 à 1814, sous le gouvernement du prince Berthier, Neuchâtel resta en dehors des douanes françaises, ce qui, ajouté à l'aggravation produite par le système continental, frappa cruellement son industrie. A la Restauration, les marchés se rouvrirent successivement, en Italie, aux Pays-Bas, en France, en Prusse, puis dans l'Union douanière allemande ; la crise de surproduction consécutive au développement du machinisme se fit sentir avec intensité en 1843 ; puis la concurrence fit tomber l'indienne neuchâteloise dans une rapide décadence ; en 1874, la dernière fabrique en activité, celle de Boudry, vendit son matériel. La monographie de M^{lle} Dreyer fait revivre ce passé industriel, riche en enseignements historiques.

M. Arthur PIAGET ne fait point un vain étalage d'érudition ; cependant, les sources les plus abondantes de l'histoire moderne ne l'effraient pas plus que les textes littéraires du xv^e siècle ; c'est ainsi qu'après une étude approfondie des documents il a tracé des prodromes de la révolution neuchâteloise une description claire, élégante, pleine de bon sens et d'humour, dans un volume où il traite des événements de mai à octobre 1831 et raconte un des épisodes du long conflit entre le canton suisse et la principauté prussienne de Neuchâtel¹. Au début de 1831, l'agitation populaire et libérale réclame la création d'un véritable corps législatif ; pour calmer cette effervescence, le roi de Prusse envoie à Neuchâtel un militaire doublé d'un diplomate, le général de Pfuel. Pfuel, qui propose d'apporter à la Constitution les modifications nécessaires pour le maintien de la souveraineté royale, fait remarquer que, si la majorité de la population est encore royaliste ou constitutionnelle, le progrès des idées libérales ou radicales ne manquerait pas d'accélérer le mouvement vers la République. La déclaration royale du 22 juin 1831, moins hardie, institua cependant un corps législatif avec un système de représentation et d'élection qui donnait de fortes garanties au souverain. Néanmoins, les républicains déçus ne s'avouent ni vaincus ni satisfaits, et c'est alors le coup de main des patriotes du Val de Travers, commandés par Alphonse Bourquin et qui occupent le château (11 septembre 1831) ; tandis que les royalistes se rassemblent à Valangin, les révolutionnaires n'arrivent pas à constituer un gouvernement provisoire. Les deux partis commencent alors des pourparlers et les commissaires de la Diète fédérale arrivent à Neuchâtel. M. Arthur Piaget arrête à ce moment son récit, qui aboutit finalement à montrer l'absence de maturité politique chez les révolutionnaires.

Un petit livre posthume du D^r Auguste CHATELAIN apporte quelques précisions sur le coup de main des royalistes neuchâtelois, le 3 septembre 1856². Cette tentative, vite réprimée, de restauration monarchique fut ac-

1. ARTHUR PIAGET, *Histoire de la Révolution neuchâteloise*, IV : *La première mission de Pfuel. La première prise d'armes de Bourquin, mai à octobre 1831*. Neuchâtel, aux Archives de l'État, 1925, 341 p. in-8° ; prix : 6 fr.

2. D^r AUG. CHATELAIN, *Du rôle de la Prusse dans le mouvement des royalistes neuchâtelois au*

cueillie froidement par les Neuchâtelois, même par beaucoup de conservateurs. Les documents et souvenirs recueillis par M. Châtelain ont pour objet de démontrer que les meneurs de l'affaire agissent dans un sentiment à la fois de loyalisme et de patriotisme particulariste. Se fiant à des promesses et à des encouragements venus de Berlin, ils avaient cru pouvoir compter sur un appui immédiat de la Prusse. Les souvenirs réunis par M. Châtelain sur l'action occulte de la cour prussienne donnent à son opuscule un évident intérêt.

A l'aide des publications officielles et des journaux, M. Ernest WEINMANN fait un tableau animé du parti libéral et de la vie politique dans le canton du Tessin de 1840 à 1848¹. Au moment du Sonderbund, la situation au delà du Gothard est assez délicate; la menace de l'Autriche pèse sur le canton et ses troupes sont défaites par les Urnais dans la haute Léventine, mais le secours des Grisons et la capitulation de Lucerne dissipent le danger. A l'intérieur, les conservateurs tessinois ne tentent aucune diversion; en 1848, le canton rejette le projet de Constitution fédérale. Cette étude fait comprendre les variations de l'opinion publique dans cette Suisse italienne qui exige du pouvoir central une sollicitude particulière.

En l'honneur du quatrième centenaire de la combourgeoisie de Lausanne avec Berne et Fribourg, M. Charles GILLIARD a fait l'histoire des négociations et publié, avec un commentaire, le texte du traité du 7 décembre 1525. Au commencement du xvi^e siècle, les bourgeois de la ville épiscopale de Lausanne se trouvaient aux prises avec deux redoutables adversaires: leur évêque, ennemi de leurs libertés municipales, et le duc de Savoie, que la ville avait fort imprudemment, bien que passagèrement, reconnu comme son seigneur de 1517 à 1518; dans cette lutte inégale, ils réussissent à s'associer aux cantons de Fribourg et de Berne; peu de mois après, Genève suivit leur exemple. Bien que la combourgeoisie de Lausanne ait été de peu de durée, elle suffit à tenir définitivement en échec les ambitions savoyardes sur le chef-lieu du pays de Vaud².

Les recherches de M. Werner SCHNYDER sur le mouvement de la population de Zurich, ville et campagne, du xiv^e au xvii^e siècle sont surtout importantes par les règles de méthode qu'elles établissent et qui pourront être appliquées ailleurs. Pour l'époque dont il s'est occupé, M. Schnyder a dépouillé des rôles d'impôts pour le xiv^e et le xv^e siècle, des rôles militaires, des registres ecclésiastiques pour le xvi^e et le xvii^e siècle; il en tire des con-

3 septembre 1856, avec une préface de M. Arthur PIAGET, président de la Société d'histoire. Paris et Neuchâtel, Attinger, 1925, 104 p. in-8°.

1. Ernst WEINMANN, *Geschichte des Kantons Tessin in der späteren Regenerationszeit, 1840-1848*. Thèse de Zurich. Zurich, Leemann et C^{ie}, 1924, 178 p. in-8°.

2. Charles GILLIARD, *La combourgeoisie de Lausanne avec Berne et Fribourg*. Lausanne, Greffe municipal, 1925, 55 p. in-8°, ill.

clusions d'ordre statistique qui sont utilement mises en rapport avec les événements et les faits économiques¹.

M. Paul GUGGENBUHL a fait précéder d'un exposé historique l'étude juridique qu'il consacre à l'ancien droit zurichois²; après avoir traité des origines et exposé le développement de ce droit municipal, il s'étend longuement sur la codification mise en œuvre par le régime issu de la « régénération » de 1830; le premier ouvrier de cette tâche fut Frédéric-Louis Keller, professeur et homme politique radical; son œuvre, seulement ébauchée, fut reprise en 1840 par Jean-Gaspard Bluntschli, qui l'acheva en lui imprimant la marque de sa haute science juridique. Après une longue élaboration dans les Commissions, son projet fut adopté par le Grand Conseil en 1854-1855.

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE. — Le Conseil de l'Église évangélique d'Appenzell a fait paraître, pour le quatrième centenaire de la Réforme, une notice historique par le Dr Johannes WILLI³; c'est un récit clair et bien ordonné; de tendances nettement protestantes, l'auteur, qui connaît bien les sources, se propose de faire connaître au peuple des « Rhodes extérieures » les origines de sa foi réformée. Entré en 1513 dans la Confédération, Appenzell, aux termes de sa lettre d'alliance, doit demeurer neutre et exercer une action conciliatrice dans les conflits entre Confédérés; bien que partagé lui-même en deux fractions, dans la question religieuse, il réussit à garder sa neutralité jusque dans la guerre de Cappel et à la seconde paix de 1532. M. Willi nous fait assister aux progrès des nouvelles doctrines dans ce pays de hautes montagnes, en écrivant de courtes biographies de ses réformateurs et de ses hommes d'État. Les institutions très démocratiques d'Appenzell laissent le champ libre à la discussion et à la tolérance; en 1524, le Conseil ordonne aux prêtres de ne prêcher que le strict Évangile, et la Landsgemeinde du 6 août 1524 attribue aux communes le soin de choisir le culte qu'elles veulent suivre; selon l'influence exercée par leurs prêtres ou leurs magistrats, elles se décident pour ou contre la réforme. Telle est l'origine de la distribution géographique actuelle des deux cultes; depuis lors, ils n'ont pas coexisté dans le même village, mais voisiné sans grave conflit dans les deux Rhodes du canton. L'ouvrage du Dr Willi montre bien comment se sont propagées les idées de Zwingli dans une région demeurée nettement particulariste et démocratique.

Les deux nouveaux volumes du *Protestantisme suisse au XVIII^e siècle* continuent la grande œuvre du professeur Paul WERNLE⁴; c'est certaine-

1. Werner SCHNYDER, *Die Bevölkerung der Stadt und Landschaft Zürich vom 14. bis 17. Jahrhundert*. Thèse de Zurich. Zurich, Leemann et Cie, 1925, 119 p., 5 appendices.

2. Paul GUGGENBUHL, *Die Entstehung des Zürcherischen privatrechtlichen Gesetzbuches*. Thèse de Zurich, Meilen H. Ebner, 1924, 132 p. in-8°.

3. Dr Johannes WILLI, *Die Reformation im Lande Appenzell*. Berne et Leipzig, 1924, 140 p. in-8°.

4. Paul WERNLE, *Der schweizerische Protestantismus im XVIII Jahrhundert*; t. II : Die

ment le travail de synthèse historique le plus remarquable de ces dernières années en Suisse. Partant du général pour arriver au particulier, de l'étude des grands mouvements religieux de l'Europe à celle de l'histoire de la Suisse, M. Wernle sait replacer dans la pensée du siècle celle de son pays ; en outre, il a poussé très loin ses recherches de détail, scruté à fond les conditions locales et les personnalités dignes d'intérêt. Sa description du mouvement protestant au XVIII^e siècle, qui est une composition d'une belle et harmonieuse ordonnance, révèle un monde de faits et d'idées peu connus ou même totalement ignorés et, dans l'ensemble, extrêmement suggestifs et vivants. N'hésitons pas à le dire : presque tous les aspects de l'histoire morale et intellectuelle de la Suisse au XVIII^e siècle se reflètent, en effet, dans l'œuvre de M. Wernle, car la pensée religieuse, telle qu'il la conçoit et l'étudie, dépasse hardiment les limites d'une seule confession ; c'est avec autant de talent que d'érudition qu'il nous montre son action dans la vie de tout un peuple.

M. Ernest DAUCOURT publie, à l'aide des archives de Berne, le dossier du clergé vieux catholique installé dans les paroisses du Jura bernois durant la crise du *Kulturkampf*, soit de 1873 à 1885¹ ; tel qu'il l'a réuni, ce dossier est nettement hostile aux prêtres schismatiques, reconnus comme seuls prêtres catholiques par le gouvernement bernois ; les commentaires de M. Daucourt encadrent de nombreux documents, et ses notes biographiques sur les cinquante-sept ecclésiastiques officiels sont précieuses. Quelle que soit la partialité de l'auteur, il a prouvé surabondamment la qualité inférieure du personnel recruté par la direction des cultes du canton de Berne et l'échec total de la religion d'État, contraire aux croyances des populations de l'ancien évêché de Bâle.

L'abbé Charles COMTE n'a pas voulu écrire une nouvelle biographie du cardinal Mermillod ; en faisant de larges extraits dans la correspondance du célèbre prédicateur, il a résumé les étapes de sa carrière et de son activité ; les documents qu'il publie seront d'un grand prix pour l'histoire du catholicisme à Genève, surtout pendant les années de crise et d'exil, de 1874 à 1883 ; le chapitre relatif au rôle social du futur cardinal, à l'Union de Fribourg de 1884 et à la fondation de l'Université de Fribourg en 1889, n'est pas moins instructif².

INSTITUTIONS. — Les progrès tout récents de l'arbitrage en droit international ont amené M. Émile USTERI à entreprendre d'une façon systématique l'étude de cette procédure conciliatrice et de son application aux conflits de

Aufklärungsbewegung in der Schweiz ; t. III : Religiöse Gegenströmungen. Die Austrahlungen der französischen Revolution auf Schweizerboden. Tübingen, Mohr (Paul Siebeck), 1924, xvi-628 p., et 1925, xv-567 p.

1. Ernest DAUCOURT, *Un clergé d'État dans le canton de Berne*. Porrentruy, la Bonne Presse du Jura ; Mulhouse, Librairie Union, 1925, 538 p. in-8°.

2. Abbé Charles COMTE, *Le cardinal Mermillod d'après sa correspondance*. Genève, Jacquemoud. Paris, Bloud et Gay, 1924, 270 p. in-8°.

droit public, dans le territoire aujourd'hui suisse, du XIII^e au XV^e siècle¹. L'arbitrage fut, en effet, pratiqué d'une façon constante au Moyen Age, et en Suisse peut-être plus qu'ailleurs. M. Usteri a rencontré, en effet, au cours de ses recherches, dans les années de 1200 à 1500, au moins une centaine de traités qui contiennent des clauses arbitrales et près de mille sentences qui touchent à des litiges de droit civil et de droit public ; à l'aide d'une documentation aussi complète, il étudie la procédure d'arbitrage, son organisation technique et son développement historique ; il lui assigne une place éminente dans la formation du droit fédéral, à partir du pacte de 1291 et jusqu'au XVIII^e siècle ; surtout il constate le rôle bienfaisant de l'arbitrage pour le maintien de la paix entre Confédérés, notamment par la désignation des trois cantons de Bâle, Schaffhouse et Appenzell en qualité d'arbitres permanents. Bien que limitée à la Suisse, l'enquête de M. Usteri montre l'importance du problème pour le droit européen dans son ensemble.

C'est le système « bicaméral » du droit constitutionnel suisse qui a retenu l'attention de M. René VAN BERCHEM². Malgré un essai éphémère à l'époque de l'Helvétique, la représentation du peuple et des cantons par le Conseil national et le Conseil des États est une innovation de la Constitution de 1848. Jusqu'ici les historiens, la considérant comme un emprunt à la Constitution américaine, ont établi une sorte de filiation entre les deux institutions. M. van Berchem n'y contredit pas, mais il a voulu élargir le sujet et rechercher pour quelles raisons cette représentation bicamérale était, somme toute, nécessaire et comment elle a donné à l'État fédératif de 1848 l'équilibre politique entre les cantons et la Confédération. C'est pour cet objet qu'il étudie, tout d'abord, le principe traditionnel du Grand Conseil, Chambre cantonale unique et souveraine des cantons, puis celui des deux Chambres, dans sa genèse et son application à la Suisse ; il décrit ensuite, dans tous ses détails, le développement historique des rapports entre la Confédération et les cantons, d'abord dans l'ancien régime, puis jusqu'au XIX^e siècle, en passant par les expériences de l'Helvétique et de la Médiation. L'avènement du système bicaméral de 1848 apparaît donc non plus comme une génération artificielle et doctrinaire, mais comme l'aboutissement d'un long effort. Les recherches et les analyses de M. van Berchem ont été poussées à fond ; il établit autre chose qu'un point de droit public ; c'est toute une part de l'histoire constitutionnelle de la Suisse qui prend place dans son livre, avec un souci de clarté que rend sensible l'emploi judicieux des sources originales.

Il existait déjà plusieurs études historiques sur la législation du travail en Suisse. M. Antony BABEL ne s'est pas proposé de les refaire ; il a voulu mettre, en regard des faits, les théories, et déterminer les facteurs de l'évo-

1. Dr phil. EMIL USTERI, *Das öffentlich-rechtliche Schiedsgericht in der schweizerischen Eidgenossenschaft der 13.-15. Jahrhunderte. Ein Beitrag zur Institutionengeschichte und zum Völkerrecht*. Zurich et Leipzig, Orell-Fussli, 1925, 322 p. in-8°.

2. René VAN BERCHEM, *De la Chambre unique au système bicaméral. — Une innovation dans le droit public suisse, son facteur politique autochtone*. Thèse de droit de Zurich. Genève, 1924, xvi-208 p.

lution des lois et des idées dans ce domaine. En huit chapitres il décrit, pour chacune des périodes qu'il a délimitées, à savoir de l'ancien régime à l'après-guerre, la situation économique, le régime politique, les doctrines, les organisations ouvrières, la protection du travail dans ses manifestations essentielles, c'est-à-dire la réglementation de la durée du travail et la protection des femmes et des enfants. Un dernier chapitre retrace les origines et le développement de l'entente internationale pour la législation du travail, depuis la première initiative du Conseil fédéral suisse en 1888 jusqu'au Congrès de Prague de 1924¹. M. Babel n'établit pas des relations artificielles de causalité entre les faits et les théories ; mais, en présentant ainsi en tableaux synthétiques l'évolution parallèle des théories et des lois en Suisse, il permet de mieux distinguer les origines et les raisons d'une politique sociale qui est actuellement en pleine action.

La littérature historique et juridique relative aux « Allmend » s'est enrichie d'une monographie des corporations d'alpages du Haut-Toggenburg dans le canton de Saint-Gall, due à M. Ernest WAGNER². Elle explique fort bien le système de jouissance et d'administration des pâturages alpestres de la vallée, du XIV^e siècle à nos jours ; elle précise les conditions dans lesquelles la personnalité juridique de la corporation s'est formée et la place qu'elle prend dans le droit moderne, en opposition avec la conception ancienne de la propriété indivise ou en main commune. A l'origine de ces alpages, nous trouvons diverses sortes de tenures féodales qui réussissent, plus ou moins vite, à se soustraire aux prestations seigneuriales. M. Wagner constate également par les formes des « lieux dits » que les plus anciens pâturages de la vallée de Saint-Jean ont été défrichés par une population rhétoromane ; l'occupation alamannique s'est opérée ensuite dans le fond des vallées et a remonté le versant des montagnes ; les nouveaux habitants ont certainement appris de leurs prédécesseurs l'économie alpestre et n'ont pas tardé à lui donner un grand développement. L'*Alpbuch* de la Schwagalp, dans le canton d'Appenzell (Rhodes extérieures), édité par M. Otto FREHNER, reproduit les textes contenus dans les registres de l'alpage, de 1747 à 1906, c'est-à-dire les procès-verbaux et décisions de la corporation des propriétaires de l'Alpe, les comptes et les règlements ; en annexe suivent les statuts, actuellement en vigueur, de 1906 et 1912³. M. Frehner, qui se propose de continuer cette publication par un recueil d'actes, fournit ainsi à la question des « Allmend » et de l'exploitation des alpages des renseignements de première main.

Paul-E. MARTIN.

1. ANTONY BABEL, *Essai sur les causes et le développement de la législation du travail en Suisse*. Genève, 1925, 228 p. in-8°.

2. ERNST WAGNER, *Die obertoggenburgischen Alpkorporationen*. Thalwil, impr. Tellenbach, 1924, 463 p. in-8°.

3. *Das Alpbuch der Schwagalp im Appenzell Ausser-Rhoden*, herausgegeben von OTTO FREHNER. Herisau, Feher, Saint-Gall, XIV-370 p. in-4°.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

Histoire générale des peuples de l'antiquité à nos jours, publiée sous la direction de Maxime PETIT. Paris, Larousse [1925-1926]. 3 vol. in-4°, XII-388 pages et 32 planches hors texte, 412 pages et 35 planches, 408 pages et 34 planches. Prix : 285 fr. broché et 420 fr. relié.

Cette Histoire générale, dont nous avons déjà eu l'occasion d'entretenir les lecteurs de la *Revue historique* à mesure qu'étaient mis en vente la plupart des fascicules qui la composent¹, est maintenant une œuvre achevée et dont on peut apprécier en pleine connaissance de cause la portée et l'intérêt. Ni par ses dimensions ni par son caractère, elle ne cherche à rivaliser avec les autres histoires universelles actuellement en cours de publication et qui d'ailleurs ont, elles aussi, chacune leur objet propre et leur allure particulière. Elle cherche, plus modestement, mais fort utilement, à condenser sous une forme rapide et accessible à tous, à l'usage d'un public très large, les notions historiques essentielles dont aucun homme cultivé ne saurait plus aujourd'hui se passer. Elle se présente, en outre, avec l'abondant cortège d'illustrations phototypiques habituel aux livres de vulgarisation dont la librairie Larousse s'est fait une spécialité.

Issue du travail collectif d'un grand nombre de collaborateurs, elle a trouvé en M. Maxime Petit un organisateur habile et un actif metteur en œuvre, qui avait déjà fait ses preuves en publiant dans les mêmes conditions et chez le même éditeur une Histoire de France illustrée en trois volumes. Le directeur a tracé le plan général, les cadres, et distribué ensuite les chapitres ou paragraphes à écrire entre cinquante spécialistes, dont il a dû réunir et souder entre elles les rédactions pour aboutir au résultat que nous avons maintenant sous les yeux. Cette façon de procéder, qui présente des inconvénients trop manifestes pour qu'il y ait lieu d'y insister, offre aussi l'incontestable avantage de permettre une fructueuse réunion de compétences. M. Petit s'est, en effet, adressé à des hommes, sinon toujours de premier plan (quoiqu'il s'en soit rencontré quelques-uns dans son équipe), du moins honorablement connus et qui, à de rares défaillances près, se sont acquittés en conscience et souvent avec bonheur de la tâche, restreinte ou non, qui leur était dévolue.

Le plan de l'ouvrage était presque commandé par les conditions mêmes dans lesquelles il devait être rédigé. Avec un état-major de cinquante collaborateurs, tous Français sauf deux, mais venus de tous les points de l'horizon, il eût été bien difficile de donner un exposé vraiment synthétique. Dès l'abord, M. Petit, en réali-

1. Voir *Rev. histor.*, t. CXLVIII (1925), p. 274-275; CXLIX (1925), p. 259; CL (1925), p. 248; CLII (1926), p. 100.

sateur qu'il est, semble y avoir renoncé, pour adopter un plan strictement analytique, le seul sans doute qui permet d'aboutir. L'histoire de chaque peuple a donc été traitée pour elle-même en autant de compartiments séparés que le besoin s'en est révélé dans la pratique, l'équilibre de l'ensemble étant néanmoins maintenu d'une façon presque toujours heureuse, grâce à un sentiment très juste des proportions dont on ne saurait trop louer le directeur de l'entreprise.

On ne s'étonnera pas toutefois si l'exécution a de temps à autre été en deçà de ce qu'on pouvait souhaiter. Il y a trop de cloisons étanches dans une histoire où la généralité même des faits embrassés devrait réagir sur la manière dont on les expose et, quelque ingéniosité qu'on ait pu apporter dans l'assemblage des chapitres ou morceaux de chapitres réunis par les collaborateurs, aucun artifice n'a pu empêcher que de grands faits d'ordre général ou international ne vissent à passer entre les mailles d'un plan conçu d'ordinaire par « tranches » nationales ou géographiques. Parfois l'aveu en a été fait loyalement : tel début de chapitre, au tome III, sur la transformation du régime militaire dans le monde à l'époque de la Révolution française, est pourvu d'une note indiquant qu'on ne parlera que de la France, les autres États européens ayant, affirme-t-on, subi tous plus ou moins une évolution analogue. Mais nous aurions mauvaise grâce d'insister sur une critique qui s'appliquerait aussi justement à bien d'autres ouvrages du même type. Les meilleurs n'y peuvent échapper : c'est la rançon d'un système dont, nous le répétons, les avantages peuvent, à certains égards, balancer les inconvénients.

Nous avons déjà parlé des chapitres des tomes I et II lors de leur apparition en fascicules ; nous n'y reviendrons pas. Quant au tome III, dont nous n'avons encore rien dit, il a, comme ses deux devanciers, des parties excellentes : M. Pierre Rain a exposé avec distinction l'histoire politique de la Révolution, du Consulat, de l'Empire et de la Restauration ; M. Albert Pingaud a écrit de l'histoire diplomatique et militaire du Second Empire un résumé suggestif, et son récit de la guerre de 1870-1871 nous a paru un des meilleurs du volume ; pareillement, les opérations militaires de la Grande Guerre ont été analysées avec une précision et une clarté dignes d'éloges par le colonel Duffour et le commandant Desmazes, tandis que M. Maxime Petit dégageait avec une grande netteté les résultats essentiels des négociations qui ont mis fin aux hostilités.

On doit donc à tous égards, comme directeur et comme auteur, féliciter ce dernier de l'œuvre qu'il a réalisée. Bien adaptée, dans l'ensemble, au public qu'elle se propose d'atteindre, de consultation commode (malgré l'absence regrettable d'un index), ornée d'une riche et instructive illustration, elle tiendra un rang très honorable parmi les livres d'histoire dignes d'être recommandés à ceux qu'effraieraient des œuvres de proportions plus vastes ou d'allure plus érudite.

Louis HALPHEN.

Charles DIEHL. *Manuel d'art byzantin*. 2^e édition revue et augmentée. Paris, Aug. Picard, 1925. Un vol. en deux tomes in-8°, xv-946 pages, 448 figures. Prix : 80 fr.

La première édition de cet ouvrage, devenu aujourd'hui classique, remonte à 1910 et représente le premier effort de synthèse tenté dans ce domaine depuis l'ex-

cellent mais incomplet manuel de Bayet (1883). En seize ans, grâce à des explorations archéologiques, à des découvertes sous le badigeon des monuments ou dans les bibliothèques monastiques et autres, nos connaissances sur l'histoire artistique de Byzance se sont singulièrement étendues et en particulier les pays qui participèrent à la civilisation byzantine, la Serbie, la Bulgarie, la Roumanie, la Russie, ont été mieux explorés. Des publications importantes comme celles de Kondakov, Ainalov, Millet, Strzygowski et de M. Diehl lui-même, pour n'en rappeler que quelques-unes, ont enrichi la science de données nouvelles. En publiant cette seconde édition de son livre, M. Diehl rend l'immense service de mettre à la portée de tous et de fixer les résultats obtenus par les travaux considérables de cette période. Sans modifier en rien le plan si solide et si clair de la première édition, il a donné un plus grand développement à la plupart de ses chapitres, ainsi qu'à son illustration et à sa bibliographie. Un index général entièrement remanié et un index iconographique achèvent de faire de cet ouvrage un instrument de travail incomparable.

Ce *Manuel* n'est pas un simple inventaire bien informé, il est aussi un livre de doctrine ; ce qui lui donne une haute valeur, ce sont les discussions critiques, toujours impartiales et suivies de conclusions personnelles, sur lesquelles on peut faire çà et là des réserves de détail, mais qui n'en constituent pas moins l'explication la plus claire, la plus conforme à la complexité des faits, qu'on ait donnée jusqu'ici de l'histoire de l'art byzantin.

D'une édition à l'autre, la doctrine de M. Diehl n'a pas varié : tout au plus en a-t-il sur certains points atténué la rigueur. Ce qui le frappe dans l'évolution de l'art byzantin, c'est d'abord sa continuité, c'est ensuite son originalité. Pour lui, quelle que soit la complexité des influences iranienne, syrienne, copte qui se sont exercées sur cet art, c'est bien à Constantinople qu'il s'est formé et c'est de Constantinople qu'il a rayonné. C'est à ce carrefour de peuples que les traditions orientales ont pris contact avec l'hellénisme, qui les a en quelque sorte élaborées et interprétées suivant ses principes. Mais, dans les seize dernières années, cette doctrine si ferme a subi de rudes assauts. C'est, d'après Strzygowski, dans les églises de l'Arménie, chrétienne depuis le III^e siècle, qu'il faudrait chercher la source, non seulement de l'art byzantin, mais de l'art chrétien tout entier : dès le IV^e siècle, les constructeurs arméniens, imbus des traditions iranienne et mésopotamienne, auraient créé tous les types connus d'églises voûtées, en particulier la basilique à coupoles dont Sainte-Sophie de Constantinople est le plus parfait exemplaire et, plus tard, au IX^e siècle, l'église en croix grecque, devenue le monument caractéristique de l'architecture byzantine. M. Diehl, tout en reconnaissant l'importance des édifices arméniens, n'a pas de peine à montrer ce que cette doctrine offre de conjectural. Il n'existe plus d'église arménienne du IV^e siècle : les plus anciennes (V^e siècle) sont des basiliques, et la coupole ne s'y rencontre pas avant la deuxième moitié du VI^e siècle, époque à laquelle l'Arménie est soumise à l'influence religieuse de la Syrie, avant de recevoir celle de Byzance elle-même au VII^e siècle.

Un autre problème crucial est celui des sources de la Renaissance des Paléologues et, en particulier, de la prodigieuse école de peinture qui a continué à se développer dans le monde orthodoxe longtemps après la prise de Constantinople. C'est surtout dans ce domaine que les révélations et les découvertes ont été nombreuses : la Serbie, la Grèce, la Bulgarie, la Roumanie, la Russie de Novgorod et celle de Moscou ont livré de nouveaux trésors. Quelques-unes des explications

proposées ont paru compromettre l'originalité de l'art byzantin. Millet a montré dans l'iconographie pittoresque et pathétique du *xiv^e* siècle un retour à d'anciens modèles créés au *v^e* siècle, les uns à Alexandrie, reflet des traditions helléniques, les autres en Syrie avec un accent plus réaliste. Schmitt voit dans les mosaïques de Kahrié-Djami des reproductions de fresques syriennes du *ix^e* siècle. Ainalov est surtout frappé des rapports entre cette peinture et celle de l'Italie du *xiv^e* siècle et admet qu'elle dérive en partie de Venise et de Sienne. M. Diehl a examiné avec soin toutes ces théories et, sans méconnaître dans la peinture des Paléologues la trace des traditions syriennes et aussi, surtout en Serbie, les emprunts faits à l'art occidental, défend par des arguments décisifs le caractère nouveau et original de cette peinture dont la technique impressionniste, les qualités expressives, l'élégance du style montrent toute la vitalité. C'est encore à Constantinople que la fusion s'est opérée entre les traditions diverses qui s'y sont rencontrées. M. Diehl a rapproché avec raison cet essor nouveau de l'art byzantin du mouvement intellectuel, de la Renaissance classique et aussi de la puissante réaction mystique dont la Byzance des Paléologues nous offre le spectacle. L'art de cette époque est vraiment l'expression parfaite de la société byzantine, qui fonde son patriotisme sur le retour à l'antiquité hellénique.

Nous ne pouvons que mentionner très brièvement quelques-unes des autres questions sur lesquelles ce livre nous apporte de nouveaux renseignements : monuments de Salonique (d'après le livre de M. Diehl lui-même) ; reliefs découverts en 1909 à Stoudion ; argenterie syrienne du *vi^e* siècle ; peintures cappadociennes et leur chronologie (M. Diehl n'a pu malheureusement consulter l'ouvrage du P. de Jerphanion qui paraît en ce moment) ; peintures du Latmos ; histoire des icones (l'ouvrage récent de Wulff et Alpatof n'a pu être utilisé) ; question du théâtre religieux (tout en reconnaissant la valeur des arguments de M. Diehl, je ne puis que maintenir mon interprétation des miniatures des Homélies du moine Jacques) ; développement de l'ornement en relief et de la sculpture iconographique ; influence byzantine sur l'iconographie romane ; nouveaux chapitres sur les églises serbes, bulgares, roumaines et leurs peintures ; surtout développement donné aux écoles de peinture byzantine du *xiv^e* siècle et à la nouvelle ordonnance iconographique.

On ne peut qu'admirer l'érudition étendue que suppose cet ouvrage ; mais, ce qui fait surtout sa valeur, c'est que M. Diehl a vu et étudié de près la plupart des monuments dont il parle : ce sont des jugements personnels qu'il nous donne ; l'admiration même qu'il professe visiblement pour cet art, qu'il connaît si bien, rend très attachante la lecture de son livre.

Louis BRÉHIER.

C. OURSEL. *La miniature du XII^e siècle à l'abbaye de Cîteaux, d'après les manuscrits de la bibliothèque de Dijon*. Dijon, L. Venot, 1926. 1 vol. in-fol., 84 pages, 52 planches. Prix : 225 fr.

M. Oursel ne se contente pas d'être, à la tête d'une importante bibliothèque, le plus actif des administrateurs. Il trouve le temps de se livrer, avec un heureux succès, à des études personnelles d'archéologie et d'histoire de l'art qui ne profitent pas seulement aux étudiants de Dijon et aux érudits bourguignons, mais à l'histoire générale. Le présent livre en est une nouvelle preuve. Il est issu de cours

publics professés à la Faculté des lettres de Dijon. En 1923, la Société française de reproduction des manuscrits à peintures en publia dans son *Bulletin* une première esquisse. Le succès engagea M. Oursel à transformer l'esquisse en tableau. Et nous voilà en possession par ses soins d'une excellente étude sur la miniature cistercienne du XII^e siècle, telle que nous la font connaître d'admirables manuscrits, épaves d'un fonds glorieux, que montre avec orgueil la bibliothèque de Dijon.

Fort bien imprimé à Mâcon, chez É. Protat, le livre réunit sous sa couverture une étude critique et un album. L'album est excellent. Cinquante-deux remarquables planches contiennent la reproduction en phototypie d'un nombre considérable de miniatures, les unes purement décoratives : frontispices, lettres ornées, à sujets allégoriques ou monstrueux, alphabets ornementaux ; les autres figurant des scènes diverses de l'Ancien ou du Nouveau Testament, des saints, des prophètes, parfois des croquis de vie familière pleins de verve et d'animation. Voici des moines défricheurs qui abattent des arbres, fendent des troncs, moissonnent ; voici des drapiers, des vendangeurs à la besogne ; d'extraordinaires jongleurs qui se contorsionnent ; un batteur au fléau d'un accent endiable ; à côté, des initiales d'un rendu tantôt souple, tantôt vigoureux et brutal ; à côté encore, des évangélistes d'un accent puissant, des saints, de grands pages représentant la vie de David, le Christ et les prophètes — un étonnant chef-d'œuvre enfin, un arbre de Jessé avec une Vierge à l'enfant d'une grandeur, d'une puissance, d'une majesté incomparables. C'est un bonheur, quand on a admiré les originaux, de pouvoir les évoquer à l'aide de ces belles et bonnes reproductions.

Quant à l'étude critique, son importance ne saurait être exagérée. Non seulement parce qu'elle donne, sur les *Scriptoria* cisterciens, des renseignements précis de nature à faire tomber bien des préjugés, mais parce que M. Oursel est parvenu à dater, de façon fort ingénieuse, les magnifiques documents d'art que ses planches vulgarisent. Pour lui, toutes les miniatures qu'il étudie ont été exécutées à Cîteaux entre 1098 et 1134, dates extrêmes. Or, cette thèse semble au premier abord se heurter à de grosses objections. Les manuscrits considérés manquent d'homogénéité. Peut-on rattacher des produits si variés et si disparates à un même foyer de production ? Peut-on enfermer dans les limites, après tout étroites, d'un quart de siècle, des œuvres dont les unes sentent l'archaïsme et évoquent plutôt la fin du XI^e que le début du XII^e siècle, tandis que les autres sont d'une perfection telle qu'on hésite à ne pas les faire descendre beaucoup plus bas que 1125 ?

M. Oursel s'attaque résolument à la pièce maîtresse de tout cet ensemble, à la Bible d'Étienne Harding. Elle se présente sous forme de quatre volumes. Les tomes I et II sont de même format, apparentés par certains caractères de l'écriture et distincts par là même des tomes III et IV. D'ailleurs, l'enluminure et le dessin des initiales, le décor des lettres ornées, tout manque d'homogénéité. En un mot, les tomes I et II présentent des indices d'archaïsme beaucoup plus nombreux que les tomes III et IV, qui semblent l'œuvre d'artistes plus jeunes ou plus habiles. Or, à la fin du tome II se lit une note fameuse, connue sous le nom d'encyclique de saint Étienne Harding, et qui donne la date d'achèvement de la Bible : 1109. Comment interpréter cette date ? Vaut-elle pour les quatre tomes ? L'exemplaire ne serait-il pas composite : un des tomes, ou deux, empruntés à la Bible même sur laquelle la copie a été prise ? M. Oursel lève la difficulté de façon fort ingénieuse. Il observe qu'Étienne Harding, dans sa note, dit avoir fait copier par ses moines une Bible empruntée et jugée correcte. La copie achevée, l'abbé de Cîteaux fit

reprendre le texte, examiner les variantes en se reportant aux textes hébreux antérieurs à la Vulgate et en consultant les rabbins ; quand il y eut lieu, on remplaça le texte primitivement copié par les leçons jugées meilleures en grattant et en surchargeant. Or, tout au long de la Bible d'Étienne Harding, et dans les quatre tomes pareillement, grattages et surcharges sont visibles. Ne correspondent-ils pas à une signature ? — D'autre part, entre les miniatures des tomes III et IV et celles d'un manuscrit incontestablement exécuté à Clteaux, les *Moralia in Job* de saint Grégoire, manuscrit daté par une note explicite du 24 décembre 1111, sous l'abbatiat d'Étienne Harding, les ressemblances de style et de facture sont indéniables. Mais, entre ces manuscrits datés et d'autres, voici également des ressemblances frappantes... On voit le jeu et comment, une fois son point de départ fondé, M. Oursel peut pousser ses avantages et constituer aisément le groupe des manuscrits cisterciens qu'il nous présente si savamment. Bien plus, un texte des statuts du chapitre de Clteaux, qui d'abord semble embarrassant (il prescrit que, dans les manuscrits de l'ordre, « les lettres soient d'une couleur et nient florées »), tourne à l'avantage de sa démonstration. Car les manuscrits « florés » et colorés qu'il étudie sont bien des manuscrits de Clteaux. M. Oursel observe que le premier recueil des statuts du chapitre date de 1134. Voici la date que ne sauraient dépasser les manuscrits richement miniaturés qu'il examine. Ils sont antérieurs à l'interdiction (1134) et postérieurs à la fondation (1098). Ils datent bien des débuts du XII^e siècle.

Et nous voilà contraints de placer à cette époque relativement haute une œuvre aussi parfaite que la Vierge de l'arbre de Jessé. Ce n'est pas pour déplaire à M. Oursel. Car ses conclusions présentes rejoignent celles qu'il formulait tout dernièrement, en examinant dans un vigoureux mémoire publié par la *Revue archéologique* (1923) le rôle et la place de Cluny dans la renaissance sculpturale en France à l'époque romane, et en s'inscrivant en faux contre les théories qui rajeunissent, à son sens d'une manière excessive, les grands édifices romans de la Bourgogne. Épisode intéressant d'un grand procès : celui des origines de l'art roman en France. Problème de chronologie avant tout. C'est pour cela que travailler à établir des dates certaines ; bannir de son esprit les vraisemblances qui sont des erreurs ; ne pas vouloir chercher dans des centres aussi cosmopolites que ces abbayes du XII^e siècle, qui attireraient à elles des hommes de toute origine et de toute provenance, une uniformité d'esprit, de style et de facture impossible à y rencontrer ; ne pas fermer les yeux enfin, quand on étudie la miniature, aux enseignements que peuvent donner les autres arts dans leur évolution chronologique particulière, c'est donner ce dont nous avons avant tant besoin en ce moment — et c'est faire, précisément, ce que M. Oursel a bien fait dans un livre fécond.

LUCIEN FEBVRE.

John VIÉNOT. *Histoire de la Réforme française, des origines à l'Édit de Nantes*. Paris, Fischbacher, 1926. 1 vol. in-8°, 478 pages, 30 planches hors texte.

Ce n'est évidemment pas pour calomnier systématiquement la Réforme ni pour dénigrer les réformateurs que M. John Viénot, président de la Société d'histoire du protestantisme français, a pris la plume et composé cet important volume. Il est superflu d'en faire la remarque ; et si cette histoire de la Réforme française, écrite

par un fils reconnaissant et respectueux des grands réformateurs du xvr^e siècle, prend parfois des allures d'un plaidoyer, l'auteur répondra sans doute qu'il a rencontré sur sa route trop de réquisitoires pour ne pas se sentir en droit de les réfuter et de leur faire contrepoids. Il ajoutera qu'il a soutenu, d'un bout à l'autre du livre, un effort réel pour demeurer impartial et exposer sans réticences la vérité telle qu'elle lui apparaît. Ce dont nous ne saurons que lui donner acte.

Ce n'est pas la première fois, d'ailleurs, que M. John Viénot fait œuvre d'historien. On lui doit une étude bien connue et fort estimable sur la *Réforme dans le pays de Montbéliard (1524-1573)*, qui lui a permis de faire revivre et de placer en bonne lumière l'intéressante physionomie du réformateur Pierre Toussain. Importante et par le sujet et par l'exécution, cette monographie le préparait de longue date à l'entreprise qu'il vient de mener à bien. Plus récemment, une instructive *Promenade à travers le Paris des Martyrs (1523-1559)* attestait la persistance du goût de M. Viénot pour les recherches historiques et son souci tout particulier des hommes et des choses du xvr^e siècle. Il n'en reste pas moins que la composition en un seul volume d'une histoire de la Réforme française des origines à l'Édit de Nantes, écrite pour le grand public, mais avec le souci d'être exact, complet et bien informé, avait de quoi faire peur aux moins timides des historiens. La preuve, c'est qu'aucun d'eux ne s'est encore risqué à fournir un effort aussi périlleux. Quand M. Viénot n'aurait eu que le mérite d'essayer, on devrait lui savoir gré de sa tentative ; il a eu par surcroît celui de réussir et il n'est que juste de le constater. Il a fait très exactement ce qu'il voulait faire : un livre ni trop gros ni trop court, vivant, agréable à lire et que la sincérité évidente, la conviction persuasive de l'auteur rendent, somme toute, très sympathique. J'ajoute que l'ouvrage est illustré de trente planches et que, si je n'aime pas le Luther vieilli, à la fois lourd et rétréci, que nous montre la planche III, ni le Farel affadi et fantaisiste de la planche IV, ni l'étrange Saint-Barthélemy à panache de la planche XXVIII, j'ai revu avec plaisir et curiosité le séduisant et vivant Marot, le très amusant Reître cavalcadant, l'intéressant plafond de Tanlay et toutes les autres reproductions de peintures, d'estampes et de bâtiments, les unes connues, les autres rares, que M. Viénot a su réunir.

Naturellement, je ne suis pas toujours d'accord sur toutes choses avec M. Viénot. Naturellement, une critique vétilleuse relèverait, au cours de ces 500 pages bourrées de noms, dates et faits, un inévitable contingent d'erreurs ou d'inadvertances. Naturellement, je pourrais trouver tel développement trop long et tel autre trop court. En fait, ce serait l'histoire entière de la Réforme française qu'à vouloir discuter on serait amené à reprendre et à repasser en revue, à la suite de M. Viénot. Tâche impossible. Il vaut mieux noter que, d'un bout à l'autre du livre, on sent et on goûte un effort sensible pour recourir aux sources et aux textes originaux. M. Viénot a beaucoup lu. Il signale même, chemin faisant, quelques trouvailles personnelles d'archives. Il dit volontiers : Je — et ce n'est pas moi qui m'en plains, car cet « égotisme » atteste le désir très louable de se faire sur toutes choses une opinion à lui. Les références sont d'ailleurs données soigneusement. Dans les notes et dans de courtes listes bibliographiques qui suivent chaque chapitre, les livres essentiels sont indiqués. Le livre est de bonne foi.

Son défaut, c'est le défaut du genre. M. Viénot dédie son livre « à tous les esprits indépendants qui aiment la France et la liberté ». Mais il est évident, et parfaite-

ment légitime, qu'il songe avant tout aux petits-fils des huguenots. Il veut leur redire les vertus, leur remémorer les sacrifices et les exemples des aïeux. De là, une insistance toute particulière sur les « martyres » de tant de victimes héroïques de leur foi ; de là, un luxe de citations parfois exagéré, dans l'intention de montrer aux lecteurs que des non-réformés, des historiens « indépendants », depuis Taine jusqu'à M. Hauser, corroborent leurs opinions et justifient leurs sentiments ; de là, une ardeur un peu vive dans la polémique et trop d'objections de détail sans doute, dans un livre qui ne saurait être de première main, aux thèses de M. Romier, par exemple, ou d'autres. Et puis, dois-je le dire ? Je n'aime pas les trois premiers chapitres. Ce tableau de l'Église de France, puis de l'État français au début du xvi^e siècle, brossé en vingt-huit pages, est nettement insuffisant : il ne saurait ne pas l'être. Et d'être aussi sommaire, aussi rapide, aussi succinct, il prend l'air d'être également tendancieux. Même dans un ouvrage pour le grand public, surtout, dirais-je volontiers, dans un tel ouvrage, il n'est pas bon, il n'est pas juste de faire les diables trop noirs pour rendre plus blancs les élus. Le souci, le vieux et traditionnel souci de « justifier » la Réforme rétrospectivement, qui tient encore si fortement, pour des causes trop faciles à saisir, tant d'historiens réformés engagés dans l'action, les entraîne fatalement à juger, je veux dire à condamner, sans ménagements et parfois sans nuance, ce qu'ils appellent, non sans anachronisme, le catholicisme. Car, enfin, Noël Béda n'était pas le catholicisme sans contestation ; des centaines d'hommes pieux et cultivés, qui se détournaient de lui et s'opposaient à lui, refusaient précisément de reconnaître en lui leur religion, au moment même où ils proclamaient leur invincible répugnance, intellectuelle et sentimentale à la fois, pour le schisme meurtrier. La Réforme est une grande chose. Le catholicisme, non moins. Il y a deux esprits, le catholique et le protestant, qui sont créateurs de valeurs dissemblables. Et je reprendrai le mot du vieux Cabet, discutant le dogme démocratique de l'égalité ou de l'inégalité des hommes : égalité, non ; équivalence, oui. Comprendre et faire comprendre ces deux esprits, dans leur source psychologique profonde, dans leurs démarches dissemblables, dans leurs conséquences diverses et parfois antagonistes, c'est la tâche propre de l'historien. Condamner l'un des deux au nom de l'autre, c'est la besogne assez vaine du polémiste. Maintenant, évidemment... Quand on se prépare à écrire une histoire qui culmine à la Saint-Barthélemy, si l'on perd de vue trop facilement ce qu'une froide équité permet de retenir, on n'est pas, je l'avoue, sans des circonstances atténuantes. Tout de même, je préférerais que le livre de M. Viénot commençât à la page 29. Ou alors, il aurait fallu tout un livre pour traiter moins sommairement, partant moins brutalement et en tenant compte de toutes les données, ce sujet formidable : l'Église et la Monarchie française au début du xvi^e siècle¹.

LUCIEN FEBVRE.

1. Quelques remarques au courant de la plume pour montrer à M. Viénot que je l'ai lu de près. Puissent-elles lui servir pour une seconde édition. Je m'abstiens, du reste, de toute discussion d'idées. — P. 6 : l'abbé de Saint-Mauris. La formule surprend. Il faut dire Jacques de Saint-Mauris, prieur de Bellefontaine, abbé commendataire de Goailles et de Montbenoit ; on pourrait croire qu'il s'agit d'un abbé d'une abbaye de Saint-Maurice. Jacques de Saint-Mauris ne fut d'ailleurs abbé que sur le tard. Sa concubine, d'après l'acte de légitimation, s'appelait Barbe Goby et non des Goby (arch. départ. du Doubs, Chambre des comptes, B 578, fol. 190). — P. 7 : que veut dire ce mot : Agrippa, tout magistrat qu'il fut ? — P. 13 : « l'honnête et faible Semblançay, forcé de révéler une des déprédations de Louise de Savoie ».

Biblioteca Argentina de libros raros americanos. Tomo I : Antonio DE LEON, *Tratado de las confirmaciones reales, 1630*, introd. de D. L. MOLINARI. Buenos-Aires, Jacobo Penser, 1922. xv-412 pages ; t. II : *Leyes y ordenanzas nuevamente hechas para la governacion de las Indias, 1542-1543*, introd. de D. L. MOLINARI. Ibid., 1923. In-8°, xix-33 pages ; t. III : Bartolomé DE LAS CASAS, *Collecion de tratados, 1552-1553*, introd. d'E. RAVIGNANI. Ibid., 1924. In-8°, xiii-646 pages. — *Collecion de viajeros y memorias geograficas*, tomo I, avertencia d'E. RAVIGNANI. Buenos-Aires, J. Penser, 1923. In-8°, xvii-256 pages.

La collection des *Libros raros americanos*, entreprise par l'*Instituto de investigaciones historicas* de Buenos-Aires, sous la direction du professeur Emilio Ravignani, a déjà publié trois volumes du plus grand intérêt, qui reproduisent en facsimilé les ouvrages originaux que l'on chercherait vainement dans nos bibliothèques. Signalons d'abord les ordonnances de Charles-Quint de 1542-1543, les premières qui aient été conservées, sinon promulguées, sur l'administration des possessions espagnoles de l'Amérique. Elles fixent les attributions du Conseil des Indes, les attributions des fonctionnaires coloniaux (vice-rois, gouverneurs, *oydores*, juges des *audiencias*, etc.), le régime des *encomiendas*, conférées aux découvreurs et à leurs descendants ; elles déterminent aussi la façon dont les Indiens doivent être traités et leur assurent des garanties assez sérieuses. Ces ordonnances de 1541-1543 peuvent être considérées comme l'une des sources essentielles de la législation de l'Amérique espagnole. C'est ce que montre M. Diego Luis Molinari dans son introduction.

D'un intérêt plus grand encore sont les traités de Las Casas, publiés en 1552-1553, et qui, comme on le sait, contribuèrent à sauver les indigènes de la destruction totale. Ces traités, dont M. Ravignani, dans un court « avertissement », nous indique l'importance, sont au nombre de neuf. Les plus importants sont : la fameuse *Relacion de la destruycion de las Indias*, qui contient tant de renseignements

On ne peut plus parler ainsi depuis la publication des deux livres de R. Doucet qui replacent l'affaire Semblançay, au milieu d'autres, dans son véritable cadre historique. — P. 16 : si le cardinal Du Bellay passe encore pour avoir fourni à Rabelais le type de Frère Jean, c'est évidemment à tort, et il faut le déplorer. — P. 16 : Voulte. Il semble que la lumière soit faite définitivement sur le véritable nom du poète *Vulteius* : c'est Visagier. Cf. *Rev. hist. litt.*, t. I, p. 530. — P. 36 : *Éloge de la Folie, 1612*. Non, 1511, probablement juin. Feugère n'est pas une autorité. Il faut citer et utiliser avant tout Renaudet, et à l'occasion Pineau. — P. 37 : *Colloques, 1518*. Sans doute. Mais ce que publie Érasme à Bâle chez Froben en novembre 1518, c'est un simple recueil de dialogues à l'usage des apprentis latinistes. Les vrais colloques, à tendances philosophiques, morales et religieuses, apparaissent dans l'édition de Bâle 1522, que complètent successivement les éditions de 1523 et de septembre 1524, toujours chez Froben. — De même, plus haut, M. Viénot date les *Adages* de 1500. C'est exact. Mais l'édition parisienne de 1500 n'est qu'une ébauche ; la première véritable édition des *Adages* c'est l'Aldine, de 1508. — P. 134 : le lieutenant Jean Morin et non *Morus*. — P. 198 : la Bible d'Olivétan n'a pas été imprimée à Serrières, mais à Neuchâtel ; l'achève d'imprimer, au recto du fol. 106 et dernier, n. ch., est formel. Voir, du reste, la *Notice de Dufour*, CCXXV, et l'étude de Reuss, *R. de théol.*, 1865, p. 244 et suiv. Olivétanus reste bien mystérieux, même après la trouvaille de M. Piaget.

précieux sur les cruautés des premiers colons espagnols ; la controverse avec Gínés de Sepúlveda et les mémoires présentés au Conseil des Indes sur la question des Indiens. Las Casas s'efforce de montrer les raisons, temporelles et spirituelles, pour lesquelles les Indiens ne doivent être donnés aux Espagnols ni en *encomienda* ni en fief ; on doit leur assurer leurs droits de propriété et les traiter humainement. Il estime qu'il faut refuser les secours spirituels à tous ceux qui conservent les *repartimientos* et maltraitent les indigènes. D'ailleurs, dans deux de ses traités, Las Casas affirme nettement qu'aucun prince ne saurait disputer aux rois de Castille et de Léon la souveraineté sur les Indes.

Cependant, malgré quelques atténuations à la législation première et une surveillance plus rigoureuse exercée par le pouvoir royal, le système des *encomiendas* persista en Amérique. Les descendants des *conquistadores* ou découvreurs conservèrent les domaines qui leur avaient été attribués « pour prix de leurs services » et vécurent de l'exploitation des indigènes, qui travaillaient pour eux. Toute la législation de l'Amérique espagnole est décrite avec la plus grande netteté dans le *Tratado de las confirmaciones reales*, d'Antonio de León, qui date de 1630. Celui-ci est essentiellement un juriste et un administrateur ; il affirme la légitimité du régime existant et s'efforce même de montrer que les critiques de Las Casas ne sont pas justifiées ou du moins ont cessé de l'être.

L'Institut des recherches historiques de Buenos-Aires a aussi commencé la publication d'une nouvelle collection, consacrée aux voyages et aux mémoires géographiques, concernant l'Amérique espagnole. Ce premier volume contient trois mémoires émanant de voyageurs anglais et dont on publie le texte original, avec en regard la traduction espagnole. Le « mémoire sur les affaires maritimes », de John Pullen, gouverneur des Bermudes, paru en 1732, donne beaucoup d'indications précieuses sur les ports, le commerce, les productions de toute l'Amérique espagnole ; il marque fortement aussi les aspirations des Anglais, désireux de capter tout le commerce des Indes espagnoles, dont le privilège de l'*asiento*, conféré par le traité d'Utrecht, leur avait déjà livré une bonne part. Le mémoire de Lewis Paine contient des données analogues, mais ce n'est qu'« une courte vue de l'Amérique espagnole ». Le mémoire peut-être le plus intéressant est celui d'E. E. Vidal, *Picturesque illustrations of Buenos Aires, Montevideo, etc.* Il a paru en 1820, c'est-à-dire au moment où les Argentins ont déjà secoué le joug de la métropole. Après une intéressante introduction historique, Vidal décrit minutieusement les deux villes de Buenos-Aires et de Montevideo, les costumes et usages des citadins, la vie des *estancieros* de la pampa, les mœurs des populations indiennes, les voyages et transports, singulièrement longs et pénibles. On a bien l'impression d'une région encore très primitive, et l'on peut se rendre compte ainsi des immenses progrès réalisés, au cours du siècle dernier, par ce pays, aujourd'hui l'un des plus prospères du monde. Une vingtaine d'illustrations, reproduites par la présente édition, accroissent encore l'intérêt de cette description si vivante.

Rappelons aussi que le même Institut des recherches historiques de Buenos-Aires a déjà publié près de trente volumes de *Documentos para la historia argentina*, édités avec le plus grand soin, et mentionnons, dans cette riche collection, les trois volumes relatifs au *Comercio de las Indias* (Buenos-Aires, 1915-1916), qui intéressent l'histoire générale : ils comprennent la période si importante de 1713 à 1809, qui marque l'affaiblissement progressif de l'ancien « pacte colonial », et dont l'indépendance a été la conclusion naturelle ; on lira avec le plus grand profit les

introductions approfondies de MM. Ricardo Lavene et D. L. Molinari sur le commerce colonial, la traite des nègres, le commerce des étrangers¹.

Henri Sée.

Auguste LE SOURD. *Essai sur les États de Vivarais depuis leurs origines.* Paris, Société générale d'imprimerie et d'édition, 1926. In-8° grand Jésus, xxii-691 pages, avec 6 planches et une carte en couleurs. Prix : 100 fr. (Tirage limité à 300 exemplaires.)

Présenté comme thèse à l'École des chartes en 1899, couronné sous la forme manuscrite par l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1923 (prix ordinaire du budget), l'ouvrage, que son auteur qualifie modestement d'essai, est le fruit de plus d'un quart de siècle de recherches patientes et de longues méditations. C'est dire avec quelle attention — nous dirons même avec quel respect — le signataire de ces lignes a parcouru les 700 pages de texte très dense et de notes très abondantes qui constituent l'histoire définitive des États particuliers du pays ou bailliage de Vivarais, depuis leur apparition en juin 1381 jusqu'à leur dissolution en juin 1789.

On sait que la question des origines, de la formation et de la première organisation des États de Vivarais avait été examinée par l'auteur du tome II de l'*Histoire du Vivarais* (1921). Sur la plupart des points, M. Le Sourd arrive aux mêmes conclusions que moi. Je persiste néanmoins à croire qu'à l'imitation du bailliage de Vivarais, l'institution des États de Vivarais ne constitue qu'un dédoublement de celle des États de Velay. La première réunion connue de l'assemblée des trois ordres des deux bailliages de Velay et de Vivarais se place au mois de juin 1381. Se fondant sur l'exemple du Gévaudan, qui fait remonter à 1360 la plus ancienne session connue de ses États particuliers, M. Le Sourd suppose que le Vivarais a eu aussi ses États propres (à part du Velay) entre 1360 et 1381 ; nous ne le pensons pas. La présence du sénéchal royal de Beaucaire à l'assemblée gévaudanaise de 1360 atteste l'origine monarchique de cette consultation des trois ordres réunis simultanément. Or, l'influence française s'est exercée beaucoup plus tôt en Gévaudan et aussi en Velay qu'en Vivarais.

Il a pu y avoir en Vivarais antérieurement à 1381 des assemblées de barons ou, dans le cadre d'une baronnie ou d'un comté, des consultations de municipalités ; mais nous ne croyons pas que, pour l'ensemble des baronnies et des communautés d'habitants du pays ou du bailliage de Vivarais, il se soit produit une consultation des trois ordres avant 1381.

Jusqu'en 1421, les États de Vivarais sont réunis d'ordinaire conjointement avec ceux de Velay et de Gévaudan. La plus ancienne session « connue » des États de Vivarais réunis à part de ceux de Velay et de Gévaudan remonte aux premiers mois de l'année 1422. Cette réunion eut lieu dans le chef-lieu du bailliage de Vivarais, à Villeneuve-de-Berg. M. Le Sourd, qui a exploré des centaines de registres de notaires, a découvert, servant de reliure au registre du notaire albenassien Pierre Rochette de l'année 1443, l'original sur parchemin de ce que nous appellerons

1. L'Institut des recherches historiques de Buenos-Aires publie aussi un Bulletin bi-mensuel, précieux instrument de travail pour l'histoire de l'Amérique du Sud.

l'acte de naissance (ou, si l'on préfère, de baptême) de la période autonome des États de Vivarais. En 1422 (le parchemin est troué à l'endroit de la date), les gens des trois États de Vivarais réunis à Villeneuve-de-Berg obtiennent du sénéchal de Beaucaire, présent, la permission de former « un corps mystique » et de nommer des procureurs et des conseillers (*Preuves*, n° 5). Cet acte est très important. Sans doute, en historien toujours prudent, M. Le Sourd y voit seulement l'acte de naissance de la Commission permanente des États, qui siégeait dans l'intervalle des sessions, tout comme aujourd'hui la Commission départementale de notre Conseil général. Pour nous, qui, sur la foi d'un passage du compte municipal de Tournon pour 1422, écrivions en 1921 que l'assemblée tenue à Villeneuve en 1422 était la première session connue des États de Vivarais « en seuls », nous n'hésitons pas à affirmer aujourd'hui, sur l'examen de la charte de franchises produite par M. Le Sourd, que la session de 1422 est *réellement* la première de l'existence propre des États de Vivarais. La sécession s'est accomplie le jour où, par suite de conflits d'intérêts trop aigus, le particularisme vivarois n'a pu s'accommoder de la collaboration vellave.

C'est le représentant du roi, le sénéchal de Beaucaire, présent en personne, qui autorise le libre développement des États de Vivarais, et cet acte se produit à Villeneuve-de-Berg, capitale et siège du bailliage royal de Vivarais. Nous insistons là-dessus, car M. Le Sourd nous paraît trop considérer les États comme d'essence féodale. Que, dans la distribution des sièges et les décisions prises, l'élément féodal l'emporte sur l'élément municipal, d'accord ! Mais qu'il faille attribuer l'initiative de la réunion des trois ordres du pays aux seigneurs, nous ne le pensons pas. La preuve est faite, pour notre part, aussi bien pour les États de Vivarais que pour ceux de Gévaudan et de Velay, que la principale initiative de la réunion des trois ordres dans chacun des trois bailliages revient de toute justice aux gens du roi. M. Le Sourd est de l'école « féodale » ; nous sommes de l'école « monarchique ».

Les procès-verbaux des États de Vivarais ne mentionnent « l'hérésie » qu'en 1541 (le luthéranisme aurait été prêché, pour la première fois, à Annonay en 1528) ; il est question des « Huguenaultz » aux États en février 1561. Un an après, en 1562, les huguenots étaient maîtres des principales villes du pays et, sur le territoire qu'ils occupaient, ils instituaient une administration particulière. La scission dure jusqu'en 1597 : chaque parti, le catholique et le protestant, a ses États, son syndic, son receveur, son gouverneur et son armée ; le pays est dédoublé. L'administration du Vivarais retrouve son unité sous Henri IV. C'est là (histoire des États au xvi^e siècle) la partie la plus neuve et la plus instructive du livre de M. Le Sourd.

Privas est considérée comme « ville séditeuse » dès 1567. Étudiant la composition, le fonctionnement et les attributions des États protestants, M. Le Sourd nous en décrit aussi, chose nouvelle, le rôle politique. Le Vivarais est devenu une petite république souveraine. Les États catholiques traitent avec l'ennemi « sur la liberté du labourage » ; ils édictent avec les protestants de véritables lois de finances ou de police ; en 1585, ils suivent le parti de la Ligue ; en 1589, ils reconnaissent Montmorency comme gouverneur de Languedoc. Sur les ligues paysannes ou agraires (tout à fait différentes de la grande Ligue à caractère féodal), ligues du « plat pays » ou du « tiers état » formées dès 1575 pour protester contre les levées d'argent et d'hommes des deux partis, M. Le Sourd a écrit un chapitre intéressant.

Au lendemain des troubles, les États de Vivarais reprennent leur rôle plus modeste d'assemblée intermédiaire entre ceux de la province de Languedoc et les con-

seils des communautés d'habitants ; leur principale fonction consiste à répartir entre les paroisses le chiffre d'impôt que l'assemblée provinciale leur a fixé ; de là leur nom d'« assiette ».

Le catalogue des sessions tenues par les États de 1381 à 1789, travail minutieux et précis qu'on ne saurait trop louer, occupe cent cinquante pages (y compris les listes d'officiers du pays). Des notices sur les principales baronnies, quarante et un documents, six planches, une excellente carte en couleurs du Vivarais au commencement du xvi^e siècle, un index très détaillé achèvent de faire du livre de M. Le Sourd un admirable instrument de travail qu'aucun historien du Vivarais ne pourra négliger, sous peine de ne rien comprendre aux événements si complexes et si toulus des guerres de religion et de la Ligue¹.

Jean RÉGNÉ.

Michelangelo SCHIPA. Masaniello. Bari, G. Laterza, 1925. In-8°, 187 pages.
Prix : 15 livres.

L'ouvrage de M. Schipa sur Masaniello contient beaucoup plus que n'indique son titre : c'est l'histoire, contée d'une plume alerte, des principales agitations politiques de Naples depuis la conquête française, en 1495, jusqu'à la fin de la viceroyauté du comte d'Ognate, en 1654. L'auteur a bien compris le point fondamental de la question politique en Italie au xvi^e siècle : l'antagonisme de la noblesse et du peuple. Le sentiment ethnique était loin d'avoir la même importance. Il existait cependant, et c'est le reproche que je ferai à M. Schipa : il a fait preuve de trop de mépris pour les patriotes napolitains de l'époque et pour leurs sentiments. Ils sont pourtant les légitimes et souvent très dignes prédécesseurs des martyrs et des héros du *Risorgimento*. Mais, outre que certains historiens n'ont jamais que des railleries pour ceux qui échouent, les patriotes italiens du xvii^e siècle, aux yeux de beaucoup d'Italiens contemporains, ont eu un défaut indélébile : ils ont été *francophiles*. L'appui de la France était, à leurs yeux, indispensable pour chasser les Espagnols de l'Italie. De là, chez eux, toutes les nuances de la francophilie, depuis celle des Messinois qui acceptaient purement et simplement la domination française jusqu'à celle du P. Cattaneo (le secrétaire général de la Société de Jésus) qui préconisait la politique appliquée plus tard par Cavour. La nuance la plus rare alors se trouve chez ceux qui voulaient que les provinces italiennes de l'Espagne

1. L'imprimeur n'a pas donné toute satisfaction à l'auteur et, bien que l'erratum couvre quatre pages, il est facile d'y ajouter : p. 41 et 52, lire *ligue* au lieu de *ligne* ; p. 26, lire *baillies* et non *baillies* ; p. 23, note 18, les franchises du Cheylard ne sont pas de 1248, mais de 1278.

M. Le Sourd exagère la distinction entre le mot Assiette et le mot États. Le rôle joué par les barons au xvi^e siècle (ils président tour à tour l'assemblée qu'ils convoquent où bon leur semble) a pu lui suggérer l'idée qu'ils avaient exercé la même direction à l'époque féodale, avant 1381. — P. 189 : « Les États du Vivarais furent-ils jamais de véritables États provinciaux pouvant consentir ou refuser l'impôt au roi ? » Légalement non. — Pillées par les huguenots en 1577, les archives des États furent inventoriées en 1591 par le notaire Antoine Lobat et transférées de Viviers à Privas en novembre 1791. La série B des archives de l'Archêche n'est pas aussi pauvre que se le figure M. Le Sourd ; la plus grande partie n'est pas encore classée et la partie inventoriée ne donne qu'une faible idée de l'ensemble. Simples vétilles, on le voit, qui ne diminuent en rien la valeur de l'ouvrage. C'est une œuvre magistrale et qui restera.

s'affranchissent toutes seules ; l'impossibilité de cette solution était trop manifeste.

Le point que M. Schipa traite le moins est donc celui qui nous intéresse le plus : les rapports des insurgés napolitains avec la France. Elle aurait pu les faire réussir, mais Mazarin et Anne d'Autriche ne surent point aboutir à ce résultat : ils se croyaient obligés à n'aider les insurgés qu'à la condition d'en profiter pour eux-mêmes. Trente ans plus tard, Louis XIV échouera en Sicile pour la même raison.

Le livre de M. Schipa est composé selon la déplorable méthode imposée par certains éditeurs à leurs auteurs : sans notes, sans indications *précises* des sources. Du moins, les travaux d'érudition publiés antérieurement par M. Schipa sont-ils une garantie de sa parfaite connaissance du sujet. Il ne paraît, d'ailleurs, avoir utilisé d'autres documents manuscrits que ceux qu'on trouve en Italie ; or, les mines d'or pour l'histoire des *xvi^e* et *xvii^e* siècles en Italie sont les archives espagnoles : M. Schipa n'en a rien tiré.

Émile LALOY.

-
- I. — Alfred-C. HUNTER, docteur de l'Université de Paris. J.-B.-A. Suard. Un introducteur de la littérature anglaise en France. Paris, Édouard Champion, 1925. In-8°, vii-195 pages. (Bibliothèque de la Revue de littérature comparée, t. XXII.) Prix : 15 fr.
- II. — Marie DELCOURT. Étude sur les traductions des tragiques grecs et latins en France depuis la Renaissance. Bruxelles, Marcel Hayez. In-8°, 280 p.
- III. — Luigi FERRARI, bibliotecario capo della Nazionale Marciana di Venezia. Le traduzioni italiane del teatro tragico francese nei secoli *XVII^e* e *XVIII^e*. Paris, Édouard Champion. In-8°, xxviii-311 pages. (Bibliothèque de la Revue de littérature comparée, t. XIII.) Prix : 40 fr.
- IV. — Margaret GILMAN. Othello in French. Ibid., 1925, 197 pages. (Même Bibliothèque, t. XXII.) Prix : 15 fr.
- V. — Wladyslew FOLKIERSKI, professeur à l'Université de Cracovie. Entre le classicisme et le romantisme. Étude sur l'esthétique et les esthéticiens au *XVIII^e* siècle. Cracovie et Paris, Édouard Champion. In-8°, 604 pages. Prix : 50 fr.

I. — Il n'existait jusqu'ici aucun ouvrage sur Suard. Ce personnage, qui n'a pas laissé un seul ouvrage important, eut cependant de son vivant une grande réputation et une influence considérable qu'il garda, avec diverses alternatives, jusqu'au bout de sa longue existence. Sa vie coïncide avec la période historique qui, à son début, vit le déclin de l'ancien régime et, à sa fin, la restauration des Bourbons. Tous les multiples changements politiques, sociaux et littéraires compris entre les environs de 1760 et 1817, date de sa mort, Suard les observa, les vécut et, pour ainsi dire, les commenta par sa vie. Il fut lié avec plusieurs des hommes les plus marquants de son époque. « Il connut assez bien et assez longtemps Fontenelle pour se considérer en quelque sorte comme son disciple et son critique. Les vies de ces deux hommes prises ensemble donnent une période de cent soixante ans.

A une extrémité, Louis XIV, Corneille, M^{me} de Sévigné ; à l'autre, Louis XVIII, Victor Hugo, Vigny ; au commencement, le classicisme qui s'affermir ; à la fin, le romantisme. »

Grâce au volume de M. Hunter, la curieuse figure de l'ancien secrétaire perpétuel de l'Académie française nous est maintenant familière. Nous sommes à même de suivre son activité si intéressante en ce qui touche les relations littéraires de l'Angleterre et de la France au XVIII^e siècle, sa carrière de journaliste, le rôle qu'il joua dans les salons. Notons que Suard fut un des derniers à maintenir cet ancien instrument de fine culture, le salon. C'est chez lui, en effet, que, sous la Restauration, les quelques fidèles à l'esprit du siècle passé se réunissaient pour jouir du plaisir déjà suranné de la causerie littéraire et philosophique.

L'auteur nous raconte d'abord la vie de Suard jusqu'en 1760. Il trace ensuite un tableau de la littérature anglaise en France avant cette date, esquisse attrayante et utile. Les chapitres qui suivent sont consacrés à l'histoire du *Journal étranger* et de la *Gazette littéraire*, dont la pénétration et l'influence nous sont exposées avec autant d'érudition que d'agrément. On sait toute la part prise par Suard à ces périodiques. Il ne sera plus possible de traiter de l'échange d'idées qui se produisit dans la seconde moitié du XVIII^e siècle entre la France et les pays septentrionaux, spécialement avec l'Angleterre, sans recourir à cette étude. Quatre chapitres sur Suard traducteur, sur la vie de ce personnage après 1766, sur son caractère et ses idées, et enfin sur l'homme de salon, terminent ce volume aimable et instructif, qui est l'œuvre d'un homme de goût.

II. — L'un des chapitres les moins étudiés de l'histoire des lettres françaises se trouve traité, par M^{lle} Delcourt, avec une compétence parfaite. L'Académie de Belgique (classe des lettres) avait demandé pour 1922 un répertoire des traductions françaises publiées depuis la Renaissance d'un auteur ou d'un groupe d'œuvres de l'antiquité. Elle a répondu en envoyant à l'Académie un mémoire qui, remanié, est devenu l'ouvrage que voici. En trois chapitres : avant le classicisme ; l'époque classique de 1630 à la fin du XVIII^e siècle ; le XIX^e siècle, l'auteur a présenté son enquête sur les traductions des tragiques grecs et latins. Pendant la première période apparaissent successivement l'*Électre* de Sophocle, traduite par Lazare de Baif (1537), l'*Hécube* de 1544, l'*Iphigénie à Aulis* de Thomas Sébillot, les traditions de la même pièce et des *Troades*, attribuées à Amyot, l'*Antigone* de J.-A. de Baif, la *Médée* de Jean de La Péruse, les deux traductions de l'*Agamemnon* de Sénèque, dues à Ch. Toutain et à Le Duchat, les traductions de Sénèque de Roland Basset et de Benoît Bauduyn. M^{lle} Delcourt nous renseigne de la manière la plus judicieuse touchant les mérites et les défauts respectifs de ces ouvrages, tout en apportant, chemin faisant, quantité de données utiles sur les diverses conceptions de l'art de traduire, aussi bien que sur les querelles et les controverses soulevées par les traductions. Une pointe d'humour, une remarquable indépendance de jugement relèvent ces appréciations, toujours marquées au coin du bon sens et de la connaissance approfondie des textes anciens. Des conclusions d'un véritable intérêt ressortent de ces recherches. On a cru trop longtemps, par exemple, que les traducteurs du XVI^e siècle étaient d'exacts philologues, tandis que ceux des XVII^e et XVIII^e siècles embellissaient l'original et l'arrangeaient au goût des beaux esprits. Les constatations de M^{lle} Delcourt tendent nettement à écarter la première opinion pour mettre en lumière les mérites des traductions consciencieuses de Coeffeteau, Boileau et Dacier. Il n'est pas sans intérêt de savoir qu'au temps où débutait

Cornille il existait deux traductions récentes et presque complètes de Sénèque, tandis que deux pièces d'Euripide avaient été seulement mises en vers français et qu'elles étaient oubliées depuis cinquante ans.

Rien de plus piquant, d'ailleurs, que l'enquête relative au ^{xix}e siècle. Que de surprises et en même temps de jugements sévères et justes, notamment sur les romantiques ! Peut-être y aurait-il lieu de souhaiter que M^{lle} Delcourt pût élargir quelque jour son travail, en nous apportant des données sur les traductions latines, sur les traductions françaises inédites et surtout sur les adaptations. Quoi qu'il en soit, remercions la jeune savante belge de cette étude neuve et utile, et souhaitons qu'elle ait beaucoup d'imitateurs.

III. — Le travail de M. Ferrari est un modèle de bibliographie exacte et qui semble aussi complète qu'il est possible. Il s'agit des traductions italiennes de tragédies françaises des ^{xvii}e et ^{xviii}e siècles imprimées pendant la même période. Toutes ces publications se trouvent ici cataloguées et décrites de la manière la plus satisfaisante, selon l'ordre alphabétique des titres de pièces, et non par noms d'auteurs. Le travail a été entrepris sur une suggestion d'Emilio Bertana dans son étude sur le *Théâtre tragique italien du ^{xviii}e siècle avant Alfieri* (1901) : « Le fait capital qui domine dans l'histoire de la tragédie italienne du ^{xviii}e siècle, c'est l'influence directe ou indirecte que la tragédie française a exercée alors sur la nôtre ; c'est l'adaptation de notre goût, en ce qui regarde la matière, l'expression et la technique dramatiques, au goût français. » Rien ne saurait mieux prouver la grande vogue de notre théâtre en Italie que le nombre incroyable de tragédies françaises traduites par des Italiens au ^{xviii}e siècle.

Un tel relevé apporte les matériaux les plus sûrs à tout un chapitre important de l'histoire de l'influence de la littérature et de la culture françaises en Italie. On se rend compte, en le parcourant, de la tardive diffusion de la tragédie comme de toute la littérature du grand siècle, mais, ensuite, quelle étonnante diffusion on est amené à constater ! Une préface pleine de faits et où se rencontrent, d'autre part, des appréciations d'ensemble fort attrayantes, précède cette bibliographie, élaborée avec un soin et une précision qui m'ont paru impeccables.

IV. — Dans *Othello en français*, l'auteur a suivi une des pièces les plus célèbres de Shakespeare à travers ses traductions et adaptations successives dans notre pays, en cherchant à fixer les suppressions, modifications et additions qui ont été faites dans l'intrigue, dans les personnages et dans le dialogue, les raisons qui expliquent ces changements, les progrès qui ont été réalisés, dans la théorie et dans la pratique, par un traducteur sur l'autre, et, finalement, le degré de perfection qui a pu être atteint, à l'heure présente, dans la traduction de ce drame.

L'examen des traductions, qui reflètent et modifient tout ensemble la conception du public, en exprimant, par ailleurs, l'opinion de l'auteur, est de première importance pour l'histoire de Shakespeare en France. Le timide traducteur songe constamment à l'effet de son ouvrage sur le public, et même le plus hardi partage inévitablement quelques-uns des préjugés des hommes de son temps. D'un autre côté, l'attitude des contemporains se trouve constamment modifiée par les efforts des traducteurs pour fournir une reproduction de plus en plus exacte de l'original. Les traductions montrent clairement quelle proportion du vrai Shakespeare a été présentée au public français et dans quelles limites le public l'a acceptée.

Jusqu'ici, quand on y regarde d'un peu près, la grande masse des traductions et

adaptations n'a reçu que très peu d'attention, ou même pas du tout. *Othello* offre une histoire caractéristique en France, traversant tour à tour, comme d'autres pièces de Shakespeare, des périodes d'impopularité et de faveur. Ce drame n'a pas été traduit et adapté moins de trente fois séparément ; il fut une des toutes premières pièces shakespeariennes appelées à paraître en français et obtint une vogue remarquable pendant toute la période des premières traductions ; finalement, il reste l'unique pièce de Shakespeare qui s'est trouvée traduite par un grand poète.

L'ouvrage comprend cinq divisions : le XVIII^e siècle, le Romantisme, les grandes traductions en prose, l'*Othello* des poètes, l'*Othello* du XX^e siècle.

Enquête bien conduite, avec clairvoyance et méthode. La comparaison faite du même passage — le discours d'*Othello* devant le Sénat de Venise — à travers toutes les traductions du chef-d'œuvre offre un réel intérêt. La valeur relative des diverses traductions shakespeariennes apparaît ainsi en bonne lumière. C'est assurément dans les traductions en prose, qui furent les premières chronologiquement, que les progrès les plus sensibles ont été accomplis et les résultats les plus satisfaisants réalisés. Peut-être une combinaison des diverses traductions de cet ordre — celles de Fr.-Victor Hugo, de Montégut et de Beljame — donnerait-elle la reproduction la plus fidèle qu'on puisse souhaiter du texte shakespearien, plutôt qu'une seule d'entre elles prise à part. Il paraît acquis que, dans l'ensemble, les traductions en prose d'*Othello* sont aussi satisfaisantes que possible. Certes, le progrès est moins manifeste dans les traductions poétiques. Chez elles se révèle comme une sorte de conflit constant entre l'exactitude et la poésie, si bien que les deux éléments en souffrent.

C'est en tant que production théâtrale qu'*Othello* a rencontré la plus grande résistance. Le public a accepté de bonne heure Shakespeare en tant que poète, mais quand il fut question de le voir représenter, son sentiment réprouva nettement tout le système dramatique de l'écrivain. *Othello* a pu connaître des succès sur la scène, mais seulement dans des adaptations, jamais dans des traductions fidèles. Les ouvrages de Vigny, de Gramont, d'Aicard ont tous échoué ; la production d'une œuvre poétique aussi exacte que les traductions en prose a été assurément préconisée, mais personne ne l'a encore tentée.

On lira avec profit et plaisir ce judicieux travail. L'histoire du théâtre shakespearien en France devra en tenir un grand compte.

V. — Le travail de M. Folkierski s'applique surtout aux théories esthétiques. Il ne prétend pas fournir l'analyse des œuvres d'art, mais bien seulement en fixer les tendances générales. Momentanément, l'auteur laisse de côté la pratique pour arriver à définir la théorie qui, bien connue, nous fera mieux comprendre la mise en pratique, les ouvrages eux-mêmes. « Le classicisme du grand siècle finissait que le romantisme, même dans son germe, n'était pas né. Entre les deux se trouve une distance ne présentant rien qui puisse ressortir en relief entre les noms éclatants de romantisme et classicisme, ne portant donc point d'appellation historique. Cet intervalle est rempli par la pensée propre du XVIII^e siècle ». Une telle étude offre pour résultat de nous faire entrer dans l'esprit de complète opposition qui souleva les romantiques contre les épigones des classiques bien plus encore que contre les classiques eux-mêmes, et de nous faire aussi comprendre que cette révolution, sortie nécessairement de certains mouvements préparatoires, n'est en partie qu'une

évolution. Ainsi, ce travail traite de ce qui succéda au classicisme sans toucher toutefois aux bornes romantiques.

L'auteur a laissé autant que possible la parole aux contemporains. Il n'arrive que trop fréquemment, observe-t-il, que les manières de penser et de sentir de certaines époques ne nous sont guère connues. Si un sujet spécial comporte la possibilité de connaître les opinions contemporaines d'un siècle révolu, il ne reste, d'après M. Folkierski, qu'à les mettre fortement en lumière en les agençant et les complétant par tout ce qui peut contribuer à les éclairer. Nous arrivons par ce moyen à connaître de plus près les goûts des hommes du XVIII^e siècle. Savoir ce qu'ils aimaient et ce qu'ils pensaient sur ce qu'ils aimaient nous amène à une conception plus juste et plus intime de leur époque. C'est à quoi tend surtout ce volume, résultat de recherches consciencieuses et étendues.

L'introduction traite de la position du problème. Elle montre l'équilibre européen résultant de la situation littéraire de la France : l'auteur n'hésite pas à considérer la pensée, l'art et la littérature de notre pays comme ayant suscité alors un intérêt universel. Peu à peu, toutes les grandes nations de l'Europe prennent part à ce qu'on peut appeler la lutte intellectuelle : il faut bien qu'elles décident de leur attitude envers la littérature qui domine l'Europe, envers la littérature parisienne. Si le XVIII^e siècle est beaucoup plus cosmopolite que le précédent, il est pourtant encore assez français pour que des problèmes apparemment français aient une portée tout européenne.

Dans une première partie, M. Folkierski étudie la pensée générale du siècle : le goût, le beau, l'art et la réalité, la coordination de la suprématie des anciens et du respect de la règle, les arts plastiques dans leur opposition à la poésie. Il aborde alors la poésie et les genres littéraires, puis le théâtre. Une seconde partie nous expose l'intervention d'une forte individualité, celle de Diderot. Pour s'orienter à travers les divers phénomènes du mouvement esthétique du siècle, il suffit de considérer un esprit qui ramasse en lui, comme en une lentille, les mille rayons de la pensée de l'époque et les projette en un faisceau de lumière claire. C'est Lessing qui fournit le sujet de la dernière partie. Ayant médité longuement et attentivement les idées de son époque, l'auteur de la *Dramaturgie de Hambourg* crut pouvoir déclarer la guerre à l'hégémonie française en Europe. Il intenta un procès de révision en règle à toutes les questions esthétiques traitées au XVIII^e siècle, en dirigeant spécialement son action sur deux points : les limites entre la poésie et la peinture d'une part, et le théâtre de l'autre. Une large conclusion nous montre en quoi la désagrégation du classicisme prépara le romantisme.

L'auteur a fait preuve dans son livre d'une connaissance précise de notre littérature, comme aussi des domaines anglais et allemands. Ses jugements nous ont paru équitables et motivés. On pourra recourir avec confiance à cet ouvrage, qui a le mérite de jeter des clartés nouvelles sur une période intermédiaire, qu'il importe, à tous égards, d'approfondir.

Abel LEFRANC.

Prof. N. J. KAREIEV. *Velikaia Frantsouzskaia Revolutsia (La grande Révolution française)*. Petrograd, Izdanié A. Ph. Marks, 1918. 5 fascicules, 418-477 pages.

In. *Frantsouzskié Istoriki vtoroi poloviny xix vëka i natchala xx vëka (Les historiens français de la seconde moitié du XIX^e siècle et du commencement du XX^e)*. Leningrad, « Kolos », 2 vol., 287 et 303 p. Prix de chaque vol. : 2 roubles.

Adrien BOUDOU, S. J. *Le Saint-Siège et la Russie. Leurs relations diplomatiques au XIX^e siècle*. T. II : 1848-1883. Paris, éditions Spes, I-XIII-566 pages. Prix : 30 fr.

K. WALISZEWSKI. *Le règne d'Alexandre I^{er}*. T. III : *La faillite d'un régime et le premier assaut révolutionnaire*. Paris, Plon, 1925. Prix : 20 fr.

Le premier de ces ouvrages, ouvrage de vulgarisation, qui s'adressait à un public très étendu, est un excellent précis de l'histoire de la Révolution française. Le ton en est modéré et scientifique. La préface (chap. 1) indique comment l'auteur a conçu sa tâche : il vise surtout à l'exposition exacte des faits et tient ses promesses.

En passant de ce modeste précis à l'ouvrage plus considérable dont nous allons parler, on éprouve une impression désagréable, qui vient peut-être d'un manque d'accoutumance. L'ouvrage est imprimé en orthographe soviétique. La suppression radicale du *iat'* est choquante, celle du *ierr*, rare autrefois, devient la règle : ce reste vénérable des finales indo-européennes, substitut de l'*o* primitif, est condamné. Un *i* unique subsiste, et la logique n'a pas toujours à se louer de cette unification.

Sa première tâche achevée, l'auteur a voulu annexer, à titre de documents, comme addition au petit livre, deux gros volumes qui rendront de grands services au public russe — et à ceux qui lisent le russe. L'auteur expose, dans un premier volume, les opinions des principaux historiens français de la Révolution : cet exposé est divisé, avec raison, en périodes chronologiques. Le chapitre II traite des publicistes contemporains de la Révolution et de ses premiers historiens ; le chapitre III est consacré aux vues de M^{me} de Staël ; le chapitre IV (la Restauration) examine les histoires de Mignet et de Thiers ; le chapitre V (monarchie de Juillet) celles de Michelet et de Lamartine ; à Buchez et à Louis Blanc est consacré le chapitre VI. Des tables et des index très détaillés complètent ce premier volume.

Un second volume, qui embrasse la seconde moitié du XIX^e siècle et le début du XX^e, est consacré (chap. VII) aux travaux de Tocqueville et de Quinet ; à ceux de Taine et d'Albert Sorel (chap. VIII) ; puis aux divers ouvrages suscités par l'approche du centenaire de la Révolution, vers 1889 (chap. IX). Ensuite sont examinées les histoires de M. Aulard et de Jaurès (chap. X). Le chapitre XI traite des ouvrages des derniers historiens, de M. Madelin, d'Ernest Lavisse, et constate l'état actuel de l'historiographie de la Révolution.

L'auteur ne conclut pas : il avait probablement, pour garder le silence, de bonnes raisons. Il n'a pas cru devoir, je pense, en sa qualité d'étranger, exprimer sur une question si épineuse son avis. Il a eu connaissance du rapport présenté par M. Ph. Sagnac au cinquième Congrès international d'histoire (Bruxelles, 1923) : cet historien a noté, avec une grande précision, ce que recélaient encore d'obscu-

rité deux questions capitales, l'origine même de la Révolution, ce qu'elle a pu garder de l'ancien régime, et montré combien la tâche était laborieuse. Que M. Karłowicz n'ait pas voulu conclure, on ne s'en étonnera pas.

II. — Avec un second volume prend fin l'ouvrage si utile du P. Boudou ; le tome I a été annoncé dans la *Revue historique* (t. CXLV, p. 211). Les événements racontés touchent, par tant de points, à l'histoire de l'Europe, bien que le livre ait surtout pour sujet les relations diplomatiques entre le Vatican et les autocrates russes, qu'on se trouvera bien d'y recourir. Le talent d'exposition de l'auteur, sa conscience et l'étendue de sa documentation sont les mêmes. Il avait à conter des événements d'un intérêt particulièrement dramatique. Il a rencontré sur son chemin la seconde révolte de la Pologne (1863), la scandaleuse affaire de l'évêché de Chelm et l'apostasie forcée des Grecs unis, l'imbroglia créé par le Kulturkampf germanique avec sa répercussion inévitable sur les relations de la papauté avec la Russie ; dans toutes ces discussions, ni l'autocratie russe, ni ses fonctionnaires, sauf quelques rares exceptions, ne jouent un rôle particulièrement honorable. Chemin faisant, l'auteur trace quelques portraits : nous citerons particulièrement celui du cardinal Antonelli (p. 455), où les ombres et la lumière sont savamment et, semble-t-il, équitablement distribuées. Le ton de l'auteur, sauf peut-être en certains endroits où, sur le fond, d'ailleurs, on serait assez volontiers d'accord avec lui, est, en général, très modéré. Qu'il nous permette une simple remarque : il semble avoir une certaine tendresse pour le verbe *urgen*, qu'il emploie un certain nombre de fois : le mot ne figure ni dans Littré, ni dans le *Dictionnaire général de la langue française* de Hatzfeld, Darmesteter et Thomas.

III. — Le tome III de l'ouvrage de M. Waliszewski ne le cède pas en intérêt aux précédents déjà indiqués par nous (*Rev. histor.*, t. CL, p. 268). Il indique les conséquences de la participation de la Russie aux guerres napoléoniennes. Le tsar suit les inspirations de Metternich : les congrès succèdent aux congrès, celui d'Aix-la-Chapelle à celui de Vérone. Le problème oriental naît, ajourné seulement par les conférences de Saint-Petersbourg. Le chapitre VII traite de la politique intérieure et de la succession, le chapitre VIII du mouvement révolutionnaire, le chapitre X décrit le mouvement d'expansion russe, les chapitres XII et XIII sont consacrés à la vie sociale et aux mœurs, au mouvement intellectuel... Alexandre meurt à Taganrog : l'auteur raconte la légende qui a couru sur la survie du monarque, et il l'écarte délibérément. L'exposition, qui s'attarde parfois, est en général vive et pleine d'intérêt. Les pages 387-473 contiennent une copieuse bibliographie et une liste alphabétique des plus importants noms de personnes contenus dans les trois volumes : le lecteur s'orientera donc aisément dans ce vaste ouvrage et remerciera l'auteur de lui avoir épargné toute peine.

Le style de M. Waliszewski s'est singulièrement amélioré avec les années : quelques rares fautes de goût subsistent (voir p. 179, l. 12-15). L'auteur écrit (p. 174) « disparut sans trace », souvenir trop fidèle du russe « bezslédno ». Il faut corriger (p. 116, l. 6) « en eau de boudin » ; cette déformation populaire a remplacé à tort « aune de boudin ».

E. DUCHESNE.

Kurt BREYSIG. *Vom geschichtlichen Werden*; t. II : *Die Macht des Gedankens in der Geschichte in Auseinandersetzung mit Marx und mit Hegel*. Stuttgart et Berlin, Cotta, 1926. In-8°, xxviii-622 p. Prix : 15 mk.

Dans un premier volume, signalé dans la *Revue historique* (t. CLII, p. 98), l'auteur s'est efforcé de démontrer que l'évolution future est déterminée par l'action individuelle, tandis que la collectivité ou la masse représente la force d'inertie. Dans le présent volume, il veut mettre en lumière la puissance de la pensée en histoire.

Il rencontre tout d'abord sur sa route la philosophie hégélienne et la philosophie marxiste (entre lesquelles, d'ailleurs, il y a, comme l'on sait, une filiation directe). Sa critique du marxisme, ou tout au moins de la philosophie de l'histoire de Karl Marx — car il laisse délibérément de côté sa doctrine économique — est celle qui intéressera le plus directement les historiens. M. Breysig, en effet, invoque des faits précis; pour prouver, par exemple, que les guerres civiles ne sont pas toutes des luttes de classes, il rappelle les guerres religieuses qui ont éclaté en France au xvi^e siècle : toutes les classes, dit-il, se trouvaient côte à côte dans les deux camps. L'étude des origines de la noblesse montre que cette classe a souvent pour point de départ une fonction exercée auprès du souverain. En se prononçant, comme il l'a fait, pour le matérialisme historique, Karl Marx n'a vu qu'une face des choses; il est *einseitig*. Ce n'est pas un pur savant; il apparaît plutôt encore comme un agitateur, un politicien qu'un chercheur. Toutefois, ajouterons-nous, il ne faut pas oublier que l'auteur du *Capital* a suscité bien des recherches historiques; sa doctrine, à ce point de vue, a été féconde.

M. Breysig, d'autre part, exagère l'importance de Marx. Sans doute, celui-ci a beaucoup contribué à la formation du socialisme international, mais il n'en a pas été le seul créateur; sans parler même de Lassalle, il y a eu, à l'étranger, d'autres théoriciens, ne fût-ce que Proudhon, qui ont agi sur la création des partis ouvriers ou socialistes.

Contrairement aux théoriciens, qui placent au premier plan le monde matériel, économique, M. Breysig attribue la plus grande importance aux facteurs psychologiques. Il distingue très heureusement les instincts et impulsions inconscientes, d'une part, et les idées conscientes, d'autre part. Il montre comment certaines institutions se sont développées par l'effet, en quelque sorte, d'une force interne. Il prend comme exemple la *curia regis* des Capétiens, qui, d'abord cour des vassaux du roi, s'est transformée peu à peu en un conseil royal, qui lui-même s'est scindé en plusieurs fractions (Parlement, Grand Conseil, puis Conseil privé, Cour des comptes, etc.), tout en conservant jusqu'à la fin certains traits de sa constitution originelle. On voit se produire cette spécialisation progressive, cette différenciation que l'on observe aussi en bien d'autres domaines de l'activité humaine. L'auteur caractérise heureusement cette force « automatique et aveugle » qui se manifeste si fortement dans la société capitaliste moderne, aux dépens de la pensée libre et active.

Par contre, l'histoire montre aussi le jeu de certaines conceptions conscientes, dans lesquelles se manifeste la liberté de l'esprit humain. L'auteur prend comme exemple la monarchie prussienne. Ce n'est d'abord qu'un État princier, patriarcal; Frédéric-Guillaume le considère encore comme la chose du souverain; puis voici

que Frédéric II conçoit vraiment l'idée de l'État (au sens moderne du mot), dont il se considère comme le simple serviteur ; ainsi se prépare l'idée de la *nation* prussienne et de la *nation* allemande. On pourra cependant faire remarquer à M. Breysig que la formation de l'État prussien est quelque chose de très particulier, d'artificiel : on trouverait difficilement des exemples analogues dans l'histoire de l'humanité.

Souvent aussi il se produit des sortes de rénovations d'une civilisation antérieure, comme la Renaissance du *xv^e* et du *xvi^e* siècle, ou encore l'on voit se propager dans l'espace l'imitation, soit d'un art, soit d'une coutume. Là, l'idée joue aussi son rôle, mais avec moins de force que dans l'exemple choisi précédemment.

Enfin, l'auteur nous montre l'emprise exercée par la pensée individuelle sur la collectivité ou sur la masse. Il donne comme exemple Jésus et la fondation du christianisme. Jésus, individualité supérieure, agit sur ses disciples, les apôtres, et ceux-ci sur la masse, qu'ils gagnent peu à peu à la religion nouvelle. M. Couchoud, qui croit pouvoir démontrer que Jésus n'a pas réellement existé et que le christianisme procède d'une sorte de mysticisme collectif, trouvera sans doute l'exemple mal choisi ; en tout cas, l'exégèse moderne, en montrant combien il règne d'incertitudes sur les origines du christianisme, persuadera sans doute à la philosophie de l'histoire d'étudier des événements plus sûrement historiques.

M. Breysig fait, d'ailleurs, sa part au rôle que joue en histoire la masse ou la collectivité ; elle sert, en quelque sorte, de frein aux innovations qui procèdent de la pensée individuelle. Le présent est fait de tout ce passé, dans lequel est venue s'incorporer l'activité de bien des individualités supérieures et pensantes. Et celles-ci ont un pouvoir d'autant plus efficace que, comme Bismarck, par exemple, elles portent en elles tout ce passé, qui forme la trame du temps présent.

C'est bien imparfaitement, par quelques exemples, que nous avons essayé de donner une idée de ce volume, si riche de pensée, si plein de substance, surabondant même, dirions-nous. On pourra reprocher à l'auteur, nourri fortement de la philosophie et de la pensée allemandes, de ne pas assez regarder au delà des frontières. Il ne cite ni Cournot, ni Paul Lacombe, deux penseurs profonds et originaux cependant, et, quand il invoque le témoignage d'événements historiques relatifs à l'histoire de France, jamais ses références ne mentionnent un érudit français. Nous constatons la chose, sans plus ; un maître de l'histoire comparée, comme M. Breysig, n'ignore pas que partout il doit y avoir des idées ou des travaux dont on peut faire son profit. Il fait souvent appel à des disciplines autres que l'histoire, comme la biologie ou la sociologie. On ne peut que l'en louer ; toutefois, c'est avec prudence qu'il faut se servir des observations relatives aux peuples primitifs actuels : elles sont souvent sujettes à caution, et l'on sait que certaines théories, édifiées sur les prétendues coutumes des Australiens contemporains, voient leurs fondements ébranlés, parce que ces coutumes ont été observées d'une façon inexacte par des voyageurs trop pressés ou trop peu attentifs. Sur ce domaine, sociologues, historiens et philosophes ne sauraient être trop circonspects.

Henri Sée.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

M. Harold TEMPERLEY vient de publier dans le *Cambridge historical Journal* (t. II, n° 1) une lettre de l'impératrice Eugénie à l'empereur François-Joseph (Chiselhurst, 4 octobre 1870) pour le prier d'exercer son influence à préserver son pays « d'exigences humiliantes et à lui obtenir une paix qui respecte l'intégrité de son territoire » ; à la suite vient un projet de réponse, ou la copie de la réponse faite par l'empereur d'Autriche, qui se dérobe derrière de belles paroles : « Votre Majesté sait qu'un souverain ne peut écouter les seules aspirations de son cœur. Il doit obéir aux exigences de sa position et aux devoirs que la Providence lui a imposés envers les peuples dont les destinées lui sont confiées. » — On nous permettra de rappeler que la *Revue historique* a reproduit en tête du volume CXXVII (1898) une lettre relative au même sujet, si douloureux pour le cœur de tous les Français, au roi de Prusse, et la réponse de Guillaume I^{er}, datée de Versailles le 26 octobre 1870. L'original de cette réponse, entièrement écrite par le roi, est aujourd'hui aux Archives nationales de Paris, qui l'ont reçue en don gracieux de l'impératrice elle-même. Le roi est tout à fait dans son rôle en écrivant : « L'Allemagne veut être assurée que la guerre prochaine la trouvera mieux préparée à repousser l'agression sur laquelle nous pouvons compter aussitôt que la France aura réparé ses forces et gagné des alliés. » C'est pourquoi Guillaume II nous a déclaré la guerre en 1914.

Histoire générale. — N. IORGA. *Essai de synthèse de l'histoire de l'humanité* ; t. I : *Histoire ancienne* (Paris, J. Gamber, 1926, in-8°, x-390 p. ; prix : 30 fr.). — Délaisant pour un temps ses grands travaux sur l'histoire des pays balkaniques, à laquelle il a consacré déjà plus de trente ans d'une extraordinaire et féconde activité, M. Iorga tente à lui seul d'écrire dans notre langue une histoire universelle, qui s'annonce comme une œuvre largement conçue et de nature à ouvrir des horizons nouveaux. Nous ne pouvons aujourd'hui qu'annoncer sommairement le tome I, où se trouve ramassée en moins de 400 pages toute l'histoire antérieure au VI^e siècle de l'ère chrétienne. Comme dans la plupart des ouvrages de M. Iorga, il y a dans celui-ci un bouillonnement d'idées parmi lesquelles un choix s'impose ; certains détails demanderaient à être contrôlés, l'auteur ayant une tendance, qu'il avoue pour s'en glorifier, à s'affranchir du témoignage des documents ; certaines parties de l'exposé sont insuffisamment poussées ; mais on notera un remarquable effort pour dominer la masse des faits et en extraire les éléments d'une synthèse véritable, où le jeu des ombres et des lumières réponde plus complètement qu'il n'est coutume à la réalité historique.

Nous attendrons d'avoir reçu la suite de cet important « essai » pour formuler,

en pleine connaissance de cause, un jugement sur sa valeur et sa portée. On peut dire dès maintenant qu'il est digne de retenir l'attention. L. HALPHEN.

— M. Émile BRÉHIER, professeur à la Sorbonne, entreprend de publier une *Histoire de la philosophie* qui comprendra deux volumes, l'un pour l'antiquité et le moyen âge, l'autre pour l'époque moderne. Du tome I a déjà paru la première partie qui, après une introduction de 37 pages, suivie d'une bibliographie générale, contient quatre chapitres : les Présocratiques, Socrate, Platon et l'Académie, Aristote et le Lycée (Félix Alcan, 262 p. ; prix : 18 fr.), et sera terminée par d'autres chapitres sur la fin de la période hellénique, le néoplatonisme, le paganisme et le christianisme. La seconde partie est consacrée au moyen âge et à la Renaissance. Le tome II est réservé à la philosophie moderne.

— Charles RAPPOPORT. *La philosophie de l'histoire comme science de l'évolution* (Paris, M. Rivière, 1925, in-8°, xv-247 p. ; prix : 9 fr.). — Cet intéressant ouvrage appartient plutôt au domaine de la philosophie qu'à celui de l'histoire, et c'est le principal reproche que l'on pourrait lui adresser, car la philosophie de l'histoire ne devrait être, en quelque sorte, que le prolongement des travaux historiques ; ce sont leurs données qui doivent constituer sa substance. Familier avec la littérature allemande, M. Rappoport ne semble pas connaître Cournot, qui, le premier, a traité d'une façon critique la philosophie de l'histoire ; il ne cite pas non plus l'œuvre si originale de Paul Lacombe. Il a bien vu le lien qui existe entre la doctrine évolutionniste, qui a triomphé dans les sciences naturelles, et la conception de l'évolution historique, mais il aurait eu profit, à ce point de vue, à étudier les travaux de M. M. Bergson (*L'évolution créatrice*) et Meyerson (*De l'explication dans les sciences*). Il croit qu'il sera possible de formuler les lois de l'évolution historique ; or, les lois n'étant que des rapports mathématiques, on ne voit pas comment on pourra y soumettre les faits si complexes de l'histoire. Par contre, signalons un effort intéressant pour assouplir la doctrine marxiste, pour montrer qu'il n'y a pas d'antagonisme inconciliable entre le socialisme et l'individualisme ; il s'appuie, en grande partie, sur les théories du grand penseur russe Lavroff, et nous donne une analyse précise de ses idées, si peu connues en France. Signalons encore quelques pages judicieuses sur les relations entre la sociologie et l'histoire. H. SÉE.

— *Europa*, 1926. *An annual illustrated survey of Europe* (Londres, Europa publishing Co. Ltd., 1926, in-8°, xxviii-626 p. ; prix : 15 s.). — À côté des annuaires mondiaux qui donnent la plus large place aux statistiques, MM. Michail Farbman, Ramsay Muir et Hugh F. Spender ont inauguré une entreprise originale qui, lorsqu'elle sera au point, rendra de réels services. Leur annuaire se limite à l'Europe et a pour but de travailler à l'unité européenne, aussi est-il rédigé par des écrivains de divers pays qui s'inspirent du désir de rechercher une base commune pour la reconstruction de l'Europe.

Ce caractère apparaît nettement dans les quarante-neuf courtes études par lesquelles il débute. M. WELLS y étudie la reconstruction du monde ; M. NANSSEN, le problème des réfugiés ; M. BENÈS, la situation nouvelle en Europe centrale ; M. REDLICH (Vienne), la question d'Autriche ; M. W. MARTIN (Genève), le rôle international de la Suisse ; le général Freiherr von SCHOENAICH, le désarmement de l'Europe ; M. FABRE-LUCE, les paradoxes du désarmement ; M. NITTI, le libéralisme en Europe ; M. J. LONGUET, le mouvement ouvrier et socialiste en France ;

M. CABRINI, le syndicalisme en Italie ; M. Ch. RIST, le protectionnisme et le libre-échange dans l'Europe actuelle ; M. LOUCHEUR, la situation économique de l'Europe ; M. GEHEIM (Berlin), le marché des grains (etc.). Trois études sont consacrées à la Société des Nations, quatre aux découvertes scientifiques, trois à l'activité artistique. Ces exposés, qui donnent une vue fort intéressante des problèmes européens (p. 1-98), sont suivis d'un « Who's who », qui fournit, pour chaque pays européen, des biographies sommaires des personnalités. C'est la partie la plus délicate à mettre au point. Il y a, notamment pour la France, de trop nombreuses erreurs qui rendent certains noms presque méconnaissables. La troisième partie présente des renseignements précis sur les constitutions, l'activité politique et intellectuelle des États. Les statistiques économiques et sociales constituent la quatrième. L'ouvrage se termine par une bibliographie. En dépit d'imperfections, inévitables dans une première édition, cet annuaire est riche de promesses et ne peut manquer d'intéresser les historiens.

Ch.-André JULIEN.

— *Annuaire général de la France et de l'étranger* (Paris, Larousse, 1926, in-8°, xxiv-1.140 p. ; prix : 65 fr.). — La septième édition de l'*Annuaire général*, mise au point par la Société d'études et d'informations économiques, présente une documentation précise et riche, fort utile aux historiens. Ils y trouveront, notamment, pour les soixante-quinze États du monde, des notices politiques très sûres. Ils pourront ainsi connaître rapidement les dernières modifications de frontières apportées aux territoires détachés depuis 1920 de l'ancien Empire ottoman pour être placés sous mandat français ou britannique, et l'organisation exacte de l'Union des républiques socialistes soviétiques. On y voit figurer, entre autres, les Républiques de Turkménistan et Ouzbékistan, créées en 1925, sur des bases ethniques, avec des territoires de l'ancien Turkestan russe. La notice sur la Société des Nations est une des plus complètes et ne sera pas la moins consultée.

Ch.-André JULIEN.

— PAUL CHACK. *On se bat sur mer* (Paris, « les Éditions de France » [1926], in-18, 322 p. ; prix : 10 fr.). — Le commandant Chack, qui est à la tête du Service historique de la marine et qui a publié un important ouvrage sur la *Guerre des croiseurs* du 4 août 1914 à la bataille des Falkland, a consacré les divers chapitres de son nouveau volume à diverses opérations ou à divers théâtres maritimes de la Grande Guerre : le beau fait d'armes du *Nord Caper* en Méditerranée en novembre 1915, la fin du *Königsberg* dans la Roufidi, les combats pour la possession du canal de Suez, les événements saillants de la guerre dans l'Adriatique. M. Chack met au service de ses récits des croquis sommaires et commodes, une documentation abondante et précise et, ce que je goûte beaucoup moins, une langue fortement imagée, opiniâtrement technique, par laquelle il croit les relever, alors qu'ils valent par leur contenu même. Mais on se souvient qu'il avait écrit avec M. Claude Farrère un recueil d'autres récits analogues intitulé : *Combats et batailles sur mer*.

G. BN.

Antiquité. — Théodore REINACH. *La musique grecque* (Paris, Payot, 1926, in-16, 208 p., fasc. 49-50 de la « Collection Payot » ; prix : 10 fr.). — En deux cents petites pages, précises, substantielles, M. Théodore Reinach a su condenser d'une façon remarquable tout ce qu'on sait aujourd'hui sur la technique et l'évolution de l'art musical dans la Grèce antique. Aux résultats acquis au temps où Gevaert rédigeait sa grande *Histoire de la musique dans l'antiquité*, il a ajouté le fruit d'une expérience personnelle déjà longue et d'une compétence qui s'est mainte fois affirmée au cours de ces quarante dernières années. Les deux premiers chapitres, les

plus développés et peut-être les plus neufs, constituent, sous leur forme abrégée, un véritable traité d'harmonie et de rythmique grecques. On ne saurait trouver meilleure introduction à l'étude de l'art musical lui-même. Un troisième chapitre résume avec une élégante clarté l'essentiel de nos connaissances touchant les instruments utilisés, et plus particulièrement la lyre et l'*aulos*. Enfin, en une trentaine de pages, riches de souvenirs classiques, M. Reinach évoque avec la même sobre précision le rôle de la musique « dans la vie et l'éducation » du peuple grec, les noms de quelques compositeurs ou musiciens notables, les principaux genres de compositions musicales. Les historiens ne seront pas les derniers à le remercier de ce précieux effort de synthèse. Les « appendices », exceptionnellement développés, renferment un petit traité de notation antique avec un fac-similé de l'*Air de Tralles*, une excellente bibliographie et un charmant recueil de tous les spécimens de mélodie grecque qui sont parvenus jusqu'à nous, avec transcription moderne et traduction. Pour la première fois la musique grecque, dans ce qu'elle a de délicatement nuancé et de grâce subtile, est ainsi mise à la portée de tous.

Louis HALPHEN.

— G. BUONAMICI et A. NEPPI MODONA. *L'Etruria e gli Etruschi* (Florence, éditions des *Ente per le attività Toscane*, in-8°, 108 p., avec 40 gravures et une carte; prix : 6 lires). — Cet opuscule est un simple résumé de l'histoire et de la civilisation des Étrusques, clair, d'une lecture agréable et qui a tenu compte des plus récents travaux. L'illustration est très médiocre.

Ch. LÉCRIVAIN.

— Paolo TERRUZZI. *La legislazione agraria in Italia all' epoca dei Gracchi* (Milan, impr. *Unitas*, 1926, 26 p.; extrait de la *Rivista d'Italia*, fasc. V, 15 mai 1926). — Cet essai résume simplement, sans originalité, les opinions courantes sur la législation agraire des Gracques et les lois agraires qui ont suivi, jusqu'à celle de 111.

Ch. L.

— Vasilis SINAISKI. *Romulus et Jésus-Christ* (Riga, typographie Latvienne; *Epistolae et logistorici*, 1926, n° 1, p. 1-16). — Dans une sorte de revue nouvelle rédigée sous forme de lettres, M. Sinaiski signale, dans un français encore un peu incorrect, mais assez humoristique, les difficultés de la double chronologie, grecque et latine, de Romulus, né, selon la première, l'année de la prise de Troie, vers 1200, selon la seconde, l'année de la création des Jeux Olympiques, en 776, et quelques ressemblances entre la vie de Romulus et celle de Jésus-Christ.

Ch. L.

— Concetto MARCHESI. *Storia della letteratura latina*, vol. I (Messine-Rome, Principato, 1926, in-8°, 452 p.; prix : 16 lires). — Cette histoire de la littérature latine est un manuel à l'usage des classes, assez développé, mais sans bibliographie, sans appareil scientifique, sauf quelques notes et des notices sur les manuscrits; généralement exact, il donne, avec une forme agréable et vivante, avec de petites introductions historiques, la biographie, les traits caractéristiques, l'appréciation des principaux auteurs et des analyses souvent très longues des œuvres essentielles. Le premier chapitre indique sommairement les documents perdus ou conservés de l'époque primitive. Le second expose la période archaïque : pour la poésie, Livius Andronicus, Naevius, Plaute, Ennius, Caecilius, Térence, la comédie indigène, les poètes tragiques, Pacuvius, Accius, la satire avec Lucilius; pour la prose, les orateurs, les annalistes, les érudits, les jurisconsultes, surtout

Caton et les Gracques. Pour l'époque de César, le troisième chapitre étudie surtout, pour la poésie, Lucrèce, les petits poètes lyriques, Catulle, les auteurs de mimes; pour la prose, Cicéron, Varron, César et ses continuateurs, Cornelius Nepos, Salluste. Dans le quatrième chapitre, pour l'époque d'Auguste, ne sont traités que les poètes, Virgile, Horace, les élégiaques, Tibulle, Propertius, Ovide. L'auteur aurait pu indiquer beaucoup de textes perdus, notamment Verrius Flaccus, Atticus; citer plus de documents historiques et juridiques intéressants pour la littérature, *Indigitamenta*, lois, oraisons funèbres, *elogia*; mentionner le traité politique de Salluste. La stèle du Forum n'a pas été trouvée en 1889, mais en 1899.

Ch. L.

Histoire religieuse. — Carl MIRBT. *Quellen zur Geschichte des Papsttums und des römischen Katholizismus*, 4^e éd. (Tubingue, Mohr, in-8°, xxxii-650 p.). — Que le livre de M. Mirbt ait atteint, vite en somme, la quatrième édition, cela en atteste le mérite. Il groupe sous une forme maniable un grand nombre de textes bien reproduits. Le défaut en a été signalé à propos des éditions précédentes et il n'a pas été atténué dans celle-ci : le choix des documents est souvent tendancieux; l'idée qu'ils donnent est parfois presque une caricature. Reconnaissons qu'il est fort difficile qu'il en soit autrement, quand on est obligé, par la place dont on dispose et les proportions qu'on doit observer, de représenter de vastes questions très complexes par un petit nombre de documents non glosés. Ce sont de ces cas où « laisser parler les textes » est en réalité une méthode beaucoup moins objective que de faire un exposé qui peut être explicatif et nuancé. Notre critique porte donc beaucoup moins sur les intentions de M. Mirbt que sur la conception même de son livre. Bonne pour une question ou une période limitée, bonne pour l'histoire de l'antiquité ou celle du moyen âge, où les documents ne sont pas trop nombreux et trop longs (cf. l'excellente petite publication de Bernheim, *Die Quellen zur Geschichte des Investiturstreites*), elle ne peut donner de bons résultats, à notre avis, quand on l'applique à un immense ensemble comme l'histoire de l'Église.

E. JORDAN.

— W. K. L. CLARKE. *The ascetic works of saint Basil* (Londres, Society for promoting Christian knowledge, 1925, in-8°, 362 p.; prix : 12 s. 6 d.). — Une traduction anglaise des œuvres ascétiques émanées de saint Basile ou à lui attribuées ne peut guère, par elle-même, intéresser que le public anglais. Mais ce qui mérite d'être signalé à tout le monde, ce sont les notes substantielles, bien qu'un peu sèches, qui servent d'introduction. M. Clarke y discute les questions d'authenticité (en se fondant pour une bonne part sur des statistiques de mots; il accepte le *De iudicio Dei*, le *De fide*, les *Moralia*, les deux règles), et rejette le reste; il y étudie diverses institutions et pratiques du monachisme basilien (les monastères doubles d'hommes et de femmes et leurs rapports, les dignitaires monastiques, la confession entre moines).

E. J.

— Sister Mary Dolorosa MANNIX. *Sancti Ambrosii oratio de obitu Theodosii* (Washington, The Catholic University of America, 1925, in-8°, xvi-166 p.; *Patristic Studies*, vol. IX). — M^{me} Mannix, religieuse de Saint-Joseph de Carondelet, a présenté pour le doctorat en philosophie à l'Université catholique de Washington, une édition du discours de saint Ambroise sur la mort de Théodose, avec une traduction anglaise, des prolégomènes et un commentaire surtout littéraires et

grammaticaux, à l'occasion historiques. Elle rencontre naturellement la fameuse question de la pénitence de Théodose et, à la suite du P. Van Ortro, rejette l'historicité de la scène dramatique de l'évêque arrêtant l'empereur au seuil de la basilique.

E. J.

— Luigi SALVATORELLI. *Vita di San Francesco d'Assisi* (Bari, Laterza, 1926, in-8°, 251 p.; prix : 13 l. 50). — Bon travail de vulgarisation; volontairement dépourvu de toute référence, étranger à toute discussion critique; mais l'auteur est bien au courant de la question franciscaine comme de l'histoire générale. — E. J.

— Alexandre MASSERON. *Saint Antonin, 1389-1459* (Paris, Gabalda, 1926, in-12, 199 p.; collection *Les Saints*; prix : 5 fr.). — Le volume de M. Masseron sera parmi les meilleurs de la collection où il figure. M. Masseron connaît bien les sources anciennes de la vie de saint Antonin, ainsi que les travaux modernes; il en a tiré parti pour un exposé agréable et intéressant. On ne lui reprochera certes pas d'avoir reproduit telle anecdote — l'intervention de Fra Angelico décidant la nomination d'Antonin à l'archevêché de Florence — dont il insinue lui-même qu'elle est médiocrement attestée. Nous ne ferons qu'une réserve : les proportions données par l'auteur aux différentes parties du sujet. La carrière d'Antonin avant son archiépiscopat, de laquelle on sait bien peu de chose, occupe la moitié du livre; l'archiépiscopat se trouve un peu sacrifié, et surtout le chapitre de saint Antonin moraliste et canoniste. Quelques exemples bien choisis auraient permis de se rendre compte de sa position dans les controverses et de son influence. D'autre part, deux ou trois pages sur la constitution florentine et sur la politique intérieure de Côme de Médicis auraient fait mieux comprendre le sens et la portée de l'intervention de saint Antonin dans la politique en 1458. On dirait que M. Masseron compte ou trop sur la science de ses lecteurs, ou pas assez sur leur légitime curiosité.

E. J.

— Félix SARTIAUX. *Foi et science au moyen âge* (Paris, Rieder, 1926, in-12, 255 p.; prix : 9 fr.). — Livre brillant, intéressant, écrit de manière très vivante, reposant sur des lectures bien et même impartialement choisies, mais évidemment précipitées; quelques gros lapsus (ainsi, p. 78, les pièces réunies par Gratien entrant dans les recueils de droit canonique de Boniface VIII et de Clément V, ou, p. 143, le jugement sur Joachim de Flore) montrent que l'auteur est assez peu familier avec quelques-unes des questions qu'il traite. On voudrait plus de souci des nuances et d'objectivité.

E. J.

Espagne. — *Discursos leídos ante la Real Academia de la historia en la recepción de don Claudio SANCHEZ-ALBORNOZ Y MENDUÑA* (Madrid, impr. de la « Revista de Archivos », 1926, in-8°, 235 p. et 1 plan). — En guise de discours de réception à l'Académie d'histoire de Madrid, l'excellent érudit qu'est M. Sanchez-Albornoz a écrit une jolie et pittoresque reconstitution de la vie de la petite cité de Léon au x^e siècle. Bien qu'il ait cru devoir adopter le cadre, un peu démodé et un peu trop fantaisiste à notre gré, d'une fiction pour rendre plus suggestive son évocation du passé, M. Sanchez-Albornoz ne semble pas avoir pris trop de libertés avec les documents d'archives, auxquels il ne cesse de renvoyer, ni avec les documents iconographiques, dont il donne de nombreuses reproductions et qu'il utilise souvent avec bonheur. Suivons-le donc avec confiance : avec lui nous pénétrons successivement dans les milieux les plus divers : à la cour, au marché, dans des maisons par-

tiéulères; nous assisterons aux préparatifs militaires des seigneurs, à leur vie, à celle des petits bourgeois comme à celle des clercs, et nous n'en serons ensuite que mieux préparés à tirer parti des textes qu'il cite ou dont il a pris soin de cataloguer les termes les plus significatifs pour l'histoire des mœurs du temps.

On goûtera aussi l'éloge mérité que M. Menéndez Pidal a fait de l'auteur dans sa réponse au discours du récipiendaire. Il clôt d'agréable manière l'élégant petit volume que nous signalons ici.

Louis HALPHEN.

— Ernesto MAYER. *Historia de las instituciones sociales y políticas de España y Portugal durante los siglos V a XIV*; t. II (Madrid, publications de l'« Anuario de historia del derecho español », 1926, in-8°, 294 p.; prix : 20 pesetas). — Nous avons signalé au tome CL (1925), p. 119, le premier volume de cette version espagnole de l'ouvrage inédit de M. Ernst Mayer sur l'histoire des institutions hispaniques au moyen âge. En voici la seconde moitié, dont la traduction est due, cette fois, à M. Ramón Carande, un des meilleurs collaborateurs de l'*Anuario de historia del derecho*. Aussi synthétique que le tome I, celui-ci traite de l'organisation de l'État, dont il passe en revue successivement les rouages centraux : royauté, cour et officiers de la cour, administration centrale, et les rouages provinciaux : fonctionnaires et assemblées. La discussion des thèses de M. Mayer nous entraînerait trop loin; mais nous devons dire que sa méthode générale appelle les plus sérieuses réserves. Au lieu de procéder en historien, c'est-à-dire de suivre l'évolution des institutions en faisant état pour chaque époque des données fournies par les textes contemporains, il croit pouvoir écrire une sorte de traité de droit constitutionnel aux cadres rigides, en utilisant pêle-mêle les documents d'époques et de provenances les plus diverses. Il n'aboutit ainsi qu'à des formules de valeur douteuse et s'expose à décevoir aussi bien les juristes que les historiens. Cependant, dans son étude de l'administration provinciale, il s'efforce de faire avec un peu plus de netteté la part des éléments gothiques et romains en présence. Il y a là quelques pages utiles, sinon très neuves, qu'on pourra consulter avec fruit. Aucune place n'est faite, semble-t-il, à l'influence des institutions musulmanes. Au total, livre déconcertant, qu'il appartiendra aux érudits de la jeune école historique et juridique d'Espagne de refaire sur des bases nouvelles, et en s'aidant des documents d'archives, que M. Mayer a presque entièrement négligés.

L. H.

— *Catálogo monumental de España. Provincia de Cáceres, 1914-1916*, par José Ramón MÉLIDA (Madrid, Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, s. d., 3 vol. in-8°, ix-316, 414, 310 p. et 287 pl.). — Ce répertoire, complément de celui que l'auteur a déjà consacré à l'Estremadoure méridionale (province de Badajoz), se présente sous le même aspect : les monuments historiques décrits, classés par ordre géographique, sont répartis à l'intérieur de grandes divisions chronologiques correspondant à la préhistoire, aux dominations romaine, wisigothe et arabe, aux temps de la Reconquête et à l'époque moderne. D'excellents et nombreux clichés permettent de compléter ce que les descriptions ne font qu'indiquer à grands traits.

Au point de vue historique, la partie septentrionale de l'Estremadoure, pays de culture et d'élevage, forme une région dont le caractère général s'est à peine modifié au cours des âges. La domination romaine fut pour le pays une période particulièrement heureuse, attestée par les ruines de monuments tels que les temples de

Talavera la Vieja et de Fuentidueñas, l'arc de Caparra, les ponts d'Alcantara et d'Alconetar. Les divers envahisseurs, Alains, Suèves et Arabes, ont laissé peu de traces de leur passage, quelques forteresses, des murailles de ville et de vastes citernes, à Cáceres, Trujillo et Galisteo. Ce n'est qu'à partir du dernier tiers du moyen âge et pendant tout le xvi^e siècle que ces territoires retrouvent leur ancienne prospérité. Après la Reconquête, s'élèvent les cathédrales de Coria et de Plasencia, les célèbres monastères de Guadalupe et de Yuste ; dans les villes, à Cáceres, les Solís, les Golfines, les Ulloa construisent de puissantes maisons fortifiées ; à Trujillo, les conquérants de l'Amérique se font élever des palais. De tous ces monuments, le plus fameux est le monastère de Notre-Dame de Guadalupe, qui, enrichi et favorisé par la royauté, devint un des plus riches et des plus importants de l'Espagne et resta pendant longtemps un des premiers centres d'art de la Péninsule, non seulement par les trésors qu'il conservait, mais aussi par les ateliers qu'il entretenait.

Raymond LANTIER.

France. — Jehanne D'ORLIAC. *Anne de Beaujeu, roi de France* (Paris, Plon, 241 p., in-16 ; prix : 9 fr.). — Livre d'amateur, dont on pourrait excuser les inexpériences s'il n'était pas aussi prétentieux. L'auteur croit (p. 78) que les paysans avaient des députés aux États-Généraux ; place (p. 87) les ducs (?) de Comminges parmi « les seigneurs du Centre et de l'Est » ; attribue à Anne de Beaujeu le discours, fort banal d'ailleurs et semblable à mille opuscules scolastiques, de Philippe Pot (p. 81) ; déclare que Charles VIII a été empoisonné par la République de Venise (p. 134) ! Etc...

P. D.

— John A. FAIRLEY. *Lauriston castle, the estate and its owners* (Édimbourg, Oliver et Boyd, 1925, 227 p., 15 illustr. et une carte du domaine). — Le château de Lauriston, situé dans la paroisse de Cramond, proche d'Édimbourg, a été acquis en 1683 par William Law, riche orfèvre de cette ville. De son mariage avec Jeanne Campbell (1663), il eut douze enfants, dont un fils, John, qui, sous le nom francisé de Lass, a fait, sous la Régence, la retentissante fortune que l'on sait. La monographie de M. Fairley, présentée avec une érudition et un goût parfaits, intéresse donc tout particulièrement les Français. On y trouvera l'histoire détaillée de la famille au xvii^e et au xviii^e siècle et d'utiles rectifications pour la biographie du futur contrôleur général et de ses descendants. Un de ses petits-neveux, né et élevé en France, fut gouverneur de Pondichéry (1760) et maréchal de camp (1780) ; de son mariage avec une Portugaise, Jeanne Carvalho, il eut neuf enfants, dont Jacques-Alexandre-Bernard ; né à Pondichéry en 1768, celui-ci fut maréchal de France en 1823 et porta le titre de comte, puis de marquis de Lauriston, nom donné à une rue de Paris. Le contrôleur général et le marquis sont donc deux illustrations d'origine écossaise naturalisées en France, et il faut savoir à M. Fairley le plus grand gré des renseignements si minutieux, contrôlés avec tant de soin, qu'il a réunis sur cette famille et son étrange destinée.

Ch. B.

— Édouard SONET. *Voltaire et l'influence anglaise* (Rennes, impr. de l'Ouest-Éclair, 1926, in-8°, 210 p. ; thèse de doctorat de l'Université). — Le principal intérêt de ce consciencieux ouvrage, c'est d'étudier d'ensemble, sur tous les domaines, l'influence de l'Angleterre sur Voltaire. L'effort de M. Sonet est d'autant plus méritoire que, professeur dans une Université canadienne, la préparation de son livre lui a été plus malaisée que s'il avait vécu en France ; en fait, il connaît moins bien

les travaux français que les anglais. Après avoir indiqué justement qu'on n'est pas très bien renseigné sur la vie de Voltaire en Angleterre, il montre que celui-ci, pendant son séjour même, s'est imprégné de la littérature anglaise; Voltaire connaît fort bien, pour les avoir lus dans le texte même, des écrivains comme Dryden, Addison, Swift, Pope. Dans le passé, il ne remonte pas plus haut que Shakespeare, mais il a bien compris au moins tout un côté du génie du grand dramaturge. Dans des chapitres très nourris, M. Sonet marque très nettement l'influence de la philosophie de Locke et des idées de Newton sur les propres conceptions de Voltaire; il emprunte aux Anglais la doctrine de l'empirisme; il s'élève, comme eux, contre la métaphysique nuageuse. Enfin, il a beaucoup contribué à répandre en France les découvertes et les doctrines scientifiques de Newton. Ce sont les déistes anglais, comme Collins, qui lui ont inspiré une partie de ses arguments contre la théologie, en faveur du déisme et de la libre pensée. Bolingbroke, moins original, lui a été cependant fort utile en l'initiant, en quelque sorte, à tout le mouvement d'idées qui s'épanouissait en Angleterre au moment où il y débarquait. En politique même, Voltaire a subi l'influence de la doctrine libérale anglaise. M. Sonet a raison de le penser, mais cette partie de son travail nous semble la moins satisfaisante, parce qu'il n'a pas toujours une idée très nette des conceptions politiques de Voltaire. Il n'est pas juste d'affirmer que, pour la France du moins, Voltaire croyait à la supériorité de la monarchie absolue. Quand il dit, dans l'*A. B. C.*: « Notre jurisprudence criminelle est équitable et n'est point barbare, nous avons aboli la torture », nul doute que ce ne soit une de ces formules ironiques qui lui étaient familières, et sur laquelle nul lecteur ne pouvait se tromper. Par contre, les conclusions de l'ouvrage nous paraissent très judicieuses: Voltaire, à tous les points de vue, a grandement subi l'influence de l'Angleterre, mais il n'en est pas moins original, et c'est une erreur de le considérer comme superficiel, parce que son clair génie « illuminait » toutes les questions auxquelles il touchait.

H. SÉE.

— RESTIF DE LA BRETONNE. *La vie de mon père*, introduction et notes de Marius Boisson (Paris, Bossard, 1924, in-8°, 289 p.; coll. des *Chefs-d'œuvre méconnus*; prix: 15 fr.). — Dans la proluxe production de Restif de La Bretonne, la *Vie de mon père* tient une place à part; on continue à la lire volontiers; aussi accueillera-t-on favorablement cette nouvelle et jolie édition. Cet ouvrage marque bien la date où il a paru (1778), non seulement parce qu'il déborde de « sensibilité » (on y verse des torrents de larmes), mais aussi parce qu'il vante l'agriculture et la vie champêtre. Il contient aussi sur les mœurs villageoises quelques détails qui méritent d'être retenus par l'historien de la société.

H. S.

— Eugène TARLÉ. *Napoléon et les intérêts économiques de la France* (23 p.; extrait de *Napoléon*, 1926). — Dans cette intéressante étude, écrite en grande partie à l'aide de documents inédits, M. Tarlé montre que Napoléon envisage les intérêts économiques surtout en fonction de la puissance de l'État. Il est guidé par deux principes: 1° un État ne peut être puissant sans une industrie florissante; 2° une industrie florissante ne peut exister sans un régime de protection. Aussi, l'Empereur ne s'est-il jamais départi de la politique protectionniste, qu'il appliqua de la façon la plus rigoureuse, et de sa propre autorité. Il n'accorde, d'ailleurs, de subventions qu'aux nouvelles branches d'industrie, et il n'hésite pas à sacrifier les pays annexés aux « anciens départements ». Jusqu'en 1811, aucune voix ne s'était élevée contre ce régime, qui lésait cependant de nombreux intérêts commerciaux;

mais, à la suite de la crise de 1811, de sourdes récriminations commencent à se faire entendre dans le monde des négociants. Napoléon prétendait faire croire que tous les progrès de l'industrie étaient dus à la sollicitude de son gouvernement. C'est dans cette idée que fut décidée l'Exposition de 1806. Il voulait en imposer à l'opinion.

H. S.

— Maurice DOMMANGET. *Eugène Varlin* (éditions de la jeunesse : « Les belles figures du prolétariat ». Saumur, l'École émancipée, [1926,] in-16, 48 p.). — Varlin méritait cette biographie émue d'un historien que les questions ouvrières ont toujours préoccupé. Né à Claye (Seine-et-Marne) en 1839, ouvrier relieur, Varlin, en effet, est un autodidacte passionné, un socialiste convaincu ; militant de la Société des relieurs, délégué à l'Exposition de Londres de 1862, signataire du manifeste des Soixante, membre de la Section parisienne de l'Internationale, créateur du restaurant coopératif « la Marmite », Varlin a courageusement subi les persécutions de l'Empire dit libéral et poursuivi sans arrêt son idéal d'émancipation ouvrière. C'est ainsi qu'il devait être amené à participer à la Commune, pour laquelle il mourut le 28 mai 1871.

G. BN.

— Le ministère de l'Instruction publique a distribué le *Dictionnaire topographique du département du Cher*, entrepris par Hippolyte BOYER, revu et publié par Robert LATOUCHE (Imprimerie nationale ; chez Ernest Leroux, 1926, in-4°, XXXII-420 p.). L'introduction contient le tableau de la *Civitas Biturigum* pour la période ancienne ; pour l'époque médiévale et moderne, ceux des divisions judiciaires, financières, ecclésiastiques ; enfin, pour la période contemporaine, on indique comment s'est formé le département du Cher.

— G. BROUSSEAU. *Souvenirs de la mission Savorgnan de Brazza* (Paris, Société d'éditions géographiques, 1925, in-8°, 141 p. et phot.). — M. Brousseau, qui fit partie de l'équipe de Savorgnan de Brazza à partir de 1884, a voulu évoquer la figure puissante et si captivante du grand explorateur. Il a, dans cette intention, écrit un court ouvrage où se mêlent des souvenirs de voyage et des considérations sur la géologie, le fétichisme, la politique. Il est souvent difficile de discerner qui, du voyageur, de l'administrateur, de l'homme de science, ou du romancier, tient la plume. M. Delafosse, qui a écrit la préface, n'a pas dû être peu étonné d'apprendre que le fétichisme « est un mélange dénaturé du culte des dieux en exil de l'Égypte, de Carthage et de Rome » (p. 105). Le récit de la mort de l'explorateur Hodister serait émouvant, s'il n'était de bien mauvaise littérature. On est heureux, chaque fois que l'auteur nous ramène à la figure de Brazza, si vrai et si parfaitement honnête, même vis-à-vis du nègre le plus humble, et l'on comprend qu'il ait inspiré au sergent noir Malamine assez d'affection et d'audace pour que celui-ci ait, dit-on, lancé à Stanley l'apostrophe véhémante que portait récemment au théâtre l'auteur de *Baba l'Africain* : « Premier coup, Foute moi le camp. Au troisième coup, je tire ! »

Ch.-A. JULIEN.

— *Nomenclature des journaux et revues en langue française paraissant dans le monde entier*, publiée par l'*Argus de la Presse* (1926-1927, 787 p.). — Cette nouvelle édition ne mentionne pas moins de 10,000 noms distribués en six chapitres : 1° quotidiens de Paris (80) ; revues et périodiques de Paris (2,800) ; grands régionaux ; grands départementaux ; journaux de province et des colonies (4,700) ; journaux en langue française à l'étranger. A ceux-ci, on peut ajouter maintenant

Epistolae et logistorici, en forme de journal non périodique, fondé en 1926 par le prof. Dr. Vasilis SINAISKI (Riga, 1926). Ce recueil se compose de lettres rédigées par M. Sinaiski sous une forme humoristique, mais au fond avec une érudition bien informée et très critique. Le n° 1, intitulé *Romulus et Jésus-Christ*, a été mentionné plus haut, p. 276.

Grande-Bretagne. — Carolus PLUMMER. *Miscellanea hagiographica Hibernica* (Bruxelles, Société des Bollandistes, n° 15 des « Subsidia hagiographica », 1925, 286 p.). — Ce volume contient le texte inédit de plusieurs vies de saints irlandais : 1° celle de Mac Creiche, saint très local, mal connu et dont la biographie n'a aucune valeur historique (p. 7-96) ; 2° vie de Naile, petit-fils présumé d'un roi de Munster mort en 490 ou 491 ; tout ce qui est dit de lui se rapporte à la région de Lough Erne (p. 97-155) ; 3° vie de Cranat, saint qui vécut dans la région de Fer Muighe, correspondant en partie à l'actuelle baronnie de Fermoy (p. 157-169). Le savant éditeur a fait précéder chacune de ces vies d'une introduction qui enseigne tout ce qu'on peut savoir sur l'homme et sur la valeur historique ou littéraire de son hagiographie ; à la suite viennent les notes et les indices. Après ces trois textes, édités avec le soin minutieux que M. Plummer apporte à toutes ses publications, vient *A tentative catalogue of irish hagiography*, divisé en six sections : 1° vies irlandaises des saints irlandais ; 2° brèves histoires et anecdotes ; 3° traités manuscrits en irlandais sur l'hagiographie irlandaise en général ; 4° hymnes et poèmes historiques ; 5° vies latines de saints irlandais, complétant la *Bibliotheca hagiographia latina* ; 6° vies irlandaises de saints non irlandais. Pour les sources imprimées, il faut consulter la *Bibliography of irish printed literature* de Best. Le catalogue est suivi de deux indices pour les noms de lieu et de personne.

Ch. B.

— *Calendar of the patent rolls preserved in the P. Record office. Edward VI ; vol. III : 1549-1551* (Londres, H. M's Stationary office, 1925, 437 p. ; prix : 1 livre 10 s.). — Ce volume, distribué après le tome IV que nous avons récemment annoncé (t. CLII, p. 293 ; sur les tomes I et II, voir t. CXVIII, p. 286), est, comme les précédents, composé en très grande partie de dons d'argent ou de terres, fournis par la « Court of augmentations ». On y trouve, par exemple, une longue énumération de dons faits à la sœur du roi, Élisabeth, en vertu du testament de leur père Henri VIII (p. 238-242). D'autres récompensent un des gentilshommes de la Chambre, Thomas Cawarden, pour les machines de guerre qu'il avait imaginées et fabriquées lors du siège de Boulogne en 1542 (p. 111) ; ou bien John Cheke, un des professeurs d'Édouard VI (à la date du 18 janvier 1551, le roi le qualifie « adolescencie nostre institutor »), à cause de la diligence avec laquelle il s'était acquitté de ses fonctions auprès du jeune prince (p. 113) ; ou bien encore Richard Sackville, « chancellor of Augmentations », en considération des promesses faites par Henri VIII et des soins qu'il a pris pour « ouvrir des écoles secondaires, conférer des bénéfices à des prédicateurs et à des pauvres, doter des vicaires, payer les dettes et autres bonnes œuvres » (p. 214). Ce dernier acte, très détaillé, est particulièrement intéressant. — Les érudits chargés de la nouvelle édition du *Dict. nat. biogr.* trouveront d'utiles renseignements concernant Sackville et Cheke. — Ch. B.

— James Frederick CHANCE. *British diplomatic instructions, 1689-1789 ; vol. III : Denmark* (Londres, Royal historical Society, 1926, XLII-229 p.). — Ces instructions aux ambassadeurs britanniques sont publiées d'après des copies authen-

tiques conservées au P. Record office; certaines existent aussi en original au British Museum, chiffrées pour la plupart, et le déchiffrement n'en est pas toujours sûr. Dans l'introduction, M. Chance expose assez brièvement ce qu'il est nécessaire de savoir pour relier les pièces les unes aux autres. L'annotation est réduite au plus strict minimum. La situation du Danemark, royaume alors maître du Sund et de l'embouchure de l'Elbe, sa constante rivalité avec la Suède, donnaient à ce petit pays une importance politique et économique telle que son alliance était fort désirable et recherchée. Elle intéressait toutes les puissances européennes riveraines de la mer du Nord et de la Baltique. Le présent ouvrage importe donc à l'histoire générale de l'Europe.

Ch. B.

— J. Holland ROSE. *A short life of William Pitt* (Londres, Bell et fils, 1925, vi-224 p.; prix : 4 s. 6 d.). — En 1911, l'éminent historien publia, comme chacun sait, une importante biographie du célèbre homme d'État. Il en donne aujourd'hui un abrégé, mais il prévient que, dans ce remaniement, il a utilisé de nombreux documents publiés depuis l'apparition de son grand ouvrage et que, ne contenant aucune référence, il faudra se reporter au texte et aux notes de 1911; il demande enfin qu'on veuille bien croire qu'il n'avance rien aujourd'hui qui ne soit appuyé sur des documents. On lui fera volontiers crédit sur ce point. Les spécialistes sauront bien retrouver les passages nouveaux.

Ch. B.

— Constantia MAXWELL. *A short bibliography of irish history* (The historical association, oct. 1921, 32 p.). — Bien que déjà assez ancien, il est bon de signaler cet utile instrument de travail, qui contient plus de 520 articles. Miss Maxwell énumère successivement les bibliographies, les périodiques, les collections de documents. Viennent ensuite les périodes chronologiques, enfin les diverses catégories de sujets (histoires locale, ecclésiastique, littéraire, économique et sociale, archéologie et arts). Ce n'est pas une bibliographie critique; cependant, des indications sont données sur le contenu et la valeur de certaines publications. — H. SÉE.

— John William ADAMSON. *An outline of English education, 1760-1902* (Cambridge, at the University press, 1925, 74 p.; prix : 3 s.). — C'est un extrait de la *Cambridge history of English literature* (chap. xiv du t. XIV); il fait suite au chapitre du t. IX où l'auteur traite de l'éducation en Angleterre depuis le début du xviii^e siècle jusqu'en 1760. On a reproduit à la suite du tirage à part l'abondante bibliographie qui, dans le t. XIV, est, comme on sait, placée à la fin du volume; c'est ce qui fait l'utilité de la présente brochure.

Ch. B.

Islamisme. — *Encyclopédie de l'Islam*. Livraisons 31 (*Kasam-Al-Kef*); 32 (*Al-Kef-Kharidjites*); D (*Sari Ab Allah Effendi-Serbedars*) (Leyde et Paris, Auguste Picard, 1925 et 1926, 3 livraisons de 64 p.; prix : 3 florins hollandais chacune). — En dépit de la mort de R. Basset, doyen de la Faculté des lettres d'Alger, et de celle, toute récente, de son fils, H. Basset, directeur de l'Institut des hautes études marocaines, l'*Encyclopédie de l'Islam*, dont ils dirigèrent tour à tour l'édition française, poursuit rapidement sa publication, en deux séries parallèles.

Les trois dernières livraisons apportent, dans leurs articles confiés aux savants de tous pays, la même richesse de documentation que les précédentes. Voici, classés par matières, les articles les plus importants, avec le nom de leur auteur :

a) *Villes*. — Kashgar, en Turkestan chinois (HUART); Kaskar, en Irak (STRECK); Alkasr al Kabir, au Maroc (YVER); Kastilya = Tozeur et sa région (YVER); al

Katif, port du golfe persique (GROHMANN); Kazan, capitale de la république soviétique des Tatares (BARTHOLD); Kaziman, le célèbre pèlerinage chiite près de Bagdad (STRECK); al Kef, en Tunisie (YVER); Kerc, en Crimée (BARTHOLD); al Khalil, l'ancien Hébron (HONIGMANN); Sawakin, port de la côte occidentale de la mer Rouge (GROHMANN); Segou, au Soudan français (DELAFOSSÉ); Selanik = Salonique (KRAMERS); Senna, chef-lieu du Kurdistan et sa province (MINORSKY); Serajevo (BABINGER).

b) *Régions et peuples.* — Kashmir (DAMES); Al Kasim, en Arabie centrale (GROHMANN); Kataban, en Arabie S.-W. (TKATSCH); Katanga (VAN DER STRAETEN); Kerkina = Iles Kerkenna (YVER); l'oasis de Khaibar (GROHMANN); la passe de Khaibar (HAIG); al Khalidat = les îles éternelles = les Canaries (SCHWARZ); le Sénégal (DELAFOSSÉ); les Sarrasins (MORDTMANN).

c) *Biographies, dynasties.* — Kasim Pasha, homme d'État ottoman du xvi^e s. (BABINGER); al Kazwini, géographe du xiii^e s. (STRECK); Kemal, poète turc du xix^e s. (MENZEL); Kemal Pasha Zade, historien et juriste ottoman du xv^e s. (BABINGER); Khair Al Din = le corsaire Barberousse (YVER); Khair Al Din Pasha, grand vizir d'Abdul Hamid (MENZEL); Khairullah Efendi, historien turc du xix^e s. (MENZEL); le général Khalid, contemporain de Mahomet (ZETTERSTEEN); Khalid Ziya, le premier prosateur et conteur de la littérature turque moderne, né en 1866 (MENZEL); Khalid Pasha, nom de trois grands vizirs turcs (KRAMERS); Kwandamir, historien persan du xvi^e s. (BEVERIDGE); al Khansa, la plus grande poétesse arabe, contemporaine de Mahomet (KREMKOW); Sawda Bint Zama, la deuxième femme de Mahomet (GROHMANN); Sélim I^{er}, II et III, 9^e, 11^e et 28^e sultans ottomans (KRAMERS); dynastie des Sasanides (BUCHNER) et des Seldjukiens.

d) *Droit, religion, littérature, sciences.* — Katib, l'écrivain ou le scribe (KREMKOW); Katl, le délit de tuer et sa punition (SCHACHT); Kawthar, la plénitude (HOROVITZ); Khadlan, l'acte d'Allah retirant sa grâce (WENSINCK); Khalifa, titre du chef suprême du monde musulman (ARNOLD); Khalk, l'activité créatrice de Dieu (DE BOER); Khamr, le vin (WENSINCK); Kharadj, le tribut (JUYMBOLL); Sarik, le voleur (HEFFENING); Sawd, le jeûne (BERG); al Khabir, figure populaire des contes (WENSINCK); Kaws Kuzah, l'arc-en-ciel (WIEDEMANN).

Ch.-A. JULIEN.

— MAX MEYERHOF. *Le monde islamique* (Paris, Rieder, 1926, in-8°, 80 p. et 59 pl.; prix : 15 fr.). — Le court ouvrage de M. Meyerhof est une réussite. Non seulement l'auteur a su condenser, en termes précis, ce qu'il est nécessaire de savoir des origines du monde islamique, de ses caractères et de son extension actuelle, mais il a insisté sur les événements récents qui ont marqué l'histoire des pays musulmans. On trouvera sur la Turquie, la Perse, la Mésopotamie, l'Égypte, des renseignements sûrs qui permettent de suivre leur existence agitée jusqu'en 1925. Quant aux cinquante-neuf planches en héliogravure, elles ont été choisies de façon à représenter toutes les formes de l'activité musulmane à travers le monde et à donner un tableau de la civilisation de l'Islam qui est des plus suggestifs.

Ch.-A. JULIEN.

Italie. — M. C. MANFRONI est un des maîtres les plus écoutés de l'École historique italienne contemporaine. Il s'est, en particulier, fait un nom en matière d'historiographie navale et de cartographie historique. Aussi sommes-nous heureux de

signaler les *Scritti storici in onore di C. Manfroni nel XL anno d'insegnamento* (Padova, Draghi, 1925, in-8°, xxvi-456 p., avec portrait), contenant une belle moisson d'études variées et d'hommages attendus : R. CESSI, *C. Manfroni*; T. DI REVELL, *Omaggio della marina italiana*; A. SOLARI, *Sulla battaglia del lago Plestino*; DAZZI, *Una carta romagnola con lo statuto integrale della « Giovane Italia »*; B. BENUSI, *Pietro Kandler nella sua vita e nelle sue opere*; F. NEGRI, *Pisa e Firenze nell'ottobre 1495 in due lettere inedite di Pandolfo Collenuccio*; L. CHIARELLI, *Una congiura nel dipartimento della Sesia contro il governo napoleonico*; A. SORBELLI, *Massimiliano Menotti a Monte Pelago e Monte Pulito*; V. VITALE, *Genova ed Enrico VI di Svevia*; R. QUAZZA, *Idee e programma nel partito moderato alla vigilia del trasformismo*; A. FORATTI, *Note sul castello di Ferrara*; M. ROBERTI, *Ricerche intorno alla colonia veneziana in Constantinopoli nel sec. XII*; G. SOLITRO, *Valentino Parini e l'emigrazione veneta*; L. RIZZOLI, *Degli antichi scettri universitari ed in particolare di quello dell'università degli scolari giuristi*; G. PO, *La difesa ad oltranza di Venezia affidata alla marina*; G. SORANZO, *Un canonico padovano vescovo intruso a Vicenza negli anni 1280-1282*; G. PALADINO, *Le idee politiche di un letterato napoletano*; H. KRETSCHMAYR, *Venedig und Ungarn*; G. ZIMOLO, *La neutralità di Venezia sul principio della guerra per la successione di Spagna*; A. SIMIONI, *Una storica persecuzione, Maria Carolina di Napoli e G. Gorani*; A. MOSCHETTI, *L'età della sala padovana della Ragione*; A. FERRIGUTO, *Fonti della critica giorgionesca*; W. LENEL, *Giovani Villani und die Schlacht bei Montaperti*; B. CESTARI, *Controversie canoniali di messer P. Bembo*; C. FERRARI, *Come finirono i beni comunali di Somma campagna*; E. TROILIO, *L'oroscopo della religione*; A. BARZON, *Fratolea cappellanorum Civitatis Paduae*; M. BRUNETTI, *Le istruzioni di un nunzio pontificio a Venezia al suo successore*; G. LUZZATTO, *Per la storia delle costruzioni navali a Venezia nei secoli XV e XVI*; G. FABRIS, *Giovanni dall'Oglio funzionario austriaco e rimatore, 1794-1868*; G. LORENZETTI, *Gli affreschi della facciata di Palazzo Trevisan a Murano*; C. LANDI, *Urgentibus imperii fatis*. — Il était juste que Venise, à l'occasion de M. C. Manfroni, ne fût pas oubliée.

G. BOURGIN.

— Comtesse PROVANA DI COLLEGNO. *Diario politico, 1852-1856*, publié avec introduction et documents inédits par les soins du comte Aldobrandini MALVEZZI (Milan, Hoepli, 1926, xxxviii-514 p.; prix : 28 lire). — Le comte Giacinto Collegno, après avoir été exilé du Piémont pour participation aux événements de 1821, a joué un rôle assez important lors de la révolution de 1848; il a été ministre de Sardaigne à Paris jusqu'à la fin de 1852; puis, il a pris part aux débats du Sénat piémontais jusqu'à sa mort en 1856. La comtesse Collegno tenait un *Journal* dont les quatre années publiées montrent l'importance, car il constitue en réalité les *Mémoires* de son mari, qui était à même de pénétrer maints secrets. Les événements qui ont mené la France du coup d'État à la proclamation de l'Empire, les luttes intérieures du Piémont, son entrée dans l'alliance franco-anglaise contre la Russie, le congrès de Paris, telles sont les parties essentielles de ce récit qui contient des détails inconnus et de haute valeur. Le comte Aldobrandini Malvezzi a fait précéder le *Diario* d'une substantielle préface; il y a joint d'intéressants documents inédits, notamment une importante correspondance avec le comte Oldofredi pendant le congrès de Paris.

Paul MATTER.

Pays-Bas. — On ne saurait évaluer trop haut l'importance du service que rend M. Henri SÉE en donnant un aperçu clair et ordonné de l'*Activité commerciale* de

la Hollande à la fin du XVII^e siècle (Paris, Rivière, 1926, in-8°, 54 p. ; *Revue d'hist. écon. et soc.*, 1926, n° 2), c'est-à-dire avant et après la paix de Ryswick. Ses principales sources ont été les célèbres *Mémoires* de P.-D. Huet, écrits en 1696-1697, maintes fois édités de 1712 à 1718, et le *Mémoire touchant le négoce et la navigation des Hollandais*, que l'ambassadeur Bonrepas, vers 1698-1699, demanda au négociant zélandais Izaak Loysen (publié en 1699 et réédité par P.-J. Blok). Mais la connaissance qu'il a du néerlandais a permis à M. Sée de compléter et d'éclairer ces textes essentiels (qui ont dû, entre parenthèses, servir à la réédition du *Parfait négociant* de Jacques Savary). Nos étudiants, à qui l'histoire des Provinces-Unies apparaît trop souvent comme une histoire en l'air, uniquement politique, diplomatique et religieuse, sans sa base économique, trouveront dans ce bref article ce qu'il leur est indispensable de connaître.

H. Hra.

Russie. — *The Red Terror in Russia* (London, J. M. Dent and Sons, 1926, 272 p. ; prix : 6 s.). — Le livre qui a paru récemment sous ce titre, en traduction anglaise, est l'œuvre de S. P. MELGOUNOV (né en 1879) qui, après avoir lutté contre le tsarisme, resta en Russie, en octobre 1917, pour combattre le bolchévisme. Emprisonné, à maintes reprises, par les bolchéviks, puis remis en liberté, il a été définitivement expulsé de Russie, en 1925, par les maîtres d'alors, avec interdiction de rentrer dans sa patrie. Les chapitres I et II (otages) exposent les représailles qui vengèrent la mort d'Ouritskii, tué par Kannengiesser (1918) : cinq cents otages furent fusillés. Le chapitre III (blood statistics) dresse la statistique du sang versé sur tout le territoire depuis cette date jusqu'en 1924. Ensuite sont décrites (chap. IV) les horreurs de la guerre civile. Les chapitres V et VI exposent les principes du « Terrorisme de classe » et le fonctionnement de la « Tcheka ». Le chapitre VII montre comment le bolchévisme condamnait à l'exil, quel traitement il réservait à ses prisonniers. Le chapitre VIII et dernier établit, en conclusion, que le régime de la Terreur constitue « l'orgueil et la joie du parti communiste ». De loin en loin, des photographures mettent sous les yeux des scènes horribles et quelques portraits d'exécuteurs et de bourreaux. M. Melgounov a eu raison d'écrire ce livre convaincant et courageux : peut-être dessillera-t-il, en France et en Angleterre, certains yeux.

Il serait bon de joindre à cet ouvrage la brochure de G. Alexinsky, ancien député à la Douma, *Ce que Marcel Cachin cache*, éditée par la « Délégation à l'étranger de l'organisation Edinstvo », 8, rue Léopold Robert. Elle contient aussi des reproductions de photographies singulièrement significatives.

E. DUCHESNE.

— Vera NARISCHKINE-WITTE. *Souvenirs d'une fillette russe, 1890-1900* (Paris, éditions Baudinière, 1926 ; prix : 12 fr.). — Ce livre est un pieux hommage de la fille du comte Witte. Mme Vera Narischkine y conte ses souvenirs. L'ouvrage est charmant : ceux qui ont connu la Russie et particulièrement Saint-Petersbourg, de 1900 à 1914, y retrouveront son portrait fidèle. La correction typographique est excellente. Quelques transcriptions pourraient être critiquées : « Odessie » (p. 67) (habitant d'Odessa) semblera bizarre. Il serait sans profit de les relever.

E. D.

— Baron N. WRANGEL. *Du servage au bolchévisme. Souvenirs, 1847-1920* (Paris, Plon, 1926 ; prix : 10 fr.). — Les souvenirs du baron Wrangel (père du général) embrassent la période qui s'étend de 1847 à 1920. Ils sont, pour la première fois, traduits en français. On a l'impression d'un livre de bonne foi : l'auteur

ne dissimule point les tares du servage ; il en cite même d'effroyables (p. 47, 50). L'ancienne Russie revit dans ce livre. L'auteur conte, avec le même bonheur, ses souvenirs de jeunesse, son séjour à Genève, ses débuts comme officier (1867-1872). Devenu industriel, il a connu la période d'activité à laquelle Witte a attaché son nom. Puis ce sont les débuts de la révolution : les confiscations commencent. L'auteur réussit à s'enfuir, à franchir la frontière. On ne lira pas sans émotion le récit de son évasion (1920). Le récit est vivement mené : le livre ne peut manquer d'être bien accueilli. On est surpris de rencontrer encore la vieille transcription « czar » pour tsar : « czar » est, Rambaud l'a fait remarquer depuis longtemps, une transcription polonaise. E. D.

— *Lettres des grands-ducs à Nicolas II*. Traduit du russe par M. LICHNEVSKY (Paris, Payot, 1926, 000 p. ; prix : 20 fr.). — Ces lettres ont été écrites, pendant la guerre de 1914, au dernier tsar par divers grands-ducs. Elles sont traduites d'un livre qui a été récemment publié en Russie (Moscou, éditions d'État, 1925) sous le titre : *Nicolas II et les grands-ducs. Lettres familiales au dernier tsar*. Toutes n'offrent pas un égal intérêt : on mettra décidément à part celles qui ont pour auteur le grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch, dont les ouvrages historiques sont bien connus. Les plus importantes ont, dans tous les cas, le mérite d'absoudre les grands-ducs du reproche d'inintelligence et de négligence ; plusieurs d'entre eux ont vu quelle menace était suspendue sur la Russie et ont déclaré nettement au tsar que sa politique menait la Russie à sa perte (voir p. 206, 210, 220, 252). L'historien recueillera dans cette correspondance des documents précieux sur l'état des esprits pendant la guerre en Angleterre et en Russie, y saisira sur le vif le contre-coup des événements, assistera aux tergiversations de la Roumanie, sera édifié sur les intrigues de la Grèce, sur les ambitions du Monténégro et sur son entente avec l'Italie. On ne pourra se dispenser de consulter ce recueil et on goûtera l'à-propos des remarques qui éclaircissent certains passages (p. 234-261). E. D.

Histoire de l'art. — *L'art égyptien*, par Charles BOREUX ; *Les arts musulmans*, par Gaston MIGEON (Paris et Bruxelles, G. Van Oest, 1926, 2 vol. in-4°, l'un de 64 p. et 64 pl., et l'autre de 48 p. et 64 pl. ; prix : 30 fr. chacun). — Voici une nouvelle et excellente collection d'albums d'art, composés chacun de soixante-quatre belles planches en héliogravure, dont un bref exposé d'une quarantaine de pages permet de tirer le meilleur parti. Cet exposé, comme le choix des monuments reproduits, est dû à des érudits qui ont fait leurs preuves et dont le goût est sûr. Les planches font défiler sous nos yeux quelques-uns des spécimens les plus caractéristiques de l'architecture, de la sculpture, de la peinture et des arts décoratifs ; ces spécimens sont tous datés avec autant de précision que possible et le texte, qui en marque la place dans l'histoire artistique et en souligne l'intérêt, fournit sur leur compte les renseignements essentiels. Le prix des albums est relativement modique, quoique l'exécution soit au-dessus de tout éloge ; le commentaire est nourri et clair. C'est un début qui promet. L. HALPHEN.

CORRESPONDANCE

M. Max Fazy, archiviste du département de l'Allier, invoquant « son droit de réponse », nous « prie de vouloir bien insérer les quelques lignes qui suivent » pour rectifier ce que notre collaborateur M. Louis Halphen a dit, dans la *Revue historique* (t. CLII, p. 216), de son *Catalogue des actes concernant l'histoire du Bourbonnais*. Respectueux de la loi, nous nous inclinons devant cette sommation.

L'auteur de l'article [M. Halphen] estime que « les documents d'archives, même ceux des archives de l'Allier, dont la garde est confiée à M. Fazy, réservent encore des surprises » et, pour prouver cette accusation, il affirme dans la note 4 que l'original de l'acte catalogué par M. Fazy sous le n° 380 figurait naguère aux archives de l'Allier H 51. C'est tout à fait inexact. Il y a d'abord erreur sur la série : H 51 est une liasse de documents relatifs à l'abbaye de Septfonds. Il s'agit d'E 51 ; or, cette dernière liasse, ainsi que le constatait mon prédécesseur, M. Claudon, dans son rapport du 25 avril 1903, au sujet des recherches demandées le 26 février 1903 par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (diplômes carolingiens et capétiens), ne renferme qu'un cahier, in-4° papier, de 38 pages, imprimé, contenant les lettres de Louis VII concernant l'association faite entre le roi et les prieur et religieux de Saint-Pierre-le-Moutier dans la seigneurie et justice de cette ville, et les confirmations successives de ces lettres d'après les originaux. Pas trace de l'original lui-même dans E 51.

Il est certain que je n'ai pas, par suite de mon éloignement des grandes bibliothèques, où je n'ai pu travailler que d'une façon intermittente, vu tous les actes relatifs au Bourbonnais jusqu'au milieu du XIII^e siècle ; mais du moins, comme c'était son devoir strict, l'archiviste actuel de l'Allier a indiqué dans son travail tous les documents se trouvant dans les archives dont il a la garde.

Veuillez agréer...

M. Louis Halphen, à qui nous avons communiqué la lettre de M. Fazy, nous envoie les observations suivantes :

A cette « réponse », qui ne porte que sur un détail, alors que j'avais été amené à présenter toute une page de critiques graves, dont M. Fazy ne parle pas, je n'ai, pour ma part, rien à répliquer, sinon que j'avais pris soin d'user dans mon article d'un « peut-être » que M. Fazy a cru bon d'omettre et qui se justifiait par l'impossibilité où j'étais de faire, de Bordeaux, toutes les vérifications utiles. M'étant défait, il y a plusieurs années, en faveur de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, de mes dossiers de copies et de notes touchant les actes de Louis VII (car il s'agit d'un acte de ce roi), je ne puis ni infirmer ni confirmer les déclarations contenues dans la lettre ci-dessus. Mais, encore une fois, ce détail n'a guère d'importance : mes conclusions générales n'en sont pas altérées. Je renvoie les lecteurs à mon article.

L. H.

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

FRANCE.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Comptes-rendus des séances de 1926. Bulletin d'avril-mai. — Joseph LOTH. L'expédition de Niall « aux Neuf otages » en Gaule et le trésor de Traplainlaw (trésor d'objets variés datant des derniers temps de l'occupation romaine, découvert en 1919 à Traplainlaw, à 20 milles d'Édimbourg. Quant à Niall, tout ce qu'on peut admettre d'historique, c'est le fait d'une expédition que ce roi d'Irlande conduisit dans l'île de Bretagne dans le dernier tiers du IV^e siècle). — Vasile PARVAN. La Dacie à l'époque celtique. — Ch. DIEHL. Rapport sur les travaux de l'École française d'Athènes durant l'année 1924-1925. — Fr. DELABORDE. Rapport sur les travaux de l'École française de Rome durant l'année 1924-1925. — Camille ENLART. Rapport sur le concours des Antiquités de la France en 1926.

Annales historiques de la Révolution française. 1926, juillet-août. — Albert MATHIEZ. Le Comité de salut public et le complot de l'étranger, octobre-novembre 1793. — Henri SÉE. Les conceptions économiques et sociales du Comité de mendicité de la Constituante. — Gustave LAURENT. Thuriot, avocat à Reims sous le Directoire. — Maurice DOMMANGET. Le symbolisme et le prosélytisme révolutionnaires à Beauvais et dans l'Oise. Les arbres de la liberté. — Commandant WEIL. L'assassinat de Paul I^{er} (publie un mémoire du comte de La Roche-Aymon relatant des confidences de M^{me} Jerebtzoff et une dépêche où Beurnonville communique à Talleyrand des renseignements fournis par M^{me} Biffon de Bonneuil). — OUDOT DE DAINVILLE. Doléances du prieur de la Chartreuse de Montrieux en 1789, = Septembre-octobre. Albert MATHIEZ. Études sur la Terreur : les Indulgents. — Capitaine L. DE CARDENAL. La fondation des clubs dans les départements au début de la Révolution. — H. CHABAUT. Le nombre des sociétés populaires du Sud-Est en l'an II. — Gustave LAURENT. La descendance du conventionnel Armonville. — Albert MATHIEZ. Lafayette et le commerce franco-américain à la veille de la Révolution (publie une correspondance inédite de Lafayette avec Lenoir, conseiller d'État ordinaire et au Conseil royal des finances, qui fut le principal rédacteur des accords passés par la France avec les États-Unis en 1786-1787). — Id. Trois discours inédits de Momoro (ventôse an II).

Le Correspondant. 1926, 10 août. — Pierre KHORAT. La fin d'Abd-el-Krim (récit détaillé des opérations militaires du 7 mai 1926 où expirait l'armistice, jusqu'au 27 mai, où Abd-el-Krim, abandonné par la plupart de ses partisans, se rendit au vainqueur, se confiant « à la générosité de la France » et demandant seulement « que sa famille et ses biens soient protégés »). — Marc HÉLYS. L'impératrice voilée (histoire, d'après *The veiled empress* de Benjamin Morton, d'Aimée Dubuc

de Rivery, cousine de l'impératrice Joséphine ; capturée en 1784 par des pirates algériens, elle entra au Vieux-Sérai de Constantinople et mit au monde un fils qui devint le grand sultan Mahmoud le Réformateur ; elle mourut en 1817). — Charles LOISEAU. Lettres à ma fille. VI. Le monde allemand (situation actuelle de l'Allemagne politique). — DE LANZAC DE LABORIE. Le roi Louis XVIII, d'après le Louis XVIII de Lucas-Dubreton et la Restauration de P. de La Gorce. — Robert LAUNAY. Bertrand Barère et la Société des Nations (l'idée d'une telle Société fut exprimée par l'ancien conventionnel Barère dans le manifeste où il proposait au Directoire de former contre l'hégémonie britannique une « Sainte Confédération » à la fois maritime et continentale, avec des moyens d'action suffisants pour faire respecter, au besoin par la force, ses décisions). — 25 août. P. FLYNN. Au congrès eucharistique de Chicago. Impression d'un pèlerin. — Comte de MONTBEL. Le voyage à Rome du duc de Bordeaux. I (Montbel avait conseillé le voyage de Rome au duc de Bordeaux, alors âgé de vingt-un ans. Comme la duchesse de Berry était alors à Naples, le duc d'Angoulême craignait que le jeune prince ne se laissât entraîner par sa mère dans quelque intrigue politique. Metternich ne le redoutait pas moins et refusa des passeports pour l'Italie. Le prince résolut de s'en passer et partit avec le comte de Montbel, dont le journal est ici mis à contribution à partir du 25 octobre 1839. Il y transcrit une relation rédigée par le duc de Bordeaux lui-même du voyage qu'il avait fait depuis la frontière italienne jusqu'à Rome. Rencontre du duc de Bordeaux avec sa mère ; elle fit l'effet « d'un coup de fusil au milieu d'une assemblée de lapins ; toute la diplomatie et le Sacré Collège tombèrent dans un ahurissement ineffable »). — Maurice VAUSSARD. Le mouvement des idées en Italie. Les néo-mystiques. — François VEUILLOT. Un ouvrage autobiographique de Louis Veuillot (intitulé *Cà et là*, qui vient d'être réédité dans ses Œuvres complètes). — Guy de VALOÛS. Une existence de célibataire à la veille de la Révolution (le chevalier Jacques-Louis-Auguste d'Oisilly, d'après ses papiers et ses comptes). — 10 septembre. Georges LECHARTIER. Nos comptes avec les États-Unis (parle des dettes contractées en France par l'Amérique pendant la période révolutionnaire ; elles n'engageaient aucunement le gouvernement américain. Enthousiasme avec lequel le Parlement américain vota en 1917 les subsides pour la guerre ; nature, développement, état actuel de notre dette envers les États-Unis). — Fortunat SROWSKI. La clef du manuscrit des *Pensées* (l'auteur y retrouve cinq méditations sur le pari, la grandeur et la misère de l'homme, la place de l'homme dans l'univers, l'Ancien Testament et le mystère de Jésus. Quand on a rassemblé et mis en ordre tous les fragments relatifs à ces cinq méditations, on s'aperçoit que le manuscrit est à peu près épuisé). — Georges GOYAU. Nos œuvres catholiques de jeunesse. I. Les origines. — M. MARION. La déchristianisation de la France était-elle possible pendant la Révolution ? — Ambroise RENDU. Les souvenirs de la Grande Guerre. Les œuvres d'orphelins. — Général MATCHENKO. La politique extérieure des Soviets (analyse un rapport secret fait par Tchitchérine pendant une séance tenue à huis clos par le Comité exécutif du Comintern à Moscou ; ce document date du second semestre de l'année 1926. On y part de l'hypothèse que, si la Société des Nations s'effondre après l'échec des négociations dans l'assemblée de septembre, de nouveaux groupements en résulteront, et alors c'est le travail diplomatique de l'Angleterre, de l'Italie et de la Pologne qu'il faudra surveiller. En attendant, il faut créer partout des complications ; ainsi, pour la France, les Soviets soutiennent la liaison des Turcs avec les Druses en Syrie ;

« nous y envoyons nos émissaires, et trois d'entre eux sont partis [dernièrement] ». = 25 septembre. Alexandre MASSERON. Le septième centenaire de la mort de saint François d'Assise, 4 octobre 1226-4 octobre 1926. — Charles LÉSEAU. Lettres à ma fille. VII. L'empire britannique. — Georges GOYAU. Nos œuvres catholiques de jeunesse. II. La période héroïque, 1845-1880 ; fin. — Charles JACQUIER. Une page de l'histoire de la cavalerie française pendant la dernière guerre (d'après Jean Michoud, *Les cuirassiers de Lyon en 1914*. L'auteur, qui écrit d'après son journal de route, parle seulement du moral de la troupe). — G. LÉCHARTIER. Revue de la presse périodique aux États-Unis. = 10 octobre. ***. Le dictateur italien possède-t-il l'armée de sa politique? — Comte DE MONTBEL. Le voyage à Rome du duc de Bordeaux. II (séjour à Rome du 16 novembre 1839 au 6 janvier 1840 ; à la suite, on reproduit une relation par le vicomte de Marcellus d'une audience qu'il eut du pape Grégoire XVI le 29 décembre 1839, relation qui fut adressée pour lui au « Roi ». Marcellus assure le pape que le duc de Bordeaux ne tend à aucun but politique ; le pape hésite à le croire et il dit à Marcellus que, « dans la situation actuelle de la France, la religion ne peut désirer un plus habile modérateur que Louis-Philippe »). — Général MATCHENKO. Les partis russes adversaires des Bolchevistes.

La Grande Revue. 1926, n° 6. — E. EBERLIN. Les réalisations du sionisme, 1920-1925. = N° 7. Roger THABAULT. L'amour et le mariage selon P.-J. Proudhon. = N° 8. Gaston VIALA. L'avenir des Musulmans algériens par le progrès de l'instruction. = N° 9. Émile CHANTRIOT. L'occupation rhénane ; revendications allemandes. — Eugène-Bernard LEROY. Psychologie d'une grande mystique contemporaine, d'après un livre récent et un document inédit (le livre récent est celui d'Albert Houtin ; le document inédit est la partie du rapport rédigé par le Dr [aujourd'hui dom] Sauton sur le cas de Jenny Bruyère. Houtin n'avait pas voulu la publier parce que la matière est « d'une nature délicate et irritante ». On la retrouvera ici analysée et discutée par un spécialiste des maladies nerveuses).

Journal des savants. 1926, juillet. — C. JULLIAN. La géographie humaine ; suite et fin (les grandes routes de France ; leur importance sociale et économique). — Georges DOUTREPONT. Histoire poétique du xv^e siècle (sur le livre de Pierre Champion). — H. LEMONNIER. La mystique et l'histoire sous la Coupole, 1660-1815 ; suite et fin (réorganisation de l'ancienne chapelle du collège des Quatre-Nations, après que les bâtiments du collège eurent été affectés à l'Institut de France. La Révolution la dépouilla des œuvres d'art qui la décoraient). — B. HAUSSOULLIER. Paul Foucart, 1836-1926. La chaire d'épigraphie et d'antiquités grecques au Collège de France.

La Révolution de 1848. 1926, août. — F. PONTEIL. La crise alimentaire de 1847 dans le Bas-Rhin ; suite. — R. SCHNERB. La seconde République dans le département du Puy-de-Dôme (suite de la 1^{re} partie : les Républicains de 1848 au pouvoir). — Gabriel VAUTHIER. Projet d'un nouveau Concordat en 1848-1849 (d'après un rapport d'Isambert au nom du Comité des cultes).

La Révolution française. 1926, juillet-septembre. — A. AULARD. L'indemnité législative sous la Révolution. — Gaston MARTIN. Un modèle « révolutionnaire » d'Anatole France : Gamelin, prix de Rome, soldat de l'an II et commissaire aux Beaux-Arts (biographie de Jacques [et non Évariste] Gamelin, né à Carcassonne

en 1738, membre de l'Académie de Saint-Luc en 1771, peintre ordinaire de Clément XIV, engagé volontaire à cinquante-cinq ans avec ses deux fils en 1793 ; il ne fut pas juré au tribunal révolutionnaire ; France a transformé un homme assez terné en un personnage tragique. Les crimes qu'il lui a imputés n'ont en réalité coûté la vie à personne, mais à certaines œuvres d'art héritées de l'ancien régime qu'il était officiellement chargé de détruire comme étant les « ornements et vestiges du despotisme ». — Henri LABROUE. Le procès criminel de l'ex-législateur Pontier-Escot (en 1807). — M. B. MIRKINE-GUETZEVITCH. L'influence de la Révolution française sur les décembristes russes. — La journée du 1^{er} prairial an III (on rapporte un témoignage du conventionnel Vernier). — Lettres du volontaire Étienne Gaury (2^e bataillon de la Charente-Inférieure ; levée de 1792, en Alsace, 1792-1793).

La Revue de Paris. 1926. 1^{er} août. — Ch. DIEHL. Princesses françaises de Syrie. La reine Mélisende et sa famille (vie et aventures assez romanesques : 1^o de Mélisende, fille aimée de Baudoin II, roi de Jérusalem, mariée en 1129 à Foulques, comte d'Anjou, qui devint roi à la mort de Baudoin II en 1131 ; tutrice et régente de son fils aîné après la mort de Foulques, 1144 ; 2^o de ses trois sœurs Alix, Yvette, Hodiérne ; 3^o de sa petite-fille Sibylle, dont le tempérament passionné et les affaires sentimentales ont contribué à la perte de Jérusalem). — 15 août. ***. Où va l'Allemagne ? (au point de vue économique et financier, depuis le rude redressement de 1923-1924). — François PORCHÉ. La vie douloureuse de Charles Baudelaire. I. — G. LACOUR-GAYET. L'enfance de Talleyrand et le collège d'Harcourt, 1754-1770 (utilise les archives de Commarin, communiquées par la comtesse Arthur de Vogüé, et corrige les *Mémoires* de Talleyrand). — Germain MARTIN. Le salut du franc et le plan des experts. — IGNOTUS. Le ministère d'union nationale. — 1^{er} septembre. Richard GRELLING. Le Conseil des ministres prussien du 30 juillet 1914 (conclusions : 1^o la mobilisation russe du 31 juillet n'est pas la cause, mais le prétexte de l'ultimatum et de la déclaration de guerre par l'Allemagne ; 2^o la guerre fut décidée le 30 juillet, avant qu'il fût question de mobilisation générale en Russie ; 3^o la décision de principe a été prise le 29 juillet, lors du Conseil tenu à Potsdam ; 4^o les instigateurs ont été les conseillers militaires de l'empereur, dont Guillaume II fit siennes les opinions et les intentions). — Marcel MARION. L'impôt global sur le revenu en France et à l'étranger. — Guy DE MONTJOU. Le règlement de l'affaire du Rif. III. La chute d'Abd-el-Krim. — Pierre WALINE. L'organisation internationale du travail après sept ans d'existence (la Conférence du travail ne pourra pas négliger à l'avenir la leçon que donnent, d'une part, la réforme syndicaliste fasciste, d'autre part, l'évolution psychologique des ouvriers américains qui sont en passe de devenir capitalistes). — 15 septembre. A. KLOBUKOWSKI. La question d'Abyssinie. — Auguste LAUGEL. L'expulsion des princes (suite de ses *Mémoires*, à partir de l'expulsion des princes en 1886. Trois longues notices nécrologiques sur le duc de Broglie, mort le 19 janvier 1908 ; la princesse Mathilde, morte le 2 janvier 1904 ; le duc d'Audiffret-Pasquier, mort le 4 juin 1905 ; la princesse Clémentine, morte le 16 février 1907 à l'âge de quatre-vingt-dix ans. C'était la dernière fille de Louis-Philippe). — 1^{er} octobre. A. AULARD. Les noms révolutionnaires des communes (expose comment se firent les changements de noms, dont l'ancien régime avait déjà donné de nombreux exemples. Leur nombre a dépassé le chiffre de 3,500). — 15 octobre. Louis BARTHOU. Au lendemain du Neuf Thermidor (re-

présailles exercées dans le sein même de la Convention contre les partisans de Robespierre). — G. SUAREZ et J. KESSEL. Chez M. Paul Faure et M. Charles Maurras (pour savoir ce qu'ils pensent du cartel, l'un du point de vue socialiste, l'autre du point de vue antirépublicain). — Wickham STEED. Politique vaticane (pendant les années 1898-1900). — André BEAUNIER. M^{me} de Lafayette et les savants ses amis (Huet, Ménage). — Comte de FELS. Les richesses de l'État français : les mines domaniales de la Sarre (ces mines, dont l'exploitation est bien meilleure actuellement que sous le régime prussien, doivent concourir dès maintenant à notre redressement financier).

Revue des Deux Mondes. 1926, 15 août. — F. CHARLES-ROUX. Veillée d'armes à Londres, 22 juin-4 août 1914 (expose, dans un récit très émouvant et très précis, les tergiversations du gouvernement britannique hostile à toute idée belliqueuse et résolu de garder une attitude neutre, tant que l'Allemagne ne prendrait pas une attitude nettement provocatrice ; c'est seulement après la violation de la neutralité belge qu'il cessa de négocier pour agir avec toutes ses forces de terre et de mer. L'auteur de l'article fut certainement témoin direct de la plupart des faits qu'il relate). — Louis GILLET. Sur les pas de saint François d'Assise. II. D'Assise à Vézelay (profonde influence exercée sur saint François par la France et les idées chevaleresques. Quant à Vézelay, on ne voit pas bien ce qu'il vient faire ici). — René CAGNAT. Les fouilles en Tripolitaine (avec une carte). — Gabriel HANOTAUX. L'Empire de recrutement ; la terre contre la mer (après Tilsitt, Napoléon change de politique ; il se rapproche de la Russie et se prépare à la lutte contre l'Angleterre ; à ses armées affaiblies par leurs victoires mêmes, il voudra maintenant joindre les contingents fournis par les États tributaires ou alliés. Le recrutement de ces auxiliaires deviendra désormais la pensée obsédante de son règne). — Maurice PERNOT. L'inquiétude de l'Orient. IV. Delhi ; l'Inde et les Anglais (espoir et déceptions de l'Inde, 1918-1925 ; les politiciens du Bengale : Das et Gandhi ; la profession de foi du mahométan Mohammed Ali, qui pense à une action parallèle à celle des Hindous ; la politique militaire du gouvernement anglais : l'armée et les tentatives d'indianisation. L'Inde anglaise et le bolchevisme. Pourquoi la capitale de l'Inde a été transportée de Calcutta à Delhi). — François VEUILLOT. Au Canada avec les évêques de France. — Aurore SAND. Le roman d'Aurore Dudevant et d'Aurélien de Sèze. V. Épilogue. = 1^{er} septembre. La reine HORTENSE. Mémoires. V. De Joséphine à Marie-Louise (divorce de l'empereur ; abdication de Louis de Hollande. Hortense et son époux vivent désormais séparés). — Marquis de LILLERS. La bienfaisance française en territoire occupé. — Henry BORDEAUX. Joseph Michaud, historien des Croisades. — Louis GILLET. Sur les pas de saint François d'Assise. III. Les nids dans la muraille (le mystère de la sainte Pauvreté). — Comte KOKOVITZOFF. Le gouvernement des Soviets et les « concessions » aux étrangers. — Jean-Marie CARRÉ. Lamartine et Michelet d'après leur correspondance inédite. — Paul BOURGET. Le Louis XVIII de M. de La Gorce. = 15 septembre. G. LENÔTRE. La proscription des Girondins (depuis leur arrivée en Gironde où les avait transportés le brick *l'Industrie*, le 21 septembre ; accueil que leur fait M^{me} Bouquey à Saint-Émilion ; leur arrestation le 16 juin et leur exécution). — Louis GILLET. Sur les pas de saint François d'Assise. V. Les nids dans la muraille ; suite (description des lieux où vécut le saint ; il n'y est pas question de nids). — Noëlle ROGER. La nouvelle Roumanie. — Charles BENOIST. L'esprit de Machiavel et les méthodes

politiques (conclusion d'un cours professé à l'Académie de droit international de La Haye). — Maurice PERNOT. L'inquiétude de l'Orient. V. L'Inde et l'Occident (les misères de Calcutta, Bombay et la richesse indienne, qui donnent l'impression d'un pays exploité par et pour les Anglais; ce qu'en pensent les indigènes. Une union est-elle possible?). — Edmond FARAL. Le *Roman de la Rose* et la pensée française au XIII^e siècle (ce qu'il faut penser de Jean de Meung et de son œuvre). — H. CÉLARIÉ. Pages de gloire au Maroc. III. L'affaire de Talaghza. = 1^{er} octobre. La reine HORTENSE. Mémoires. VI. Le roi de Rome (Napoléon et sa cour en 1811; l'émotion profonde produite par la guerre de Russie se calme après la victoire de Lutzen en 1813; le comte Bubna propose à la reine d'user de son influence auprès de Napoléon pour le décider à faire la paix; elle s'y refuse, convaincue « que la paix dépendait de l'empereur et qu'il la ferait », tout en prévoyant qu'on lui demanderait de trop grands sacrifices). — ***. L'Italie et l'agonie de la paix en 1914 (article d'une importance toute spéciale, comme celui de M. Charles-Roux sur la veillée des armes dans le numéro du 15 août dernier). — Louis GILLET. Sur les pas de saint François d'Assise. V (voyage aux « châteaux de l'âme »; l'« évangile des crevasses » et le « mystère de Jésus », etc.). — Maurice PERNOT. L'inquiétude de l'Orient. VI. Passé et avenir de l'Inde. — Edmond PILON. Un caractère de La Bruyère. L'amateur des oiseaux: Hervieux de Chanteloup (qui fut le « gouverneur des serins » de la princesse de Condé). — Amiral LA RONCIÈRE LE NOURY. Lettres sur la retraite du Mexique, 1867 (lettres écrites par l'amiral à sa femme, née Clémentine de Ris, et à sa fille Marguerite. Elles sont accablantes pour Bazaine. Le 5 mars 1866, l'amiral écrit: « C'est, au fond, le maréchal qui est le plus coupable et à un bien plus haut degré que tous les autres »; le 27 mars: « Ce n'est plus un homme, c'est un enfant; toutes mes relations avec le maréchal n'ont eu lieu que par écrit; je savais qu'on ne pouvait pas se fier à sa parole »). — Louis CLAUDON. Après l'entrée de l'Allemagne à la Société des Nations. Le problème de Dantzig. = 15 octobre. La reine HORTENSE. Mémoires. VII. La campagne de France et la première abdication. — Jérôme CARCOPINO. La basilique de la Porte majeure [à Rome]. I. La découverte du monument (avec un plan; c'est aux dernières années de l'empereur Claude qu'il faut en rapporter le commencement et la fin; c'est Claude qui la fit détruire par haine contre ceux que le vulgaire appelait des « mathématiciens »: mages, néo-platoniciens, astrologues. Aujourd'hui, l'emplacement en est traversé par la voie ferrée de Rome-Naples). — Victor GIRAUD. Chateaubriand et le *Génie du christianisme* (sources et remaniements de l'œuvre; la refonte définitive et l'édition originale, qui fut mise en vente le 24 germinal an X, 14 avril 1802: cinq vol. in-8° pour 18 fr.). — P.-R. ROLAND-MARCEL. Nos trésors d'art. I. La Bibliothèque nationale (ses transformations récentes et prochaines). — Émile BOURGEOIS. La mission de Lord Haldane à Berlin, février 1912 (expose, d'après les documents publiés au t. XXXII de la *Grosse Politik*, la politique cauteleuse et provocatrice de Guillaume II, tiraillé entre le parti des militaires et des marins, d'une part, qui poussent à la guerre, et celui des civils, diplomates comme Bethmann Holweg et industriels comme Ballin, qui auraient voulu acheter la neutralité bienveillante de l'Angleterre. L'empereur refusa, par orgueil, d'y mettre le prix). — Antoine de TARLÉ. Trade unions britanniques et syndicats américains.

Revue des études historiques. 1926, juillet-septembre. — E. CAVAINAG. Le régime de Thérémène (sa constitution, qui fut mise en vigueur aussitôt après la

chute des 400, sept. 411). — P. COSTE. Les détenus de Saint-Lazare aux *xvii^e* et *xviii^e* siècles. — Marquis DE MONTMORILLON. Au soir de la Restauration. Thiers et la politique financière de M. de Villèle ; la conversion de la rente 5 % en 3 %. — Général P.-E. BORDEAUX. Le général Louis Pelloux, ministre et homme d'État (mort le 26 oct. 1924 à Bordighera, président du Conseil des ministres d'Italie en 1898-1900).

Revue d'histoire de l'Église de France. 1926, juillet-septembre. — Léonce CELIER. L'histoire de l'Église de France pendant le moyen âge aux Archives nationales (c'est, en somme, un utile tableau des principaux fonds des Archives, avec la bibliographie afférente). — Victor CARRIÈRE. Les épreuves de l'Église de France au *xvi^e* siècle. Les grèves des décimables ; fin (appendice contenant le relevé des arrêts rendus au Parlement de Paris pour le paiement des dîmes du mois de juin 1562 au 5 juillet 1567).

Revue d'histoire franciscaine. T. 1, 1924, n° 1. — Paul SABATIER. Le privilège de la pauvreté (a été accordé à sainte Claire par Innocent III sous une forme particulièrement solennelle et renouvelé par Honorius III, Grégoire IX et Innocent IV). — E. GILSON. La conclusion de la Divine Comédie et la mystique franciscaine. — C. ENLART. La salle haute du Cénacle à Jérusalem (étude archéologique). — UBALD D'ALENÇON. Cordeliers, Clarisses et tiers-ordre à Carcassonne ; notices et extraits d'un manuscrit relatif au tiers-ordre franciscain séculier (1558-1781). — Mélanges (H. LEMAÎTRE. Indulgence en faveur du couvent des Cordeliers de Dijon vers 1480 ; E. GILSON. Sur un texte de Duns Scot). — N° 2. M. BEAUFRETON. L'indulgence de la Portioncule (c'est seulement à la fin du *xiv^e* siècle que la papauté l'a reconnue implicitement). — A. PHILIPPE et P. MAROT. Le « sépulcre » de l'église des Cordeliers de Neufchâteau en Lorraine (*xv^e* siècle). — Achille LÉON. La résidence des Récollets de la province de Saint-Denis à Nantes, 1639-1789. — H. LEMAÎTRE. Les soins hospitaliers donnés dès le *xiv^e* siècle par des religieuses franciscaines, les Sœurs noires et les Sœurs grises. Leurs maisons (rectifie l'opinion erronée qui ne fait pas remonter au delà du *xvii^e* siècle l'institution des religieuses gardes-malades à domicile). — Documents (H. LEMAÎTRE. Affiche manuscrite d'une indulgence accordée à la confrérie de Notre-Dame-de-la-Conception à Vannes, 1496 ; R. RICARD. Documents pour l'histoire des Franciscains au Mexique, 1556-1571). — N° 3. E. GILSON. Rabelais franciscain. — Ch.-V. LANGLOIS. Jean de Bassoles, frère mineur (théologien, disciple de Duns Scot, mort en 1333). — M.-J. FERRÉ. Les œuvres authentiques d'Angèle de Foligno retrouvées après six siècles d'oubli (à la bibliothèque d'Assise, où le manuscrit était jusqu'alors resté négligé). — CHARTRAIRE. Les Cordeliers de Sens, 1231-1790. — Mélanges (LAUER. Un tertiaire qui n'est reconnaissable qu'à sa cordelière [Antoine de Bourgogne, dit le Grand Bâtard de Bourgogne, mort en 1504] ; P. MAROT. Sceaux des Cordeliers et des Clarisses de Neufchâteau en Lorraine, avec planches). — N° 4. E. GILSON. Saint Bonaventure et l'iconographie de la Passion. — P. SABATIER. Compilation franciscaine d'Avignon, commencement du *xiv^e* siècle (texte de la préface). — E. ISNARD. Le musée franciscain de Marseille. — Achille LÉON. La résidence des Récollets de la province de Saint-Denis à Nantes ; période révolutionnaire. — P. UBALD D'ALENÇON. Le plus ancien texte de la bénédiction, du privilège de la pauvreté et du testament de sainte Claire d'Assise. — Mélanges (M. COURTECUISSIER. Actes du chapitre des Frères Mineurs de l'Observance cismontaine tenu à Château-

roux en 1478; R. RICARD. Notes sur les éditions et le manuscrit de la *Historia de las Indias de la Nueva España* de F. Toribio de Motolinia; Ph. LAUER. A propos du Grand Bâtard de Bourgogne). = Tome II, 1925, n° 1. P. GUINARD. Saint François dans l'œuvre de Greco. — M.-J. FERRÉ. Les principales dates de la vie d'Angèle de Foligno. — H. WAQUET. Nécrologe des Cordeliers de Quimper, 1681-1787. — C. ENLART. La date de la salle haute du Cénacle (réponse à une critique du P. Vincent touchant l'article paru au n° 1 de 1924). — Mélanges (E. GILSON. Notes médiévales au Tiers Livre de *Pantagruel*; W. SETON. The oldest text of the Benediction of Saint Clare of Assisi). = N° 2. L. SERBAT. L'église des Frères-Mineurs à Valenciennes (étude archéologique). — A.-G. LITTLE. Aumônes faites par Édouard I^{er} aux Frères Mendians en Guyenne en 1289. — A. DORNIER. Sources de l'histoire franciscaine en Franche-Comté : Clarisses de Besançon (analyse sommaire des documents des archives départementales). — H. LEMAÎTRE et M.-L. ARVOR. Le trésor du grand couvent des Cordeliers de Paris (avec édition des inventaires du XVIII^e siècle). — Mélanges (F. DE SESSEVALLE. Le Parlement au couvent des Cordeliers de Pontoise en 1720; O. DE DAINVILLE. Statue de sainte Anne provenant des Cordeliers de la Roquebrussanne). = N° 3. E. GILSON. Michel Menot et la technique du sermon médiéval. — M.-J. FERRÉ. Une lettre d'Angèle de Foligno (la lettre *Desidero multum*). — G. LE GENTIL. Document inédit sur la seconde expédition des Capucins au Maranhao en 1614. — A. DORNIER. Sources de l'histoire franciscaine en Franche-Comté; suite : Clarisses de Lons-le-Saunier, Migette et Montigny-les-Vesoul (analyse sommaire des documents des archives départementales). — L. CRICK. Notes relatives au souvenir et au culte de sainte Élisabeth de Hongrie en Belgique. — Mélanges (W. SETON. Nicolas Glassberger et sa chronique de Bohême). = N° 4. F.-C. BURKITT. La légende de Pérouse et le manuscrit 1/73 de saint Isidore. — E. GILSON. L'interprétation traditionnelle des stigmates. — M.-J. FERRÉ. Les œuvres d'Angèle de Foligno. Histoire du manuscrit d'Assise. — VINOT-PRÉFONTAINE. Un épisode d'histoire gallicane : le chapitre provincial des Cordeliers de Beauvais en 1687. — Mélanges (G. LETONNELIER. Association de la ville de Valence à l'ordre de Saint François, 1437; P. CANDIDE. Un autographe du P. Pacifique de Provins, capucin, 1642; M.-J. FERRÉ. Une lettre d'Angèle de Foligno; CRICK-KUNTZIGER. Une statue de sainte Élisabeth de Hongrie aux Musées royaux du Cinquantenaire à Bruxelles). = Tome III, 1926, n° 1. M.-J. FERRÉ. La première préface des œuvres d'Angèle de Foligno. — F. DE SESSEVALLE. Assemblées capitulaires de 1493, 1507, 1516, 1543, 1645 au couvent des Cordeliers de Rouen. — A. DORNIER. Sources de l'histoire franciscaine en Franche-Comté; suite (analyse de documents concernant les Cordeliers de Besançon). — UBALD D'ALENÇON. Jacques Berson, cordelier parisien, confesseur de François d'Alençon (mort en 1588). — J.-B. KAISER. Le couvent des Sœurs grises de Téterchen (du XV^e siècle à nos jours). — Mélanges (J. ODIER. Les Franciscains à l'exposition missionnaire du Vatican; R. RICARD. Une lettre de Fr. Juan de Gaona à Charles Quint; Id. Les Capucins français au Brésil au XVII^e siècle; C. MARLIÈRE. Le saint François de Valenciennes). = N° 2. L. BAUDRY. La lettre de Guillaume d'Occam au chapitre d'Assise (1334). — Fr. DE SESSEVALLE. Le dernier chapitre des Cordeliers de la province de France à Pontoise en 1787. — W. SETON. A french manuscript version of the rule of the Third Order. — A. DORNIER. Sources de l'histoire franciscaine en Franche-Comté; suite. — Mélanges (M. PRINET. Deux figures franciscaines dans un recueil de compositions allégoriques du XVI^e siècle; J.-B.

KAISER. A propos d'un chapitre provincial à Metz, 1512; J. RENNARD. Le P. Pacifique de Provins aux Antilles au XVII^e siècle).

BELGIQUE.

Revue belge de philologie et d'histoire. 1926, janvier-mars. — Jules HERBILLON. Un type de réponse oraculaire (il s'agit d'oiseaux qui guident les fondateurs de cité, corbeaux ou colombes, et plus particulièrement ceux d'une couleur paradoxale: corbeaux blancs et colombes noires). — E. BUYSSENS. Calvinism in the « Faerie queene » of Spenser. — E. DE MOREAU. Saint Victrice de Rouen, apôtre de la Belgica secunda (combat l'opinion de Van Werveke; cet historien attribue à saint Victrice l'évangélisation de la Morinie et de la Nervie, dont il fait des synonymes de Rotomagus). — Robert GEORGE. The contribution of Flanders to the conquest of England, 1065-1086 (avec une carte marquant les biens possédés par les Flamands d'après le *Domesday book*). — E. P. LOOS. Une description de l'Espagne au XIII^e siècle (par Abou El-Edrisi; traduction de cinq passages de sa description). — F. VERCAUTEREN. Une charte inédite de Philippe-Auguste (d'après une copie de dom Bugniate; elle appartient à l'année 1203, probablement en août). — A. HANSY. Une édition nouvelle de la charte d'affranchissement de Colmont, 1170 (montre les erreurs commises dans l'édition Gessler). — G. La réunion de Dunkerque à la France (notes bibliographiques). — H. PHILIPPART. Travaux récents sur la céramique grecque. — Fr.-L. GANSHOF. Hagiographie belge. — G. DES MAREZ. Les travaux de M. Henri Sée sur l'histoire économique et sociale de la France. — Fernand VERCAUTEREN. Le mouvement historique en langue néerlandaise à Anvers.

ÉTATS-UNIS.

Foreign Affairs. 1926, juillet. — A. Lawrence LOWELL. The future of the League. — William E. RAPPAUD. Germany at Geneva. — Henry LAWRENCE. Waterways problems on the Canadian boundary (avec une carte). — Christian RAKOVSKY. The foreign policy of Soviet Russia (plaidoyer qui doit toute son importance à l'avocat; il a pour objet de rétablir des relations officielles entre les États-Unis et les Soviets). — Charles P. HOWLAND. Greece and her refugees. — Edward P. WARNER. Aerial armament and disarmament. — Evans LEWIN. The black cloud in Africa (expose les conséquences de la colonisation de l'Afrique; les conditions de la vie ont été entièrement modifiées en faveur des noirs. La race blanche est menacée). — G. Findlay SHIRRAS. India in convalescence (la maladie dont souffre l'Inde est-elle en voie de guérison? Le pays est-il en état de se donner des institutions démocratiques?). — J. The achievements of Fascism (on ne peut nier les services rendus à l'Italie par le fascisme; mais les buts impérialistes qu'on montre au pays sont une cause d'instabilité et d'inquiétude). — Erdmann D. BEYNON. The flood peril in Hungary (avec une carte). — William L. LANGER. Some recent books on international relations. — Octobre. Plutarco ELIAS CALLES. The policies of Mexico to-day. — A. G. GARDINER. The prospects of anglo-american friendship (l'amitié entre ces deux grands peuples de langue anglo-saxonne s'est très refroidie sous l'influence de plusieurs causes: certaines maladresses de la politique anglaise, mais surtout la question des dettes interalliées. L'Anglais admet

qu'un débiteur doit payer son créancier ; pour lui, la dette est chose sacrée ; mais il se demande si les dettes de guerre, contractées par des alliés combattant pour une cause commune, entraînent nécessairement la même obligation morale. Il importe néanmoins de rétablir l'harmonie nécessaire entre les deux grands peuples). — ALONZO ENGLEBERT TAYLOR. World food resources. — JOHN FOSTER DULLES. Our foreign loan policy. — HENRY M. ROBINSON. Are american loans abroad safe? — SIR FREDERICK D. LUGARD. The white man's task in tropical Africa. — GEORGES O. MAY. Double taxation. — NICHOLAS ROOSEVELT. Russia and Great Britain in China. — SIR ARTHUR SALTER. The reconstruction of Hungary. — SIR FREDERICK MAURICE. British policy in the Mediterranean (avec une carte montrant les sphères d'influence). — STEPHAN P. DUGGAN. The future of the Philippines. — BERNADOTTE E. SCHMIDT. July 1914 (résume les ouvrages de Fred. Stieve, R. Poincaré, Edward Grey, Dickinson, Edith Durham, Seton-Watson, H. Elmer Barnes). — HAMILTON FISH HAMILTON. Bulgaria and the Aegean (avec une carte). — Bibliographie des livres et des documents.

GRANDE-BRETAGNE.

Bulletin of the Institute of historical research. Vol. IV, n° 10, juin 1926. — A. F. POLLARD. Sir Sidney Lee and the *Dictionary of national biography* (intéressante et utile histoire de cette admirable publication, par un de ses dévoués collaborateurs). — C. G. PARSLÖE et C. H. WILLIAMS. Academy publications ; a suggestion (un inventaire méthodique des publications dues aux sociétés savantes est très désirable ; trois modèles sont proposés. Ne pourrait-on pas proposer, en outre, celui qui a été réalisé par la *Bibliographie française des Sociétés savantes de Paris et des départements*?). — The accessibility of archives (questions et réponses concernant la Roumanie, en français ; l'Australie et la Nouvelle-Zélande, en anglais). — E. S. DE BEER. Executions following the « Bloody assize » (indique les sources où l'on doit puiser pour établir le chiffre exact des exécutions capitales ordonnées par les Assises sanglantes de 1685). — Additions et corrections au *Dictionary of national biography*.

Bulletin of the John Rylands library Manchester. Vol. X, 1926, juillet. — S. ALEXANDER. Molière and life. — R. S. CONWAY. A græco-roman tragedy (conférence sur les rapports de Rome et de la Grèce depuis le III^e siècle, surtout d'après Tite-Live). — J. RENDEL HARRIS. The early colonists of the Mediterranean (il faut admettre l'existence de colonies arabes en Égypte, pour le commerce des épices et des cauris ; de colonies égyptiennes dans la mer Égée et sur la côte syrienne, pour le papyrus ; de colonies hittites en Libye, pour l'industrie et le commerce du sel. Il n'est même pas impossible que des Hittites soient venus s'établir sur le Rhin, dans le pays des « Chatti » ou Hessois). — C. H. HERFORD. The mind of post-war Germany (important et instructif ; grand éloge de Rathenau qui représentait à un degré éminent les meilleurs traits de la mentalité allemande). — C. E. VAUGHAN. Goethe and Hugo (contribution à l'histoire des idées en Europe au XIX^e siècle). — A. MINGAUD. The early spread of Christianity in India (relève toutes les traces qui permettent de suivre la diffusion du christianisme en Mésopotamie, en Perse et dans l'Inde occidentale depuis le III^e siècle. Dresse la liste des synodes qui ont été tenus et des évêchés qui ont été fondés dans les pays limitrophes de l'Inde

et dans l'Inde propre. Indique les manuscrits liturgiques, monuments et inscriptions qui intéressent l'histoire de ces chrétiens orientaux). — **Id.** List of the turkish governors and high judges of Aleppo from the ottoman conquest to A. D. 1747. — **Frederick J. Powicke.** Another Lauderdale letter (lettre anonyme, mais qui est certainement de Lauderdale; elle est adressée à Richard Baxter et datée du 20 mars [1660]). — **J. Rendel Harris.** The ode 26 of Salomon rendered in prose and verse.

The Cambridge historical Journal. T. II, n° 1, 1926. — **M. P. Charlesworth.** The fear of the Orient in the roman empire. — **Eileen Power.** The english wool trade in the reign of Edward IV (d'après des documents anglais et hollandais). — **A. B. C. Cobban.** Edmund Burke and the origins of the theory of nationality (utilise notamment les mss. de Lord Acton conservés à la bibliothèque de l'Université de Cambridge). — **P. C. Vellacott.** The diary of a country gentleman in 1688 (ce journal a été tenu par Sir John Knatchbull, membre du Parlement de 1685 à 1695, mort en 1696. Écrit sous la dictée même des événements, il reflète les opinions de la petite noblesse du Kent au moment de la révolution qui renversa Jacques II). — **F. Miller.** The Middleburgh staple, 1383-1388 (ce comptoir fut établi par des commerçants anglais et autres pour la vente de la laine, le comptoir ou « étaple » de Calais étant trop exposé aux entreprises des Français et des pirates). — **R. L. Manning.** Wyclif and the House of Herod (dans une réponse à une attaque du carme John Cunningham, Wyclif parle de trois nids « in quibus cum aliis avibus Christi pascitur » et des lieux où ils sont placés; le troisième est la « domus Herodis »; ce dernier mot n'est pas un nom propre désignant le roi Hérode; c'est la transcription latine du grec *ἑρῳδιός*, qui désigne la cigogne ou le héron). — **Harold Temperley.** Lord Acton on the origins of the war of 1870; with some unpublished letters from the British and Viennese Archives (parle de l'influence de Bernhardi dans l'affaire de la candidature Hohenzollern et des agissements de l'Autriche-Hongrie. Publie une lettre de l'impératrice Eugénie, adressée de Chislehurst, le 4 octobre 1870, à l'empereur François-Joseph, et le projet de réponse de François-Joseph). — **I. F. D. Morrow.** An unpublished memorandum on the Straits question, by baron (later count) von Ærenthal (en 1894, d'après les archives de Vienne). — **Gilbert Tucker.** Additions to the manuscript records at Cambridge. A. The colonial records.

The English historical Review. 1926, juillet. — **Prof. Ludwig Riess.** The re-issue of Henry's I coronation charter (établit cette nouvelle rédaction d'après des textes qui avaient échappé à Liebermann). — **Prof. W. E. Lunt.** William Testa and the parliament of Carlisle, 1306-1312 (publie trois listes de taxes ecclésiastiques levées en Angleterre en 1308, 1310 et 1311-1312). — **H. S. Bennett.** The reeve and the manor in the fourteenth century. — **C. S. Higham.** The general assembly of the Leeward isles. II (influence exercée par cette assemblée à Grenade, une des Petites-Antilles, 1763-1771; émancipation des esclaves de 1797 à 1840; fédération des Iles Sous-le-Vent en 1871). — **A. Aspinall.** English party organisation in the early nineteenth century. — **Miss E. Pole Stuart.** The interview between Philip V and Edward II at Amiens in 1320 (document en français, mutilé à la fin; il a été rédigé en 1324). — **A. E. Prince.** A letter of Edward the Black Prince describing the battle of Nájera in 1367 (lettre déjà publiée dans le t. CXXXVI de la *Rev. histor.* par Eugène Déprez; les observations préliminaires de M. Prince gardent leur valeur). — **J. M. Wilson.** Wolsey's and Cranmer's visitations of the priory of Worcester (texte, d'après un ms. de la cathédrale).

History. 1926, juillet. — J. A. WILLIAMSON. The geographical history of the Cinque Ports (avec une carte montrant le tracé vraisemblable de la côte aux temps anciens, comparé au tracé moderne). — E. F. JACOB. The political assumptions of some medieval men of action (conférence). — Hilary JENKINSON. The teaching and practice of handwriting in England. I (différents modes d'écriture employés au moyen âge en Angleterre ; les *scriptoria* et les scribes spécialisés, etc.). — Miss Helen M. CAM. The *Quo warranto* proceedings under Edward I (leur origine, leur caractère, leur importance ; avec une très utile bibliographie).

The Quarterly Review. 1926, juillet. — W. J. SPARROW-SIMPSON. The Roman index of the prohibited books. — Bohun LYNCH. Caricature (on pourra utiliser la bibliographie). — Général Sir George ASTON. Short histories of British wars. — E. Beresford CHANCELLOR. The Athenæum (histoire du « plus célèbre club littéraire, artistique et scientifique du monde »). — William MILLER. The presidency of general Pangalos. — Sir Lynden MACASSEY. Sedition, privy conspiracy and the rebellion (analyse les rapports les plus récents des congrès de Trade Union qui témoignent d'un effort continu pour détruire la société et le peuple anglais). — Stanley RICE. Asia and the Bolsheviks (barrières que le monde jaune peut opposer à la propagande bolcheviste). — Robert STEELE. The coming of alchemy.

The Scottish historical Review. 1926, juillet. — J. Duncan MACKIE. James I and the peace with Spain, 1604 (en traitant avec l'Espagne, Jacques I^{er} continuait en fait la politique d'Élisabeth, mal disposée envers Henri IV qui avait fait avec l'Espagne la « paix séparée » de Vervins et qui tardait à payer ses dettes). — J. R. N. MACPHAIL. The royal revenues of England, 1066-1399 (simple annonce de l'ouvrage posthume de Sir James Ramsay). — M. A. BALD. Vernacular books imported into Scotland, 1500-1625 (montre les goûts et les idées de l'Écossais moyen désireux de s'instruire par la lecture). — H. A. PITMAN. Dalmahoy v. Dirlaton, an old chancery suit (le procès engagé devant la cour du chancelier en Angleterre au sujet de la succession ouverte par la mort de James Maxwell, comte de Dirlaton, en 1650, fournit d'abondants détails sur la généalogie de cette famille écossaise). — Henri SÉE et Alex. A. CORMACK. Commercial relations between France and Scotland in 1707 (d'après les archives de la Chambre de commerce de Nantes et celles d'Aberdeen). — D. W. Hunter MARSHALL. On a supposed provincial council of the Scottish Church at Dundee in february 1310 (examen critique des documents sur lesquels on s'appuie pour prouver que le clergé, assemblé à Dundee le 24 février 1310, a reconnu Robert comme légitime roi d'Écosse, en dépit de la sentence d'excommunication lancée contre lui. Un de ces documents au moins est d'une authenticité douteuse). — Marguerite WOOD. Before and after the battle of Langside (publie, traduites en anglais, deux lettres de Marie Stuart au duc de Châtelleraut, les 6 mai et 21 juin 1568).

The Times. Literary supplement. 1926, n° 1274. — England past and present (à propos d'un récent ouvrage de George M. Trevelyan). = N° 1276. A dictator of the Risorgimento (il s'agit de Ricasoli). = N° 1277. French romantics. = N° 1278. Sea-dogs and discovery (étude sur le récit, par Fleicher, du voyage de circumnavigation entrepris par Drake). — Spanish Armada literature, = N° 1281. Method in the science of man. = N° 1284. The dethronement of Descartes. = N° 1286. Lancelot Andrews (la vie et l'œuvre du pieux évêque de Winchester, un des orateurs sacrés les plus estimés de l'Église anglicane, mort le 25 sept. 1626). = N° 1287.

Saint Francis and the modern world (à l'occasion de plusieurs ouvrages publiés pour le septième centenaire de saint François d'Assise).

ITALIE.

Notizie degli scavi di antichità. (R. Accademia dei Lincei.) 6^e série, vol. I, 1923.

Rome. Ruines d'une maison de l'époque impériale avec bains privés, *via Sicilia*; dans le voisinage, inscription mentionnant la construction, vers 202-203, d'un *antrum mithriae* par deux affranchis impériaux (G. MANCINI, p. 47-49). — R. PARIBENI. Rinvenimento di statue in *via Ruggero Bonghi* (p. 162-163 et pl. VII; répliques d'une péplopore d'après le bronze de Calamide et de la Vénus d'Arles); — près de la *via Flaminia*, découvertes d'une esplanade ayant appartenu à une réfection tardive des *Saepta Julia* et dans le voisinage du Palais de Venise d'une *area* entourée de portiques du *Porticus Deorum*; à l'est de celui-ci, les vestiges d'un édifice à abside se rattachant aux constructions du *titulus Pallacinae*, fondation du pape Marcel; parmi les sculptures recueillies au cours des travaux, il y a lieu de signaler un pilier décoré de reliefs figurant une procession isiaque et un fragment de bas-relief provenant peut-être de la décoration de l'arc de Claude, petit temple au fronton duquel est représenté un combat d'amazones (G. MANCINI, p. 225-243). — R. PARIBENI. Scoperte di antichità nella città e nel suburbio (p. 382-411; sur l'Aventin, ruines d'un *mithraeum* à proximité des bâtiments occupés par la IV^e cohorte des vigiles; *via Salaria*, grande villa rustique avec serres près du lieu dit « *sepoltura di Nerone* », maisons et ruines d'édifices quadrangulaires le long de la voie; dans une « *favissa* », statues de Bacchus, d'Hercule et d'Atargatis; *via Labicana*, grand sarcophage de marbre: putti soutenant des guirlandes de fruits et de lauriers; dans les vides entre les festons, deux reliefs, scènes de sacrifices rustiques). — Paolino MINGAZZONI. Un frammento inedito dei Fasti consolari Capitolini (p. 376-382; permet de préciser le nom du censeur de 482 av. J.-C.; il faut restituer désormais Papirius Pretestatus et non Papirius Cursor).

Latium et Campanie. Guido CALZA. Ostia. Ricognizioni topografiche nel Porto di Traiano (p. 54-80 et pl. II; mémoire qui apporte de nombreuses et importantes précisions au plan de Lanciani, principalement sur le tracé de la banquette entourant le bassin dans laquelle sont pratiquées les croupières d'amarrage et la disposition des magasins qui, à l'étage, n'ont jamais comporté de locaux d'habitation. La découverte la plus importante a été celle de deux tombes monumentales appartenant à la nécropole du port de Claude; l'une et l'autre avaient été enclavées dans les magasins de la partie sud-orientale du bassin, lors des remaniements du port par Trajan). — G. BENDINELLI. Albano Laziale (Frattochi). Statua maggiore del vero d'imperatore in figura di Apollo (p. 81-85 et pl. III; sans doute Elagabale). — Alda LEVI. Cuma (necropoli). Tomba « a schiema » del periodo greco-sannito (p. 85-90; contrairement à l'usage courant, la tombe comporte trois banquettes sur lesquelles était déposé un mobilier funéraire appartenant à la seconde moitié du III^e siècle av. J.-C.). — A. MAIURI. Casanova di Carnola. Oggetti sporadici di epoca preistorica (p. 90-92; découverte de deux anneaux massifs en bronze ornés d'incisions profondes et de cercles de pointillé de la fin du bronze). — A. MAIURI. Vico Equense. Gruppo marmoreo mutilo di Eros e Psyche (p. 93-95; rappelle un groupe du musée du Capitole et surtout celui de la collection Torlonia). — Matteo DELLA

CORTE. Teano. Mura preromane (p. 165-174; mur d'enceinte du ^{v^e}-iv^e siècle découvert sur les pentes de la colline du séminaire; il est constitué par une courtine à terrasse supportée par des colonnes reposant sur de gros dés de pierre). — **R. PARIBENI.** Tivoli. Trovamenti vari nella città e nel suburbio (p. 244-254 et pl. XIII-XVI; fouilles au voisinage immédiat de la *mensa ponderaria*: découverte d'une salle pavée de marbre blanc et terminée par une abside décorée de peintures, au centre de laquelle se dresse une base ayant supporté une statue de Nerva; la base porte une dédicace à Auguste; en bordure de la voie Tiburtine, à Castell'Arcione, beau sarcophage de marbre avec représentations de combats entre Gaulois et Romains). — **R. PARIBENI.** Mentana. Rinvenimenti occasionali varii (p. 255-257; belle tête de femme âgée, les cheveux recouverts d'une étoffe très serrée dont les extrémités se réunissent au sommet du crâne, époque républicaine). — **Ugo RELLINI.** Matera. Scavi preistorici a Serra d'Alto (p. 257-295 et pl. XVII-XX; importante station de la fin du néolithique dont les cabanes rondes disposées en groupes protégés par des fossés ont fourni une remarquable céramique peinte, caractérisée par la présence de tasses à anses latérales, ornées de triangles, méandres, losanges, zigzags, etc.). — **Ugo ANTONELLI.** Castel Gandolfo. Antiche tombe di vigna Mora (p. 412-414; mobiliers constitués par des vases de fabrication locale et des poteries étrusco-campaniennes). — **M. DELLA CORTE.** Pimonte. Ruleri di una villa rustica sepolta dal Vesuvio l'anno 79 col sepolcreto annesso (p. 416-417; sur le monte Pendolo, tombes à tuiles sans mobilier, établissement agricole avec « cella vinaria » et réservoir d'eau).

Lucanie et Brutium. **M. DELLA CORTE.** Padula. Rinvenimenti di un cippo sepolcrale romano di epoca tarda (p. 418). — **Du MÊME.** Atena Lucana. Statua mutila di un personaggio in abito militare (p. 419).

Piemont. **G. MORETTI.** Sassoferato. Mosaico romano (p. 110-113; animaux marins, tritons, taureaux, chevaux, chèvres, disposés en lignes concentriques; époque des Antonins). — **G. MORETTI.** Frammento di una redazione locale di « Fasti Triumphales Populi Romani » rinvenuta nell'antica Urbsalvia (p. 114-127 et pl. VI; complète le fragment connu sous le nom de Tabula Tolentinus et paraît avoir été rédigée d'après un original primitif détruit lors de l'incendie de la Regia). — **G. MORETTI.** Falerone. Mosaici romani (p. 127-132; triomphe de Neptune et pavements géométriques, l'un d'eux donné par Herennius Repentinus, patronus coloniae).

Étrurie. **L. PERNIER.** Orvieto. Tempio etrusco presso il Pozzo della Rocca (p. 133-158; au cours de l'exploration du temple à triple cella dressé sur un haut podium, de nombreux fragments de terres cuites appartenant à la décoration du monument ont été retrouvés, statues de guerrier, d'homme barbu, un manteau retombant en arrière des épaules, frises ornées de palmettes, antefixe à tête de Ménade, ^{v^e}-iii^e s. av. J.-C.). — **E. GALLI.** Fiesole. Gli scavi governativi del tempio etrusco-romano (p. 28-36 et pl. I; reprise des fouilles ayant amené le dégagement d'une partie du stylobate et d'un portique faisant peut-être partie d'une schola et la découverte d'une grande frise de pierre ornée de triglyphes et de rosaces). — **R. BIANCHI BANDINELLI.** Fabro. Scoperta di un cippo miliario della « Via Nova Traiana » (p. 36-40; ce serait le milliaire placé *ad fines Clusinatorum*). — **Ugo ANTONELLI.** Canepina (Viterbo). Vasche per macerazione di vegetali e inscri-

zione latina ai Lari (p. 41-47 ; sur les pentes du Matterone, groupements de vasques creusées dans des blocs de rochers en place et de bassins carrés ou rectangulaires en pierre, sans doute destinés au rouissage du lin). — Antonio MINTO. Lucca. Vestigio della cerchia antica (p. 209-216 ; apporte quelques précisions nouvelles à l'étude de l'enceinte quadrangulaire en blocs de calcaire parallélépipédiques, principalement aux abords de l'oratoire de Sainte-Marie-de-la-Rose). — Alessandro DE VITA. Arezzo. Scoperte archeologiche nella città e nel territorio durante il 1924 (p. 217-225 et pl. XI ; tête de jeune femme du 1^{er} siècle ap. J.-C., coiffée comme la Livie et l'Octavie du Louvre ; tête de jeune homme de même époque d'après un original hellénistique). — Antonio MINTO. Populonia. Scavi e scoperte fortuite nella località di Porto Baretta durante il 1924-1925 (p. 346-376 ; groupes de tombes à San Cerbone, les unes à caissons et à fosses, les autres à chambres ; l'une de celles-ci présente une modification du couloir dont l'entrée est en saillie à l'extérieur du monument ; inhumations romaines de basse époque près de Poggio della Guardida).

Ligurie. Piero BAROCELLI. Torino (destra del Po). Colle (« bric ») della Maddalena : tombe di età romana (p. 343-345 ; dans le voisinage de tombes à incinération du haut Empire, station néolithique avec céramique décorée de cordons à impressions digitales).

Vénétie et Istrie. Bruna TAMARO. Duino-Timavo. Scoperte di iscrizioni romane (p. 1-20 ; lors des travaux de restauration du château de Duino, découverte de plusieurs inscriptions se rapportant au culte de la divinité du Timave, dont le sanctuaire devait être situé sur l'emplacement actuellement occupé par l'église de San Giovanni de Tuba ; le temple, détruit au milieu du 1^{er} siècle avant notre ère, avait été réédifié par Auguste après ses victoires sur les Carnes et les Giapydes). — G. BRUSIN. Aquileia. Inscrizioni scoperte casualmente negli ultimi anni (p. 20-28 ; dédicace à *Aesontius*, qui, pour la première fois, donne le nom latin de l'Isonzo ; épitaphe d'un *eques imaginifer* de la *cohors I Pannoniorum* qui, pendant quelque temps, eut ses quartiers d'hiver en Haute-Italie). — A. CALLEGARI. Este. Trovamenti casuali di antichità paleo-venete (p. 333-337 ; fragments de poterie rouge estampée, à représentation de pugiliste, semblable au tesson précédemment découvert à Tono).

Transpadane. P. BAROCELLI. Torino. Avanzi di un piccolo monumento con la figurazione della Lupa allatante e dei gemelli (p. 97-98 ; bloc rectangulaire ayant appartenu à la décoration d'un édicule : dans un fronton rectangulaire, image d'une grotte, à l'intérieur de laquelle la louve allaite Romulus et Remus). — De même. Lignod (val d'Ayas). Rinvenimento di oggetti di età romana (p. 99 ; découverte dans une tombe d'un tesson de poterie ventrue cerclée d'argent). — G. PATRONI. Gottolengo. Oggetti rinvenuti nelle stazione preistorica detta castellaro (p. 100-104 ; il ne semble pas qu'on soit en présence d'une terramare, comme on l'avait cru jusqu'à ce jour.)

Sicile. P. ORSI. Siracusa. Nuova necropoli greca dei sec. VIII-VI nel predio ex Spagna (p. 176-208 et 296-310, p. VIII-X ; 127 nouvelles tombes dont les mobiliers montrent l'importance des échanges commerciaux entre la Sicile et Rhodes aux VII^e-VI^e siècles av. J.-C. La nécropole découverte était celle du quartier d'Acradina bassa). — Ettore GABRICCI. Girgenti. Scavi e scoperte archeologiche del 1916 al 1924 (p. 420-461 et pl. XXV-XXVI ; découvertes de magasins byzantins près du

port, de maisons romaines à péristyles et à terrasses non loin de l'église Saint-Nicolas, d'un petit temple hellénistique aux abords du sanctuaire de Zeus, dont l'angle nord-est est traversé par un mur de fortification se dirigeant vers la Porta Aurea et dont le remblai était constitué par les débris architecturaux d'un temple du VI^e siècle; dans la vallée de San Biagio ont été mises au jour une muraille orientée est-ouest, épaisse de 2^m50, et une grande plate-forme supportant une tour rectangulaire, l'une et l'autre appartenant au système défensif d'Agrigente; au cours des restaurations du temple d'Héraklès, un certain nombre de colonnes ont été relevées sur la face méridionale; au musée, on a reconstitué une baignoire en terre cuite en forme de sabot, ornée de masques de Méduse archaïques, de têtes de femmes, et deux pieds humains chaussés de sandales).

Sardaigne. A. TARAMELLI. Chiaramonti. Navicella protosarda rinvenuta a nuraghe Spiena (p. 322-327; à propos de la navicelle en bronze ornée d'un protome de cerf, l'auteur étudie le caractère religieux de ce motif décoratif et sa répartition dans le bassin de la Méditerranée). — DU MÊME. Ala di Sardi (Sassari). Rinvenimento di bronzi votivi di eta nuragica in regione « su Pedrighinosu » (p. 462-470; statuettes d'archer et de prêtresse vêtue d'une longue tunique, dont un pan tombe du bras gauche étendu; armes de bronze, poignards triangulaires protosardes). — DU MÊME. S. Antonio (Cagliari). Scoperta di un ipogeo romano dell'antica Sulcis (p. 470-474; mausolée à base rectangulaire, peut-être surmonté d'une pyramide du type si fréquent en Afrique du Nord).

ROUMANIE.

Buletinul comisiunii monumentelor istorice. 1924, gr. in-4^o, 194 pages, 174 illustrations. — La Commission des monuments historiques de Roumanie, présidée par M. N. Iorga, publie un bulletin trimestriel, luxueusement édité par l'Institut d'art graphique de Craïova. G. BALS. L'église de Mirautz-de-Succava (la fondation de l'église métropolitaine remonte aux environs de 1400; détruite vers 1513, l'église fut reconstruite par le prince Bogdan le Borgne, entre les années 1513 et 1522. Mais une étude attentive du plan et des façades de l'édifice actuel permet de constater une reconstruction datant du milieu du XVII^e siècle). — V. BRATULESCU. L'église de Gradistea-Vlasca (fondée par Bunea Gradisteanu en 1657). — Les fondations religieuses de Micha Anastasievich (le major Micha Anastasiévitch, riche réfugié serbe, a fondé une église à Clejani en 1864 et une autre à Brauceni en 1850). — L. BRÉNIER. L'art roumain d'après l'ouvrage de N. Iorga et G. Bals (traduction en roumain d'une étude parue dans le *Journal des savants*, septembre-octobre 1923). — T. G. BULAT. Monastère de Berislavesti (district d'Arges; église datant du milieu du XVIII^e siècle). — N. A. CONSTANTINESCU. Églises et monastères du district de Buzau. — V. DRAGHICEANU. La maison seigneuriale des Cantacuzènes de Magureni (cette demeure, située dans le district de Prahova, fut commencée en 1666 et terminée en 1667. Elle fut pillée par les Turcs, puis détruite par des tremblements de terre au début du XIX^e siècle. Les fouilles récentes ont permis d'en reconstituer le plan, ainsi que l'existence d'une loggia sur la façade nord. Les découvertes de monnaies autrichiennes, russes, turques, françaises (une de Louis XV), de vases turcs, de Brasov, de Murano, de Sèvres, prouvent l'influence de divers courants de civilisation). — L'église de Saint-Spiridon-l'Ancien (cette église bucares-

toise fut construite en 1750, sensiblement modifiée ultérieurement. A remarquer les caractéristiques des calottes sur pendentifs, appuyés sur des arcs cylindriques latéraux qui couvrent le narthex, le pronaos et le naos et dont les proportions vont en augmentant de l'entrée vers l'autel). — Quelques notes sur *Curtea Arsa* (le plan de Bucarest par l'architecte Baroczin permet de situer l'emplacement du « Palais incendié », construit par Alexandre Hypsilanti (1775) et détruit complètement par les incendies de 1790 et 1812). — DRACHICEANU et P. DEMETRESCU. Le monastère de Bradet (ce petit monastère, qui fut longtemps une dépendance de l'évêché d'Argès, a été construit à la fin du xiv^e siècle par le prince Mircea l'Ancien et sa femme Mara sur un plan en forme de trèfle, avec des rangées de pierres et de briques superposées). — Catherine DUNAREANU-VULPE. La question des Bataignes en rapport avec la pierre sépulcrale de Dragomirna (les Bataignes, mentionnés pour la première fois par Polybe comme mercenaires du roi de Macédoine, vinrent de la Morava supérieure. Formant la première onde germanique dirigée vers le Sud-Est européen, ils occupèrent la région thrace et sarmate). — Gr. FLORESCU. Découvertes archéologiques à Seimenii-Mari (au nord de Cernavoda, dans la Dobrogea, établissement romain entouré d'un vallum de terre, deux piliers milliaires avec inscriptions ont été récemment découverts. Les inscriptions, datant l'une de l'an 160 de notre ère, l'autre de l'an 200, concernent des réparations à la route établie le long du Danube). — N. GHICA-BUDESTI. Le monastère de Golia (l'église de ce monastère, qui fut longtemps l'église principale de Iassy, date de la seconde moitié du xvi^e siècle. Minutieuse description architectonique, qui est précédée d'une esquisse historique du monastère de Golia par Sévère Zotta, de la fondation jusqu'à notre époque). — C. C. GIURESCU. Une église de Vlad l'Empaleur à Târsor (une inscription de l'église, maintenant disparue de Târsor (Prahova), indique comme fondateur Vlad l'Empaleur en 1461. Cette petite localité fut prospère du xv^e au xviii^e siècle). — N. IORGA. Peintures et objets d'art de l'église des Schei à Brasov (la petite église Saint-Nicolas, dans le faubourg des Schei, à Brasov, fut construite au commencement du xvi^e siècle, transformée au xviii^e et ornementée dans la première moitié du xix^e siècle. Intéressantes sculptures sur bois. Peintures où se marque l'influence occidentale. Au point de vue iconographique, représentation, assez rare, des paraboles du Christ). — Le monastère de Valenii-de-Munte (église en pierre construite vers 1680, détruite par des tremblements de terre en 1730, puis 1802, rebâtie vers cette date. A remarquer : peintures sur fond or du début du xviii^e siècle). — C. I. KARADJA. Deux vues du vieux palais de Bucarest (hors texte, aquarelle représentant l'extérieur du palais (1793) et gravure représentant réception de l'ambassadeur anglais par le prince régnant (1793). — C. MOISIL. Monnaies trouvées à Magureni (pièces du xviii^e siècle). — Gh. NEDIOGLU. L'église Stavropoléos (étude érudite sur cette église bucarestoise du début du xviii^e siècle). — OLSZEWSKI. Une épée du xiv^e siècle (découverte à Curtea-de-Arges). — P. P. PAIATESCU. Une estampe représentant une ambassade du prince Alexandre Lapusneanu (elle se trouve au musée Czartoryski de Cracovie). — R. VLADESCU-VULPE. Compte-rendu sur les fouilles de Piseul-Coconilor (céramique assez primitive et céramique plus fine venant du Sud). — Compte-rendu du relevé archéologique des régions Mostitea et Calarasi (ces régions sont voisines de la région de steppe appelée le « Baragan ». On y a trouvé en quatre-vingt-quatre endroits des restes préhistoriques, daco-hellènes, romains ou post-romains. Peuplement assez dense dès l'époque néolithique. Les établissements sont surtout nombreux dans le voisinage

du Danube. A l'époque hellénistique, établissements sans fortifications dans la plaine; céramique abondante).
Septime GORCEIX.

Cedrul Cosminului. Buletinul Institutului de Istorie si Limba. Universitatea din Cernauti. Director Ion. I. Nistor. Anul I, 1924. Cernauti, 1925, gr. in-8°, 653 p.; prix : 350 lei. — L'Institut d'histoire et de langue roumaines de l'Université de Cernauti (Bukovine) publie son premier annuaire pour l'année 1924. En voici une analyse succincte : Leca MORARIU. Morphologie du verbe prédicat roumain. — N. IORGA. Note sur un « Câmpulung muntean » : Chioajdele. — Vasile GRĂCU. Versions roumaines des *Hermeneia* de peinture byzantine (ces *Hermeneia* ou manuels ont un caractère manifestement populaire). — Oreste LUTIA. Légende de saint Jean le Jeune de Suceava dans les fresques de Voronet (neuf belles planches). — E. HERZOG et V. GHERASIM. Glossaire du dialecte de Margineau (ville du nord de la Moldavie). — Al. BOCANETU. Contributions épigraphiques relatives à la question financière dans l'Illyricum. — N. GRAMADA. « Vicina » (sources cartographiques, origine du nom et identification de la ville; à rapprocher de l'étude de G. I. Bratianu dans le Bulletin de la section historique de l'Académie roumaine, t. X, 1923). — Ion. I. NISTOR. Les Roumains d'au delà le Nistru (avec une carte des régions au delà du Nistru (Dniester) habitées par des Roumains; établissements roumains au delà du fleuve. Statistiques russes concernant les Roumains d'au delà du fleuve (400 à 500,000 âmes). L'élément roumain en Galicie, Silésie, Moravie et Croatie. Expansion de l'élément roumain jusqu'au Nistru et au delà. Relations des Roumains d'au delà du fleuve avec les Cosaques, avec les Polonais, les Russes. L'organisation religieuse de ces Roumains; vie économique et culturelle. Le réveil des Roumains d'au delà le Nistru. La République moldave).

S. G.

BIBLIOGRAPHIE DES COMPTES-RENDUS

Abbott (Edith). Historical aspects of the immigration problems; select documents. *Times*, n° 1285.

Andrews (Roy Chapman). On the trail of ancient man. A narrative of the field work of the central Asiatic expeditions. *Times*, n° 1286.

Aurner (Miss Nellie Slayton). Caxton, mirror of xvth cent. letters. *Times*, n° 1289 (étude intéressante, mais incomplète, sur le milieu où vécut Caxton).

Baerlein (Henry). The march of the Seventy thousand. *Times*, n° 1289 (histoire bien

documentée des luttes soutenues en Sibérie par les Tchèques contre les Bolchevistes).

Barnes (Harry Elmer). The genesis of the world war. *Times*, n° 1287 (prétend démontrer que la responsabilité de la Grande Guerre pèse uniquement sur l'Entente et que l'Allemagne en est pratiquement innocente).

Basye (Arthur Herbert). The Lords commissioners of trade and plantations, 1748-1782. *Times*, n° 1287.

Baynes (Norman). The Historia augusta.

1. Liste alphabétique des revues analysées, avec le sens des abréviations employées :

A. H. R. Fr. = Annales historiques de la Révolution française. — J. S. = Journal des Savants. — Pol. = Polybiblion. — R. C. = Revue critique. — R. Ét. H. = Revue des études historiques. — R. H. Égl. = Revue d'histoire de l'église de France. — R. H. Franc. = Revue d'histoire franciscaine. — Times = Supplément littéraire du Times.

- Times*, n° 1283 (pense que cette compilation a été rédigée sous Julien l'Apostat pour appuyer le programme de gouvernement de cet empereur).
- Beaufreton (M.)**. Saint François d'Assise. *R. H. franc.*, 1925, 418.
- Beyssac (Jean)**. Les chevaliers de l'Eglise de Lyon. *R. H. Égl.*, 1926, 377.
- Bloch (Marc)**. Les rois thaumaturges. *R. C.*, 1926, 293 (E. Faral note dans ce livre une admirable érudition, mise au service d'un sens critique très aigu).
- Brinton (Crane)**. The political ideas of the english romanticists. *Times*, n° 1281.
- Brüsch (Amédée)**. La Maison d'Orléans à la fin de l'ancien régime. La jeunesse de Philippe-Egalité. *A. H. R. Fr.*, 1926, 397 (A. Mathiez : un tel ouvrage renouvelle, sur des points importants, notre connaissance de la société française à son déclin).
- Brunot (F.)**. Histoire de la langue française. VII. La propagation du français en France jusqu'à la fin de l'ancien régime. *R. C.*, 1926, 311.
- Burkitt (M. C.)**. Prehistory; a study of early cultures in Europe and the mediterranean basin. *R. C.*, 1926, n° 17.
- Burnet (Édouard-L.)**. Le premier tribunal révolutionnaire genevois, juillet-août 1794. *A. H. R. Fr.*, 1926, 397.
- Bulter (Alban)**. The lives of the saints; nouv. édit. par le P. Herbert Thurston, S. J. T. I. *Times*, n° 1287 (édit. très remaniée et augmentée; elle doit contenir au moins 3,000 biographies).
- Cabot (John M.)**. The racial conflict in Transylvania. *Times*, n° 1289 (témoignage impartial).
- Capart (Jean)**. Thèbes, la gloire d'un grand passé. *J. S.*, 1926, 325.
- Cartellieri (Otto)**. Am Hofe der Herzöge von Burgund. Kulturhistorische Bilder. *Times*, n° 1281.
- Carton (R.)**. L'expérience physique chez Roger Bacon. La synthèse doctrinale chez Roger Bacon. *R. H. franc.*, 1924, 510 (E. Gilson : travail capital; quelques idées appellent la discussion).
- Carvalho e Castro**. Saint Bonaventure. *R. H. franc.*, 1924, 502.
- Carver (Thomas Nizon)**. The present economic revolution in the United States. *Times*, n° 1279 (cette révolution consiste à effacer la distinction entre le travail et le capital, en faisant de l'ouvrier un capitaliste, et en obligeant la plupart des capitalistes à devenir des travailleurs).
- Cascorbi (P.)**. Die deutschen Familiennamen, 6^e édit. *Times*, n° 1287.
- Cavadias**. ἱστορία τῆς ἐκκλησιαστικῆς τέχνης. *Times*, n° 1289.
- Champion (Pierre)**. Histoire poétique du x^v siècle. *J. S.*, 1926, 303.
- Cherel (A.)**. Histoire de l'idée de tolérance. Un aventurier religieux au xviii^e siècle : André-Michel Ramsay. *R. H. Égl.*, 1926, 363.
- Childe (V. Gordon)**. The Aryans; a study of indo-european origins. *Times*, n° 1289.
- Chinard (Gilbert)**. Les réfugiés huguenots en Amérique. *R. C.*, 1926, n° 18.
- Clayton (Joseph)**. The rise and decline of socialism in Great Britain, 1884-1924. *Times*, n° 1283.
- Clop (E.)**. Saint Bonaventure. *R. H. franc.*, 1924, 239 (livre entièrement à refaire).
- Complete Peerage (the)**. Nouv. édit. par Gibbs et Doubleday; vol. V. *Times*, n° 1279 (ce tome V, paru en 1921, a été remanié et contient maintenant les familles nobles qui ont porté le titre de comte ou duc de Gloucester).
- Conrad von Hitzendorf (fieldmarschall)**. Aus meiner Dienstzeit. V. *Times*, n° 1280 (mille pages de texte et quarante cartes pour les trois derniers mois de 1914).
- Cory (Sir George E.)**. The rise of South Africa, t. IV. *Times*, n° 1279 (ce vol. se rapporte aux années 1838-46).
- Coulton (G. G.)**. The medieval village. *R. C.*, 1926, 281 (M. Bloch : travail consciencieux, rempli d'indications utiles, mais qui ne constitue, à aucun degré, même un chapitre détaché d'une véritable histoire de l'Europe rurale au moyen âge).
- Dexter (T. F. G.)**. Cornish names. *Times*, n° 1281.
- Donceur (P.)**. Le livre de la bienheureuse Angèle de Foligno; documents édités avec le concours de Mgr F. Pulignani. *R. H. franc.*, 1926, 304 (édition très insuffisante).
- Dorso (Guido)**. La rivoluzione meridionale. Saggio storico-politico sulla lotta politica in Italia. *R. C.*, 1926, n° 17.
- Duthuit (Georges)**. Byzance et l'art du xiii^e siècle. *R. É. H.*, 1926, 339.
- Ehrle (F.)**. Der Sentenzkommentar Peters von Candia, des Pisaner Papstes Alexander V. *R. H. franc.*, 1926, 128 (E. Gilson : érudition précise; jugements contestables).
- Evelyn-White (Hugh G.)**. The monasteries of the Wadi'n Natrûn. I. New texts from

- the monastery of Saint Macarius. *Times*, n° 1286.
- Fernessole (abbé Pierre). Bio-bibliographie de la jeunesse de Louis Veuillot, 1813-1843. Les origines littéraires de Louis Veuillot. *R. H. Égl.*, 1926, 354.
- Ferret (Marc). Les tribunaux de famille dans le district de Montpellier. *A. H. R. Fr.*, 1926, 503.
- Gold (L.) et Reymann (major M.). Die Tragödie von Verdun. Die deutsche Offensiveschlacht. I. *Times*, n° 1282.
- Graham (Walter). The beginnings of the english literary periodicals, 1665-1715. *Times*, n° 1289.
- Gressman (Hugo), Robinson (H. Wheeler), Robinson (T. H.), Driver (G. R.), Blackman (A. M.). The Psalmists; essays on their religious experience and teaching, their social background and their place in the development of hebrew psalmody. *Times*, n° 1282.
- Haebler (Konrad). Handbuch der Inkunabelkunde. *Pol.*, 1926, 57 (livre indispensable aux amateurs comme aux professionnels).
- Herculano (Alexandre). History of the origin and establishment of the inquisition in Portugal; trad. par John C. Branner. *Times*, n° 1286.
- Hocedez (le Père Edgar), S. J. Richard de Middleton. *R. H. Égl.*, 1926, 371 (bonne biographie d'un savant franciscain du xiii^e s., dont le nom latin est Richard « de Mediavilla »).
- Home (Gordon). Roman London. *J. S.*, 1926, 328.
- Huard (Georges). La paroisse et l'église Saint-Pierre de Caen. *R. H. Égl.*, 1926, 349.
- Inge (William Ralph). England. *Times*, n° 1285 (tableau pessimiste de l'Angleterre actuelle par le doyen de Saint-Paul).
- Ishwari Prasad. History of medieval India. *Times*, n° 1285.
- Ispizua (Segundo de). La primera vuelta al mundo. *Times*, n° 1280 (2 vol. sur le tour du monde accompli par le Basque El Cano et Magellan. Histoire des découvertes maritimes depuis Hérodote; bibliographie et nombreuses illustrations).
- Jules d'Albi (le Père). Saint Bonaventure et les luttes doctrinales de 1267-1277. *R. H. franc.*, 1924, 506 (résultats importants et nouveaux).
- Kautsky (Karl). Are the Jews a race? *Times*, n° 1286 (œuvre de propagande socialiste, hostile aux Juifs, à cause non de leur race, mais de leur prédominance financière. Quant au sionisme, il se meurt; avant peu, les Arabes auront repris tout le terrain perdu).
- Law (Sir Algernon). India under Lord Ellenborough, 1842-1844. *Times*, n° 1286 (extraits tirés des papiers d'Ellenborough par son neveu).
- Leslie (Shane). George IV. *Times*, n° 1286.
- Loisne (comte de). Cartulaire de la commanderie des Templiers de Sommereux. *R. H. Égl.*, 1926, 345.
- Lewisohn (Ludwig). Israel. *Times*, n° 1287 (étude sur le sionisme par un juif américain).
- Lowis (Douglas W.). The history of the Church in France, 950-1000. *Times*, n° 1282.
- Lucas (Sir Charles). The Empire at war. Vol. V. *Times*, n° 1281.
- Luyckx (B. A.). Die Erkenntnislehre Bonaventuras. *R. H. franc.*, 1924, 368.
- Mac Mahon (Thomas J.). The Orient I found. *Times*, n° 1286 (l'auteur, Australien, montre le danger que fait courir à son pays l'expansion chinoise).
- Maréchal (Christian). Lamennais; la dispute de l'Essai sur l'indifférence, d'après des documents nouveaux. *R. H. Égl.*, 1926, 360.
- Martin (Gaston). La franc-maçonnerie française et la préparation de la Révolution. *A. H. R. Fr.*, 1926, 498 (A. Mathiez: livre de polémique où les affirmations les plus intrépides tiennent lieu des faits et des documents).
- Mask [alias E. Diaz Retg]. Paginas para la historia. Hacia la España nueva. *Pol.*, 1926, 56 (apologie du régime directorial).
- Maurice (général F.). Governments and the war; a study of the conduct of war. *Times*, n° 1285 (étude sur les rapports entre les présidents et les chefs d'armée des deux partis dans la guerre civile de 1861-65).
- Maver (A.) et Stenton (F. M.). The place-names of Bedfordshire and Huntingdonshire. Vol. III. *Times*, n° 1281.
- Mazumdar (B. C.). Orissa in the making. *Times*, n° 1285.
- Molony (J. C.). A book of South India. *Times*, n° 1289.
- Monastery (the) of Epiphanius at Thebes. I. The archaeological material, by H. E. Winlock; the literary material, by W. E. Crum. II. Coptic ostraca and papyri, publ.

- avec trad. et commentaires par W. E. Crum; greek ostraca and papyri, par H. G. Evelyn-White. *Times*, n° 1286.
- Muret (Maurice). Le crépuscule des nations blanches. *R. C.*, 1926, 314.
- Nearing (Scott) et Freeman (Joseph). Dollar diplomacy; a study in american imperialism. *Times*, n° 1282.
- Nef (Charles). Histoire de la musique; édit. franç. par Yvonne Rokseth. *R. C.*, 1926, n° 17.
- Norden (Eduard). Die Geburt des Kindes. *R. C.*, 1926, 284 (explication du mythe de la Nativité présenté dans la 4^e églogue de Virgile; importante discussion par H. Jeanmaire).
- Northup (Clark Sutherland). A register of bibliographies of the english language and literature. *R. C.*, 1926, n° 17 (tâche formidable, dont l'auteur s'est acquitté avec une intelligente patience).
- Oberholtzer (Ellis Paxson). A history of the United States since the civil war. Vol. III, 1872-1878. *Times*, n° 1284.
- O'Grady (Standish Hayes) et Flower (Robin). Catalogue of the irish mss. in the British Museum. 2 vol. *Times*, n° 1285.
- Oncken (Hermann). Die Rheinpolitik Kaiser Napoleons III, 1863-1870. *Times*, n° 1289 (l'auteur utilise largement les dépêches du prince Richard de Metternich, ambassadeur d'Autriche à Paris de 1863 à 1871).
- Oxford and Asquith (earl of). Fifty years of Parliament. *Times*, n° 1289 (importants mémoires qui vont de 1868 à 1914).
- Page (William) et Proby (Granoille). The Victoria history of the county of Huntingdon. I. *Times*, n° 1282.
- Parra Pérez (C.). Miranda et la Révolution française. *R. Et. H.*, 1926, 348.
- Peake (A. S.). The people and the book. Essays on the Old Testament. *Times*, n° 1280 (ouvrage dû à plusieurs collaborateurs, généralement bien informés sur les travaux des Allemands, moins sur ceux des Français et même des Anglais).
- Pereyra (Carlos). L'œuvre de l'Espagne en Amérique; trad. par Jean Baelen et Robert Ricard. *R. C.*, 1926, n° 18.
- Prunel (L.). La renaissance catholique en France au xviii^e siècle. *R. H. franc.*, 1926, 145 (ignore le rôle important joué par les Franciscains).
- Puleston (W. D.). The Dardanelles expedition; a condensed study. *Times*, n° 1285.
- Ravasmami Ayyanger (M. S.) et Sankari Rao (B.). Studies in South indian Jainism. *Times*, n° 1285 (bonne histoire du jainisme, religion qui succomba persécutée par les prêtres de Brahma).
- Renaudet (A.). Préréforme et humanisme à Paris pendant les premières guerres d'Italie. *R. H. franc.*, 1925, 99 (livre important; H. Lemaitre rectifie quelques détails).
- Rippy (J. Fred). The United States and Mexico. *Times*, n° 1280.
- Rodolico (Nicolò). Il popolo agli inizi del Risorgimento nell' Italia meridionale. *Times*, n° 1283.
- Rostovtzeff (M.). The social and economic history of the roman Empire. *Times*, n° 1284.
- Rougier (L.). La scolastique et le thomisme. *R. H. franc.*, 1926, 313 (ce n'est guère qu'un plagiat incorrect).
- Roux (marquis de). Louis XVII et la légende des faux dauphins. *A. H. R. Fr.*, 1926, 403.
- Schmidt (W.) et Koppers (W.). Völker und Kulturen. I. Gesellschaft und Wirtschaft der Völker. *Times*, n° 1287.
- Schmütz (Hermann). The Encyclopædia of furniture. *Times*, n° 1281.
- Scott (Hew). Fasti ecclesiae Scoticanæ. The succession of ministers in the Church of Scotland from the Reformation. Vol. VI: Synods of Aberdeen and of Moray. *Times*, n° 1280.
- Seaton (Ethel). Queen Elizabeth and a swedish princess; being an account of the visit of princess Cecilia of Sweden to England in 1565, from the original ms. of James Bell. *Times*, n° 1279.
- Selwyn (E. G.). Essays catholic and critical. *Times*, n° 1289 (recueil de quatorze dissertations par des membres du High Church, tous, sauf deux, appartenant au clergé).
- Sensburg (Waldemar). Die Bayerischen Bibliotheken. *Pol.*, 1926, 58.
- Seton (W.). Nicolas Glassberger and his works. *R. H. franc.*, 1924, 531 (nombreuses négligences).
- Spies (Heinrich). Kultur und Sprache im neuen England. *R. C.*, 1926, n° 18.
- Stoddard (Lothrop). Le flot montant des peuples de couleur contre la suprématie mondiale des Blancs. *R. C.*, 1926, 314.
- Talbot (P. Amaury). The peoples of Southern Nigeria. 4 vol. *Times*, n° 1284.

- Thomas (A. H.).** Calendar of plea and memoranda rolls preserved among the archives of the corporation of the city of London, 1323-1324. *Times*, n° 1283.
- Thomson (Miss Gladys Scott).** Kent records. The Twysden lieutenancy papers, 1583-1668. *Times*, n° 1283 (documents inédits sur le grand érudit Roger Twysden et sa famille, sur la milice et l'office de lieutenant dont il était chargé).
- Tonnelat (Ernest).** La chanson des Nibelungen. *R. C.*, 1926, 306 (c.-r. à noter d'Edmond Faral : c'est le livre le plus fort qui ait été écrit sur le sujet).
- Tower (Charlemagne).** The marquis de La Fayette in the american Revolution ; with some account of the attitude of France toward the war of Independance. *Times*, n° 1283 (réédition de l'ouvrage qui avait paru en 1894).
- Van den Borren (C.).** Guillaume Dufay ; son importance dans l'évolution de la musique au xv^e siècle. *Times*, n° 1279.
- Van Nostrand (John James).** The imperial domains of Africa Proconsularis. *R. C.*, 1926, 301 (réédite et commente les quatre grandes inscriptions africaines relatives à l'administration des domaines impériaux).
- Venturi (Adolfo).** Storia dell' arte italiana. T. IX : La pittura del Cinquecento, 1^{re} partie. *R. C.*, 1926, n° 18.
- Vidal de La Blache.** Principes de géographie humaine ; publ. par E. de Martonne. *J. S.*, 1926, 289.
- Wallace (W. K.).** Thirty years of modern history. *Times*, n° 1279 (représente Édouard VII comme le principal agent de la politique française tendant à l'encerclement de l'Allemagne).
- Welch (Adam C.).** The psalter in life, worship and history. *Times*, n° 1282.
- Weltkriegsende an der Makedonischen Front.** *Times*, n° 1284 (récit officiel d'après les archives allemandes de la guerre).
- Wilson (F. P.).** The plague pamphlets of Thomas Dekker. *Times*, n° 1279.
- Wissler (Clark).** The relation of nature to man in aboriginal America. *Times*, n° 1281.

CHRONIQUE

L'Institut international de coopération intellectuelle, chargé par la *Société des Nations* de préparer et de réaliser la collaboration internationale sur le terrain des sciences, des lettres et des arts, croit faire œuvre utile en cherchant d'abord quelles sont, dans tous les pays, les bibliothèques actuellement équipées pour fournir sur une catégorie quelconque du savoir une documentation conforme aux besoins de plus en plus pressants de l'érudition. Il a l'intention de publier la liste de ces bibliothèques. Il souhaite que cette liste soit, dès sa première enquête, largement approvisionnée. Il espère qu'elle s'enrichira très vite. Il est convaincu qu'il suffit parfois de modifications légères dans un organisme administratif pour transformer une bibliothèque qui n'a fait fonction jusqu'ici que de simple conservatoire de livres en un centre de documentation. Il publie à cet effet un questionnaire adressé à toutes les institutions qui possèdent une bibliothèque de travail et y joint deux observations importantes. En premier lieu, on estime que l'indication d'une spécialité, même très restreinte, peut avoir une valeur considérable, car un fonds de bibliothèque abondant sur un sujet très restreint est une richesse documentaire presque toujours fort rare et qui présente une valeur inestimable. En second lieu, on juge désirable que dans chaque pays une ou plusieurs bibliothèques s'affirment prêtes à fournir des renseignements sur l'histoire, la géographie et, d'une manière plus générale, la production intellectuelle du milieu dans lequel elles ont été créées.

France. — Le comte Alfred BOULAY DE LA MEURTHE est mort le 13 septembre 1926 à l'âge de quatre-vingt-trois ans ; il était l'auteur de nombreux ouvrages sur l'époque napoléonienne ; ses études sur le Concordat ont été particulièrement appréciées.

— M. Henry COCHIN est mort le 7 décembre 1926. Il était né à Paris le 31 janvier 1854. Fils d'Augustin Cochin, il appartenait à une famille de philanthropes et d'hommes politiques qui honorèrent le régime parlementaire et le parti catholique. Député du Nord de 1893 à 1914, il abandonna la vie publique après la guerre et se donna tout entier à ses goûts littéraires. Dante, Pétrarque, Boccace, Fra Angelico furent étudiés par lui avec une sympathie éclairée. Les études qu'il leur consacra le firent élire, le 19 février dernier, membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Si bref qu'ait été son passage dans cette Académie, il eut encore le temps d'écrire sur les sentiments réciproques des Français et des Italiens au xv^e siècle un mémoire qui eut les honneurs d'une lecture dans la séance publique annuelle ; mais déjà il était malade et il dut prier un confrère de lire à sa place cette fine et amusante communication.

— L'assemblée générale du Comité français des sciences historiques a décidé

que le premier Congrès français, organisé sous les auspices de notre Comité national, aura lieu à la Sorbonne du 21 au 24 avril 1927, à la fin des congés de Pâques. Les communications devront porter sur des sujets d'histoire générale. Parmi les questions susceptibles de fournir des thèmes de discussion, celles qui auraient chance de figurer au programme du Congrès international d'Oslo sont particulièrement recommandées aux congressistes.

— Diverses circonstances nous ont empêché de signaler, comme il l'eût fallu, un événement qui méritait, à bien des égards, de ne pas passer inaperçu : la célébration du cinquantenaire de la « Société des Anciens textes français ». Fondée à la fin de l'année 1875, en même temps, à peu de chose près, que la *Revue historique* et aussi que la *Romania*, dont les initiateurs, Gaston Paris et Paul Meyer, surent faire dès le début le plus important périodique consacré à l'étude des langues et littératures romanes, la « Société des Anciens textes » est parvenue, en un demi-siècle, à doter le monde savant d'une remarquable série d'éditions modèles, qui aujourd'hui ne compte pas moins de 120 volumes, tous dignes, par le fond comme par l'élégance de leur « présentation », des œuvres dont elles nous ont restitué le texte.

Les historiens adonnés aux études médiévales ne peuvent oublier que, si la Société ne s'est qu'exceptionnellement proposé la publication d'ouvrages proprement historiques, elle a rendu néanmoins à l'histoire l'immense service de nous faire connaître plus intimement la pensée, les goûts, les mœurs des Français du moyen âge en mettant à notre portée quelques-uns de ces romans ou de ces contes, de ces chansons de geste, de ces drames, de ces poèmes lyriques dont la lecture ou l'audition charma et souvent passionna nos ancêtres.

Les membres de la Société ont profité de la circonstance pour tenir un petit congrès international de romanistes, d'où sont sorties d'utiles décisions touchant le programme des publications futures et à l'issue duquel un beau volume de facsimilés leur a été remis : la reproduction en phototypie du précieux *Chansonnier d'Arras* (Paris, 1925, in-4°, 20 p. et 64 pl.), où sont transcrites soixante-quinze des plus célèbres poésies de nos lyriques français des ^{xiii}e et ^{xiii}e siècles (Conon de Béthune, le Châtelain de Coucy, Gace Brulé, Gautier de Dargies, le Vidame de Chartres, Thibaud de Champagne, etc.) et pour lequel M. Alfred JEANROY a écrit une courte, mais substantielle préface, donnant un relevé des éditions existantes.

Enfin l'apparition, juste à point pour le cinquantenaire, du tome V et dernier de la monumentale édition du *Roman de la Rose* (Paris, Champion, 1924 [en réalité, 1925 ou 1926], in-8°, 347 p. ; prix : 50 fr.) a fourni aux congressistes l'occasion de se réjouir de la façon remarquable dont, après la période de ralentissement imposée par la guerre, les publications normales de la Société avaient été reprises d'un rythme rapide. Feu Ernest LANGLOIS, le savant et scrupuleux érudit à qui nous devons du célèbre Roman une version soigneusement contrôlée, n'était malheureusement plus là pour recueillir les félicitations de ses confrères, qui, à propos de ce tome V, auraient pu lui être adressées pour l'œuvre tout entière. Nous y reviendrons à loisir dans un prochain Bulletin, pour louer comme il sied la richesse de la préface, qui remplit à elle seule le premier volume, la sûreté avec laquelle le texte a été établi d'après plus de cent manuscrits et la sobre précision du commentaire, qui fournit au lecteur toutes les explications et tous les rapprochements nécessaires. Pour fêter le cinquantième anniversaire de sa naissance, la « Société des Anciens textes français » ne pouvait donner au monde savant un meilleur exemple de ce

que ses collaborateurs ont su faire pour porter jusqu'à un rare point de perfection l'art d'éditer les vieux textes littéraires français. Louis HALPHEN.

— *Société de l'histoire du droit*. 1926, 18 mars. — Rapport annuel sur l'avancement des travaux entrepris en vue d'établir d'abord un répertoire complet des chartes de franchises de la France, et ensuite d'en publier les textes. = 15 avril. MOREL. Les caisses d'amortissement au XVIII^e siècle (en France). — GÉNESTAL. Une modalité d'appropriation de la dîme par les seigneurs laïques. = 20 mai. Olivier MARTIN. A propos d'un style de l'auditoire et châellenie d'Issoudun rédigé en 1481. = Journées d'histoire du droit tenues à Bruxelles en juin 1926. 7 juin. H. LÉVY-BRUHL. Le droit de naufrage. — Henri PIRENNE. Le *ius mercatorum* au moyen âge (ensemble d'usages qui, se répandant par les foires, acquit de bonne heure un caractère international). — J. MASSIET DU BIEST. Les institutions urbaines et le droit domanial (notamment à Amiens). — Jean GESSLER. L'origine et le développement du très ancien droit liégeois. — Éd. BLUM. Étude sur l'origine de l'irrévocabilité des offices royaux (influence de la législation canonique, qui se fait sentir du XIV^e au XVI^e siècle. C'est l'ordonnance du 21 octobre 1467 qui a créé vraiment l'inaliénabilité). — Baron Paul VERHAEGEN. Rôle de l'empereur Napoléon et du jurisconsulte belge Gendebien dans l'élaboration de la loi de 1810 sur les mines. — A. DE SENARCLENS. L'extension de l'édit des édiles aux ventes de toute espèce de choses. — Sigismond-Marie JEDLIČKI. L'élection au trône royal dans l'ancien royaume de Pologne (du XII^e siècle jusqu'à la constitution du 3 mai 1791). — René MAUNIER. L'obligation rituelle [des présents] en Afrique du Nord. = 8 juin. Philippe MEYLAN. La *litis contestatio* de la *legis actio per sacramentum*. — Olivier MARTIN. La rédaction des anciennes coutumes de Sens (de 1494 à 1506). — Jules SIMON. Poursuites répressives intentées contre des laïcs par le procureur de la cour spirituelle de Nivelles (1761 et suiv.). — Dom U. BERLIÈRE. Le sceau conventuel. — H. VAN HOUTTE. Le régime légal des dommages de guerre en Flandre au XVII^e siècle. = 9 juin. Georges CORNIL. Les arrhes dans le droit de Justinien. — Robert GÉNESTAL. La formation du droit d'ainesse. — Roger GRAND. La notion économique et juridique de la propriété au moyen âge, dans les actes juridiques et dans la doctrine. — Raymond MONIER. Le recours au chef de sens dans les villes flamandes au moyen âge.

— *Le tome VIII de la belle Histoire de la Gaule* par M. Camille JULLIAN a pour sous-titre : *les Empereurs de Trèves*. II, *la Terre et les hommes* (Hachette, 1926, 387 p.). Les dernières lignes du volume font espérer que l'ouvrage n'est pas terminé : « Quand les empereurs de Rome n'écouteront plus les voix de la Gaule, un roi des Francs sera près d'elle pour répondre à son appel. » M. Jullian ne nous donnera-t-il pas bientôt un Clovis ?

— *L'Histoire générale du IV^e siècle à nos jours*, par LAVISSE et RAMBAUD, publiée chez Armand Colin, a obtenu un grand succès, attesté par les six tirages qui se sont succédé de 1893 à 1910, et par ceux qui ont paru depuis 1922. En cette année-là, le tome I atteignit à la troisième édition et le tome III à la deuxième ; le tome II, paru en 1925, en est à la troisième. En ce qui concerne le texte, la rédaction primitive a été à peine modifiée ; l'ouvrage ayant été cliché, les corrections ne pouvaient porter que sur de menus détails ; mais, comme on sait, chaque chapitre se termine par une bibliographie, et c'est sur ce point que des changements ont été apportés. Peut-être aurait-on pu procéder avec une méthode plus rigoureuse, car on constate

à cet égard de fâcheuses disparates. Ainsi, pour les tomes I et III, parus en 1922, on ne trouve aucune mention bibliographique postérieure à 1914 ; pour le tome II (1925), un supplément a été ajouté à la fin du volume, mais seulement pour six chapitres sur seize. C'est pour le tome IV (s. d.) que l'effort a été le plus considérable. Là, on s'est décidé pour la plus grande partie des chapitres à multiplier le nombre de pages à l'aide d'exposants permettant de ne rien changer à la pagination primitive ; par exemple, quatre pages nouvelles, 45 A-D, pour le chapitre sur l'Italie de la Renaissance et cinq, 454 A-F, pour celui sur l'Allemagne et la Réforme. Certains chapitres, ceux notamment qui se rapportent aux sciences, paraissent avoir été sacrifiés : la bibliographie en est restée immuable. J'aurais pu compléter moi-même celle des chapitres qu'on avait bien voulu me confier ; en tout cas, je ne suis pas responsable d'une addition faite à la page 623 du tome I : « On devra également consulter : PIERQUIN, *Recueil général des chartes anglo-saxonnes* et les *Saxons en Angleterre, 604-1061*. » Conscients ou inconscients, les plagiaires ne doivent pas être encouragés.

Ch. B.

— De l'*Histoire générale* publiée sous la direction de Gustave Glotz vient de paraître un fascicule contenant le début de l'*Histoire romaine*, par Ettore PAIS, tome I, des origines à l'achèvement de la conquête en 133 av. J.-C. Cet ouvrage a été adapté en français d'après le manuscrit italien par M. Jean BAYET (fasc. I. Les Presses universitaires de France, p. xii-144 ; prix : 12 fr. 50).

— M. Étienne GILSON, professeur à la Sorbonne, et le R. P. Gabriel THÉRY, O. P., entreprennent de publier des *Archives d'histoire doctrinale et littéraire*, qui paraîtront, à intervalles irréguliers, par fascicules de deux à trois cents pages à la librairie Vrin.

— Dans *L'Asie française (Bulletin mensuel du Comité de l'Asie française, n° 242, juin-juillet 1926)*, M. Paul DESCHAMPS, secrétaire de l'École des chartes, a parlé du Congrès archéologique international de Syrie et de Palestine, qui a eu lieu en avril 1926. Archéologue et médiéviste, il s'intéresse surtout à l'époque des Croisades et il donne sur les ruines de Byblos (le Giblet des croisés), du Krak des chevaliers, de Saïda (Sidon) et du château de la Mer, de rapides indications accompagnées de vues photographiques prises par lui-même ; ce sont d'instructifs témoins de l'activité déployée par les Francs dans le Levant méditerranéen.

— Nous avons reçu de M. Ed. ESMONIN la *Chronique bibliographique* qu'il a donnée des *Publications relatives à l'histoire du Dauphiné, 1923-1925*, tirage à part des *Annales de l'Université de Grenoble*, t. III, n° 1 de la nouvelle série.

— La librairie Auguste Picard annonce la mise en vente de deux publications importantes : 1° *Les plus anciennes chartes en langue provençale*. C'est un recueil des pièces originales antérieures au XIII^e siècle, publiées par M. Clovis BRUNEL, professeur à l'École des chartes (in-8°, LXIII-497 p., avec index et glossaire ; prix : 100 fr.). 2° *La bibliographie analytique de l'histoire de Metz pendant la Révolution, 1790-1800. Imprimés et manuscrits*, par M. René PAQUET (2 vol. gr. in-4° tirés à 200 exemplaires numérotés).

— La librairie « La Connaissance » a entrepris, comme on sait, de rééditer le *Port-Royal* de SAINTE-BEUVE. C'est une édition dite documentaire, qui a été établie et annotée par MM. René-Louis DOYON et Charles MARCHESNÉ. Le livre deuxième contient le *Port-Royal* de M. DE SAINT-CYRAN.

— Le Service historique de l'État-major de l'armée commence la publication des *Armées françaises dans la Grande Guerre* ; on y donne un précis d'ensemble des opérations des armées françaises sur les différents fronts. Deux volumes ont déjà paru : t. I : *La guerre de mouvement* (opérations antérieures au 14 novembre 1914). Deuxième volume : *La manœuvre en retraite et les préliminaires de la bataille de la Marne* (24 août-5 septembre 1914). Prix du volume, avec ses deux volumes d'annexes et ses deux pochettes de cartes : 500 fr. — T. VII : *La campagne offensive de 1918 et la marche au Rhin* (18 juillet 1918-28 juin 1919). Premier volume : *Les offensives de dégagement et la préparation des offensives générales* (18 juillet 1918-25 septembre 1918). Prix du volume, avec ses deux volumes d'annexes et sa pochette de cartes : 225 fr.

Allemagne. — Paul KRÜGER, le savant éditeur du code de Justinien et des Institutes, est mort en mai 1926, âgé de quatre-vingt-six ans.

— On annonçait récemment une deuxième édition de la *Geschichte der neueren Historiographie* par M. Édouard FUETER (1911). L'éditeur, M. Oldenbourg (Munich), nous fait obligeamment savoir que cette édition est une simple reproduction de la primitive par le procédé anastatique. Qu'il ait été nécessaire de le rééditer, cela suffirait pour recommander cet excellent ouvrage.

Espagne. — Le très important manuel du libraire publié par M. Antonio PALAU, *Manual del librero hispano-americano* (Barcelone), touche à sa fin. Le tome V, qui vient de paraître, contient les lettres de M à O ; le tome VI est promis pour Noël et le dernier sera terminé en 1927.

États-Unis. — Dans le numéro d'octobre de l'excellent périodique américain *Foreign Affairs* (dont la *Revue historique* donne régulièrement l'analyse), M. Bernadotte E. Schmitt, professeur à l'Université de Chicago, passe en revue les principales des plus récentes publications qui touchent à la question des origines de la guerre. C'est, à son sens, le soin jaloux avec lequel toutes les puissances veillaient à ne pas laisser déplacer l'équilibre à leur profit, qui a rendu le conflit inévitable ; s'il est convaincu que M. Poincaré voulait sincèrement le maintien de la paix, il ne l'est pas moins qu'à la longue il y avait une incompatibilité inéluctable entre cet objectif et le souci de l'équilibre. Parmi les publications qu'il analyse, il tient pour la meilleure, parce que la plus impartiale, *The international anarchy*, 1904-1914, de l'Anglais Lowes Dickinson (New-York, 1926), encore que l'ultrapacifisme de l'auteur lui ait fait méconnaître la nature profonde du conflit, choc entre « les nationalités submergées et les gouvernements autocratiques » — et pour la plus mauvaise *The Genesis of The World War* du professeur de sociologie H. E. Barnes. Confusion, ignorance des documents, confiance aveugle accordée à des écrivains de parti pris, contradictions, affirmations sans preuves, sollicitation des textes allant parfois jusqu'à la violence, présentation tendancieuse de toute la marche des événements, ce jugement de M. Schmitt sur le travail de son collègue est exprimé avec une modération et une courtoisie d'expression qui ne font qu'en souligner la sévérité. Sa propre conclusion est que la responsabilité de la guerre, qui a été la conséquence nécessaire du système des alliances et des armements, est partagée, mais inégalement, et qu'elle charge surtout les puissances centrales, qui ont joué le premier rôle dans la formation, le développement et l'action de ce système. L'Allemagne, dit-il, a pris actuellement la tactique de détourner l'attention

de sa propre politique et de celle de son alliée austro-hongroise pour la concentrer sur celle de ses anciens ennemis. « En fait, c'est l'Allemagne qui a mis le système à l'épreuve en juillet 1914. Que l'épreuve ait mal tourné, cela ne lui donne pas le droit de réclamer d'être déchargée de toute responsabilité. » L. E.

— La Dotation Carnegie a fait tirer à part et distribuer largement l'étude que M. Georges LECHARTIER a donnée sur *Andrew Carnegie, l'homme et l'œuvre*, dans le *Correspondant* du 25 juillet 1925.

Grande-Bretagne. — M. Horatio BROWN, à qui l'on doit plusieurs volumes du *Calendar of State papers relating to English affairs in the archives of Venice*, est mort le 19 août 1926.

— Sir Henry Maxwell LYRE, administrateur (deputy keeper) du P. Record office, a pris sa retraite et a été remplacé par le bibliothécaire de cet établissement, M. STAMP.

— Trois volumes supplémentaires de l'*Encyclopaedia Britannica* viennent de paraître, sous la direction de M. J. L. GARVIN ; ils enregistrent les changements si considérables qui se sont produits dans le monde depuis 1910 (prix : 6 l. 9 s. 6 d.).

— Le doyen et le chapitre de Westminster ont décidé de publier l'inventaire analytique (*Calendar*) de leurs précieuses archives ; le travail doit être exécuté par MM. P. B. M. Allan et Lawrence E. Tanner, archiviste adjoint du dépôt.

— Le gouvernement britannique a confié à MM. Gooch et Temperley le soin de publier les documents relatifs à la Grande Guerre ; on a commencé par le tome XI, qui se rapporte à la période comprise entre le 28 juin et le 4 août 1914 et qui vient de paraître. Ce volume, préparé par M. J. W. HEADLAM-MORLEY, est mis en vente par les soins du « Stationary office » de S. M. britannique (Adastral House, Kingsway. Londres, W. C. 2).

— *Catalogue of printed books in the library of the Foreign office* (Londres, H. M's Stationary office, 1926, gr. in-8° à 2 col., 1,587 p. ; prix : 3 l. st.). — Voilà un gros livre et qui sera souvent consulté, toujours avec fruit. Ce n'est pas qu'il paraisse qu'on ait eu l'intention de constituer au ministère anglais des Affaires étrangères une bibliothèque d'un caractère nettement scientifique ; les entrées se sont faites parfois, semble-t-il, un peu au hasard des circonstances ; mais le fond rendra de signalés services, surtout pour ce qui concerne la période qui commence à 1870. La guerre de 1914-1918 y occupe naturellement une grande place (*Germany war 1914-1919*, avec de nombreuses sous-divisions, telles que *Atrocities, Blokade, Campaigns, Economics, Origin, Propaganda, Revolution*, etc.). Les traités qui ont mis fin à la dernière guerre sont inscrits sous le nom que l'histoire leur a déjà donné (Sèvres, Trianon, Versailles ; de même Paris, 1856, Utrecht, 1713, Vienne, 1814-1815), etc. Les subdivisions et les renvois sont nombreux, et partout les livres sont rangés d'après l'ordre alphabétique. Cherchez et vous trouverez. Ch. B.

— Une Société pour l'étude de l'histoire militaire publie un journal dirigé par le colonel J. H. LESLIE : *Journal of the Society of army historical research* (prix de l'abonnement annuel : 4 guinée. Londres, The library War office). Quatre volumes ont déjà paru.

— Nous recevons au dernier moment un nouveau volume de *L'histoire du peuple*

anglais au XIX^e siècle, par M. Élie HALÉVY. Laissant provisoirement de côté presque toute l'époque victorienne, l'auteur aborde maintenant l'*Épilogue, 1895-1914*; le tome I traite des *Impérialistes au pouvoir, 1895-1905* (Hachette, 1925, vi-420 p.; prix : 50 fr.).

— La nouvelle édition de *A literary of the English people*, par M. JUSSERAND, est terminée; le t. III et dernier vient de paraître (Londres, Ernest Benx, 2^e édit., 1926, xvi-633 p.; prix : 15 s.); il comprend les chapitres du livre V consacrés aux prédécesseurs de Shakespeare, à la vie et aux œuvres du puissant dramaturge, à ses successeurs. Splendide moisson que complète un beau regain (ch. ix : *Aftermath*). Là se dresse en pied le monument élevé à Bacon. Le triomphe des Puritains et la guerre civile marquent un brusque arrêt d'où sortira, vingt ans après, un monde nouveau. — Un index pour les t. II et III termine cette admirable publication.
Ch. B.

— *A new English dictionary*. Cette admirable publication atteint au tome X, qui comprendra les mots de *Ti* à *Z*; le fascicule qui vient de paraître, rédigé par M. A. CRAIGIE, contient les mots *Unright-Uzzle* (Londres, Humphrey Milford; prix : 15 s.).

Italie. — La première livraison d'une revue franciscaine de théologie vient de paraître à Rome par les soins du collège de S. Antonio de Urbe; elle porte le titre : *Antonianum; periodicum philosophico-theologicum trimestre* (Rome, ex Schola typographica Pio X). Une place considérable y est faite à la bibliographie.

— Les *Studi storici per l'antichità classica*, fondés par Ettore Pais, vont reparaitre sous le titre *Historia*; le rédacteur en chef est Giuseppi Ostinelli. Revue trimes-trielle publiée à Milan sous les auspices du grand journal fasciste *Il popolo d'Italia*; l'abonnement annuel est de 90 l. pour l'Italie et ses colonies, de 180 l. pour l'étranger.

— Une conférence de M. Luigi VILLARI (17 février 1926) intitulée : *The development of political ideas in Italy in the nineteenth century*, a paru à part dans les *Proceedings* de la *British Academy* (chez Humphrey Milford, 30 p.; prix : 2 s.).

Pays scandinaves. — L'étude de la civilisation préhistorique a été, depuis un demi-siècle, poussée avec énergie dans tous les pays d'Europe et notamment dans les pays scandinaves. Un groupe de spécialistes de ces pays a formé le projet d'un ouvrage collectif intitulé : *Les temps préhistoriques en Europe*. Il comprendra huit parties, dont chacune, due à une plume différente, constitue en elle-même une monographie indépendante, mais dont l'ensemble forme un exposé complet de l'histoire des civilisations primitives de notre continent. Son mode de présentation est fondé sur la conception, traditionnelle parmi les archéologues scandinaves, qu'aux temps préhistoriques la civilisation s'est surtout propagée du Sud et de l'Est vers le Nord et vers l'Ouest. Aussi, après deux chapitres d'introduction respectivement consacrés aux conditions naturelles de la vie civilisée (par M. Knud JESSEN, géologue du district à Copenhague) et aux civilisations de la période glaciaire (par M. Haakon SHETELIC, conservateur du musée de Bergen), la première partie de l'ouvrage contiendra-t-elle la description, en trois études séparées, de la civilisation préhistorique en Grèce (par M. Chr. BLINKENBERG, professeur à l'Université de Copenhague), en Italie (par M. K. FRIIS-JOHANSEN, inspecteur

des musées à Copenhague) et dans l'Europe orientale, y compris le nord de la péninsule des Balkans (par M. T. J. ARNE, archéologue à Stockholm).

Ces études servent de base et de point de départ à la description du développement des civilisations préhistoriques de l'Europe centrale, septentrionale et occidentale, qui forme la seconde partie de l'ouvrage. Celle-ci est partagée elle-même en trois grandes sections : la dernière période de l'âge de la pierre (par M. C. A. NORDMAN, maître de conférences à l'Université de Helsingfors), l'âge du bronze (par M. A. W. BRÖGGER, professeur à l'Université d'Oslo) et l'âge du fer (par M. Haakon SHETELIG). La direction de l'entreprise est confiée à M. K. FRIIS-JOHANSEN, conjointement avec M. Aage FRIIS, professeur à l'Université de Copenhague.

Ces noms sont ceux de savants rompus aux méthodes critiques ; aussi a-t-on pensé que, dans un ouvrage de haute vulgarisation scientifique tel que celui-ci, on pouvait écarter tout l'appareil bibliographique et critique indispensable aux travaux originaux. D'autre part, de nombreuses illustrations mettront, pour ainsi dire, les preuves sous l'œil du lecteur.

Le tome I, comprenant environ 500 pages, paraîtra avant la fin de l'année 1926 ; il comportera une édition dano-norvégienne (Henrik Koppel, éditeur à Copenhague) et une édition suédoise (P. A. Nordstedt et fils, éditeurs à Stockholm). Le tome II, qui présentera approximativement la même étendue, est terminé en manuscrit et paraîtra au printemps 1927.

La publication d'une édition française est également envisagée, le droit de traduction et d'édition étant réservé aux auteurs et à la rédaction. S'adresser, pour traiter, à M. le professeur Dr. Aage Friis, Solsortvej 62, Copenhague F. (Danemark). Le tome I de l'édition danoise est en vente à la librairie Champion au prix de 50 fr.

Roumanie. — *Compte-rendu du premier congrès international des Études byzantines*, publié par C. MARINESCO (Bucarest, 1925, 96 p. ; prix : 35 lei). — Grâce à ce compte-rendu et à diverses autres publications, on peut établir la liste des mémoires qui ont paru dans différentes revues :

1^o Dans *Belvédère*, 1926, revue d'art de Vienne : A. GRUNEWALD, *Etwas neues zum Pariser Psalter*, n^o 139.

2^o Dans *Bulletin de la Section historique de l'Académie roumaine*, t. XI, 1924, in-8^o, 242 p. : G. BALS, Sur une particularité des voûtes moldaves. — N. BANESCU, Un duc byzantin du XI^e siècle, Katakalon Kékauménos. — I. BIANU, Sur les miniatures et ornements polychromes de l'évangélaire écrit en langues slave et grecque dans le monastère de Neamt en Moldavie, en 1429, par le moine Gabriel (Bibl. Bodléenne, Cod. Canonici græci 122). — G. I. BRATIANU, Les bijoux de Curtea-de-Arges et leurs éléments germaniques. — Louis BRÉHIER, La sculpture iconographique dans les églises byzantines. — I. PUIG Y CADAVALCH, Les églises de Moldavie. — A. GUARNERI-CITATI, Le scuole e i diritti orientali nella formazione del diritto romano giustiniano. — N. A. CONSTANTINESCO, Réforme sociale ou réforme fiscale? — V. I. DRAGHICEANU, Les coutumes d'enterrement des princes roumains. — Dr SILVIU-Dragomir, Ueber die Morlaken und ihren Ursprung. — Jules GAY, Notes sur l'hellénisme sicilien, de l'occupation arabe à la conquête normande. — N. IORGA, Le grec dans les pays roumains (documents de grec vul-

gaire). — N. IORGA, Les origines de l'iconoclisme. — Lj. KARAMAN, L'architecture dalmate du haut moyen âge à Byzance. — S. B. KOUÇEAS, L'état actuel des études byzantines en Grèce. — El. Prof. A. RUBIO Y LLUCH, Conquista de Tebas en 1379 por Juan de Utruria (episodio de la historia de los Navarros en Grecia). — Constantin MARINESCO, Manuel II Paléologue et les rois d'Aragon. — Constantin MOISIL, Sur les monnaies byzantines trouvées en Roumanie. — G. MURNU, L'origine des Commènes. — Vasile PARVAN, Sur un relief inédit du VII^e siècle représentant la Sainte Vierge. — Kikola RADOJCIC, Die Gründe einer serbischen Entlehnung aus dem byzantinischen Rechte. — Sir William RAMSAY, The attempt of the Arabs to conquer Asia Minor (641-964 a. d.) and the causes of its failure. — Dr E. A. STUCKELBERG, Étoffes byzantines trouvées à Sion (Suisse).

3^o Dans *Byzantion*, 1924 : A. BLANCHET, Une bague d'un comte de l'Opsikion. — Ch. DIEHL, Le Sénat et le peuple byzantin aux VII^e et VIII^e siècles. — P. GRAINDON, Un buste inédit du musée d'Athènes. — B. GRANIC, Der Inhalt der Subskriptionen in den datierten griechischen Handschriften der XI, XII und XIII Jahrhundert. — V. GRECU, Antike Philosophen in der Kirchenmalerei des Morgenlandes. — H. GRÉGOIRE, Inscriptions historiques byzantines. — P. HENRY, De l'originalité des peintures des églises de Bukovine dans l'application des principes byzantins. — N. KONDAKOV, Les vêtements orientaux à la cour de Byzance. — C. MARINESCO, Du nouveau sur Constance de Hohenstaufen, impératrice de Nicée.

4^o Dans le *Glas* de l'Académie serbe : N. VULIC, Quelques noms de lieu chez Procope.

5^o Dans *Revue historique du Sud-Est européen*, 1925 : P. PAPAĞAGI, Quelques influences byzantines sur le dialecte roumain ou macédo-roumain.

6^o Dans les *Mélanges offerts à M. Gustave Schlumberger* : H. GRÉGOIRE, Un continuateur de Constantin Manassès. Ses sources. — G. MILLET, Sur les sceaux des commerçants byzantins. — J. ZEILLER, Sur la date du premier établissement dans l'Empire d'Orient des Goths convertis au christianisme par Ulfilas.

En outre, d'autres mémoires ont été présentés : P. CANCEL, Podounavié-Pari-trion et autres parties du titre de Mircea le Grand, prince de Valachie. — P. COLLI-NET, Comment la codification de Justinien a pu être achevée rapidement grâce aux travaux antérieurs des professeurs grecs de Beyrouth. — MINEA, Note sur les seigneurs de Mangoup. — P. PERDRIZET, Les légendes byzantines relatives à la vierge protectrice et le thème occidental de la vierge au manteau : celui-ci dépend-il de celui-là? — O. TAFRALI, L'épithaphios serbe du monastère de Putna.

Septime GORCEIX.

Suisse. — M. Édouard NAVILLE, professeur honoraire à l'Université de Genève, vice-président de l'Egypt Exploration Society, associé étranger de l'Institut de France, est décédé le 17 octobre 1926, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- Abrahams (J.)*. Studies in pharisaism, and the Gospels, 85.
- Actes du Congrès international d'histoire des religions tenu à Paris en octobre 1923, 52.
- Adams (George Burton)*. Council and courts in anglo-norman England, 114.
- Adamson (John William)*. An outline of English education, 1760-1902, 284.
- Aeschbacher (Dr Paul)*. Die Grafen von Nidau und ihre Erben, 239.
- Sur l'origine et la formation des noms de famille dans le canton de Fribourg, 241.
- Alezinsky (G.)*. Ce que Marcel Cachin cache, 287.
- Allo (le P. E.-B.)*. Saint Jean ; l'Apocalypse, 81.
- Alpatoff (M.) et Brounoff*. Une nouvelle église de l'époque des Paléologues à Constantinople, 216.
- Voir *Wulff (O.)*.
- Andréades (Andrée)*. Τὰ πανπιστήμια Κωνσταντινουπόλεως. Le recrutement des fonctionnaires et les Universités de l'empire byzantin, 212.
- De la monnaie et de la puissance d'achat des métaux précieux dans l'empire byzantin, 219.
- Angus (S.)*. The mystery-religions and christianity, 57.
- Annuaire général de la France et de l'étranger, 7^e édit., 275.
- Anspach (Jules)*. Mon trisaïeul J.-S. Anspach, 1746-1825, 244.
- Babel (Anton)*. Essai sur les causes et le développement de la législation du travail en Suisse, 250.
- Baldwin (Frances Elizabeth)*. Sumptuary legislation and personal regulation in England, 116.
- Bals (G.)*. Bisericile lui Stefan cel Mare, 224.
- Voir *Iorga (Nicolas)*.
- Banescu (N.)*. Changements politiques dans les Balkans après la conquête de l'empire bulgare, 218.
- Les premiers témoignages byzantins sur les Roumains du Bas-Danube, 218.
- Bapt (Edmond)*. La vie historique de N.-S. Jésus-Christ, 85.
- Barbagallo (Corrado)*. Che cosa è il materialismo storico, 147.
- Bardy (G.)*. Paul de Samosate, 90.
- Les trophées de Damas, 195.
- Barenton (H. de)*. La Bible et les origines de l'humanité, 61.
- Barnard (Francis Pierrepont)*. Edward IV french expedition of 1475, 113.
- Barnes (H. E.)*. The genesis of the world war, 315.
- Barusi (Jean)*. Saint Jean de la Croix et le problème de l'expérience mystique, 98.
- Batifol (Mgr P.)*. Catholicisme et Papauté ; les difficultés anglicanes et russes, 138.
- Le siège apostolique, 359-451, 72.
- Voir *Bréhier (Louis)*.
- Baumann (Emile)*. Saint Paul, 87.
- (*Gottlieb*). Das Bernische Strassenwesen bis 1798, 240.
- Bayet (Albert)*. Le suicide et la morale, 89.
- Baynes (N. H.)*. The byzantine Empire, 198.
- Bell (Walter George)*. The great plague of London, 1665, 131.
- Belloc (Hilaire)*. A history of England ; I : Pagan England, catholic England 55 av. J.-C.-1066, 101.
- Beresford (John)*. The godfather of Downing street : Sir George Downing, 1623-1684, 119.
- Voir *Woodforde (James)*.
- Bernouilli (C. A.)*. Johannes der Täufer und die Urgemeinde, 84.
- Bible (la) du centenaire, 61.
- Biblioteca Argentina de libros raros americanos, 259.
- Bides (J.)*. L'empereur Julien. Œuvres complètes, 71.
- Birt (W. H.)*. The black book of Winchester, 107.
- Blakeney (E. H.)*. The Tome of pope Leo the Great, 93.
- Blanchet (Adrien)*. Les monnaies de la guerre de Théodose II contre Attila en 442, 203.
- Bodelsen (C. A.)*. Studies in Mid-Victorian imperialism, 126.
- Böhltingk (Arthur)*. Der Waadtländer Fr. C. Laharpe, 234.

- Bolland (William Craddock)*. A manual of Year book studies, 108.
 — Year-books of Edward II; vol. XVII : 1314-1315, 107.
- Boreux (Charles)*. L'art égyptien, 288.
- Bossuet*. Correspondance, t. XV; publ. par Ch. Urbain et E. Levesque, 159.
- Botsford (Jay Barrett)*. English society in the xviii. cent., as influence from overseas, 122.
- Boudou (le P. Adrien)*. Le Saint-Siège et la Russie; t. II : 1848-1883, 269.
- Boulanger (A.)*. Orphée. Rapports de l'orphisme et du christianisme, 55.
- Bournet (abbé Léon)*. Le christianisme naissant, 69.
- Boutflower (Charles)*. In and around the book of Daniel, 67.
- Box (G. H.)*. Voir *Estley (W. O. E.)*
- Boyer (Hippolyte)*. Voir Dictionnaire topographique.
- Bratianu (G. I.)*. Vicina, 218.
- Bréhier (Émile)*. Histoire de la philosophie, t. I, 274.
 — (*Louis*). L'art byzantin, 221.
 — et *Batiffol (Pierre)*. Les survivances du culte impérial romain, 201.
- Breysig (Kurt)*. Vom geschichtlichen Werden, t. II, 270.
- Bricka (Ch.)*. Le fondement christologique de la morale paulinienne, 87.
- Brønsted (J.)*. Early english ornaments; trad. par Albany F. Major, 102.
- Brounoff*. Voir *Alpatoff*.
- Brousseau (G.)*. Souvenirs de la mission Savorgnan de Brazza, 282.
- Brown (G. Baldwin)*. The arts in early England; vol. II : Anglo-saxon architecture, 102.
- Brozap (Henry)*. The later Non-jurors, 134.
- Brunetière (F.)*. Pages sur Renan, 60.
- Büchi (Albert)*. Korrespondenzen und Akten zur Geschichte des Kardinals Matth. Schinner; t. II : 1516-1527, 227.
 — (*Hermann*). Vorgeschichte der helvetischen Revolution, 232.
- Buonaiuti*. Apologia del cattolicesimo, 59.
- Buonamici (G.) et Neppi-Mondona (A.)*. L'Etruria e gli Etruschi, 276.
- Burckhardt (Carl J.)*. Der Berner Schultheiss Charles Neuhaus, 1796-1840, 237.
- Burkitt (F. C.)*. Christian beginnings, 86.
 — The religion of the Manichees, 91.
- Burnet (Edouard)*. Le premier tribunal révolutionnaire genevois, juillet-août 1794, 244.
- Bury (J. B.)*. History of the later roman Empire, from the death of Theodosius to the death of Justinian, 201.
- Butler (dom Cuthbert)*. The life and times of bishop Ullathorne, 1806-1889, 136.
- Byzantion, revue internationale des études byzantines, 68.
- Calendar of the patent rolls. Edward VI; t. III : 1549-1551, 283.
- Cambridge (the) medieval history; t. IV : The eastern roman Empire, 197.
- Carnegie (W. H.)*. Anglicanism, 138.
- Carrère (Jean)*. Le pape, 71.
- Catalogue of the printed books in the library of the Foreign office, 315.
- Causse (A.)*. Israël et la vision de l'humanité, 67.
 — Les « Pauvres » d'Israël, 67.
 — Les plus vieux chants de la Bible, 64.
- Cavallera (Ferd.)*. Saint Jérôme; sa vie et son œuvre, 93.
- Chack (Paul)*. On se bat sur mer, 175.
- Chambers (R. W.)*. England before the norman conquest, 103.
- Chance (James Frederick)*. British diplomatic instructions, 1689-1789, t. III, 283.
- Chapman (Conrad)*. Michel Paléologue restaurateur de l'Empire byzantin, 1261-1282, 206.
- Chapuisat (Edouard)*. La restauration helvétique d'après la correspondance de Jean-Gabriel Eynard, 238.
 — Voir *Eynard*.
- Chatelain (Dr Aug.)*. Du rôle de la Prusse dans le mouvement des royalistes neuchâtelois du 5 septembre 1856, 246.
- Chatterton (Eyre)*, bishop of Nagpur. A history of the Church of England in India, 134.
- Cheyney (Edward P.)*. A history of England from the defeat of the Armada to the death of Elizabeth, vol. II, 118.
- Clarke (Henry Lowther)*. Constitutional Church government in the Dominions beyond the sea, 135.
 — (*Sir Edward*). Benjamin Disraeli, 124.
 — (*W. K. L.*). The ascetic works of saint Basil, 277.
- Cochet (M.-Anne)*. Essai sur l'emploi du sentiment religieux comme base d'autorité politique, 58.
- Cohen (A.)*. The Babylonian talmud. Tractate Berakot, 65.
- Collinet (Paul)*. Études historiques sur le droit justinien; II : Histoire de l'École de droit de Beyrouth, 210.
 — The general problems raised by the codification of Justinian, 211.
- Compte-rendu du premier Congrès international des Études byzantines, 317.
- Comte (abbé Charles)*. Le cardinal Mermillod d'après sa correspondance, 248.

- Concilium Basiliense, t. IV, 226.
 Costenau (D^r G.). La civilisation phénicienne, 140.
 Couchoud (P.-L.). Le mystère de Jésus, 82.
 Coulange (Louis). La Vierge Marie, 89.
 Curtea domneasca din Arges, 224.
- Dunby (Herbert). Tractate Sanhedrin. Mishna and tosefta, 65.
 Descourt (Ernest). Un clergé d'État dans le canton de Berne, 248.
 Dejung (Emmanuel). Rengger als helvetischer Staatsmann, 1798-1803, 234.
 Delacroix (H.). La religion et la foi, 52.
 Delafosse (H.). Le quatrième évangile, 77.
 Delcourt (Marie). Étude sur les traductions des tragiques grecs et latins en France depuis la Renaissance, 264.
 Deleheye (le P. Hippolyte). Les passions des martyrs et les genres littéraires, 94.
 Delpech (A.). Histoire populaire des religions, 53.
 Denoyers (L.). Histoire du peuple hébreu, I, 66.
 Despond (Marcelle). Les comtes de Gruyère et les guerres de Bourgogne, 231.
 Dickinson (Lowes). The international anarchy, 1904-1914, 315.
 Dictionnaire topographique du département du Cher, par Hippolyte Boyer; revu et publ. par Robert Latouche, 282.
 Diehl (Charles). Constantinople, 215.
 — L'empereur au nez coupé, 203.
 — Le Sénat et le peuple byzantin aux VII^e et VIII^e siècles, 203.
 — Manuel d'art byzantin, 221, 252.
 Discorsos leidos ante la R. Academia de la historia, en la recepcion de don Claudio Sanchez-Aldoborno, 278.
 Dölger (Franz). Corpus der griechischen Urkunden des Mittelalters und der neueren Zeit, série A, 1^{re} partie, 194.
 Dommanget (Maurice). Eugène Varlin, 282.
 Dreyer (Alice). Les toiles peintes en pays neuchâtelois, 244.
 Duchesne (Mgr Louis). L'Eglise au VI^e siècle, 72.
 Dufourcq (Albert). L'avenir du christianisme, 1^{re} partie, I, 54.
 Dunlap (James F.). The office of the Grand Chamberlain in the later roman and byzantine Empire, 209.
 Durand (le P. Alfred). Évangile selon saint Mathieu, traduit et commenté, 80.
 Durville (P.). Essai sur le rythme antique, 56.
 Dussaud (René). Les origines cananéennes du sacrifice israélite, 63.
 Duthuit (Georges). Byzance et l'art du XII^e siècle, 221.
- Easton (Robert). The gospel according to saint Mark, 80.
 Ebersolt (Jean). Les arts somptuaires de Byzance, 221.
 — Voir Macridy (Th.).
 Egerton (Hugh Edward). Federation and union within the British empire, 127.
 Ellis (T. P.). Welsh tribal law and custom in the middle ages, 112.
 Encyclopédie de l'Islam, 284.
 Europe, 1926. An annual illustrated survey of Europe, 274.
 Eynard (Jean-Gabriel). Journal; publ. par Ed. Chapuisat; t. II: les Cent-Jours, 236.
- Fairley (John A.). Lauriston castle, the estate and its owners, 280.
 Fasso (Luigi). Avventurieri della penna del Seicento, 242.
 Favey (Jean-Georges). Le coutumier de Moudon de 1577, 228.
 Faye (Eugène de). Gnostiques et gnosticisme, 2^e édit., 90.
 — Origène, sa vie, son œuvre, sa pensée, t. I, 92.
 Ferrar (W. J.). The proof of the gospel, being the Demonstratio evangelica of Eusebius of Caesarea, 92.
 Ferrari (Luigi). Le traduzioni italiane del teatro tragico francese nei secoli XVII e XVIII, 265.
 Folkierski (Wladyslew). Étude sur l'esthétique et les esthéticiens au XVIII^e siècle, 267.
 Formichi. Apologia del buddhismo, 59.
 Frehner (Otto). Das Alpbuch der Schwagalp im Appenzell Ausser-Rodden, 250.
 Freivogel (L.). Die Lasten der Baslerischen Untertanen im 18. Jahrh., 239.
 Freshfield (Douglas W.) et Montagnier (Henry F.). Horace-Bénédict de Saussure; trad. par Louise Plan, 242.
- Gagliardi (Ernest). Histoire de Suisse; trad. par Auguste Reymond, 229.
 Genava. Bulletin du musée d'art et d'histoire de Genève, 241.
 Ghedini (Giuseppe). Lettere cristiane dai papiri greci del III e IV secolo, 100.
 Gibier (Mgr). Le salut par l'élite, 74.
 Gilliard (Charles). La combourgeoisie de Lausanne avec Berne et Fribourg, 246.
 Gilman (Margaret). Othello in french, 266.
 Glazebrook (chanoine G.). The apocalypse of st. John, 81.
 Goguel (Maurice). Introduction au Nouveau Testament, t. I-IV, 74.
 — Jésus de Nazareth; mythe ou histoire? 82.
 Grabar (A.). L'église de Boiana, 223.

- Gratry* (le P. A.). Jésus-Christ. Réponse à Renan, 61.
- Green* (Alice Stopford). History of the Irish state to 1014, 129.
- The making of Ireland and its undoing, 1200-1600, 130.
- Grégoire* (Henri). Miettes d'histoire byzantine, 208.
- Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure, fasc. 1, 100.
- Griffiths* (J. S.). The exodus in the light of archaeology, 62.
- Guggenbühl* (G.). Bürgermeister Paul Usteri, 1768-1831, 233.
- (Paul). Die Entstehung der Zürcherischen privatrechtlichen Gesetzbuches, 247.
- Gumy* (P.-J.). Regeste de l'abbaye de Hauterive, de l'ordre de Cîteaux, 226.
- Guyot* (Raymond). La première entente cordiale, 123.
- Halévy* (Élie). Histoire du peuple anglais au XIX^e siècle. Épilogue, 1895-1914, t. I, 316.
- Halifax* (viscount). Reunion and the Roman primacy, 138.
- Hamilton* (Antoine). Mémoires de la vie du comte de Grammont; publ. par René de Planhol, 121.
- Hamon* (A.), S. J. Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur, t. II, 99.
- Harris* (J. Rendel). New appreciations of George Fox, 136.
- Hartley* (Dorothy) et *Elliot* (Margaret M.). Life and work of the people of England, 116.
- Heimbrod* (Jeanne). Les finances publiques de Genève, 1813-1847, 244.
- Henson* (Herbert Hensley). Quo tendimus? Primary charge delivered at his visitation to the clergy of his diocese [Durham] in nov. 1924, 138.
- Hering* (J.). Étude sur la doctrine de la chute et de la préexistence des âmes chez Clément d'Alexandrie, 92.
- Holdsworth* (W. S.). Sources and literature of English law, 109.
- Home* (Gordon). Roman London, 102.
- Honoré* (L.). Le secret de la confession, 98.
- Hope* (William St. John). The history of the London charterhouse, 130.
- Houtin* (Albert). Courte histoire du christianisme, 69.
- Le Père Hyacinthe, 1893-1912, 73.
- Une grande mystique, M^{me} Bruyère, abbesse de Solesmes, 1845-1909, 99.
- Une vie de prêtre; mon expérience, 1865-1912, 73.
- Un prêtre symboliste, Marcel Hébert, 1851-1916, 73.
- Hunter* (Alfred C.). J. B. A. Suard, 264.
- Huré* (Jules). Les origines judéo-chrétiennes du matérialisme contemporain, 73.
- Hutton* (William Holden). Thomas Becket archbishop of Canterbury, 110.
- Inge* (W. Ralph). The philosophy of Plautinus, 58.
- Iorga* (N.). Essai de synthèse de l'histoire de l'humanité, t. I, 273.
- Formes byzantines et réalités balkaniques, 199.
- Les plus anciens États slavo-roumains sur la rive gauche du Danube, 217.
- Relations entre l'Orient et l'Occident au moyen âge, 199.
- et *Bals* (G.). Histoire de l'art romain ancien, 224.
- Ivanov* (Jordan). Bogomilski kirigi i legendi, 142.
- Jack* (E. M.). Maps of Roman Britain, 101.
- Jackson* (F. J. Foakes) et *Lake* (Kirsopp). The beginnings of Christianity, vol. I, 85.
- Jacob* (E. F.). Studies in the period of baronial reform and rebellion, 1258-1267, 111.
- James* (Montague Rhodes). The lost apocrypha of the Old Testament, 64.
- Jean* (Ch.-F.). Le milieu biblique avant Jésus-Christ, 68.
- Jerphanion* (le P. Guillaume de). Les églises rupestres de Cappadoce, t. I, 1, 159, 222.
- Johnson* (Allen). The historian and historical evidence, 144.
- (Charles). The oldest version of the customs of Newcastle-upon-Tyne, 106.
- Josèphe* (Flavius). Œuvres complètes de Flavius Josèphe; trad. sous la direction de Th. Reinach. T. II : Antiquités judaïques; trad. par Julien Weil, 68.
- Julien* (empereur). Œuvres complètes, publ. par J. Bidez, 71.
- Julian* (Camille). Histoire de la Gaule; t. VIII : Les empereurs de Trèves, 314.
- Jusserand* (J. J.). A literary history of the English people, t. I et II, 143.
- Kareïko* (N.-J.). Histoire de la Révolution française, 268.
- Les opinions des principaux historiens français de la Révolution, 269.
- Kaufmann* (Carl Maria). Handbuch der altchristlichen Epigraphik, 100.
- Kennedy* (W. P. M.). Elizabethan episcopal administration, 133.
- et *Frère* (W. H.). Visitation articles and injunctions of the period of the Reformation, 133.
- Kidd* (J. B.). Documents illustrative of the history of the Church, t. I, to A. D. 313, 69.

- Kingsford (C. L.)*. Prejudice and promise in xviii. century, 112.
Knox (W. L.). St. Paul and the Church of Jerusalem, 88.
Kratichovsky (J.). Voir *Yahya-ibn-Saïd*.
Kreglinger (Richard). La religion d'Israël, 2^e édit., 62.
 — L'évolution religieuse de l'humanité, 52.
Kuns-Aubert (Ulysse). Spectacles d'autrefois (Genève, xviii^e siècle), 242.
Ladell (A. R.). Richard Baxter, puritan and mystic, 133.
Lagrange (le P. M.-J.). La vie de Jésus d'après Renan, 61.
Lake (Kirsopp). Landmarks in the history of early Christianity, 69.
Lambros (Sp.). Παλαιόγεια καὶ Πελοποννησιακά, 205.
La Roncière (Charles de). La découverte de l'Afrique au moyen âge, t. I et II, 40.
Laski (Harold J.). Political thought in England from Locke to Bentham, 146.
Lasserre (Pierre). La jeunesse d'Ernest Renan, 60.
Lassey (C.). The religion of the Scriptures, 63.
Latouche (Robert). Voir Dictionnaire topographique.
Lattes (Danke). Apologia del ebraismo, 59.
Lattey (C.). S. J. The papacy, 71.
Lauer (Philippe). Voir *Robert de Clari*.
Launay (Louis de). Le christianisme, 59.
La Vallée-Poussin (Louis de). Nirvana, 58.
Lebreton (Jules). Les origines du dogme de la Trinité, 89.
Lechartier (Georges). Andrew Carnegie, l'homme et l'œuvre, 315.
Leclercq (dom H.). Julien l'Apostat, Sapor, Genséric, 95.
Lee (Sir Sidney). King Edward VII, vol. I, 125.
Legge (F.). Hippolytus Philosophumen, 92.
Leib (Bernard). Deux inédits byzantins sur les azymes au début du xii^e siècle, 215.
 — Rome, Kiev et Byzance à la fin du xi^e siècle, 214.
Le Sourd (Auguste). Essai sur les États de Vivarais, 261.
Lichnevsky (M.). Lettres des grands-ducs à Nicolas II, 288.
Libère (Lucien). L'invasion de la Franche-Comté par les Suisses, 1815, 236.
Loisy (Alfred). L'Apocalypse, 76.
 — Les actes des apôtres, 75.
 — Les livres du Nouveau Testament traduits du grec en français, 75.
 — L'Évangile selon Luc, 76.
 — Le quatrième évangile, 76.
 — Religion et humanité, 59.

- Lunt (W. E.)*. The valuation of Norwich, 105.
Luzzi (Giovanni). La Biblia tradotta dai testi originali, I, 62.
Macchioro (Vittorio). Orfismo e Paolinismo, 55.
Macdonald (A. J.). Lanfranc, 110.
Mac Innes (C. M.). The British Commonwealth and its unsolved problems, 127.
Mackensie (Kenneth). The confusion of the Churches, 138.
Mackinnon (James) et Mackinnon (James A. R.). The constitutional history of Scotland, from early times to the Reformation, 128.
Mac Neile (A. H.). St. Paul; his life, letters and christian doctrine, 87.
Mac Neill (G. Swift). The constitutional and parliamentary history of Ireland till the Union, 130.
Macquat (Paul-F.). Le fils de Louis XVI en Suisse, 233.
Macri (Cristo M.). L'organisation de l'économie urbaine dans Byzance, 867-1057, 220.
Macridy (Th.) et Ebersolt (J.). Monuments funéraires de Constantinople, 216.
Mahon (major général R. H.). Mary, queen of Scots; a study of the Lennox narrative in the University at Cambridge, 129.
Malvezzi (comte Aldobrandini). Voir *Provana di Collegno* (comtesse).
Manfroni (C.). Scritti storici in onore di C. Manfroni nei xl^o anno d'insegnamento, 285.
Mannix (Sister Mary Dolorosa). Sancti Ambrosii oratio de obitu Theodosii, 277.
Marchand (Dr A.). Les faits de Lourdes et le Bureau des constatations médicales, 95.
Marchesi (Concetto). Storia della letteratura latina, t. I, 276.
Marinesco (Constantin). Alphonse V, roi d'Aragon et de Naples, et l'Albanie de Scanderbeg, 208.
 — Manuel II Paléologue et les rois d'Aragon, 208.
Martin (major Paul-E.). L'armée fédérale de 1815 à 1914, 236.
Martroye (François). Le testament de saint Grégoire de Nazianze, 213.
Masseron (Alexandre). Saint Antonin, 1389-1459, 278.
Matthews (A. G.). The congregational churches of Staffordshire, 136.
 — (G.). Old testament life and literature, 61.
Maurice (Jules). Constantin le Grand, 70, 200.

- Mazwell (Constantia)*. A short bibliography of Irish history, 284.
- Mayer (Ernesto)*. Historia de las instituciones sociales y políticas de España y Portugal durante los siglos v-xiv, t. I, 279.
- Melgounov (S. P.)*. The Red Terror in Russia, 287.
- Mérida (José Ramon)*. Catalogo monumental de España. Provincia de Cáceres, 1914-1916, 279.
- Mercati (Silvio G.)*. Epigrammi sul cratere argenteo di Costantino Dalasseno, 204.
- Intorno all' autore del carme, εἰς τὰ ἐν Πύθιοις ἔσπουα, 204.
- La Stauroteca di Maestricht, 225.
- Laudo cantato dal clero greco di Candia per il pontefice Urbano VIII, 215.
- Note d'epigrafia bizantina, 195.
- Sulle iscrizioni di Santa Sofia, 216.
- Studi bizantini, 196.
- Merril (E. T.)*. Essays in early christian history, 70.
- Merz (Walther)*. Die Jahrzeitbücher der Stadt Aarau, 1^{re} partie, 226.
- Meyer (Karl)*. Die Anfänge der Eidgenossenschaft, 230.
- Meyerhof (Max)*. Le monde islamique, 285.
- Michel (Anton)*. Humbert und Kerullarios, 213.
- Migeon (Gaston)*. Les arts musulmans, 288.
- Millet (Gabriel)*. La coupole primitive de Sainte-Sophie, 216.
- Sur les sceaux des commerçants byzantins, 219.
- Mingana (Alphonse)*. The early spread of christianity in Central Asia and the Far East, 73.
- Mirbt (Carl)*. Quellen zur Geschichte des Papstums und des römischen Katholizismus, 277.
- Monceaux (P.)*. Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne, t. VI, 94.
- Monnier (Henri)*. Los nouvelles de Léon le Sage, 211.
- Montagnier (Henry F.)*. Voir Freshfield (Douglas W.).
- Montet (Edouard)*. Histoire de la Bible, 61.
- Moore (Thomas)*. Diary; a selection by J. B. Priestley, 122.
- Morgenthaler (Hans)*. Bilder aus der ältern Geschichte der Stadt Bern, 239.
- Muller (James Arthur)*. Stephen Gardiner and the Tudor reaction, 131.
- Nabholz (Hans)*. Die neueste Forschung über die Entstehung der schweizerischen Eidgenossenschaft, 230.
- Narischkine-Witte (Vera)*. Souvenirs d'une fillette russe, 1890-1900, 287.
- Newman (Bertran)*. Cardinal Newman, 136.
- Nicolas II et les grands-ducs; lettres familières au dernier tsar, 288.
- Nielsen (Dietlef)*. Der dreieinige Gott in historischer Beleuchtung, 88.
- Nolloth (Ch. Fr.)*. The fourth Evangelist, 81.
- Nomenclature des journaux et revues de langue française paraissant dans le monde entier, 282.
- Normand (Victor)*. La confession, 97.
- Notestein (Wallace)*. The winning of the initiative by the House of Commons, 119.
- Novion (François)*. L'Angleterre et sa politique étrangère et intérieure, 1900-1914, 127.
- La presse anglaise contemporaine et ses grands quotidiens, 127.
- Osterley (W. O. E.) et Box (G. H.)*. A short survey of the literature of rabbinical and mediæval Judaism, 65.
- Ogg (David)*. Ioannis Selden: *Ad Fletam dissertatio*, reprinted, 108.
- Olgiati (Francesco)*. La storia dell' azione cattolica in Italia, 1865-1904, 2^a edit., 73.
- Ollard (S. L.)*. The anglo-catholic revival, 138.
- Omodeo (Adolfo)*. Prolegomeni alla storia dell' età apostolica, 86.
- Storia delle origini cristiane, t. III, 87.
- Oriac (Jehanne d')*. Anne de Beaujeu, roi de France, 280.
- Oursel (C.)*. La miniature du xiii^e siècle à l'abbaye de Clteaux, 254.
- Owst (G. R.)*. Preaching in medieval England, 116.
- Palau (Antonio)*. Manual del librero hispano-americano, 314.
- Pallis (Alexander)*. To the Romans; a commentary, 81.
- Papini (Giovanni)*. Storia di Cristo, 84.
- Parkes (Joan)*. Travel in England in the seventeenth century, 121.
- Parry (R. St. John)*. The pastoral epistles, 81.
- Patry (Raoul)*. La religion dans l'Allemagne d'aujourd'hui, 73.
- Pearson (A. F.)*. Thomas Cartwright and Elizabethan puritanism, 1531-1603, 134.
- Penney (Norman)*. The short journal and itinerary journals of George Fox, 136.
- Pernice (Angelo)*. Curtea de Arges e le origini bizantine dell' arte romana, 224.
- Imperatrici bizantine, 200.
- Peter (Marc)*. Une amie de Voltaire, M^{me} Gallatin, 243.
- Petit (Maxime)*. Histoire générale des peuples, 251.

- Philippon (Ed.)*. Les peuples primitifs de l'Europe méridionale. Recherches d'histoire et de linguistique, 139.
- Piaget (Arthur)*. Histoire de la révolution neuchâteloise, t. IV, 245.
- Picard (Charles)*. Ephèse et Claros, 57.
- Piette (Maximin)*. La réaction wesleyenne dans l'évolution protestante, 136.
- Pippenbrink (C.)*. Jésus historique, 2^e édit., 83.
- Pinfold (J. T.)*. St. Luke and his gospel, 81.
- Pipe roll Society*. The great rolls of the Pipe for the year 1187-1188. — Id. for Michelmas 1190, 105.
- Pivet (Louis)*. Saint Jean, 88.
- Plooi*. A primitive text of Diatessaron, 80.
- Plummer (Carolus)*. Miscellanea hagiographica Hibernica, 283.
- Pötte (Marcel)*. Paris, 120.
- Pommier (Jean)*. La pensée religieuse de Renan. Renan et Strasbourg, 60.
- Poole (Reginald L.)*. Chronicles and annals, 109.
- Powicke (Fred. J.)*. Life of the Rev. Richard Baxter, 133.
- Protisch (A.)*. L'architecture religieuse bulgare, 223.
- Provana du Collegno (comtesse)*. Diario politico, 1852-1856; publ. par le comte Adobrandini Malozzi, 286.
- Psellos (Michel)*. Chronographie, ou Histoire d'un siècle de Byzance, t. I; trad. par Émile Renaud, 193.
- Qu'est-ce que la mystique? Quelques aspects historiques et philosophiques du problème, 98.
- Rait (Robert S.)*. The parliaments of Scotland, 128.
- Ramsay of Bamff (Sir James)*. A history of the revenues of the kings of England, 1066-1399, 114.
- Rappard (William)*. La politique de la Suisse dans la Société des Nations, 1920-1925, 238.
- Rappoport (Charles)*. La philosophie de l'histoire comme science de l'évolution, 274.
- Read (Conyers)*. Mr. Secretary Walsingham, and the policy of Queen Elizabeth, 117.
- Rees (T. Mardy)*. A history of the Quakers in Wales and their omigration in North America, 136.
- (William). South Wales and the March, 1284-1415, 111.
- Reinach (Théodore)*. La musique grecque, 275.
- Reitzenstein (R.)*. Das iranische Erlösungsmysterium, 57.
- Renaud (Émile)*. Voir Psellos (Michel).
- Restif de la Bretonne*. La vie de mon père; publ. par Marius Boisson, 281.
- Rivoire (Émile) et Van Berchem (Victor)*. Registres du Conseil de Genève; t. IX: 1520-1525, 227.
- Robert de Clari*. La conquête de Constantinople; publ. par Ph. Lauer, 205.
- Robertson (J. A.)*. The sayings of Jesus of Nazareth, 79.
- (Miss A. J.). The laws of the kings of England from Edmund to Henry I, 103.
- Robinson (J. Armitage)*. Barnabas, Hermas and the Didache, 91.
- Historia major et Historia minor [év. de Balth et Wells], 104.
- St. Irenaeus the apostolic preaching, 92.
- Two Glastonbury legends: king Arthur and St. Joseph of Arimathea, 102.
- (Th. H.). Prophecy and the prophets in ancient Israël, 66.
- Ropes (James Hardy)*. The text of Acts, 86.
- Rose (J. Holland)*. A short life of William Pitt, 284.
- Rostagni (Augusto)*. Giuliano l'Apostata, 71.
- Rottmann (Alexander)*. London catholic churches, 137.
- Rougier (Louis)*. Celse, ou Le conflit de la civilisation antique et du christianisme primitif, 70.
- Rouillard (Germaine)*. L'administration civile de l'Égypte byzantine, 216.
- Routh (Miss Enid M. G.)*. Lady Margaret, 113.
- Rye (Walter)*. Some new facts as to the life of saint Thomas Becket, 110.
- Saintyves (P.)*. Essais de folklore biblique; magie, mythe et miracle dans l'Ancien et le Nouveau Testament, 63.
- Salvatorelli (Luigi)*. Vita di san Francesco d'Assisi, 278.
- Sartiaux (Félix)*. Foi et science au Moyen Age, 278.
- Schipa (Michelangelo)*. Masaniello, 263.
- Schaltegger (Friedrich)*. Voir Turgauisches Urkundenbuch.
- Schlumberger (Gustave)*. Les îles des Princes, le palais et l'église des Blachernes, la grande muraille de Byzance, 216.
- Récits de Byzance et des croisades, 199.
- Schnyder (Werner)*. Die Bevölkerung der Stadt und Landschaft Zürich 14-17 Jahrh., 247.
- Schenebaum (Herbert)*. Die Kenntniss der byzantinischen Geschichtsschreiber von der ältesten Geschichte der Ungarn vor der Landnahme, 218.
- Schopp (J. W.) et Easterling (Miss R. C.)*.

- The anglo-norman customal of Exeter, 106.
- Scott (Ernest). History and historical problems, 144.
- (Walter). *Hermetica*, t. I et II, 56.
- Sée (Henri). L'activité commerciale de la Hollande à la fin du xviii^e siècle, 286.
- Silberschmidt (Max). Das orientalische Problem zur Zeit der Entstehung des Türkischen Reiches, 207.
- Simon (John S.). John Wesley and the advance of Methodism, 135.
- Sinaiski (Vasili). Romulus et Jésus-Christ, 276.
- Smith (P.). A short history of christian theophagy, 97.
- (Robinson). The solution of the synoptic problem, 78.
- Smyth (C. H.). Cranmer and the Reformation under Edward IV, 132.
- Snape (R. H.). English monastic finances in the later middle ages, 115.
- Snyder (C. A. S.). De forma matris cum infante sedentis apud antiquos, 101.
- Söderblom (Nathan). Manuel d'histoire des religions, 54.
- Somervell (D. C.). Disraeli and Gladstone, 124.
- Sonet (Édouard). Voltaire et l'influence anglaise, 280.
- Stadler (Hélène). Paul-Henri Mallet, 1730-1807, 243.
- Stadlin (Alois). Die Beziehungen der achtörtigen Eidgenossenschaft zu Mailand bis 1447, 230.
- Stanton (V. H.). The gospels as historical documents, 80.
- Stenton (F. M.). Transcripts of charters relating to the Gilbertine houses of Sixle, Ormsby, Catley, Bullington and Alvingham, 104.
- Stephen (Dorothea). Jeremiah, the prophet of hope, 66.
- Stettler (Karl). Ritter Niklaus von Diesbach, Schultheiss von Bern, 1430-1475, 231.
- Stewart-Brown (R.). Calendar of country court, city court and eyre rolls of Chester, 1259-1297, 107.
- Streeter (Burnet Hilman). The four Gospels, 79.
- Tafrazi (O.). Le trésor byzantin et roumain du monastère de Poutna, 224.
- Tanner (J. R.). Mr. Pepys; an introduction to the diary, 120.
- Tarlé (Eugène). Napoléon et les intérêts économiques de la France, 281.
- Teggart (Frederick J.). Theory of history. The process of history, 144.
- Terruzzi (Paolo). La legislazione agraria in Italia all'epoca dei Gracchi, 276.
- Thurgauisch-s Urkundenbuch; I: 724-1000; publ. par Fr. Schaltegger, 225.
- Tixeront (J.). Mélanges de patrologie et d'histoire des dogmes, 91.
- Truc (G.). Les sacrements, 97.
- Turner (G. J.) et Salter (H. E.). The register of St. Augustine's abbey of Canterbury, 2^e partie, 104.
- Usher (Roland G.). The institutional history of the House of Commons, 1541-1641, 118.
- Usteri (Emil). Das öffentlichrechtliche Schiedsgericht in der schweizerischen Eidgenossenschaft des 13-15 Jahrh., 249.
- Van Berchem (René). De la chambre unique au système bicaméral, 249.
- Van den Berg van Eysinga (G. A.). Die holländische radikale Kritik des Neuen Testaments, 77.
- Vasiliev (A.). Istoria Vizantii, 196.
- Les Goths de Crimée aux premiers temps chrétiens et à l'époque des invasions, 216.
- Voir Kratchowsky.
- Vaucher (Paul). La crise du ministère Walpole, 1733-1734, 121.
- Robert Walpole et la politique de Fleury, 121.
- Vaughan (J.). La religion de l'avenir, 59.
- Viénot (John). Histoire de la Réforme française, 256.
- Villari (Luigi). The development of political ideas in Italy in the nineteenth century, 316.
- Vögeli (R. H.). Die schweizerische Regeneration von 1830-1840, 236.
- Vries de Heekelingen (H. de). Genève, pépinière du calvinisme hollandais, t. II, 227.
- Wackernagel (Rudolf). Geschichte der Stadt Basel, 239.
- Wagner (Ernst). Die obertoggenburgischen Alpkorporationen, 250.
- Waliszewski (K.). Le règne d'Alexandre I^{er}, t. III, 270.
- Weber (S.). Sancti Irenæi, episcopi Lugdunensis, demonstratio apostolicæ prædicationis, 92.
- Weil (Julien). Voir Josephé.
- Weilenmann (Hermann). Die vielsprachige Schweiz, 229.
- Weinmann (Ernst). Geschichte des Kantons Tessins, 1840-1848, 246.
- Weisz (Dr Leo). Die Anfänge der Eidgenossenschaft, 230.
- Wells (G. H.). La flamme immortelle; trad. par M. Butts, 59.

- Waltz (Frédéric-Émile)*. Das Stadtrecht von Murten, 228.
- Wernle (Paul)*. Der Schweizerische Protestantismus im XVIII Jahrh., t. II et III, 247.
- Wetter (G. P.)*. Altchristliche Liturgien. Das christliche Mysterium. Das christliche Opfer, 96.
- White (H. J.)*. Select passages from Josephus, Tacitus, Suetonius, Dio Cassius, 93.
- (*H. G. Evelyn*). The sayings of Jesus from Oxyrhynchus, 79.
- Whitley (W. T.)*. A history of british Baptists, 135.
- Wiener (H. M.)*. Early hebrew history, and other studies, 65.
- Wildbolz (Hans)*. Die französische Kolonie von Bern, 1689-1850, 240.
- Wilkinson (William J.)*. Tory democracy, 124.
- Will (Robert)*. Le culte. Études d'histoire et de philosophie religieuses, 53.
- Wille (Dr Johannes)*. Die Reformation im Lande Appenzell, 247.
- Williams (Basil)*. The Selborne memorandum, 127.
- Wilschi (Rudolf)*. Bern, Waadt und Aargau im Jahre 1814, 236.
- Wood (Marguerite)*. Foreign correspondence with Marie de Lorraine, queen of Scotland, from the Balcarres papers, 129.
- Woodforde (James)*. Diary; t. II : 1782-1787; publ. par John Beresford, 122.
- Wrangel (baron N.)*. Du servage au bolchevisme. Souvenirs, 1847-1920, 288.
- Wright (Dudley)*. England's masonic pioneers, 136.
- Wulff (O.) et Alpatoff (M.)*. Denkmæler der Ikonenmalerei in kunstgeschichtlicher Folge, 223.
- Yahya-ibn-Said d'Antioche*. Histoire; trad. par J. Kratchovsky et A. Vasiliev, 195.
- Yewdale (R. B.)*. Bohemond I, prince of Antioch, 204.
- Zielinski (Th.)*. La Sibylle; trois essais sur la religion antique et le christianisme, 55.
- Zurich (Pierre de)*. Les origines de Fribourg et le quartier du bourg aux XV^e et XVI^e siècles, 240.

TABLE DES MATIÈRES

ARTICLES DE FOND

KONTCHALOVSKY (Dimitri). Recherches sur l'histoire du mouvement agraire des Gracques.	Pages 161
LUBIMENKO (Inna). Les relations diplomatiques de l'Angleterre avec la Russie au XVII ^e siècle.	1

MÉLANGES

CROZET (R.). Un épisode de la guerre de Cent ans. Le siège de Romorantin par le prince de Galles.	187
GALLOIS (L.). La cartographie du moyen âge et la carte attribuée à Christophe Colomb	40

BULLETIN HISTORIQUE

Histoire générale des religions , 1921-1926. Judaïsme, christianisme antique, par Charles GUIGNEBERT.	52
Histoire byzantine . Publications des années 1922-1926, par Louis BRÉHIER.	193
Histoire de Grande-Bretagne , par Ch. BÉMONT.	101
Histoire de Suisse . Publications des années 1924-1925, par Paul-E. MARTIN.	225

COMPTE-RENDUS CRITIQUES

Biblioteca Argentina de libros raros americanos (Henri Sée).	259
BOUDOU (le P. Adrien). Le Saint-Siège et la Russie ; t. II : 1848-1883 (E. Duchesne).	269
BREYSIG (Kurt). Vom geschichtlichen Werden ; t. II : Die Macht des Gedenkens in der Geschichte (Henri Sée).	270
CONTENAU (Dr G.). Le civilisation phénicienne (Raymond Lantier).	140
DELCOURT (Marie). Étude sur les traductions des tragiques grecs et latins en France depuis la Renaissance (Abel Lefranc).	265
DIEHL (Charles). Manuel d'art byzantin, 2 ^e édit. (Louis Bréhier).	252
FERRARI (Luigi). Le traduzioni italiane del teatro tragico francese nei secoli XVII ^e e XVIII ^e (Abel Lefranc).	266
FOLKIERSKI (Wladyslew). Entre le classicisme et le romantisme. Étude sur l'esthétique et les esthéticiens au XVIII ^e siècle (Id.).	267
GILMAN (Margaret). Othello in French (Id.).	266

TABLE DES MATIÈRES

331

Pages

HUNTER (Alfred C.). J. B. A. Suard. Un introducteur de la littérature anglaise en France (<i>Id.</i>)	264
IVANOV (Jordan). Bogomilski knigi i legendi (<i>Gaston Cahen</i>).	142
JOHNSON (Allen). The historian and historical evidence (<i>Louis Halphen</i>).	145
JUSSERAND (J. J.). A literary history of the English people (<i>Ch. Bémont</i>).	143
KARIEV (N. J.). Velikaia frantzouskaia Revolutsia (<i>E. Duchesne</i>).	269
— Franzouzsckie istoriki vtoroi poloviny XIX veka i natchala XX veka (<i>Id.</i>).	269
LE SOURD (Auguste). Essai sur les États de Vivarais (<i>Jean Régéné</i>).	261
OURSSEL (C.). La miniature à l'abbaye de Clteaux, d'après les manuscrits de la bibliothèque de Dijon (<i>Lucien Febvre</i>).	254
PETIT (Maxime). Histoire générale des peuples, de l'antiquité à nos jours (<i>Louis Halphen</i>).	251
PHILIPPON (Éd.). Les peuples primitifs de l'Europe méridionale (<i>Raymond Lantier</i>).	139
SCHIPA (Michelangelo). Masaniello (<i>Emile Laloy</i>).	263
SCOTT (Ernest). History and historical problems (<i>Louis Halphen</i>).	145
TEGGART (Frederick J.). Theory of history (<i>Id.</i>).	144
— The processus of history (<i>Id.</i>).	144
VIÉNOT (John). Histoire de la Réforme française, des origines à l'édit de Nantes (<i>Lucien Febvre</i>).	256
WALISZEWSKI (K.). Le règne d'Alexandre I ^{er} , t. III (<i>E. Duchesne</i>).	270

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES : Espagne (278), France (280), Grande-Bretagne (283), Islamisme (284), Italie (285), Pays-Bas (286), Russie (287) ; Histoire de l'Antiquité (275), Histoire de l'art (288), Histoire générale (146, 273), Histoire religieuse (277).

CORRESPONDANCE : MM. Max Fazy et Louis Halphen (289).

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

Belgique. Revue belge de philologie et d'histoire (298).

États-Unis. Foreign affairs (298).

France. Académie des inscriptions et belles-lettres. Bulletin (290) ; Annales historiques de la Révolution française (290) ; Bulletin de la Société d'histoire moderne (148), hispanique (148), philologique et historique du Comité des travaux de philologie et d'histoire (148) ; Carnet de la Sabretache (149) ; Correspondant (149, 290) ; Grande Revue (292) ; Journal des Savants (150, 292) ; Mercure de France (150) ; Polybiblion (150) ; Révolution française (151, 292), de 1848 (292) ; Revue de Paris (151, 293), de l'histoire des religions (152), de l'histoire des colonies (152), des Deux Mondes (152, 294), des études anciennes (153), des études historiques (295), des questions historiques (153), d'histoire de l'Église de France (153, 296), d'histoire diplomatique (153), d'histoire franciscaine (296), d'histoire du droit français et étranger (154), de l'histoire de Versailles (154).

Grande-Bretagne. Bulletin of the Institute of historical research (299), of the John Rylands library Manchester (299); Cambridge historical Journal (300); English historical Review (300); History (301); Quarterly Review (301); Scottish historical Review (301); Times, literary supplement (301).

Italie. Notizie degli scavi di antichità (302).

Roumanie. Buletinul Comisiunii monumentelor istorice (305); Codrul Cosminului (307).

Bibliographie des comptes-rendus (154, 307).

CHRONIQUE : Histoire générale (312); Espagne (314); États-Unis (314); France (159, 312); Grande-Bretagne (160, 315); Italie (160, 316); Pays scandinaves (316); Roumanie (317); Suisse (318).

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE 321

TABLE DES MATIÈRES. 330

Le gérant : R. LISBONNE.

LISTE DES LIVRES REÇUS AU BUREAU DE LA REVUE

Les volumes dont le format n'est pas indiqué sont in-8°; le nom de Paris n'est pas indiqué pour ceux qui ont paru chez des libraires de cette ville.

- A Forti scuto [Fortescue] (Adrianus).** Anici Manli Severini Boethi De consolatione philosophiae libri quinque; publ. par *George D. Smith*. Londini, Burns, Oates et Washburne, 1925, XLVIII-225 p.; prix : 12 s. 6 d.
- Ali.** Souvenirs du mameluck Ali sur l'empereur Napoléon I^{er}. Payot, 320 p., 8 illustr.; prix : 25 fr.
- Allison (John S. M.).** Thiers and the French monarchy, 1797-1848. Londres, Constable, 1926, 379 p.; prix : 18 s.
- Annuaire du monde musulman,** statistique, historique, social et économique; rédigé par *L. Massignon*, 2^e année, 1925, fasc. 1. Paris, Ernest Leroux, 109 p.
- Babel (Antony).** La Bessarabie; étude historique, ethnographique et économique. Félix Alcan (Bibliothèque d'histoire contemporaine), 360 p.; prix : 30 fr.
- Baldwin (Summerfield).** The catholic negotiation 1717-1719. St. Anselm's priory, Washington D. C. (Benedictine historical monographs, I), 1926, 40 p.
- Barreiro (le P. Agustín Jesus).** Historia de la Comisión científica del Pacífico, 1862-1865. Madrid, Museo nacional de ciencias naturales, 1926 (Junta para ampliación de estudios y investigaciones científicas); prix : 10 pes.
- Basset.** Mélanges René Basset; études nord-africaines et orientales, t. II. Ernest Leroux, 1925 (t. XI des Publications de l'Institut des hautes études marocaines), 503 p.; prix : 100 fr.
- Bickermann (Elias).** Das Edikt des Kaisers Caracalla in P. Giss. 40 (thèse de doctorat. Philosoph. Fakultät). Berlin, 1926, 38 p.
- Biri (Theodor).** Alexander der Grosse und das Weltgriechentum bis zum Erscheinen Jesu, 2^e édit. Leipzig, Quelle et Meyer, 1925, 505 p.; prix : 12 m.
- Bogdanovitch (général) Alexandra Victorovna.** Journal. Chronique du temps des trois derniers Romanof, 1879-1912; trad. par *M. Lefebvre*. Payot, 1926, 320 p.; prix : 20 fr.
- Bradby (E. D.).** A short history of the french Revolution 1789-1795. Oxford, at the Clarendon Press, ix-375 p.; prix : 7 s. 6 d.
- Bradi (Lorenzo de).** La vraie figure de Bonaparte en Corse. E. Flammarion, in-12, xii-233 p.; prix : 10 fr.
- Bréhier (Émile).** Histoire de la philosophie; t. I : L'antiquité et le moyen âge; 1^{re} partie : Introduction, période hellénique. Félix Alcan, 262 p.; prix : 18 fr.
- Buonamici (G.) et Neppi-Modona (A.).** L'Etruria e gli Etrusci. Florence, 1926, ediz. dell' « Ente per le attività toscane », 103 p. et 40 figures; prix : 6 l.
- Burkitt (M. C.).** Prehistory; a study of early cultures in Europe and the mediterranean basin, 2^e éd. revue. Cambridge, at the University Press, 1925, xxiii p., 1 carte; prix : 35 s.
- Calcott (Wilfrid Hardy).** Church and State in Mexico, 1822-1857. Durham (North Carolina), Duke University Press, 1926, 357 p.; prix : 4 doll.
- Carrier (E. H.).** Historical geography of England and Wales. Londres, George Allen et Unwin, 1926, 292 p.; prix : 5 s.
- Gaspar (Erich).** Die älteste römische Bischofsliste. Kritische Studien zum Formproblem des Eusebianischen Kanons. Berlin, Deutsche Verlagsgesellschaft für Politik u. Geschichte, 1926 (Schriften der Königsberger gelehrten Gesellschaft, 2^e année, fasc. 4, p. 209-472).
- Castro (J. Paul de).** The Gordon riots. Oxford University Press, xiv-279 p.; prix : 18 s.
- Catalogue of printed books in the library of the Foreign Office.** Londres, His Majesty's Stationary Office, 1926, Gr. in-8°, 1587 p. à deux colonnes; prix : 3 l.
- Cavanna (le Père).** L'Ombrie des Frères Mineurs; trad. par *T. de Wysewa*. Perrin, 1926, xiv-293 p.; prix : 20 fr.
- Chase (Cleveland B.).** The young Voltaire. Londres, Longmans, 1926, ix-253 p.; prix : 12 s. 6 d.
- (Wayland Johnson). The Ars minor of

- Donatus; texte et trad. (Univ. of Wisconsin Studies in the social sciences and history, n° 11). Madison, 1926, 55 p.; prix : 0 doll. 75 c.
- Clerc (Charly)*. Essais sur l'inspiration antique dans la littérature française contemporaine. Le génie du paganisme. Payot, 285 p.; prix : 25 fr.
- Comune di Roma. Regesti di bandi, editti, notificazioni, e provvedimenti diversi relativi alla città di Roma ed allo Stato pontificio; vol. I et II : 1234-1605. Rome, impr. Cuggiani, 1920, 1925, ix-187 et vii-302 p.; prix : 15 et 20 l.
- Cors (Louis)*. L'auteur de la Farce de Pathelin (Elliot monographs in the romance languages and literatures). Princeton University Press. Paris, Les Presses universitaires de France, viii-179 p.
- Corti (comte E.) et Buffin (baron C.)*. Léopold 1^{er}, oracle politique de l'Europe. Bruxelles, Albert Dewit, 1926, 385 p.; prix : 25 fr.
- Cranage (D. H. S.)*. The home of the monk. An account of english monastic life and building in the middle ages. Cambridge, at the University Press, 1926, 123 p., illustr.; prix : 6 s.
- Crump (C. G.) et Jacob (E. F.)*. The legacy of middle ages. Oxford, at the Clarendon Press, 1926, xii-549 p., illustr.; prix : 10 s.
- De Ridder (A.)*. Le mariage du roi Léopold II, d'après des documents inédits. Bruxelles, Albert Dewit, 1925, 296 p.
- Des Marez (G.)*. Le problème de la colonisation franque et du régime agraire dans la Basse-Belgique. Bruxelles, Hayez, 1926, in-4°, 192 p., 1 carte, 18 illustr.
- Des (Pierre)*. Histoire des protestants et de l'Eglise réformée de l'île de Ré. La Rochelle, F. Pijollet, 1926, x-220 p.
- Dill (Sir Samuel)*. Roman society in Gaul in the Merovingian age. Londres, Macmillan, 1926, xiii-566 p.; prix : 21 s.
- Dombrowski (Stéphane)*. Les empires centraux et la lutte pour le recrutement polonais pendant l'occupation, 1914-1918. Chiron, 1924, 358 p.; prix : 25 fr.
- Du Parquet (lieutenant-colonel)*. L'aventure allemande en Lettonie. Charles-Lavauzelle, 1926, 346 p.
- Durand (René)*. Le département des Côtes-du-Nord sous le Consulat et l'Empire, 1800-1815. Essai d'histoire administrative. Félix Alcan, 1926, 2 vol., lxxix-606 et 565 p., 2 cartes; prix : 40 fr. chaque.
- Dyboski (Roman)*. Poland old and new. Three lectures. Oxford University Press, 1926, 68 p. et 1 carte.
- Egner (Gabriel)*. Correspondance du général Drouet d'Erlon, gouverneur général des provinces françaises dans le nord de l'Afrique, 1834-1835 (Collection de documents inédits sur l'histoire d'Algérie après 1830). Champion, 1926, xxv-598 p.
- Funk-Brentano (Frantz)*. Marie-Antoinette et l'énigme du collier. Edit. Jules Tallandier (Bibliothèque « Historia »), 282 p., 18 héliogr.; prix : 25 fr.
- Gerhard (Dietrich) et Norvin (William)*. Die Briefe Barthold Georg Niebuhrs; t. I : 1776-1809. Berlin, Walter de Gruyter et C^{ie}, 1926, in-8°, cxxxiv-542 p.; prix : 18 m.
- Gilliath-Smith (Ernest)*. Saint-Anthony of Padua, according to his contemporaries. Londres et Toronto, Dent, 1926, 223 p.; prix : 6 s.
- Gorosterratz (Javier)*. Don Rodrigo Jimenez de Rada, gran estadista, escritor y prelado. Pamplona, T. Bescanta, 1925, xvi-471 p.; prix : 12 pes. 50.
- Gosses (I. H.)*. Welgeborenen en huisleden. Onderzoekingen over Standen en Staat in het graafschap Holland. Groningue et La Haye, Wolters, 1926, viii-221 p.; prix : 5 fl. 50.
- Guerzoni (Giuseppe)*. Bixio. Florence, Barbèra, xvi-417 p.; prix : 12 l.
- Guttridge (George Herbert)*. David Hartley, M. P.; an advocate of conciliation, 1774-1783. Berkeley, University of California Press, 1926 (Publications in history, vol. XIV, p. 233-340).
- Halévy (Élie)*. Histoire du peuple anglais au XIX^e siècle. Épilogue, 1895-1914; I : Les impérialistes au pouvoir, 1895-1905. Hachette, 1926, vi-420 p.; prix : 50 fr.
- Hardy (Georges) et Aurès (Paul)*. Les grandes étapes de l'histoire du Maroc. Émile Larose, 1925, 2^e édit., 125 p.
- Harrell (Isaac Samuel)*. Loyalism in Virginia. Chapters in the economic history of the Revolution. Durham (North Carolina), Duke University Press, vii-203 p.; prix : 2 doll. 50 c.
- Hearnshaw (F. J. C.)*. The political principles of some notable Prime ministers of the nineteenth cent. Londres, Macmillan, 1926, viii-300 p.; prix : 12 s. 6 d.
- Higby (Chester Penn)*. Present status of modern european history in the United States. Chapel Hill. The Univ. of North Carolina Press, 1926 (The James Sprunt historical studies, vol. 19, n° 1), 48 p.
- Hill (Charles E.)*. The Danish Sound dues and the command of the Baltic; a study of international relations. Durham (North Carolina), Duke University Press, 1926, ix-305 p.; prix : 4 doll.

- Hutton (Edward)*. The Franciscans in England, 1224-1538. Londres, Constable, 1926, 326 p.; prix : 7 s. 6 d.
- James (captain W. M.)*. The British navy in adversity. A study of the war of American independence. Londres, Longmans, 1926, xvi-459 p., 15 cartes et 28 diagrammes; prix : 25 s.
- Katouré-Hara*. Histoire du Japon, des origines à nos jours. Payot, 306 p.; prix : 25 fr.
- Lane-Poole (Stanley)*. The Mohammadan dynasties. Chronological and genealogical tables with historical introductions. Geuthner, 1926, xxviii-361 p.; prix : 1 l. st.
- Légende (Dr A.-F.)*. La civilisation chinoise moderne. Payot, 1926, 298 p.; prix : 30 fr.
- Lémonon (Ernest)*. La nouvelle Europe et son bilan économique. Félix Alcan, 1926, in-16, 179 p.; prix : 12 fr.
- Lévy (François)*. La magie dans l'Égypte antique, de l'ancien empire jusqu'à l'époque copte; t. I : Exposé; II : Les textes magiques; III : Atlas. Paul Geuthner, 1925, in-4°, 220, 235 p., 71 pl.; prix : 200 fr.
- Lévi (Michel)*. Tours et la guerre. Étude économique et sociale. Les Presses Universitaires de France (Publications de la Dotation Carnegie pour la paix internationale), xi-72 p.
- Lietzmann (Hans)*. Messe und Herrenmahl; eine Studie zur Geschithte der Liturgie. Bonn, Marcus et Weber, 1926, xii-263 p.; prix : 12 r. m.
- L'inflation*. Discours prononcés en septembre 1790 à la tribune de l'Assemblée constituante pour ou contre les assignats. Aux éditions Laville, 1926, vi-208 p.; prix : 30 fr.
- L'influence de saint François d'Assise sur la civilisation italienne*. Conférences tenues à la Sorbonne par Paul Sabatier, Alexandre Masseron, Henri Hauvette, Henri Focillon, Étienne Gilson, Édouard Jordan. Ernest Leroux, 1926, 128 p.; prix : 12 fr.
- Lodge (Eleanor C.)*. Gascony under english rule. Methuen, 1926, 261 p., 4 cartes; prix : 10 s. 6 d.
- Lewis (Douglas W.)*. The history of the Church in France, 950-1000. Being a study in medieval christianity. Londres, the Epworth Press, J. Alfred Sharp, 260 p.; prix : 7 s. 6 d.
- Ludwig (Emil)*. Kaiser Wilhelm II, from birth to exile; trad. par Ethel Colburn Mayne. Londres et New-York, Putnam, xvi-459 p., portraits; prix : 21 s.
- Mahaim (Ernest)*. La Belgique restaurée. Étude sociologique. Bruxelles, Maurice Lamertin, 1926, xi-687 p.
- Maioli (Giovanni)*. Marco Minghetti. Bologne, N. Zanichelli, s. d., 364 p.; prix : 25 l.
- Malo (Henri)*. Le beau Montrond. Émile-Paul, 1926, xv-334 p.; prix : 12 fr.
- Marty (Paul)*. Études sur l'Islam au Dahomey. Ernest Leroux, 1926 (Collection de la Revue du monde musulman), 295 p.; prix : 40 fr.
- Maybaum (Heinz)*. Die Entstehung der Gutherrschaft in nordwestlichen Mecklenburg. Stuttgart, Kohlhammer, 1926, xii-270 p.; prix : 22 m. 50.
- Meyer (Eduard)*. Histoire de l'antiquité; t. III : La Babylonie et les Sémites jusqu'à l'époque cassite; trad. par Étienne Combe. Geuthner, 1926, 396 p.; prix : 40 fr.
- Michon (Georges)*. Correspondance de Maximilien et Augustin Robespierre. Félix Alcan (Société des études robespierristes), 1926, 334 p.; prix : 30 fr.
- Miller (Alexandre)*. Essai sur l'histoire des institutions agraires de la Russie centrale du XVI^e au XVIII^e siècle. Marcel Giard, 1926, viii-384 p.; prix : 25 fr.
- Monod (J.-L.)*. Histoire de l'Afrique occidentale française, d'après les travaux et les indications de Maurice Delafosse. Delagrave, 341 p.
- Montet (Édouard)*. Histoire du peuple d'Israël, depuis les origines jusqu'à l'an 70 après J.-C. Payot, 196 p., 25 illustr.; prix : 20 fr.
- Montuoro (Paola)*. L'origine della decorazione frontonale (Memorie delle r. Accademia dei Lincei, 6^e série, vol. I, fasc. 4). Rome, Giov. Bardi, 1925.
- More (blessed Thomas)*. The last letters; introduced by cardinal Gasquet, and edited with connecting narration by W. E. Campbell. London, the Manresa Press, 1924, xviii-123 p.; prix : 3 s. 6 d.
- Morgan (Jacques de)*. La préhistoire orientale; t. II : L'Égypte et l'Afrique du Nord. Geuthner, gr. in-8°, 437 p. et pl.
- Nève (Joseph)*. Catonis disticha; fac-similés, notes; liste des éditions du XV^e siècle. Liège, impr. H. Vaillant-Carmann, 125 p.
- Nuovi studi medievali*. Revista di filologia e di storia; vol. II, 1. Bologne, Zanichelli, 218 p.
- Oncken (Hermann)*. Die Rheinpolitik Kaiser Napoleons III, 1863-1870, und der Ursprung des Krieges von 1870-1871. Stuttgart, Deutsche Verlagsanstalt, 1926, 3 vol., xi-382; 541 et 550 p.
- Oullié (Marthe)*. Le prince de Ligne, 1735-1814. Un grand seigneur cosmopolite au

IV LISTE DES LIVRES REÇUS AU BUREAU DE LA « REVUE »

- xviii^e siècle. Hachette (Figures du passé), 198 p.
- Owst (G. R.)*. Preaching in medieval England. An introduction to sermon mss. 1350-1450. Cambridge, at the University Press, 1926, xviii-381 p., 13 illustr.; prix : 17 s. 6 d.
- Phipps* (colonel Ramsay Weston). The armies of the first french Republic, and the rise of the marshalls of Napoleon I. The Armée du Nord. Oxford University Press, 1926, xxii-362 p.; prix : 18 s.
- Pirenne (Henri)*. Histoire de Belgique; t. VI : 1792-1830. Bruxelles, Lamertin, 1926, viii-477 p.
- Prorok* (count Byron Khun de). Digging for lost african gods. The record of five years archæological excavation in North Africa. With notes and translations by *Edgar Fletcher Allen*. New-York et Londres, Putnam's sons, 1926, xv-369 p., 1 carte, illustr.
- Quazza (Romolo)*. La guerra per la successione di Mantova e del Monferrato, 1628-1631, vol. II. Mantoue, G. Mondovi, 1926, 408 p.
- Radhakumud-Mookerji*. Harsha. Oxford University Press, 1926 (Calcutta University readership lectures, 1925), 203 p., 1 carte; prix : 12 sh. 6 d.
- Reisener (Hanns)*. Mirabeau und seine Monarchie prussienne. Berlin et Leipzig, Walter de Gruyter, 1926, vi-109 p.; prix : 4 m.
- Report of the mss. of the duke of Buccleuch and Queensberry preserved at Montagu House, Whitehall; vol. III : The Montagu papers, 2^d series. Londres, H. M's Stationary office, 1926, vii-487 p.; prix : 9 s.
- Rikskansleren Axel Oxenstiernas Skrifter och Brefvexling. 4^e série, t. IV, Bref 1632. Stockholm, Norstedt et fils, 1926, xxvii-901 p.
- Ronan (Miles V.)*. The Reformation in Dublin, 1536-1558; from original sources. Londres, Longmans, xxxii-543 p.; prix : 20 s.
- Rothenbücher (Karl)*. Ueber das Wesen des Geschichtlichen und die gesellschaftlichen Gebilde. Tubingue, Mohr (Siebeck), viii-140 p.; prix : 7 m. 20.
- Roya (Louis)*. Histoire de Mussolini, 6^e édit. Simon Kra, in-12, 210 p.; prix : 13 fr. 50
- Russel (Frank M.)*. The international government of the Saar. Berkeley, California (Univ. of California Public, I, 2, p. 113-249, 1 carte).
- Saint Joan of Orleans*. Scenes from the xvth. cent. Mystère du siège d'Orléans, selected and translated by *Joan Evans*; the text edit. by *Paul Studer*. Oxford, at the Clarendon Press, xxxi-192 p.; prix : 7 s. 6 d.
- Salvatorelli (L.)*. Vita di San Francesco d'Assisi. Bari, Laterza, 1926, 250 p.; prix : 13 l. 50 c.
- Salzmann (L. F.)*. English life in the middle ages. Oxford University Press, 1926, 287 p., 110 illustr.; prix : 7 s. 6 d.
- Schmidt (W.) et Koppers (W.)*. Der Mensch aller Zeiten, Bd III; 1^{er} Theil: Gesellschaft und Wirtschaft der Völker. Ratisbonne, Josef Hobbel, s. d. [1924], gr. in-8°, xi-793 p., 1 carte, 30 pl. en couleur et 551 gravures dans le texte.
- Scott (James Brown)*. The United States and France; some opinions on international gratitude. Oxford University Press, American Branch. New-York City, 1926, lxxii-175 p.; prix : 12 s.
- Seeborn (Frederic)*. The english village community, 4^e édit. Cambridge, at the University Press, 1926, xxi-464 p., 14 cartes et illustr.; prix : 10 s. 6 d.
- Shafaat-Ahmad-Khan*. Sources for the history of British India in the seventeenth century (Allahabad University studies in history). Londres. Humphrey Milford, 1926, 395 p.; prix : 25 s.
- Sogliano (Antonio)*. Il foro di Pompei (Memorie della r. Accademia dei Lincei). Rome, Giov. Bardi, 1925 (6^e série, vol. I, fasc. 3).
- Steed (Henry Wickham)*. Trente ans de vie politique en Europe. Mes souvenirs; t. I : 1892-1914; trad. par *M. d'Honfroi*. Plon, iv-375 p.
- Tillmann (Helene)*. Die pæpstlichen Legaten in England bis zur Beendigung der Legation Gualas, 1218 (thèse de doctorat). Bonn, 1926, impr. Ludwig, xi-162 p.
- Travaux du 4^e Congrès des historiens polonais à Poznan, 6-8 décembre 1925; 1^{re} partie : Comptes-rendus. Lwow (Léopol), 1925 (Société historique de Pologne. 134 communications rédigées en polonais; table des matières en français).
- Turberville (A. S.)*. English men and manners in the eighteenth century. Oxford, at the Clarendon Press, 1926, xiii-531 p., illustr.; prix : 40 s.

LISTE DES LIVRES REÇUS AU BUREAU DE LA REVUE

Les volumes dont le format n'est pas indiqué sont in-8°; le nom de Paris n'est pas indiqué pour ceux qui ont paru chez des libraires de cette ville.

- Arnold (Ivor).** L'Apparicion maistre Jehan de Meun et le Somnium super materia schematis d'Honoré Bonet. Soc. d'édit. les Belles-Lettres, 1926, LXXVI-135 p.; prix : 20 fr.
- Barrière-Flacy (C.).** La chronique criminelle d'une grande province sous Louis XIV. Toulouse, Guitard, édit. Occitania, 1926, 204 p.; prix : 12 fr.
- Beggs (Norman).** The *Historia augusta*; its date and purpose. Oxford, at the Clarendon press, 1926, 149 p.; prix : 7 s. 6 d.
- Bonnier (général G.).** L'occupation de Tombouctou, avec documents iconographiques et cartographiques. Paris, les Éditions du Monde Moderne, 1926, 288 p.; prix : 25 fr.
- Bouquet (H.).** Comptes consulaires de la cité et du bourg de Rodez. 1^{re} partie : Cité; t. I : 1350-1358. Rodez, impr. Carrière, 1926, 536 p. (Arch. histor. du Rouergue; t. VI.)
- Breyig (Kurt).** Vom geschichtlichen Werden. II^{er} Bd : Die Macht des Gedankens in der Geschichte. Stuttgart et Berlin, Cotta, 1926, XXVIII-622 p.; prix : 15 m.
- Burnett (Edmund C.).** Letters of members of the continental Congress. Vol. III, January 1 to december 31, 1778. Washington, Carnegie Institution, 1926, LXII-582 p.
- Cartellieri (Otto).** Am Hofe der Herzöge von Burgund. Kulturhistorische Bilder. Bâle, Benno Schwabe, XI-329 p., 25 photogr.
- Catalogo monumental de España. Provincia de Cáceres, 1914-1916,** par José Ramón Mérida. Madrid, Ministerio de instrucción publica y bellas artes. 3 vol., IX-316, 414, 310 p. et 287 pl.
- César.** Guerre des Gaules. Tome I, livres I-IV. Texte établi et traduit par L.-A. Constans. Tome I, livres I-IV. Soc. d'édit. les Belles-Lettres (collection G. Budé), 1926, XXXIII-123 p. doubles, 1 carte; prix : 20 fr.
- Champion (Pierre).** Le manuscrit d'auteur du Petit Jehan de Saintré, avec les notes autographes d'Antoine de La Sale. Champion, gr. in-4°, 8 p. et 3 pl.
- Cochin (Augustin).** Les sociétés de pensée et la Révolution en Bretagne, 1788-1789. Champion, 1925, 2 vol., XII-470 et 390 p.; prix : 35 fr.
- Connes (Georges).** Le mystère shakespearien. Boivin, 1926, 264 p.; prix : 10 fr.
- Constant (G.).** Concession à l'Allemagne de la communion sous les deux espèces; étude sur les débuts de la Réforme catholique en Allemagne, 1548-1621. E. de Boccard, 1923, 1 vol., XII-1,160 p. (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, t. CXXVIII.)
- Coomaraswamy (Ananda K.).** Pour comprendre l'art hindou; trad. par Jean Buhot. Édit. Bossard, 1926, 176 p.
- Couissin (Paul).** Les armes romaines. Essai sur les origines et l'évolution des armes individuelles du légionnaire romain. Champion, 1926, XLV-569 p.; prix : 35 fr.
- Coupland (R.).** Raffles, 1781-1826. Oxford University Press, 134 p., 1 carte de l'archipel Malay; prix : 6 s.
- Dauzat (Albert).** Les noms de lieux; origine et évolution. Villes et villages, pays, cours d'eau, montagnes, lieux-dits. Delagrave, 1926, VIII-264 p.
- Delorme (le P. Ferdinand-M.).** La *Legenda antiqua S. Francisci*; texte du ms. 1046 M. 69 de Pérouse. Édit. de la France franciscaine, 1926, XXI-70 p.; prix : 15 fr.
- Dölger (Franz).** Regesten der Kaiserurkunden des Oströmischen Reiches von 565-1453; t. II : 1025-1204. Munich et Berlin, Oldenburg, 1925, in-4°, XXI-108 p.; prix : 14 m.
- Donat (Jean).** Une communauté rurale à la fin de l'ancien régime [Larrazet]. Documents sur l'hist. économique de la Révolution française. Comité de Tarn-et-Garonne. Montauban, impr. Forestié, 1926, 297 p.
- Doucet (Roger).** Étude sur le gouvernement de François I^{er} dans ses rapports avec le Parlement de Paris, 1525-1527 (publié de la Faculté des lettres d'Alger). Alger, Carbonel; Paris, Éd. Champion, 1926, 321 p.
- Dupont-Ferrier (Pierre).** Le marché finan-

- cier de Paris sous le second Empire. Félix Alcan [s. d.], x-245 p.; prix : 10 fr.
- Ellis (T. P.)*. Welsh tribal law and custom in the middle ages. Oxford, at the Clarendon press, 1926, 2 vol., xiv-456 et 460 p., 2 cartes; prix : 80 s. les deux.
- Fisher (Lillian Estelle)*. Viceregal administration in the Spanish-american colonies. Berkeley, University of California press, 1926, x-398 p.; prix : 5 doll.
- Fleury (Élie)*. Sous la botte. Histoire de la ville de Saint-Quentin pendant l'occupation allemande, août 1914-février 1917, t. I. Saint-Quentin, Paul Dupré, 1925, gr. in-8°, 290 p.
- Frazer (Sir James George)*. Atys et Osiris; étude des religions orientales comparées; trad. fr. par *Henri Peyre*. Librairie Paul Geuthner, 1926, 305 p.; prix : 50 fr.
- Gabrieli (Giuseppe)*. Il carteggio scientifico ed accademico fra i primi Lincei, 1603-1630. (Memorie della r. Accademia nazionale dei Lincei.) Rome, Giov. Bardi, 1925, p. 137-219.
- Gasc-Desfossés (Édouard)*. La Révolution française; I : L'agonie de l'ancien régime; II : L'Assemblée nationale et la Constituante. 1923, 1925, 452 et 708 p.; prix : 12 et 30 fr.
- Goldmann (Emil)*. Beiträge zur Geschichte des fränkischen Rechts. I Teil. Vienne et Leipzig, F. Deuticke, 1924, 62 p.; prix : 2 m. 50.
- Grant (Madison)*. Le déclin de la grande race; trad. par *E. Assire*; préface de *Vacher de Lapouge*. Payot, 1926, 282 p.; prix : 25 fr.
- Gsell (Stéphane)*. Promenades archéologiques aux environs d'Alger, Cherchel, Tipasa, le tombeau de la Chrétienne. Soc. d'édit. les Belles-Lettres, 1926, 168 p.; prix : 12 fr.
- Hanotaux (Gabriel)*. Histoire de la fondation de la troisième République, t. III et IV, nouv. édit. du t. II. Plon et Nourrit, v-298 et 368 p.
- Hatzfeld (Jean)*. Histoire de la Grèce ancienne. Payot, 1926, 422 p.; prix : 30 fr.
- Iorga (Nic.)*. Essai de synthèse de l'histoire de l'humanité; t. I : Histoire ancienne. Gamber, 1926, x-390 p.; prix : 30 fr.
- Jobbé-Duval (Émile)*. La *Legis actio* avec la formule, à l'époque de Cicéron (extrait des « Mélanges de droit romain » dédiés à Georges Cornil). Soc. du recueil Sirey, 1926, p. 517-590.
- Lehmann-Hartleben (Karl)*. Die antiken Hafenanlagen des Mittelmeers. Beiträge zur Geschichte des Städtebaues im Altertum. Leipzig, Dieterich, 1923, x-304 p., 11 illustr. et 39 plans (extrait de « Klio », N. F. Heft 1).
- Lenôire (G.)*. Le mysticisme révolutionnaire. Robespierre et la « Mère de Dieu ». Perrin, 333 p.; prix : 15 fr.
- Lesmaries (A.)*. Imprimeries et ateliers typographiques de Dunkerque, 1674-1750. Dunkerque, impr. du Nord maritime, 1926, 92 p.
- Jean Bart et sa fortune. 1^{re} partie. Dunkerque, impr. du Commerce, 1926, 87 p.
- Leti (Giuseppe)*. Carboneria e massoneria nel risorgimento italiano. Genova, Libreria editrice moderna, 1925, 442 p.; prix : 37 l.
- Lets (Malcolm)*. Bruges and its past, 2^e édit. Bruges, Desclée, De Brouwer et C^{ie}; Londres, A. G. Berry, 1926, xix-179 p., 13 illustr. et une carte.
- Lhomer (Jean)*. Le banquier Perregaux et sa fille, la duchesse de Raguse, nouv. édit. Cornuau, 1926, vii-154 p.; prix : 12 fr.
- Luquet (G. H.)*. L'art et la religion des hommes fossiles. Masson, 1926, 229 p.
- Milne (C. H.)*. A reconstruction of the old latin text or texts of the Gospels used by saint Augustine. Cambridge, at the University press, xxviii-177 p.; prix : 10 s. 6 d.
- Moret (Alexandre)*. Le Nil et la civilisation égyptienne. La Renaissance du livre (Bibliothèque de synthèse historique), 1926, xvii-573 p., 77 fig. et cartes dans le texte, 24 pl. hors texte; prix : 25 fr.
- Murray (R. H.)*. The political consequences of the Reformation; studies in sixteenth century political thought. Londres, E. Benn, 1926, xxiii-301 p.; prix : 15 s.
- Otokar (Nicola)*. Il comune di Firenze alla fine del dugento. Florence, Vallecchi, 1926, 289 p.; prix : 15 l.
- Perreux (Gabriel)*. Les conspirations de Louis-Napoléon Bonaparte. Strasbourg, Boulogne; Paris, Hachette, 124 p. (Récits d'autrefois); prix : 6 fr.
- Petri, Vallium Sarnaii monachi*, Hystoria Albigenensis, publ. par *Pascal Gubén* et *Ernest Lyon* (Soc. de l'hist. de France), t. I. Champion, 1926, vi-303 p.; prix : 20 fr.
- Plékhanov (Georges)*. Introduction à l'histoire sociale de la Russie; trad. par M^{me} *Batault-Plékhanov*. Édit. Bossard (Coll. histor. de l'Institut d'études slaves), 1926, xii-160 p.; prix : 12 fr.
- Poincaré (Raymond)*. Au service de la France; t. III : L'Europe sous les armes, 1913. Plon, 1926, 367 p.; prix : 20 fr.

- Pommier (Jean)*. Renan et Strasbourg (Études d'histoire et de philos. religieuses publiées par la Faculté de théologie protestante de Strasbourg). Félix Alcan, vii-200 p.; prix : 20 fr.
- Paolos (Michel)*. Chronographie, ou Histoire d'un siècle de Byzance, 976-1077. Texte établi et traduit par *Élie Renault*. T. I, LXXXVIII-154 p. doubles; prix : 20 fr.
- Reichsahl (Félix)*. Wilhelm von Oranien und der niederländische Aufstand. Bd. III. La Haye, Martinus Nijhoff, 1924, xi-705 p.
- Réau (Louis)*. Histoire de la peinture française au XVIII^e siècle, t. II. G. Van Oest, 1926, in-4^o, 97 p. et 60 pl.; prix : 115 fr.
- Sonnet (Louis)*. La vie et l'œuvre de Paul Deschanel, 1855-1922. Hachette, 1926, 218 p.; prix : 15 fr.
- Šusta (Josef)*. Duč knihy českých dějin. Prague, publ. de l'Académie tchèque, 1926, ix-538 p.
- Terruzzi (Paolo)*. La legislazione agraria in Italia all'epoca dei Gracchi (extrait de la « Rivista d'Italia », mai 1926). Milan, Soc. editr. Veritas, 1926, 26 p.
- Trend (J. B.)*. Alfonso the sage and other spanish essays. Londres, Constable, 1926, viii-216 p.; prix : 12 s.
- Vaissière (Pierre de)*. Messieurs de Joyeuse, 1560-1615. Albin Michel, 1926, 348 p.; prix : 25 fr.
- Vanlande (René)*. Au Maroc, sous les ordres du maréchal Lyautey. Peyronnet, 1926, in-12, 222 p.; prix : 9 fr.